

SILLONS

Documents et études sur les lettres chrétiennes

4

SAINTE AMANTE DE DIEU

Anthologie des poèmes héroïques
du XVII^e siècle français
consacrés à la Madeleine

Textes établis, présentés et annotés
par
SIMONE DE REYFF



SILLONS

*Documents et études
sur les lettres chrétiennes*

Collection dirigée par Yves Giraud, professeur à l'Université de Fribourg, avec la collaboration de Guy Bedouelle, o.p., professeur à l'Université de Fribourg

† Robert Nicolich, professeur à The Catholic University of America, Washington D.C.

Raymond Poulliart, professeur à l'Université de Louvain

1. CHOISY et DANGEAU, Quatre Dialogues, suivis de l'Apologie de Pierre Jurieu, éd. Richard Parish, 98 p., 1981
2. Kurt WIEDEMEIER, La Religion de Bernardin de Saint-Pierre. 320 P., 1985
3. «Trois Jeux des Rois» (XVI^e – XVII^e siècles). Textes établis, présentés et annotés par Yves Giraud, Norbert King et Simone de Reyff. 244 p., 1985
4. «Sainte Amante de Dieu». Poèmes héroïques sur la Madeleine (XVII^e siècle). Anthologie établie et présentée par Simone de REYFF. 396 p., 1989

SILLONS

Documents et études sur les lettres chrétiennes

4

SAINTE AMANTE DE DIEU

BCU/F

KUB/F



No d'exemplaire

160312

1200358

J 5879\4

Rec 223



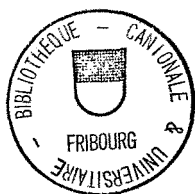
François Chauveau, *Sainte Magdeleine dans son Rocher*,
gravure extraite des *Tableaux de la Penitence* d'A. Godeau,
Paris, A. Courbé, 1654.

SAINTE AMANTE DE DIEU

Anthologie des poèmes héroïques
du XVII^e siècle français
consacrés à la Madeleine

Textes établis, présentés et annotés
par
SIMONE DE REYFF

BF: 0.50



009 franc L-1990/ uni
FRIB

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES FRIBOURG SUISSE
1989

7 5879

4

Les originaux de ce livre,
prêts à la reproduction,
ont été fournis par l'auteur

Publié avec l'aide du Fonds national suisse de la recherche scientifique
et du Conseil de l'Université de Fribourg

© 1989 by Editions Universitaires Fribourg Suisse
Imprimerie Saint-Paul Fribourg Suisse
ISBN 2-8271-0450-4

INTRODUCTION

L'objet de cette anthologie n'est pas d'analyser l'ascendant qu'exerce sur la littérature édifiante du XVII^e siècle le personnage de la Madeleine pénitente. Ce phénomène, relevé de longue date, a donné lieu à de fréquents commentaires, surtout depuis que l'abbé Bremond lui eut consacré quelques pages de sa magistrale synthèse¹. Certes, l'on attend encore l'étude globale qui situera, dans l'ensemble de la tradition occidentale, les fluctuations de ce thème aux résonances multiples. Pour ce qui est du XVII^e siècle à tout le moins, le terrain a déjà été bien défriché, et le présent ouvrage n'ajoutera rien aux tableaux qu'ont esquissés, à partir de points de vue distincts, F. Bardou², P. Janelle³ et, plus récemment, W. Leiner⁴. Il ne contribuera sans doute pas davantage à renouveler l'approche de l'épopée baroque et classique dont R. A. Sayce⁵ et D. Maskell⁶ ont examiné successivement les orientations biblique et nationale.

Représentatifs d'un thème et d'un genre répandus, les textes bien oubliés que nous avons réunis intéresseront en effet moins par ces deux aspects pris isolément que par la conjonction qu'ils opèrent entre l'un et l'autre. En élisant la forme poétique universellement reconnue comme la plus noble, mais aussi comme la plus périlleuse, les chants de la Madeleine héroïque manifestent dans sa plénitude l'élan du christianisme post-tridentin. Si leur enthousiasme atteste bien souvent plus de candeur que de génie, leurs tentatives n'en désignent pas moins un moment caractéristique de l'histoire de la spiritualité. Or il n'est pas inintéressant d'envisager, à la faveur d'un *corpus* limité, la rencontre d'un genre prestigieux, encore que sujet à d'incessantes controverses, et d'une figure symbolique aux virtualités inépuisables. Mais avant que de s'interroger sur la nature et la portée de leurs interférences, il serait peut-être judicieux de situer brièvement l'une et l'autre composantes de l'épopée magdalénienne.

LE THEME DE LA MADELEINE

Si elle est sans mystère, l'origine de notre thème n'en est pas pour autant dépourvue de toute ambiguïté. Chacun reconnaît en Marie la Madeleine un personnage de l'Evangile. Mais l'on sait aussi que la sainte traditionnellement vénérée dans l'Eglise latine correspond moins à un personnage historique qu'à l'amalgame de diverses silhouettes féminines qui se profilent dans le sillage du Christ. Telle est du moins la thèse qui semble prévaloir aujourd'hui, encore que les prises de position en faveur de la Madeleine "unitaire" soient loin d'avoir perdu tout crédit⁷. C'est de toute évidence cette dernière

¹ *Histoire littéraire du Sentiment religieux*, op. cit., t. 1, p. 383.

² "Le thème de la Madeleine pénitente au XVII^e siècle en France", art. cit.

³ *The Catholic Reformation*, op. cit., ch. VII, "The Catholic Reformation and Literature", p. 142 sq.

⁴ "Métamorphoses magdalénnes", art. cit.

⁵ *The French Biblical Epics*, op. cit. Il est vrai que Sayce n'envisage pas les œuvres dont le sujet est tiré du Nouveau Testament et qui, à l'en croire, échappent de ce fait aux caractéristiques propres de l'épopée (p. 4). En dépit de cette restriction, les poèmes magdaléniens dont on lira ici les extraits s'assimilent, à quelques nuances près, aux divers types d'épopée biblique.

⁶ *The Historical Epic in France*, op. cit.

⁷ Outre la célèbre Madeleine du P. R.-L. Bruckberger (Paris, A. Michel, 1975), mentionnons G. Bowman, "La pécheresse hospitalière", *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, XLV, 1969, p. 172-179. Sur l'ensemble de la question, on trouvera une excellente mise au point dans J. Delobel, "L'onction de la Pécheresse", *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, XLII, 1966, p. 415-475. Parmi les défenseurs de la Madeleine "unitaire", signalons A. Feuillet dont l'analyse est également précédée d'un état de la question : "Les deux onctions faites sur Jésus, et Marie-Madeleine. Contribution à l'étude des rapports entre les Synoptiques et le quatrième évangile", *Revue Thomiste*, juillet-septembre 1975, p. 357-394.

figure qui intéresse notre propos, et dont il ne sera pas trop malaisé de reconstituer hypothétiquement la genèse.

Le point de départ pourrait résider dans un nom : on le trouve cité à plusieurs reprises dans les Synoptiques, sans qu'aucun détail permette d'imaginer concrètement celle qu'il désigne. Tout au plus Marie de Magdala est-elle présentée, chez Marc et Luc, comme une femme délivrée par Jésus de sept esprits mauvais. Luc la signale dans la cohorte des familières du Christ qui l'accompagnent en Galilée — "Marie, surnommée la Magdaléenne, de laquelle étaient sortis sept démons" (8, 2) —, tandis que Marc use d'une formule voisine pour caractériser la disciple élue du matin de Pâques : "Jésus apparut d'abord à Marie de Magdala dont il avait chassé sept démons" (16, 9)⁸. A ces deux témoignages se joignent de simples mentions, confirmant les liens très intimes qui unissent la Madeleine à son Maître. Fidèle jusqu'au supplice du Calvaire et à l'heure de la Sépulture (Mt., 17, 55; Mc, 15, 40; Jn, 19, 25), elle se retrouve à la tête du groupe des "myrrhophores" qui, à l'aube du troisième jour, se dirigent vers le Tombeau munies de leurs onguents et de leurs aromates (Mt., 28, 1; Mc, 16, 1; Lc, 24, 10; Jn, 20, 1). Esquissée chez Marc, la scène de la première apparition du Christ prend, dans le récit de Jean, l'allure d'un petit drame intense que domine l'énigmatique *Noli me tangere* (Jn, 20, 11-18). Témoin privilégié de la Résurrection, Marie de Magdala reçoit mission d'en propager la nouvelle : la voici devenue *apostola apostolorum*, rôle qui lui vaudra l'attention des jeunes communautés chrétiennes, naturellement réceptives aux exigences de l'évangélisation.

Telle est la Madeleine explicitement désignée par les évangélistes. Sans doute pressent-on, à travers la concision extrême de ces quelques notations, une expérience spirituelle ineffable. Néanmoins, à l'inverse d'une élite qui saura concentrer sa méditation sur l'essentiel, la majorité des chrétiens réclameront un discours plus concret. Ainsi que le manifestent très tôt les nombreux écrits apocryphes, la piété se fait curieuse et, partant, en prend à son aise avec les auteurs canoniques. C'est probablement dans une telle perspective que seront mises à contribution d'autres péricopes évangéliques, susceptibles de doter la furtive Magdaléenne d'un visage tangible. Or la célèbre pécheresse que Luc décrit en larmes aux pieds du Christ, bénéficiaire d'une mansuétude dont se scandalise le maître du logis (Lc, 7, 36-50) fournissait un épisode tout prêt à être versé au dossier naissant. Avec elle, nous sommes en effet en présence d'un cas diamétralement inverse à celui de Marie de Magdala : la figure est assez élaborée, mais il lui manque, ultime gage d'existence, un nom. La loi des contraires ne trouvait-elle pas ainsi une occasion privilégiée de faire ses preuves, d'autant que Luc insère son allusion à Marie de Magdala immédiatement après la scène du repas chez le Pharisien ? Il semble même que la discrétion qui entoure les fautes de la pénitente contribue à favoriser l'identification des deux femmes : on comprendra l'expulsion des sept démons comme un équivalent symbolique de la parole libératrice : "Ta foi t'a sauvée" (Lc, 7, 50).

Cette première assimilation pouvait servir de relais à d'autres épisodes susceptibles de s'intégrer au destin de la Madeleine, y introduisant du même coup l'épaisseur et la complexité du vécu. Ainsi l'"onction de Béthanie" (Mt., 26, 6-13; Mc, 14, 3-9; Jn, 12, 1-8) qui, dans son déroulement, paraît d'ailleurs avoir servi de modèle à la conversion de la Pécheresse. La tradition ne négligera pas les indications qui distinguent ces tableaux, tant sur le plan de la localisation chronologique que sur celui de la signification du geste. Mais les similitudes formelles justifient une lecture qui, sans confondre les deux péricopes, aura tendance à y projeter les mêmes acteurs. Coïncidence d'autant moins forcée que Simon le Lépreux, l'hôte de Béthanie, se laisse aisément confondre avec son homonyme le Pharisien que met en scène le récit de Luc. En outre, l'évangile de Jean précise l'identité de celle qui honore son Maître en l'arrosant d'un parfum précieux : c'est Marie soeur de Marthe et de Lazare, lesquels se trouvent également parmi les convives de

⁸ Nous citons ici la traduction de la Bible de Jérusalem. Les citations scripturaires placées en marge des textes seront en revanche données dans le latin de la Vulgate, puisque c'est de cette version que disposaient nos auteurs.

Simon de Lépreux. L'hommage est explicitement interprété comme l'anticipation d'un culte funéraire (Mt., 26, 12; Mc, 14, 8; Jn, 12, 7). En accomplissant ce rituel, Marie de Béthanie annonce le drame que viendra clore la procession des saintes femmes au matin de Pâques. A la lumière d'une telle symétrie, on conçoit que les deux Maries, celle de Béthanie et la Magdaléenne, aient fini par n'en faire qu'une.

La figure composite s'enrichit de la sorte d'une dimension nouvelle : non seulement la Madeleine est définitivement située parmi les proches du Christ, mais elle incarne désormais l'atmosphère d'humilité et de tendresse qui se dégage de Béthanie (Lc, 10, 38-42; Jn, 11, 1-45). L'épisode dramatique de la conversion trouve ainsi un prolongement complémentaire dans l'expression d'une intimité à dominante contemplative. Entre les deux visages apparemment antithétiques de la pécheresse et de la confidente, le silence tisse un réseau de significations essentielles. Telle est peut-être la clef de notre personnage: Madeleine ou le langage du geste simple. Un mystère tout entier contenu dans la densité d'une présence.

Il va de soi que l'espèce de scénario au fil duquel nous avons tenté de reconstituer ces identifications successives demeure parfaitement aléatoire. Nous ne souhaitons que manifester les articulations fondamentales d'une figure qui, aujourd'hui encore, semble résister aux discussions des spécialistes. Encore convient-il de limiter la popularité de cette Madeleine à la tradition latine puisque, dès les premiers siècles du christianisme, les Pères grecs ont presque tous maintenu dans leur exégèse la coexistence des deux Maries, parallèlement à la pécheresse de Luc qu'ils n'envisagèrent jamais de tirer de son anonymat. Parmi eux, Origène adopte une position plus nuancée : conscient des disparates qui s'opposent à l'assimilation des péripécies en cause, il n'exclut pas totalement l'hypothèse d'une Madeleine unique qui, dans la perspective d'une exégèse purement mystique, revêt un sens plus fécond en manifestant l'opération de la grâce. L'onction de la pécheresse et celle de Marie de Béthanie correspondent à ses yeux aux deux temps forts d'un même destin, riches l'un et l'autre de leur enseignement propre. Plutôt qu'incertitude ou contradiction, le maintien de ces regards parallèles traduit la souplesse d'une intelligence ouverte à ce que l'on appellerait, de nos jours, divers niveaux de lecture. Mais cette attitude entraînera la réprobation d'autres exégètes, dont Cyrille d'Alexandrie, peu soucieux d'imputer à la disciple préférée un passé difficilement avouable⁹.

En revanche, la tendance allégorico-mystique qui se situe à la source de la tradition unitaire se répand progressivement chez les Latins, en particulier dans le domaine de l'homélie qui lui est entre tous accueillant. L'opinion de saint Augustin qui attribue les deux onctions à la même héroïne compte pour beaucoup dans cette évolution. Mais c'est à Grégoire le Grand qu'on reconnaît d'ordinaire le mérite ou la responsabilité d'une solution durable, sinon définitive : "*Hanc vero quam Lucas peccatricem mulierem, Joannis Mariam nominat, illam esse Mariam credimus de qua Marcus septem daemonia ejecta fuisse testatur*"¹⁰. Telle est la conception qui prévaudra durant tout le Moyen Âge, et bien au-delà, tant il est vrai que la dévotion à la Madeleine ne souffrira pas directement des attaques de l'humanisme naissant¹¹. Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que les arguments des exégètes novateurs produiront un effet susceptible d'ébranler une croyance qu'étaient fortement encore ses innombrables prolongements artistiques et littéraires. Du moins les théologiens auront-ils laissé à la Madeleine "grégorienne" le loisir de s'imposer, voire d'échapper à leurs bonnes raisons.

Cette Madeleine qui peu ou prou est demeurée la nôtre ne se résume pas, cependant, à ses points de contact avec la tradition scripturaire. Le même état d'esprit qui n'hésite pas,

⁹ Voir M. J. Lagrange : "Jésus a-t-il été oint plusieurs fois et par plusieurs femmes ? Opinion des anciens écrivains ecclésiastiques", *Revue biblique*, IX, 1912, p. 504-532.

¹⁰ *Hom. in Evang.*, XXXIII, P.L., 76, col. 1239.

¹¹ Sur la position de Lefèvre d'Étaples et les controverses qui en découleront, on consultera utilement A. Hufstader, "Lefèvre d'Étaples and the Magdalen", *Studies in the Renaissance*, XVI, 1969, p. 31-60, ainsi que G. Bedouelle, *Lefèvre d'Étaples et l'intelligence des Écritures*, Genève, Droz, 1976, p. 191-196.

pour donner vie à une figure plus concrète, à amalgamer le contenu de péripécies distinctes, ne tardera pas à suppléer les silences du texte sacré. De la lecture orientée on passe dès lors à la démarche hagiographique, dont on sait qu'elle vise davantage à l'édification des fidèles qu'au discernement des sources. Consciente des séductions d'un certain romanesque, elle installera chacun de ses héros dans un cadre biographique évocateur. La collection des *vitae* qui constituent l'héritage de l'Eglise latine fleurit surtout à partir du VIII^e siècle. C'est vers cette époque que se répand la coutume de superposer l'office sanctoral au temporel lors des grandes solennités. Ce double rituel ménage aux saints une place sans cesse croissante, en particulier au cours du second nocturne des matines où l'on récite leurs vies par épisodes ou "leçons". Aux invites de la liturgie répondra naturellement l'enrichissement de la légende, terme qu'il convient d'entendre, on le sait, dans son acception étymologique : ce qui doit être lu¹². L'amplification des sources hagiographiques primitives se poursuit au fur et à mesure que la vénération des saints se propage au-delà de leur sphère d'influence originelle. Car les récits ne demeurent pas confinés à l'intérieur du cloître. Bientôt voient le jour des traductions en langue vulgaire destinées aux fidèles, et dont les prédicateurs feront longtemps leur profit. Aux abords des sanctuaires se cristallise un répertoire narratif imprégné de merveilleux, dont la substance inspirera toute une tradition littéraire¹³.

Pour intégrer les données scripturaires relatives à la Madeleine dans la perspective chronologique d'une *vita*, il suffisait en somme de les assortir d'une introduction et d'une conclusion. Tels seront les apports les plus notables d'une tradition hagiographique par ailleurs très complexe, qui s'échelonne en trois phases : une première série de légendes dans lesquelles sont consignés les traits fondamentaux de la sainte; diverses compilations qui, dans un second temps, s'attachent à établir la synthèse des fragments primitifs; enfin, des adaptations en langue vulgaire qui attestent l'ampleur du culte magdalénien sans modifier notablement le contenu de la tradition¹⁴.

Essayons de résumer dans ses grandes lignes cette vie de sainte Madeleine, telle qu'elle est véhiculée à partir de la fin du XIII^e siècle approximativement¹⁵. Le chapitre des "enfance", que joute l'évocation d'une jeunesse dissipée, se révèle paradoxalement d'élaboration tardive. La jeune héroïne y apparaît dans l'entourage familial que lui prête l'évangile : si Lazare se contente d'un rôle bien effacé — certaines traditions, dont se souviendront les auteurs dramatiques de la fin du Moyen Age, le décrivent comme un chasseur impénitent —, la diligente Marthe prendra à cœur ses responsabilités de sœur aînée, prompte à morigéner sa cadette. Syrus et Eucharie, riches et illustres parents des futurs amis du Christ, contribuent surtout à désigner l'atmosphère luxueuse et délicate qui baigne cet épisode initial. Le triple héritage qu'ils laissent à leurs enfants suggère à l'envi l'étendue de leur influence : alors que Marthe reçoit Béthanie et Lazare diverses possessions à Jérusalem, Marie se voit dotée du fameux château de "Magdalon" en Galilée. Cette propriété qui lui vaudra son nom — "ut Patrum asserunt traditiones, a

12 Pour une approche d'ensemble de la question, voir R. Aigrin, *L'Hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire*, Paris, Bloud et Gay, 1955, ouvrage qui s'inspire lui-même des célèbres travaux du P. H. Delahaye, *Les Légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1905, et *Cinq Leçons sur la Méthode hagiographique*, Bruxelles, 1934.

13 Voir Victor Saxer, *Le Culte de Sainte Marie Madeleine*, op. cit.

14 Voir les Appendices I, II et III.

15 Le schéma de cette *vita Magdalenae* se maintiendra très longtemps sans modifications notables. On le reconnaît notamment dans les célèbres *Cantiques de l'Ame devote* de Laurent Durand : à la manière d'une ancienne complainte, *La Conversion de Sainte Marie-Madeleine* (L. VI, éd. cit., p. 187195) évoque une succession de tableaux narratifs qui conduisent l'héroïne de sa conversion à sa retraite provençale.

Pour éviter d'alourdir notre résumé, nous avons renoncé à indiquer les sources précises de chaque trait légendaire. Le lecteur curieux voudra bien se référer aux Appendices, où sont présentés succinctement les fondements de la légende.

Magdalo castello Maria Magdalena nuncupata est"¹⁶ — la fixe parallèlement dans le personnage un rien stéréotypé d'une petite souveraine impérieuse et adulée. Le lien fatal qui associe l'abondance des biens et les tentations de la mondanité est souligné dès les textes les plus anciens. A partir de la fin du XIII^e siècle, la tendance moralisante, mais aussi un goût croissant pour la représentation réaliste, favoriseront la typification de la Madeleine pécheresse. Exemple déplorable, certes, que cette coquette voluptueusement rivée aux vanités de la chair. Toutefois les censeurs les plus sévères ont peine à résister au charme qui se dégage déjà de leur victime. Le couple antithétique que forment Marthe et Marie dans le récit évangélique (Lc, 10, 38-42) refait surface avec des modulations significatives : la sagesse étriquée et acariâtre de l'une met en relief les grâces de la seconde. Quand bien même cette dernière fait de ses dons un usage désastreux, chacun s'accorde à célébrer en elle une beauté exquise et un esprit incomparable. Peut-être sent-on obscurément que, si la sainte doit convaincre, il importe de la montrer d'emblée sous un jour aimable. En dépit des épithètes fort dépréciatives dont on ne manquera pas de charger sa conduite, la jeune dissipée reste, dans la majorité des textes, un être attirant, spontané, délicieusement tête-en-l'air. A telles enseignes que la mondanité, voire la "débauche" stigmatisée par les prédicateurs n'outrepassera jamais, en fait, les bornes d'une oisiveté un peu languide, meublée de propos galants.

La conversion de la coupable est en principe tout entière contenue dans la célèbre péripécie de Luc. Toutefois la légende ne s'est pas privée de broder en marge de cette scène un flot de circonstances plus ou moins astucieuses. Au premier chef, il fallait ménager une articulation entre la mondanité et la pénitence : par quel prodige la belle châtelaine de Magdalon en vient-elle à rompre avec sa vie facile pour aller se prosterner en pleurant aux pieds du Christ ? A la suite du pseudo-Odon, les premiers textes se contentent d'en référer à l'action de l'Esprit Saint. Comme de coutume cependant, les siècles ultérieurs voudront en savoir davantage. De leur indiscretion naîtra la fameuse controverse entre Marthe et sa sœur que développe, à la fin du XIV^e siècle, la *Vie Fuit in Jherusalem*¹⁷. Les ressources pittoresques qui apparentent ce débat à la comédie de mœurs inviteront de nombreux poètes à l'exploiter. Relevons sans plus les caractéristiques majeures de ce détour narratif qui annonce la prochaine récupération de notre héroïne par une piété d'essence moralisatrice : aux antipodes des effets fulgurants de la grâce, c'est une argumentation raisonneuse qui entame le processus de conversion. On notera en outre les préoccupations d'ordre social qui alimentent les remontrances de Marthe : son objectif est peut-être moins d'assurer le salut de sa cadette que de faire cesser un scandale dont souffre le crédit d'une famille honorable. Si justifiés qu'ils soient, ces reproches ne parviendront pas pourtant à ébranler l'insolente obstination de Madeleine. On aura donc recours à la ruse. Et Marthe d'évoquer le séduisant prédicateur dont chacun parle dans le voisinage ! Le portrait qu'elle en trace est assez éloquent pour allécher la coquette qui, en grand arroi, se rend au sermon, bien persuadée qu'une seule de ses oeillades réduira en esclavage ce Jésus qu'on lui décrit sous un jour si attrayant. Le premier regard que lui adresse le Christ a bien entendu raison d'une telle outrecuidance. Désarçonnée et d'emblée conquise, Madeleine cherche par tous les moyens à rejoindre son Sauveur : suivant les auteurs, cette impatience pourra prendre les nuances d'un mysticisme ardent, dans le sillage du *Cantique* par exemple, ou au contraire se conformer à l'expression de l'inquiétude amoureuse. Le choix de l'une ou l'autre nuance conditionnera l'interprétation de la scène du pardon, dont on verra souligner tour à tour la dimension spirituelle ou psychologique.

A partir de la conversion, la légende de sainte Marie-Madeleine se borne à reprendre, au fil d'une chronologie conventionnelle, les diverses péripécies constitutives de la figure unitaire. Les adjonctions ou les retouches ne manquent pas, certes, mais sous forme de détails et de nuances plutôt que d'épisodes originaux. A signaler tout au plus la rencontre

¹⁶ Pseudo-Odon de Cluny, *In Veneratione Sanctae Mariae Magdaleneae*, (B.H.L. 5439), P.L. 133, col. 713.

¹⁷ B.H.L., 5452. Voir Appendice I, p. 356.

entre les deux Maries, la pécheresse convertie et la Mère du Christ, dont les riches suggestions symboliques interpellent davantage les théologiens que les poètes. Au lendemain de sa régénération spirituelle, Madeleine se joint donc aux femmes qui servent et accompagnent le Christ dans ses pérégrinations (Lc, 8, 2). Cette vie itinérante connaît cependant quelques haltes : telle apparaît la brève séquence de Béthanie qui met en parallèle la spontanéité de Marie la contemplative et l'ardeur querelleuse de Marthe la ménagère. S'il se déroule dans le même cadre, l'épisode de la mort et de la résurrection de Lazare (Jn, 11, 1-45) n'a trait qu'indirectement à notre héroïne. En revanche, il peut être envisagé comme prélude à l'ultime scène de ce cycle de Béthanie, cette seconde onction par laquelle "Madeleine" annonce la mort sacrificielle de celui qui l'a ramenée à la vie (Mt., 26, 6-13; Mc, 14, 3-9; Jn, 12, 1-8). La voilà étroitement associée au drame qu'a signifié son geste prophétique. La fidélité muette de la disciple au pied de la croix (Mt., 17, 55; Mc, 15, 40; Jn, 19, 25) répond à l'attention silencieuse des rencontres antérieures. Cette participation au mystère du Dieu crucifié implique par nature l'expérience de la victoire finale. Au témoignage des Synoptiques, l'on préférera naturellement la version de Jean où le rôle de Madeleine prend un relief remarquable (Jn, 20, 1-18). Les légendiers aimeront à développer les circonstances de cette "reconnaissance" pascalle, se gardant bien toutefois d'en altérer la substance et l'émotion.

Le destin de la Madeleine "post-évangélique" relève exclusivement de l'ingéniosité des hagiographes. A cet égard notre personnage n'échappera pas aux inconvénients d'une méthode où l'invention ne s'exprime que dans les limites de schèmes conventionnels. Si gratuits qu'ils apparaissent, ces épisodes préfabriqués ne se fondent pas moins sur une source historique relativement adaptée à leur dessein. Ainsi la persécution des premiers chrétiens, qui sert de toile de fond à l'émigration de Madeleine et de ses compagnons. En proie à la haine des Juifs, ils sont mis de force dans une embarcation caduque abandonnée aux caprices de la mer. Mais la Providence les maintient sous sa sauvegarde : au terme d'une traversée idyllique, la petite troupe que guide saint Maximin aborde aux environs de Marseille. A l'instar des autres rescapés, Madeleine s'adonne sans tarder à l'évangélisation des autochtones, réalisant concrètement de la sorte sa vocation d'apôtre. C'est dans ce contexte que se situe le fameux "miracle de Marseille", interpolation dont les liens avec l'ensemble de la légende demeurent assez lâches. La tradition la plus courante situe d'ailleurs plutôt dans la région d'Aix la prédication de Madeleine. Sa tâche accomplie, elle vivra trente années encore en ermite, dans un dénuement où les auteurs primitifs voient davantage une condition nécessaire à la contemplation qu'un châtimement pénitentiel. La localisation de ce dernier épisode à la Saint-Baume n'intervient que tardivement, simple conséquence du déplacement du culte magdalénien de Vézelay à Saint-Maximin. En revanche, dès les plus anciens témoignages, cette existence solitaire se déroule dans un climat teinté de merveilleux : l'absence de vêtements et de nourriture se rattachent aux *topoi* hérités de l'évocation du monachisme primitif; les chœurs angéliques qui, sept fois le jour, transportent la Madeleine dans les airs — ou sur le "saint Pilon" — constitueront de leur côté un motif de choix pour la sensibilité post-tridentine. Au moment de quitter définitivement le monde, la sainte ermite trouve à son chevet un prêtre inconnu auquel elle révèle son identité. Selon les remaniements de la légende, celui-ci n'est autre que saint Maximin, qui célèbre pour Madeleine une dernière messe au matin de Pâques. L'adjonction correspond non seulement à une mise en valeur de la vie sacramentelle, mais encore au souci de rationaliser la légende en unifiant ses composantes.

Ce rapide parcours des données constitutives d'une *vita Magdaleneae*, telle que pouvait la rapporter un compilateur du XIII^e siècle, en dit long sur la nature de notre thème. Les nombreux méandres de sa trajectoire narrative embrassent les développements les plus contrastés, dont certains finiront par devenir part intégrante de la figure. Ainsi la destinée littéraire de la Madeleine se définit-elle au fil des épisodes que privilégient, en alternance, ses divers commentateurs. Contemporains des hagiographes, les auteurs ecclésiastiques du Moyen Âge se concentrent, à de rares exceptions près, sur le seul témoignage des évangélistes. Suivant la pratique bien connue de la glose, leurs lectures mettent en évidence, à des niveaux distincts, l'exemplarité édifiante de la pécheresse repentie, les mérites de la vie contemplative telle que la pratique l'hôte de Béthanie, les limites enfin de

l'expérience mystique que suggère le paradoxal *Noli me tangere* du matin de Pâques. A mi-chemin entre cette interprétation strictement théologique et les variations littéraires à venir, les prédicateurs considèrent en Madeleine l'illustration éloquente d'un enseignement moral. C'est surtout à partir du XIII^e siècle que se développe, sous l'influence des ordres mendiants, un style oratoire propice aux intermèdes imagés susceptibles d'inscrire la morale dans le quotidien. Cette évolution correspond à l'élargissement, et donc à la transformation de l'auditoire des sermons. Déjà bien esquissé par les hagiographes, l'épisode de la mondanité deviendra rapidement l'axe fondamental de toutes les homélies consacrées à la Madeleine. Par les détails piquants que l'on peut y glisser, le portrait de la vaine pécheresse flatte la curiosité du public. Il suffira au prêcheur d'un rien d'habileté pour greffer une leçon sur ce tableau avec quelque chance d'être entendu. Aux XIV^e et XV^e siècles, l'*exemplum* de la Madeleine connaîtra son apogée avec Vincent Ferrier, Barlette, Olivier Maillard, sans parler de Michel Menot dont le sermon prononcé lors d'un Carême à Tours est resté justement célèbre¹⁸.

Si les prédicateurs la mettent en scène avec tant de succès, c'est sans doute aussi que notre héroïne connaît déjà un passé théâtral prestigieux. Dès le XI^e siècle, elle figure avec un relief singulier dans certains drames liturgiques qui, il est vrai, se bornent à l'évoquer dans les limites de son rôle pascal¹⁹. Le personnage de la convertie, qui pendant plusieurs siècles servira de définition presque exclusive à la Madeleine, n'intervient que plus tard. Quant à la représentation de la mondanité, si elle se voit amplement développée dans la dramaturgie allemande – en particulier dans la *Passion* de Benediktbeuren –, elle est en revanche absente de la scène française, à la remarquable exception de la *Passion* d'Angers. A l'encontre de ses pairs, Jean Michel saura donner à l'aventure de Madeleine une dimension spirituelle si poignante qu'elle peut être envisagée comme la structure exemplaire de l'argumentation globale de l'oeuvre²⁰. Sans doute une telle conception, qui laisse loin derrière elle la doctrine un peu étriquée des sermons, relève-t-elle autant du génie de l'individu que du regard collectif de ses contemporains.

Le XVI^e siècle sera peu prodigue en littérature magdalénienne. Quelques moralistes attardés se réclament encore de l'illustre repentie, tel un Pierre Doré dans son *College de Sapience* (1539)²¹, ou un François de Rochefort, qui rédige une vie de sainte Marie-Madeleine à l'intention de Louise de Savoie²². Mais ce sont là des esprits plus sensibles au prestige de la tradition qu'aux promesses des conquêtes à venir. Il ne semble pas qu'une telle désaffection soit à mettre en relation avec l'exégèse critique de Jacques Lefèvre d'Étaples. Lorsque le thème refait surface, chez les poètes de la fin du siècle, ce renouveau d'intérêt ouvre une ère favorable entre toutes à sa diffusion, et que l'on s'accorde généralement à mettre en rapport avec les notions liées de baroque et de Réforme catholique.

La notoriété de la Madeleine pénitente tout au long du XVII^e siècle représente, ainsi que nous le notions plus haut, un phénomène trop complexe pour qu'il soit possible d'en rendre compte dans ces quelques pages d'introduction. A tout le moins les textes présentés ici suggéreront-ils son ampleur. Sans aucun doute, notre héroïne est l'une des figures les plus constamment reprises dans les arts plastiques et dans la littérature de ce temps. Mais si son ascendant se prolonge jusqu'à l'aube des Lumières, c'est au coeur de

¹⁸ Voir M. Menot, *Sermons sur la Madeleine*, p.p. J. Labourderie, Paris, Fournier, 1832, et surtout les *Sermons choisis*, p. p. J. Nève, Paris, Champion, 1924 (Bibliothèque du XV^e siècle).

¹⁹ Voir B. D. Berger, *Le Drame liturgique de Pâques. Liturgie et théâtre*, Paris, 1976, p. 195, et surtout M. Accarie, *Le Théâtre sacré de la fin du Moyen Age. Etude sur le sens moral de la Passion de Jean Michel*, Genève, Droz, 1979, p. 143 sq.

²⁰ Accarie, *op. cit.*, p. 139-141.

²¹ *Le College de Sapience fondé en l'Université de Vertu, auquel s'est rendue escolliere Madelaine, disciple et apostole de Jesus*, Paris, 1539.

²² Ms. B.N., f. fr. 24955. Sur François du Moulin de Rochefort, voir Marie Holban, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1935, 2, p. 26-44 et 147-172, ainsi que J. Chocheyras, *art. cit.*, 1984, p. 32.

l'ère baroque qu'il convient de situer à la fois le renouveau du thème et son plus vif éclat. Selon toute évidence, le sujet bénéficie d'une résurgence de la dévotion dont la piété ostentatoire d'Henri III constitue un symptôme plus qu'une cause réelle. Encore cette circonstance n'éclaire-t-elle nullement l'élection d'un modèle précis. Peut-être la prépondérance de la Madeleine tient-elle avant tout à sa double virtualité de convertie et d'amante mystique, à travers laquelle se concrétisent les élans les plus dynamiques du catholicisme post-tridentin.

A l'hagiographie médiévale expirante, la Réforme catholique substitue une exaltation des saints qui, sans s'attarder à l'énumération de leurs vertus ou de leurs miracles, se concentre sur le spectacle de leur expérience intime. Le récit de leur vie se mue peu à peu en une méditation dont la teneur dévotionnelle ne se distingue guère de données plus étroitement psychologiques. La manière d'un Ribadeneyra, dont le *Flos Vitae Sanctorum* prend à cette époque la relève de la *Legenda aurea*, est à cet égard très parlante. Nos poèmes héroïques semblent tous largement tributaires de cet ouvrage, dont la traduction française de René Gaultier connaît quatorze éditions entre 1609 et 1645. Leurs auteurs y trouveront non seulement un tracé de la vie de Madeleine, mais aussi de nombreuses suggestions d'ordre spirituel ou moral.

On sait par ailleurs l'importance croissante accordée à la pénitence, tant dans la spéculation théologique que dans une pastorale récupératrice. Or la pratique pénitentielle ne saurait être imposée efficacement au fidèle sans s'incarner dans une figure idéale susceptible d'en dépasser les rigueurs immédiates. Tel fut notamment le rôle de la Madeleine, "guide" des pécheurs. La primauté du combat spirituel sous-entend en outre une approche renouvelée de la conversion, dont les racines s'inscrivent paradoxalement dans la pensée des grands Réformateurs : le salut n'est plus envisagé comme le couronnement d'une existence vertueuse, mais il intervient sous la forme d'une mutation brutale, d'un attachement qui ravit la volonté à ses passions mauvaises, voire à sa médiocrité. Rien n'annonce cette fulgurante catastrophe, dont la gratuité minimise au point de les nier la portée des mérites et le crédit des (bonnes) oeuvres. Cet instant de vérité où tout se joue résume, pour la sensibilité baroque, l'essence de la vocation humaine : le regard se tournera donc instinctivement vers les témoins de la foi qui l'ont vécu avec le plus d'intensité. Or la destinée de la Madeleine porte bien en elle la marque d'un tel revirement, qui trouve son expression dans les larmes et la prosternation silencieuse aux pieds du Christ. C'est à travers le mystère de cette expérience dont l'évangile ne souffle mot que la sainte fait signe aux poètes et aux artistes. En même temps qu'elle les invite à une réflexion sur les énigmes impénétrables de la grâce, elle leur impose, sur le plan de la réalisation stylistique, un véritable défi. Formuler l'indicible, donner consistance à l'éclair fugitif, saisir enfin le principe secret d'une métamorphose dont la dimension outrepassa l'entendement humain : autant de gageures qui stimuleront une génération passionnée entre toutes par l'interférence des formes et des significations. On comprend du même coup que l'épisode de la mondanité n'ait plus aux yeux des écrivains le prestige qu'il avait connu auprès des fatistes et des prédicateurs. Ceux qui le maintiennent²³ en font la preuve *a contrario* des impondérables de la miséricorde divine.

Parallèlement à l'interrogation sur la nature du repentir, on assiste à l'élaboration d'un discours sur ses effets. Un goût fiévreux d'absolu en exaltera les manifestations spectaculaires où toutes sortes d'outrances trouvent leur place. Or les attitudes de la Madeleine évangélique se laissent aisément exploiter dans un tel sens, tandis que l'épilogue légendaire justifie carrément la prolifération des hyperboles. Au détriment de sa portée initiale, la solitude de la Sainte-Baume figurera comme corollaire de la contrition. Au point même que se multiplieront, dans la réalité, les retraites les plus inopinées, calquées sur un tel modèle. Néanmoins cette dominante pénitentielle que souligne la recrudescence de ces "morts au monde" n'absorbe pas, il s'en faut, toutes les

²³ Car ils sont loin de le supprimer tous. Nous nous écartons sur ce point des affirmations trop catégoriques du chanoine Delaruelle, dont nous nous inspirons par ailleurs : "Observations sur le baroque religieux de 1500 à 1650", *Baroque*, 1, 1963, p. 95-106.

significations de la Madeleine au désert. N'oublions pas que, dans le prolongement de son effort de conversion, le XVII^e siècle fut aussi l'âge d'or de l'oraison. Il aimera par conséquent à célébrer dans les extases de la Solitaire l'aboutissement de la quête semée d'embûches qui l'entraîne vers l'expérience du pur Amour.

C'est dans le sillage d'une telle vénération que s'inscrit une dernière explication de la renommée de notre sainte. Non des plus édifiantes, peut-être, mais qui, dans l'ordre quantitatif du moins, n'est pas à négliger. L'Amante initiée aux secrets divins incarne, en raison même du caractère de son aventure spirituelle, l'ascension dialectique qui, des désordres de la passion charnelle, conduit à la révélation du Bien inaltérable. Selon cette perspective, l'"Uranie pénitente", ainsi que l'appelle significativement Leclercq, s'assimile à quelque nouvelle Diotime, investie de toute la confiance de l'humanisme dévot. Or cette rivalité des deux amours, si heureuse qu'en soit l'issue, n'est pas exempte d'ambiguïté. Elle peut en effet réduire l'histoire de la Madeleine à une collection de situations romanesques auxquelles se laisseront piéger les auteurs les plus médiocres et, généralement, les mieux intentionnés. Tel est en fait l'esprit qui anime une vaste partie d'un *corpus* magdalénien bien caractéristique des incertitudes de la littérature pieuse. Ce primat de l'imagination qui détermine la vision globale du thème en colore parallèlement les motifs singuliers. Ainsi se développe notamment une rhétorique des larmes assortie de mignardises néo-pétrarquaisantes qui séduiront longtemps de nombreux versificateurs démodés. Les textes du présent recueil illustrent d'abondance cet éclairage sentimental de la sainte, qui paraît presque indissociable du genre héroïque. Encore convient-il, avant d'apprécier les implications mutuelles d'une forme et d'un thème donnés, de rappeler dans ses phases les plus significatives le développement de l'épopée au XVII^e siècle.

LE XVII^e SIECLE HEROIQUE

L'épopée française moderne a mauvaise réputation. Bien peu d'écrivains s'aventurèrent dans une telle carrière sans se voir livrés, à plus ou moins brève échéance, aux sacarsmes de rares lecteurs. La critique du XIX^e siècle fut pour eux sans pitié, à commencer par leurs historiens les mieux avertis. L'ample érudition d'un Toinet, par exemple, ne soutient qu'un enthousiasme mitigé pour cette "poussière épique" dont il dresse le précieux répertoire²⁴. Notre époque ne s'est guère empressée, une fois n'est pas coutume, de contester ces jugements : les réhabilitations fracassantes se font encore attendre.

L'issue décevante de tant d'essais valeureux surprend d'autant plus que ceux-ci se veulent l'illustration d'un ambitieux projet. Dès la *Deffence et Illustration de la Langue françoise*, l'épopée, jugée seule susceptible de consacrer une tradition littéraire, apparaît comme le but ultime de tout effort poétique. Peletier²⁵ et Ronsard²⁶ amplifieront de leurs échos singuliers le voeu de Du Bellay, que reprendront à leur tour un Vauquelin de La Fresnaye ou un P. de Laudun. Le prestige d'un genre à vocation "initiatique"²⁷, capable d'intégrer toutes les perfections de l'esprit humain, requiert du poète un génie hors du commun. Pareille exigence pourrait être d'ailleurs une invite à l'abstention. C'est ce que remarque déjà la *Deffence*, en précisant toutefois que la participation à une tâche aussi sublime vaut à elle seule un titre de gloire. Ronsard sera plus catégorique encore, sinon aussi encourageant : à l'en croire, il n'est de poète qu'héroïque. Mais si nul ne met en doute la nécessité impérieuse du chef-d'oeuvre qui confirmera les espérances de la Pléiade, la définition qu'on en donne reste des plus confuses. Confusion dont témoigne une terminologie délibérément vague, pour ne pas dire désuète : l'expression de "long

²⁴ *Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques français*, op. cit.

²⁵ *Art poétique*, 1555, II, 8, p.p. A. Boulanger, Paris, Belles-Lettres, 1930.

²⁶ 1572 : Préface aux quatre premiers Livres de la *Franciade*, éd. Laumonier, t. XVI¹, p. 3-12.

1587 : Préface de la *Franciade*, "Au Lecteur apprentif", éd. Laumonier, t. XVI², p. 331 sq.

²⁷ Jean Céard, art. cit., p. 228.

poème" qui désigne l'épopée figurait déjà sous la plume de Sébillet. A défaut d'une caractérisation satisfaisante, on voit se multiplier les références aux réussites du passé. Tandis que Peletier, sous l'influence de Vida, considère en Virgile le modèle accompli de la veine héroïque, Ronsard indique clairement sa préférence pour Homère, dont il préconise en tout point l'imitation. Néanmoins ces renvois explicites ne sauraient dissimuler tout ce que ces théories naissantes doivent aux modèles italiens. Si l'on se contente d'emprunter à l'Arioste des recettes limitées, les conceptions du Tasse connaissent d'emblée un large crédit, que ne démentiront pas les traités théoriques du siècle suivant.

Ce double enracinement, antique et moderne, pose très tôt la question des rapports entre la mythologie païenne et le dogme chrétien. Dès sa *Lyre chrestienne*, Du Bellay se montre très soucieux d'éviter le reproche de paganisme :

O Dieu guerrier, des victoires donneur,
 Donne à mes doigts ceste grace et bonheur,
 De n'accorder sur ma lyre d'ivoire
 Pour tout jamais, que les vers de ta gloire.
 S'il est ainsi, arriere les vains sons,
 Les vains soupirs et les vaines chansons :
 Arriere amour, et les songes antiques
 Elabourez par les mains poétiques.
 Ce n'est plus moy, qui vous doy fredonner :
 Car le Seigneur m'a commandé sonner
 Non l'Odyssée, ou la grand' Iliade,
 Mais le discours de l'Israëliade²⁸.

Ronsard à son tour prétendra soumettre les muses païennes aux critères de sa foi : mais l'*Hercule chrestien* contribuera surtout à démontrer la validité permanente des mythes anciens²⁹. L'alternative qui s'esquisse dès ces premiers débats contient dans une large mesure les destinées de la veine héroïque française. Faut-il renoncer systématiquement au fonds culturel transmis par l'humanisme³⁰, ou est-il envisageable d'en christianiser les ressources ?

La question ne sera jamais résolue, ainsi que le démontre notamment l'écueil du merveilleux chrétien auquel se heurtera la génération des classiques, et qui à tout prendre n'en est qu'un avatar. De fait, l'attitude adoptée à l'endroit des sources définit dès cette époque les deux courants majeurs de l'épopée moderne. Le premier reconnaît en Ronsard son chef de file, et cela en dépit du succès médiocre de la *Franciade*. Cette catégorie embrasse non seulement la collection des épopées nationales qu'engendre le climat belliqueux du siècle finissant, mais encore toute une série de fragments dont le sujet, emprunté à l'Ancien Testament, est traité suivant les modèles d'Homère ou de Virgile. Il est d'ailleurs remarquable qu'à compter de la *Monomachie de David et de Goliath* de Du Bellay (1560), la figure de David, dont la destinée rejoint à plus d'un égard celle des héros antiques, n'inspire pas moins de trois poètes (Belleau, P. de Brach, Vauquelin de La Fresnaye). L'autre perspective, qui dans l'immédiat se révélera la plus féconde, est incarnée par la *Judit* de Du Bartas (1574) et les épopées bibliques qui s'inscrivent dans son sillage : la *Susanne* et le *Livre d'Esther* de Didier Oriet (1581) ou la *Judith* de Gabrielle de Coignard (1595). Si, comme le suggérerait V.-L. Saulnier, Du Bellay a failli être l'initiateur du genre héroïque moderne, la *Judit*, que Du Bartas présente comme la première épopée sacrée de langue française, répond assez fidèlement à l'aspiration dont

²⁸ *Hymne chrestien*, v. 119 sq., *La Monomachie de David et de Goliath, ensemble plusieurs autres oeuvres poétiques*, p.p. E. Caldarini, Genève, Droz, 1981, p. 95.

²⁹ Voir G. Demerson, *La Mythologie classique dans l'oeuvre lyrique de la Pléiade*, Genève, Droz, 1972, p. 398 sq.

³⁰ L'origine d'un rejet radical doit être recherchée chez les poètes de la Réforme. Voir notamment A. Baiche, *La Naissance du Baroque français*, Toulouse, 1973, p. 169 sq.

témoigne la fragmentaire *Monomachie*. De toutes les tentatives de la Renaissance, c'est elle qui annonce le mieux les poèmes héroïques que verra fleurir le siècle suivant.

En raison peut-être de la modestie de son objectif, le répertoire de Toinet se révèle un instrument très utile encore pour envisager, dans ses grandes lignes, le panorama de la littérature épique du XVII^e siècle. Sans doute, les commentaires, parfois savoureux du reste, qui relèvent les notices bibliographiques ne sont-ils souvent plus guère de mise; l'ouvrage n'en fournit pas moins, dans son ensemble, une foule d'indications précieuses. Qui le parcourt avec attention y trouve en particulier matière à nuancer l'approche traditionnelle de ce chapitre assez ingrat de l'histoire littéraire. Il est d'usage, en effet, de distinguer dans cette production héroïque deux grandes périodes, l'une prolongeant jusque vers 1640 l'esthétique de la Pléiade, tandis que la seconde rayonnerait autour de la *Pucelle*, dont la première partie, seule publiée du vivant de l'auteur, connaît six éditions entre 1656 et 1657. Une telle bipartition se justifie quand on considère l'ample publicité dont Chapelain avait fait précéder son chimérique chef-d'œuvre, et qui fut à l'origine de la "fièvre épique des années 50"³¹. Or, sans être remise en cause, la cohésion du second groupe s'avère atténuée par le caractère tout relatif de l'éclipse qui sépare les deux vagues successives. On sait d'une part que les grandes réalisations contemporaines de la *Pucelle* étaient, à l'instar de cette dernière, déjà sur le métier quelque vingt ans avant leur parution. D'autre part, quand bien même la décennie qui précède l'avènement de l'épopée "classique" se manifeste peu productive sur le plan de la création, elle voit naître deux ouvrages théoriques importants, la *Poétique* de Vossius (1547) et la *Dissertatio peripatetica* du P. de Mambrun, traités que n'aurait pas suscités un genre décadent. On peut y joindre la traduction, par Jean Baudouin, du *Poème Héroïque* du Tasse³². Ainsi, au-delà des divergences de sensibilité ou de conceptions, les deux générations poétiques qui se côtoient en ce début de siècle traduisent bien la continuité d'un même élan. "The interval of the years 1623 to 1653, note D. Maskell, is [...] no sign of abated interest in epic, but rather of serious and careful preparation now accorded to it"³³.

On décèlera par ailleurs, dans le cours de ce long cheminement, des regroupements secondaires qu'il importe de ne pas négliger. Dans une atmosphère encore profondément pénétrée de l'idéal humaniste, les premières années du siècle se font largement accueillantes aux thèmes nationaux. Sur quelque vingt poèmes héroïques signalés par Toinet entre 1601 et 1611, une douzaine environ témoignent, par leurs titres et leurs développements, d'une vocation patriotique non ambiguë³⁴. Parmi eux, quatre Franciades font briller les derniers feux de l'influence ronsardienne. Parallèlement, les sujets religieux engendrent déjà des œuvres notables, mais sans un succès comparable : on est loin encore de l'optimisme hardi qui favorisera l'héroïsme chrétien dans son éclosion future. Plusieurs entreprises font long feu, telles l'*Israéliade* de Vauquelin de La Fresnaye³⁵ et l'*Hymne de Sainte Susanne* d'Anne d'Urfé (1608), tandis que Christofle de Gamon se borne à démarquer la *Sepmaine* de Du Bartas, tout en s'y opposant sur le plan de la controverse dogmatique. Mais l'on devine déjà une effervescence stimulante dont on verra les fruits, en l'occurrence, dans un volet caractéristique de notre *corpus* magdalénien. A deux exceptions près, enfin, l'intérêt pour la matière antique se manifeste essentiellement, dans cette première décennie, sous la forme de traductions.

A partir de 1613, l'épopée nationale traverse une crise. L'ultime *Franciade*, celle de Geuffrin, signe en 1623 l'échec d'une tentative qui ressortissait davantage à des considérations idéologiques que littéraires. Les *Christiades*, les *Mariades* et autres pieuses rhapsodies prendront largement la relève jusque vers 1640. Malgré l'impact de cette

³¹ Jacques Morel, art. cit., p. 253.

³² *Emblèmes divers*, Paris, J., Villery, 1639; ²J. B. Loyson, 1659, p. 517 sq.

³³ *Op. cit.*, p. 9.

³⁴ Ces chiffres sont évidemment plus indicatifs que rigoureusement précis : la bibliographie de Toinet, qui d'ailleurs n'a rien d'exhaustif, mentionne plusieurs textes aujourd'hui disparus. Tout essai de classification demeure par conséquent un peu aléatoire.

³⁵ Fragment publié dans l'*Art poétique* de 1605.

production quasi monolithique, la moisson héroïque se révèle, dans son ensemble, moins riche qu'à l'aube du siècle.

Le nouveau temps fort qui se dessine après 1650 bénéficie d'une palette thématique plus variée. Il s'ouvre sur une série d'ouvrages qui, de réputation, nous sont encore familiers : le *Saint Louis* du P. Le Moyne et le *Moyse* de Saint-Amant (1653), l'*Alaric* de Scudéry et le *Saint Paul* de Godeau (1654). Mais c'est entre 1665 et 1670 qu'émules et rivaux de Chapelain montreront le plus de cœur à l'ouvrage : pour ces cinq années, Toinet ne dénombre pas moins de dix-sept titres. Tandis que l'Antiquité refait surface avec la *Pharsale* de Brébeuf (1654-55) et le *Sénèque mourant* bien oublié de Duval-Grigneuse (1662), le passé national retrouve lui aussi un certain crédit. Cependant, c'est le plus souvent dans l'image d'un héros chrétien que convergent les aspirations patriotiques. Les poètes élargissent de la sorte leur inspiration en intégrant la destinée singulière d'un peuple dans la perspective universelle de la Rédemption. Le *Saint Louis* du P. Le Moyne et le *Clovis* de Desmarets de Saint-Sorlin présentent, aux côtés de la *Pucelle*, les exemples les plus typiques de cette épopée nationale et chrétienne dont un *Saint Louis* perdu d'Abraham de Vermeil annonçait peut-être, dès 1605, la double allégeance. En dernier lieu, on observe un net retour à la Bible, qui se vérifiera jusqu'à la fin du siècle. Ainsi que l'a amplement démontré R. A. Sayce³⁶, ces œuvres n'entretiennent qu'un rapport fictif avec leurs prétendus modèles du siècle précédent. C'est en théologiens moralistes, et non plus en "mystiques" que les contemporains de Louis XIV appréhendent l'Ancien Testament. Faute d'en capter l'esprit, ils ne feront très souvent qu'en effleurer la lettre. Ce clivage entre deux états d'esprit radicalement incompatibles recoupe plus ou moins l'appartenance confessionnelle des auteurs, le "sens" de la Bible étant naturellement l'apanage des Réformés.

Indépendamment de leur sujet, toutes ces œuvres sont entées sur un appareil théorique rigoureux et contraignant. Dispersées dans les préfaces, reformulées au gré des controverses qu'engendre la *Pucelle*, réexposées enfin sous forme de synthèse dans les arts poétiques, les règles de l'épopée française se réclament d'Aristote tout en puisant chez le Tasse et ses émules leurs principes fondamentaux. Aux ouvrages cités plus haut se superposent les traités de Le Moyne (1658), Marolles (1662) et Le Bossu (1675), ce dernier étant conçu d'abord pour introduire à la lecture des auteurs anciens. Les bruyantes interventions d'un Desmarets de Saint-Sorlin, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir, présentent un tour ouvertement polémique³⁷. Ces divers écrits, qui tous visent à l'élaboration d'un système complexe et cohérent, trahissent un décalage sensible à l'endroit de la création. Le phénomène ressort avec une évidence toute particulière dans le cas des préfaces, dont l'ambitieux programme ne connaît très souvent qu'une illustration approximative. Quant aux exposés didactiques qui presque toujours succèdent à la parution des œuvres, ils ne se préoccupent pas particulièrement d'enregistrer, fût-ce sous une forme idéale, les résultats acquis. Il semble bien plutôt que cette littérature critique inaugure un propos autonome, s'assimilant en quelque sorte à un genre singulier défini par un ensemble de normes et de *topoi* caractéristiques.

Les *leitmotive* de ce corpus théorique ont fait l'objet d'analyses suffisamment autorisées pour qu'il suffise ici d'en résumer la substance³⁸. Au premier chef, l'épopée apparaît ainsi revêtue, par ceux qui en traitent aussi bien que par ceux qui la pratiquent, d'une considération qui l'élève sans conteste au-dessus de tous les autres genres, y compris la tragédie :

³⁶ Op. cit., ch. XII.

³⁷ Discours pour prouver que les sujets chrétiens sont les seuls propres à la poésie héroïque (1673); Défense du Poème héroïque (1674). Voir infra, p. 87.

³⁸ Voir notamment R. Bray, *La Formation de la Doctrine classique en France*, Lausanne, Payot, 1931, ch. V, "Le poème héroïque et le roman", p. 337 sq.; R. A. Sayce, op. cit., ch. II, "The Development of Epic Theory"; D. Maskell, op. cit., ch. II, "Theory", p. 17 sq.; J. Morel, art. cit.

Le Poème Héroïque, prévient Le Moyne au seuil de sa *Dissertation*, n'est pas un jeu d'esprit [...]. Si nous en considérons la fin, qui est d'instruire les Grands, et d'apprendre aux Rois l'Art de régner, c'est le plus noble et le plus important de tous les Ouvrages de l'Esprit. Si nous en estimons le travail et les façons, c'est le plus fort et le plus élevé, le plus difficile et le plus ingénieux; et au-delà, il n'y a rien de plus riche, ni de plus sublime à découvrir³⁹.

Cette déclaration un peu emphatique — une parmi beaucoup d'autres —, désigne clairement le double fondement d'un titre d'excellence. La suprématie de l'épopée dérive d'abord de son objectif et de sa destination; les valeurs didactiques et morales dont elle est dépositaire se verront de plus en plus subordonnées à des fins politiques. En second lieu, la difficulté réputée du genre assimile, par un ingénieux détour de la pensée, chaque tentative à un chef-d'œuvre en puissance. Les considérations plus concrètes sur le choix du sujet, la réalisation formelle ou les options stylistiques⁴⁰ reprennent pour l'essentiel la tradition italienne, qu'illustre entre autres le traité du Tasse souvent pris à témoin par nos auteurs⁴¹. Les modèles avoués ne parlent cependant pas un langage uniforme. En essayant de résoudre leurs contradictions, voire d'approfondir leurs intuitions, les théoriciens français vont se trouver confrontés à une série de problèmes qui, signe des temps peut-être, convergent presque tous vers une sorte de point névralgique où entrent en concurrence l'inspiration profane et la veine sacrée.

En effet, une fois réglés les points mineurs comme l'unité de temps ou les types de structure narrative⁴², on voit émerger les questions vraiment essentielles. Ainsi de l'élection d'un héros : chacun s'accorde à le vouloir glorieux, sublime et exemplaire; reste à savoir si les seules vertus naturelles sont en mesure de garantir tant de qualités, ou s'il n'y faut pas l'adjuvant de la grâce. La seconde hypothèse profitera du discrédit croissant qui entame la confiance "humaniste". Naturellement solidaire du héros principal, l'argument du poème est à déduire de faits historiques connus. A la réserve d'un Chapelain qui ménagera une ample part à la fiction, nul ne discute le bien-fondé d'un tel principe. Quant à la nature des sources, elle relève par essence de la personnalité de l'auteur. Cependant, la prédilection pour l'histoire chrétienne cherchera sa justification ailleurs que dans une coïncidence obligée. A la suite de Ronsard, le Tasse avait fait intervenir à cet égard le fameux concept de vraisemblance comme exigence *sine qua non* de l'œuvre héroïque. Tout aussi indispensable apparaît néanmoins la dimension du merveilleux, sans laquelle l'épopée se réduirait à la plus insipide des proses historiques :

Or est-il qu'on trouve rarement agreable un Poème qui n'est point accompagné de ces hautes merveilles qui sont capables d'esjouir les ignorans, et mesme les plus judicieux. Par où j'entends parler de ces effets admirables qu'on feint estre causez par la Magie; tels que sont les anneaux et les escuz enchantez, les chevaux volants, les vaisseaux transformez en Nymphes, les Fantomes entre-melez aux combats, et ainsi des autres choses, dont un Escrivain doit assaisonner son Poème, pour le mieux faire gouter, s'il a tant soit peu de jugement. Car il s'en suit de là, qu'avec ce qu'il s'accommode au goust des hommes vulgaires, il contente par mesme moyen ceux qui se picquent le plus de sçavoir⁴³.

Or l'Antiquité païenne se trouve bien impropre à concilier les exigences antinomiques de la vraisemblance et du merveilleux. Seule peut y parvenir l'autorité du Dieu des chrétiens qui, sans rien enlever à leur charme, assume de manière crédible les imaginations prodigieuses des poètes. Si plausible qu'il paraisse, ce raisonnement n'entraîne pas pour

³⁹ *Oeuvres poétiques*, éd. cit., fol. e₁ v°.

⁴⁰ Voir à ce propos l'excellente mise au point que propose Maskell, *op. cit.*, ch. XV.

⁴¹ Son influence est sensible dès la Préface de l'*Adone* (1623).

⁴² Pour mémoire, on distingue la structure historique (*ab ovo*), virgilienne (*in medias res*), iliadique et épisodique. Voir Maskell, *op. cit.*, ch. XIV, p. 205 sq.

⁴³ Traduction de Baudouin, éd. cit., p. 587.

autant de solution miracle, parce que la notion d'histoire chrétienne s'avère très tôt des plus confuses. Se ramène-t-elle à l'histoire de la chrétienté en général, ou ne prend-elle en considération que les événements déterminants pour le progrès de la foi ? Ainsi voit-on se profiler, à l'intérieur même de l' "option chrétienne", l'antagonisme du profane et du sacré. L'orientation des écrivains sera fonction de l'importance et de la valeur qu'ils accordent au merveilleux.

En élisant son sujet dans le répertoire sacré, le poète peut donc laisser libre cours à sa fantaisie affabulatrice sans risquer de nuire à la vraisemblance. Le principe du merveilleux chrétien, on le voit, fonctionne comme une manière d'alibi où l'exigence rationnelle qui figure à la clef de toute création littéraire de l'époque trouvera son compte. Ainsi s'affirme progressivement le crédit de l'inspiration chrétienne dont témoignent, entre autres exemples, les réactions d'un Du Bartas ou d'un Vauquelin à l'endroit du merveilleux païen tel qu'il est spontanément appliqué chez Ronsard. Dans sa préface aux *Oeuvres Chrétiennes* de 1633, Godeau marquera le triomphe de cette veine sacrée. En pratique, toutefois, la notion de merveilleux chrétien s'autorise de plus d'un accommodement. Malgré la position très ferme des théoriciens – dont plusieurs se doublent en l'occurrence de moralistes –, le merveilleux païen survit presque toujours dans l'épopée biblique ou chrétienne, fût-ce à titre d'ornement accessoire. Cette persistance peut se limiter à des faits de langue, à des figures de rhétorique ou à des allusions dont la délicatesse même suppose une grande familiarité avec la mythologie classique. "La poesie est de si longtemps en saisine de ces termes fabuleux, constate Du Bartas dès 1584, qu'il est impossible de l'en déposséder que pié à pié"⁴⁴. Chez certains auteurs, les habitants de l'Olympe coexistent le plus naturellement du monde avec le Dieu révélé dont ils favorisent ou traversent les desseins, Et même lorsque, peu à peu vidées de leur substance, ces figures se fondent en allégories, elles attestent encore la portée de l'héritage ronsardien, bien vivant jusque vers le milieu du XVII^e siècle⁴⁵. Quelles que soient les modalités de son influence, ce merveilleux non garanti par la foi va contaminer de son climat spécifique les vérités surnaturelles. Car les poètes chrétiens se contentent rarement de rapporter tels quels les miracles dont l'histoire biblique n'est pourtant pas avare. D'une part ils en inventent à plaisir; d'autre part, plus significativement encore, ils altèrent l'esprit de leurs modèles, substituant à un naturel proche de l'élémentaire la recherche et le grandiose. Semblable démarche se prévaut d'un argument passe-partout qu'exploite déjà Du Bellay dans sa *Lyre Chrétiennne*, en évoquant les trésors d'Egypte qui servirent à la construction du temple de Salomon. Sous le couvert de "piller les Egyptiens" s'ébauche un compromis entre matière biblique et manière antique, auquel céderont presque tous les écrivains catholiques⁴⁶. Les réformés, de tendance plus "fondamentaliste", y seront en général moins enclins.

Ce merveilleux mixte repose en fait moins sur un principe d'éthique religieuse que sur une réalité culturelle dont il eût été impensable de faire abstraction. A défaut de le supplanter totalement, on veillera à subordonner à la bonne cause cet esprit du paganisme antique qu'infuse à l'élite pensante une tradition scolaire solidement établie. Ainsi que le suggérait déjà R. A. Sayce, "the two forms of the *merveilleux* are [...] two facets of the same spirit"⁴⁷. Cependant, les incompatibilités que présente un tel système n'allaient pas échapper aux exigences du classicisme naissant. En témoigne la brève crise qui, de 1670 à 1675, oppose Desmarets à Boileau.

Aux réticences de l'*Art poétique*, selon lequel les fictions épiques sont inconciliables avec la dignité du christianisme, l'auteur de *Clovis* rétorquera par une série de protestations aux allures de pamphlets⁴⁸. Les affirmations qui couronneront ce débat

⁴⁴ *The Works of G. de Salluste sieur Du Bartas*, p.p. Holmes, Lyons et Lonter, Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1935-40, t. 1, p. 224.

⁴⁵ Sayce, *op. cit.*, p. 165.

⁴⁶ L'allusion au pillage des Egyptiens figure en préface chez six auteurs du *corpus* magdalénien : Balin, Durant, Cotin, Godeau, Le Laboureur, Desmarets.

⁴⁷ *Op. cit.*, p. 182.

⁴⁸ Sur cet épisode, voir Sayce, *op. cit.*, p. 15 sq. et *infra*, p. 86 sq.

ressortissent à une logique que sauront bientôt mettre à profit les partisans des Modernes : supérieur dans son essence, le génie chrétien donne lieu à des réalisations qui par nécessité l'emportent sur les modèles païens.

Les revendications d'un Desmarests, au même titre que les essais de codification des théoriciens moins engagés, trahissent l'impasse d'un genre dont les succès furent inversement proportionnels à l'ambition. Au nombre des causes d'un tel échec, on invoque notamment l'origine obscure, souvent provinciale, et le talent médiocre des candidats à la gloire épique. C'est l'explication qu'aurait proposée déjà l'ironique Racine dans l'*Epître à M. de Valincourt* que lui attribue l'abbé Goujet :

Rarement, dira-t'on, par des douceurs pareilles
Une Muse pieuse a charmé nos oreilles,
Nos Poètes Chrétiens, presque tous ennuyeux,
Ont à peine formé des sons harmonieux :
Mais des Poètes seuls accusons la foiblesse.
Aux profanes travaux livrés dans leur jeunesse,
Pour réparer enfin leurs vers pernicieux,
Ils ont offert à Dieu, digne offrande à ses yeux!
Les restes languissans d'une veine épuisée,
Et les froids mouvements d'une chaleur usée⁴⁹.

Encore faudrait-il élucider l'indifférence des vrais écrivains à l'égard d'une carrière aussi prometteuse. Furent-ils alertés par l'aberration inhérente au projet ? Comment concilier, en effet, les exigences d'une matière sublime avec un appareil normatif si rigoureux ? Les bons services des critiques n'auront servi, en l'occurrence, qu'à obstruer la voie qu'ils prétendaient éclairer. De leur intervention se dégage une esthétique factice, confondant, ainsi que le note J.-P. Chauveau, "la nature avec les poncifs, l'invention véritable avec les recettes"⁵⁰. Malgré ses déboires, la veine héroïque connaîtra toutes formes de récupérations partielles, de la poésie encomiastique à la tragédie⁵¹. Enfin, et ce n'est pas le moindre intérêt d'une telle aventure, la faillite de l'épopée classique peut être considérée comme l'un des points de départ, sinon l'un des tremplins, de la littérature romanesque⁵².

Les épopées magdaléniennes dont on trouvera ici les échos illustrent bien les incertitudes d'un genre en mal de réalisations probantes. Outre les oeuvres répondant, par leur esprit et leurs dimensions, au modèle traditionnel, notre *corpus* inclut quelques extraits de poèmes au projet plus restreint, mais d'inspiration analogue. Sans aller jusqu'à voir dans la *Madeleine* de Cotin, l'*Elégie* de Godeau ou la *Sainte-Baume* de Bussièrès les fragments d'une épopée que leurs auteurs n'auraient pas eu le souffle d'entreprendre, on constatera un parallèle évident entre ces textes et les épisodes de nos poèmes héroïques qui leurs correspondent⁵³. Tout en se réclamant de la veine épique, nos "magdaléniens" ont du reste peine à dissimuler leur manque d'assurance. Si Balin s'ingénie à démontrer l'adéquation de son thème aux impératifs du genre, ses pairs semblent surtout préoccupés d'éviter une telle question. A preuve la discrétion avec laquelle ils étiquettent leurs oeuvres. Pierre de Saint-Louis intitule sa *Madeleine* "poème spirituel et chrestien"; Le Laboureur et Desmarests ne retiendront que l'appellation bien générale de "poème"; Durant, avec sa *Magdaliade*, et Balin avec son "poème heroïque" sont les seuls à se

⁴⁹ *Bibliothèque française*, éd. cit., t. III, p. 365.

⁵⁰ Antoine Godeau, *op. cit.*, p. 336-337.

⁵¹ Voir J. Morel, art. cit., p. 264-65.

⁵² Sayce, *op. cit.*, p. 250 sq., résume toutes les explications relatives à l'échec de l'épopée classique.

⁵³ *Les Perles ou Larmes de Sainte Magdeleine* de César de Nostredame appartiennent à la même catégorie. Nous avons toutefois exclu de notre florilège cette oeuvre qui vient d'être éditée intégralement (p.p. R. J. Corum, Exeter, 1986).

réclamer ouvertement de l'épopée. Les autres textes sont dépourvus de désignation. La prudence de ces abstentions ou de ces aveux tronqués reflète un certain embarras.

LA RENCONTRE D'UN THEME ET D'UN GENRE

L'étendue et la variété du présent florilège soulignent la portée peu commune de la Madeleine héroïque dans la sensibilité religieuse du XVII^e siècle français. Est-ce la popularité de la sainte qui incite ses chantres à élire, pour la célébrer, une forme poétique réputée parfaite ? On sait que, sous des angles singuliers, elle a également inspiré maintes tentatives littéraires de moindre envergure. Mais c'est à l'épopée qu'il appartient le plus souvent d'évoquer l'ensemble du personnage. Au point que certains essais d'importance quantitative mineure s'y rattachent, comme on l'a vu, par leurs intonations et leur manière.

Et pourtant, les virtualités proprement héroïques de notre thème ne sont guère évidentes à première vue. La Madeleine n'est pas de ces figures qui incarnent les aspirations confuses de tout un peuple. Face à l'enchaînement d'accidents périlleux auxquels se doit de faire face le héros épique, son destin paraît bien terne. Surtout, il n'inclut pas le moindre épisode guerrier, élément pourtant indissociable du genre, si l'on en croit les doctes⁵⁴. Toutefois ces lacunes trouvent d'appréciables compensations.

En premier lieu, le thème de la Madeleine s'inscrit dans une structure narrative que la légende a amplement diffusée, en même temps qu'elle en fixait la chronologie. Ce récit est riche en tensions dramatiques : la conversion aux pieds du Christ, la présence au Calvaire, la révélation lumineuse et furtive du matin de Pâques sont autant de moments privilégiés dont les poètes auront à exploiter la dynamique. Les interventions du merveilleux ne font pas défaut par ailleurs, encore qu'elles soient par définition concentrées dans la vie apocryphe. Dans un autre ordre d'idées, la relation intime qui unit la Madeleine au Christ résout, sur le mode de la sublimation, la question très controversée des péripéties amoureuses, que d'aucuns auraient souhaité bannir de l'épopée en raison de la dignité du genre. Les sentiments de la Pécheresse à l'endroit de son Sauveur reflètent une passion dont les poètes analyseront complaisamment les nuances, sans encourir le moindre blâme. Il suffira, pour se disculper d'excès parfois peu conformes à l'esprit dévot, de rappeler la valeur exemplaire d'une conversion qui, du même coup, confine à l'allégorie. Ce même principe de l'allégorie, si cher au genre héroïque, palliera l'absence des batailles et des conseils de guerre. Au choc des armées qui rythme l'aventure du héros conventionnel, le poète magdalénien substituera de saisissantes psychomachies mettant en présence des forces d'une tout autre envergure.

A travers les effets combinés du merveilleux et de l'agrandissement épique, la démarche singulière de la Pécheresse pardonnée s'élargit donc à la mesure de la Rédemption universelle. La Réforme catholique pouvait-elle rêver, en définitive, d'un support mieux adapté à la propagation de son enseignement ? Davantage qu'un phénomène de mode, l'épopée magdalénienne semble bien traduire le génie propre d'une pastorale soucieuse de s'adresser aux hommes dans un langage qu'ils entendent. Reste à savoir si cette subordination d'une figure littéraire à une visée dogmatique n'aboutit pas tôt ou tard à son appauvrissement. Telle est la question qui pourrait servir de fil conducteur à la lecture des fragments bigarrés de cette anthologie. En effet, dans la diversité même de leurs objectifs et de leurs moyens, toutes les œuvres représentées ici ressortissent, d'une manière ou d'une autre, à un effort de "littérature engagée".

⁵⁴ Notons à cet égard la position plus nuancée d'un Chapelain défendant *l'Adone*, ou d'un Le Bossu démontrant que *l'Odyssée* ne contient aucun fait de guerre.

Comme l'indique son sous-titre, la présente anthologie vise avant tout à donner un reflet des œuvres héroïques consacrées à la Madeleine au XVII^e siècle. Parallèlement aux sept poèmes épiques traditionnellement répertoriés (Balin, Durant, Leclercq, Remi de Beauvais, Le Laboureur, Pierre de Saint-Louis et Desmarets de Saint-Sorlin), nous avons puisé, à titre d'éclairages complémentaires, dans certains ouvrages d'envergure plus restreinte qui, sans se prévaloir de la dignité du genre épique, ne lui en empruntent pas moins certaines formules (Cotin, Godeau, Bussièrès).

Extraire de ces œuvres souvent touffues les passages à la fois les plus représentatifs et les plus curieux n'était pas chose aisée, l'abondance quantitative de chaque développement ne facilitant guère l'échantillonnage. Si l'on prétendait rendre compte de la nature propre de ces poèmes, il fallait parfois prendre le risque de certaines longueurs, seules susceptibles de donner une idée de leur rythme et de leur dimension.

Pour ce qui est de l'agencement thématique de ces morceaux choisis, la nature même du sujet suggérait une solution relativement simple, qui consistait à reconstituer une manière de *vita Magdaleneae* en alignant les principaux épisodes de la légende. Nous avons réparti cette matière en dix-sept "chapitres", précédés d'une brève mise au point qui en souligne les virtualités essentielles. L'ordre de succession des textes à l'intérieur de chaque section correspond en principe à la chronologie des œuvres.

Les notices consacrées à chaque auteur se limitent à une présentation sommaire, avant tout destinée à situer une production littéraire peu connue. Comme ces épopées magdaléniennes ne semblent pas devoir faire l'objet d'une édition moderne intégrale, nous avons jugé opportun d'en résumer la substance et d'en indiquer les particularités les plus saillantes.

Le choix du texte de base ne posait pas de problème majeur dans la mesure où ces œuvres ne connaissent en général qu'un état. Lorsqu'elles font l'objet de réimpressions successives, l'on ne constate pas d'écart significatif entre les diverses éditions. Nous avons utilisé par principe les éditions les plus anciennes, dont nous avons pris la liberté d'amender les coquilles évidentes, sans le signaler expressément. Il arrive parfois qu'une édition ultérieure justifie nos options : c'est le cas notamment de la *Magdeleine au Désert* de Pierre de Saint-Louis dont l'édition de 1700 est nettement plus correcte que celle de 1668.

Tout en modifiant la ponctuation conformément à l'usage moderne, nous avons veillé à en maintenir certains traits typiques qui n'entravent pas la lecture. C'est ainsi que nous n'avons pas remplacé les parenthèses qui, couramment encore durant les premières décennies du XVII^e siècle, marquent les incises. Nous avons également respecté les graphies originales ainsi que certaines particularités typographiques, tel l'emploi assez aléatoire de la majuscule en tête des substantifs, ou l'adoption de petites capitales pour souligner certains termes que l'on trouve chez Pierre de Saint-Louis. En revanche, nous avons distingué les voyelles *i* et *u* des consonnes *j* et *v*, de même que nous avons résolu toutes les abréviations.

Reste la question des accents. Pour les textes les plus anciens, nous nous bornons à accentuer les monosyllabes et les finales. La question s'avère plus délicate dans la seconde moitié du siècle, où l'accentuation tend en effet à s'y généraliser, encore que de manière peu cohérente. Pour simplifier les choses, nous avons décidé d'uniformiser l'emploi de l'accent aigu à partir de Pierre de Saint-Louis, tout en reproduisant certaines pratiques archaïques, notamment en ce qui concerne l'usage du tréma et de l'accent circonflexe.

Les astérisques renvoyant au glossaire sont supprimés lorsque plusieurs termes semblables se suivent à peu d'intervalle.

JEAN BALIN (? — ?)

*Poeme heroïque de sainte Magdelaine, où est descrite sa vie, sa navigation en Prouvence & le lieu de sa penitence,
Fait premierement en latin par J. B[ALIN] Bourguignon Vesulois, et à present traduit par luy en françois.*

Paris, Estienne Prevosteau, 1607, in-8, 28 p.

Londres, British Library, 237. K. 39

Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Rés. 8 BL 5451

La version originale en latin est parue une première fois sous le titre suivant :

Divae Magdalenae vita heroico carmine, ubi et eius navigatio in Galliam et poenitentiae locus describuntur,

Paris, Estienne Prevosteau, 1601, in-8, 32 p.

Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 8 BL 5450

Une seconde édition voit le jour parallèlement au texte français :

Poemata heroicum de divae Magdalenae gestis, ubi et eius navigatio in Provinciam et poenitentiae locus describuntur,

Paris, Estienne Prevosteau, 1607, in-8, 31 p.

Paris, Bibliothèque Nationale, Yc 8033

Bibliothèque de l'Arsenal, 8 BL 5450 (2)

Ainsi que le précisera Balin lui-même, sa traduction a su prendre des distances par rapport à la lettre.

On sait bien peu de chose sur Jean Balin. Natif de Vesoul, professeur au Collège de Narbonne, il fut aumônier de Ferdinand de Longwy. Son attachement à la maison d'Autriche transparaît dans la double dédicace de sa *Madeleine* aux princes Albert et Isabelle Claire Eugénie, Infante d'Espagne, Archiducs d'Autriche.

La préface au Lecteur, *Sur le Poeme heroïque*, qui introduit la version française de l'oeuvre, révèle un auteur au fait de tous les problèmes que soulève la théorie du genre épique. Pour les passer en revue, il adopte le schéma conventionnel, repris peut-être à l'*Art poétique* de Ronsard, qui distingue l'invention, la disposition et l'élocution. Si le choix de la matière est avant tout déterminé par la nature d'un héros dont la renommée égalera la valeur, Balin affirme tout aussi bien sa préférence pour une réalité "probable", au détriment de la plate description des faits. Nourrie de l'imagination du poète, la fable, par ailleurs tissée de vérités, a seule le pouvoir de charmer l'esprit. La structure du récit répondra au modèle de l'*Enéide*, privilégiant la formule *in medias res* qui évite l'inconvénient des redites. L'expression enfin saura se maintenir à mi-chemin entre la banalité et l'extravagance. Et Balin de préconiser l'emploi des mots composés qui, pense-t-il, confèrent au style le doux-coulant qu'on admire chez Homère. En quoi notre auteur se manifeste surtout comme un disciple tardif de la Pléiade.

Plus intéressante est, à nos yeux, la justification du choix de la Madeleine comme sujet d'épopée. Balin relève au premier chef les vertus de la sainte, qui en font l'équivalent des héros les plus illustres. Les incertitudes qui voilent son destin laissent un champ considérable à la fantaisie du poète, lequel saura mêler ses propres inventions à la trame de l'histoire. Celle-ci enfin se révèle assez souple pour se prêter à la chronologie différée d'une disposition narrative savante. Mais ce qui fonde avant tout la valeur d'un poème héroïque comme celui que Balin consacre à la Madeleine, c'est évidemment sa dimension

chrétienne. Elle en fait l'antidote des "folastres Poesies qui perdent les esprits par la vaine imagination des choses qui ne sont point". C'est selon toute évidence aux épisodes romanesques imités des Italiens que s'en prend notre auteur. A cet endroit, il éprouve cependant comme un scrupule : l'évocation de la Madeleine pécheresse ne risque-t-elle pas de l'assimiler aux poètes légers ou impudiques qu'il condamne ? A défaut d'esquiver l'épisode, il s'attachera donc à le traiter en profondeur, insistant sur les causes plutôt que sur les manifestations de ces débordements coupables. Balin termine sur cette note son avertissement au lecteur, invitant ce dernier à ne pas trop s'arrêter à la Mondaine, mais bien plutôt à fixer sa méditation sur la Pénitente.

LE POEME HEROIQUE DE SAINTE MAGDELAINE

Si elle se déroule d'une traite, l'oeuvre n'en répond pas moins à une architecture équilibrée fondée sur des segments soigneusement distincts. C'est sans la moindre hésitation que l'on rétablit les cinq chants constitutifs de cette épopée en miniature.

I. La traversée de la Méditerranée

Le schéma dont se sert Balin pour la phase initiale de son oeuvre est celui de la *Vita postquam Resurrectionem*¹. En proie à la persécution des Juifs, Madeleine et ses compagnons sont embarqués de force sur un rafiôt dont l'état désastreux signale d'ores et déjà leur perte. Suit une longue imprécation contre les Juifs cruels, qui débouche sur l'annonce de la chute de Jérusalem. L'association des deux thèmes n'est certes pas nouvelle. Mais l'exploitation de cette pseudo-prophétie connaîtra de significatives imitations. La traversée miraculeuse amène un contraste bienvenu à ces pages sinistres. Arrivée à Marseille, Madeleine se heurte aux adorateurs d'idoles. Son indignation la transforme en véritable furie, dont le zèle colérique bouleverse sans merci l'ordonnance des rituels païens. Bien plus que ses discours, c'est sa beauté fulgurante qui séduit les autochtones. Abandonnant leurs sacrifices, ils conduisent Madeleine auprès de leur Prince.

II. Le miracle de Marseille "tronqué"

Celui-ci est précisément en train de brûler du laurier, en quête d'un oracle. La naissance prochaine d'un fils désiré depuis longtemps qui lui est ainsi annoncée est immédiatement portée au crédit des saints disciples. En leur honneur, le roi de Marseille ordonne une fête dont les fastes font l'objet d'une relation copieuse et complaisante. Madeleine profite de la circonstance pour évangéliser toute la cour. Afin de confirmer l'autorité de ses paroles, elle promet au roi que Dieu accomplira son voeu d'engendrer un fils. Le roi est d'autant plus enclin à la croire que cette promesse correspond au présage qui lui a été donné précédemment. Ce détour, qui complique inutilement la trame du récit apparaît comme une pure concession aux artifices du genre héroïque. La fête se poursuit, au cours de laquelle chaque convive raconte l'histoire de sa vie. Vient le tour de Madeleine, qui se lamente longuement avant d'évoquer son indigne passé.

¹ B.H.L. 5457-5458. Voir Appendice I, p. 354-355.

III. La mondanité

L'évocation de la Pécheresse combine deux images généralement distinctes : la coquette, dont le personnage se confond avec la collection de ses atours, glisse insensiblement vers la courtisane plongée dans sa "volupté sale". L'un et l'autre aspects provoquent les pieux effarements de l'auteur qu'orchestre, à l'intérieur de la fiction, un auditoire atterré. Gagné par une forme d'émulation, le roi confesse à son tour ses propres fautes, suppliant par ailleurs son hôte de ne point prolonger outre mesure de justes regrets, mais d'en venir au récit de sa guérison.

IV. La conversion

Balin reprend à sa manière les données de la *vita Fuit in Iherusalem*²: c'est moins la réputation de thaumaturge que la beauté du Christ qui attire Madeleine. Tout le livre est dès lors centré sur le violent débat intérieur qu'occasionne, dans l'âme de la Mondaine, sa brève rencontre avec son Sauveur. D'emblée subjuguées, les puissances mauvaises font place à l'expression d'attitudes contradictoires : les élans les plus généreux de l'amour se voient brutalement réprimés par un sentiment de honte assez proche du respect humain. Cette lutte intérieure, Balin l'exprime, conformément à la tendance allégorique de l'épopée, sous la forme de deux champions s'affrontant dans l'arène. On les verra aux prises durant toute la scène qui se déroule au logis du Pharisien. L'auteur insiste moins sur un rituel à chacun familial que sur le regard de Jésus où se lit, en transparence, la démarche intime de la Pénitente. La fin du récit, rapide et incisive, montre Madeleine à la suite du Christ, lui demeurant fidèle jusque dans sa Passion.

V. La fin de Madeleine

Recueillie par les scribes de la cour, la confession de notre héroïne inspirera les bas-reliefs dont "Praxitèle" ornera bientôt un monument en son honneur. Ainsi se confirme la bienveillance que lui manifeste le roi, désormais acquis à la cause de l'évangile. Tandis que ses compagnons Lazare, Maximin et Marthe s'acheminent chacun vers son destin légendaire, brièvement retracé, Madeleine se réfugie dans la solitude de Saint-Victor où elle passe sept années. Mais trop nombreux sont encore les néophytes qui viennent "caresser la sainte". Les Anges lui désignent alors en la Sainte-Baume une retraite plus sûre.

La description du célèbre ermitage occupe une place significative dans une oeuvre pourtant peu portée aux développements gratuits. Sous la plume de Balin, le rocher apparaît comme un monstre vivant autour duquel sont répartis tous les éléments traditionnels du *locus horridus*. Mais ce cadre funeste ne fonctionne point ici comme simple prétexte à une complaisance légèrement morbide : la dialectique féconde qui anime toute théologie de la pénitence en fait le tremplin des plus sublimes béatitudes. Parallèlement, les remords et les afflictions de la Pénitente se muent en grâces indicibles que concrétise le service des Anges. Placées sous le signe d'un vivant paradoxe, ces pages témoignent indirectement de la double inspiration, pénitentielle et contemplative, du tableau exemplaire. Parvenue au terme de sa vie terrestre, Madeleine est assistée dans ses derniers instants par un ermite qui l'a découverte dans son refuge : cet épisode ne fait que reprendre les données bien connues de la légende.

Une apostrophe au pèlerin de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume fournit à ce dernier livre, en même temps qu'à l'ensemble du poème, une conclusion où se projette une fois encore l'image de la Solitaire lamentable et ravie qu'affectionnera le XVII^e siècle.

² B.H.L. 5452. Voir Appendice I, p. 356.

L'intérêt du *Poëme heroique de Sainte Magdelaine* réside moins dans ses qualités propres que dans sa valeur exemplaire. En un espace minimum, Balin réussit à concentrer l'essentiel des épisodes et des thèmes que développeront ses successeurs. Ceux-ci auront beau multiplier le nombre des livres, ils ne s'écarteront qu'accidentellement de la voie tracée. Certes, à l'exception de Leclercq qui reprend parfois textuellement Balin, nous ne disposons pas de preuves explicites permettant de conclure à des filiations précises. La simple mise en parallèle des composantes narratives de nos épopées magdaléniennes plaide fortement, toutefois, en faveur de l'influence exercée par la plus ancienne d'entre elles.

MARC ANTOINE DURANT (? - ?)

La Magdaliade ou Esguillon spirituel pour exciter les ames pecheresse (sic) à quitter leurs vanitez & faire penitence. A l'exemple de la tressainte Penitente Magdaleine,
Nouvellement composé par F. M. A. Durant, Chartreux.
Loches, devant l'Eglise des Cordeliers, 1608, in-8, VII-71 f.
Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, BL 10791 et 15360.

La Magdaliade ou Esguillon spirituel. Pour exciter les ames pecheresses à quitter leurs vanitez, et faire penitence, à l'exemple de la tres-sainte Penitente Magdaleine,
par F. M. A. Durant, Chartreux.
Tours, Marc Nyon, 1622, in-8, 68-III f.
Paris, Bibliothèque Mazarine, 22044.
Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, C 3052.

On ne sait absolument rien du frère Marc-Antoine Durant, sinon

[...] le lieu de [sa] naissance,
Aix, la perle du monde, et le bel oeil de France¹.

Cette origine explique sa familiarité avec le pèlerinage de la Sainte-Baume, et partant son attirance pour la figure de sainte Marie-Madeleine. Un autre passage du poème, où il se met plus directement en cause, pourrait à la rigueur désigner en notre chartreux un mondain repent. Evoquant la miséricorde du Christ envers la Pécheresse, l'auteur opère un curieux retour sur lui-même qui tranche nettement avec le registre des variations coutumières sur l'indignité de l'homme déchu :

O bon Dieu, ô bon Dieu, que parolles pareilles
J'entende resonner en mes tendres oreilles!
Que je puisse, joyeux, t'entendre d'une voix
Bas-bruyante me dire en ces mots quelque fois :
Mon Durant, ne sois plus pour tes pechez en crainte,
La memoire envers moy en est du tout cesteinto.

La dédicace de la *Magdaliade*, adressée à Dom Bruno Daffringues, Général des Chartreux et Prieur de la Grande-Chartreuse, ne se rattache qu'indirectement à la réflexion théorique sur le poème héroïque ou sur l'inspiration chrétienne. Ainsi que le laisse subodorer le sous-titre de l'oeuvre, ces pages liminaires sont avant tout prétexte aux plus violentes vitupérations contre l'esprit du siècle, et en particulier contre la poésie profane, responsable aux yeux de l'auteur des pires désordres de la jeunesse. Le philtre des muses a égaré les hommes les plus insignes, tels un Alexandre, inséparable d'Homère, ou un saint Augustin qui négligea, au bénéfice des belles-lettres, la pratique de l'écriture. Aussi les châtements que la légende fait subir à Orphée ne sont-ils que justice en regard de tous les maux dont ses disciples se rendent responsables : lascivité, mensonge, contrefaçon de la divinité. N'est-ce pas sous le couvert de semblables poisons que les "enfants perdus" de ce monde trouvent de quoi justifier leur dépravation, se targuant d'imiter les dieux dans

¹ Voir J. Duchesne, *Histoire des Poèmes épiques français*, op. cit., p. 53, note. L'abbé Goujet mentionne également notre auteur dans sa *Bibliothèque françoise*, éd. cit., t. XV, p. 121 et t. XVI, p. 369.

leurs débauches ? Loin de les réhabiliter, l'achèvement formel de leurs oeuvres trahit la duplicité des poètes, génies fallacieux et habiles au chant des sirènes. L'insignifiance du propos trouve en cet endroit sa compensation dans le développement d'une comparaison percutante en dépit de ses composantes traditionnelles

La Chair du Poulpe est plaisante au goust, mais elle fait songer de mauvais songes, et imprime en la fantaisie des visions estranges et turbulentes : il y a aussi en la poésie beaucoup de plaisir, et bien de quoy repaistre et entretenir l'entendement, mais il y a aussi tant de choses pour troubler et faire vaciller qu'on en devroit interdire l'usage.

Voilà qui situe d'emblée la manière de notre auteur, toujours prompt à suppléer par la suggestion d'une image les carences de sa pensée.

Il faut donc bannir les muses profanes, à l'instar de Moïse débarrassant l'Egypte des grenouilles qui s'infiltraient partout... Ce qui n'équivaut naturellement pas à condamner la poésie vouée au service de la Révélation. Aux côtés de la tradition juive, Socrate et Platon servent de référence à cette sélection des genres, dont la *Magdaliade* se veut une illustration. En effet, malgré les limites et les imperfections que se devait de souligner la *captatio*, Durant présente son oeuvre comme hautement recommandable "pour l'excellence de son sujet qui est tresondoyant, et autant propre à remettre les plus desesperez pecheurs dans le port de bonne esperance". Tel est le projet d'une apologétique résolument optimiste qui, tranchant avec le ton désabusé des premiers paragraphes, s'ingénie par priorité à dévoiler la douceur de Dieu.

La préface s'achève par l'évocation de deux témoins de la bienveillance divine, assimilés aux deux chérubins qui surmontent le propitiatoire de l'Arche d'Alliance (Ex., 25, 28) : saint Bruno et, bien entendu, le Révérendissime Prieur auquel l'humble frère Marc Antoine ne dédie pas moins de trois pages d'éloges.

LA MAGDALIADE

Au fil d'une narration diachronique, la *Magdaliade* développe toutes les phases de la *vita* traditionnelle. Ce choix d'une disposition linéaire inclinerait à placer Durant dans le sillage des hagiographes médiévaux. Mais ce serait sous-estimer une notable mutation des perspectives. Non que notre chartreux hésite à faire oeuvre d'édification. Cependant, quoi qu'il en pense lui-même, son propos vise moins à l'exhortation des pécheurs qu'à l'expression d'un moralisme restreint, à dominante stoïcienne. Son christianisme est celui du siècle finissant, dont la composante prophétique se voit atténuée au profit d'une sagesse appliquée. De l'aventure spirituelle de son héroïne, il retiendra par priorité les valeurs éthiques et les touches pittoresques.

L'exorde souligne dans la conversion et les retrouvailles pascales les pôles essentiels de la figure de Madeleine. A l'oraison initiale, implorant l'inspiration divine, succède une apostrophe à la sainte: qu'elle instruisse son pieux champion des faits de sa vie, pour qu'il puisse les raconter à son tour.

La venue au monde de Madeleine s'inscrit dans l'aura d'un âge d'or voué à la fécondité et à la paix universelle. Cette évocation, dont la donnée mythique traduit une forte imprégnation du modèle ronsardien, trouve son prolongement dans un climat voisin du conte merveilleux : pour célébrer cette naissance et manifester la gloire dont elle est le présage, Dieu adresse au foyer de Sirius un ange porteur de sa bénédiction. Motif banal, qui sert peut-être avant tout de prétexte à un exercice inopiné de mignardise. De fait, le lecteur le plus rompu aux incongruités de la littérature dévote de cette époque ne réprimera pas un mouvement de surprise devant cet envoyé céleste travesti en "Archerot" :

Il prend d'un jeune enfant le teint damoyselet,
 Beau, frais, mignard, poli, et blanc comme du lait.
 Il s'attache au-dessus de ses blanches aisselles
 Des plumes en façon de deux petites ailes,
 Tout son corps il s'en va d'un beau crespé affeublant,
 Qui jusques aux talons luy alloit pendillant.
 Sur son chef perruqué met une capeline,
 En sa dextre il empoigne une languette houssine ...

A cet ange gardien quelque peu extravagant succèdent les trois vertus théologales, en guise de féériques et bienveillantes marraines, qui dotent leur protégée de toutes les perfections, "branlant de leurs mains son enfantine couche". Ainsi s'épanouira la "nouvelle Pandore" dont une éducation idéale fera un modèle de soumission, de modestie et de chasteté. Vierge prudente, qu'il s'agit néanmoins de précipiter dans les égarements, puisqu'ainsi le veut l'histoire. Durant aura recours à une pesante allégorie dont le cadre rappelle, sous une forme abâtardie, l'atmosphère du premier *Roman de la Rose*. Tous les accessoires de circonstance sont au rendez-vous de cette rencontre de Madeleine avec son destin : les séductions conjuguées du printemps et du *locus amoenus*, la promenade solitaire et sans but de la naïve enfant que s'empresse de venir sermonner une "Dame incongneue à l'Angelique corps".

Au moment où la jeune fille semble se rallier aux vertueuses admonestations de Chasteté, Vénus, alertée par Cupidon, la "rend à son parti" en lui promettant une vie de plaisirs et de facilités. Voilà notre héroïne livrée aux incohérences et à la vanité de ses passions. Les tentations, il est vrai, ne l'entraînent pas bien loin : tout au plus réservent-elles au poète l'occasion de jolis morceaux de bravoure, dont une séance de coiffure et de maquillage qui, en dépit d'une certaine stylisation, n'élude pas un détail. Que de pareils tableaux débouchent sur une édifiante remontrance aux Madeleines de ce siècle ne justifie qu'à demi tant de complaisance. Et il faut peut-être quelque effort pour admettre que ces fades délicatesses ont vu le jour entre les murs d'une chartreuse (*Livre I*).

Les préambules à la conversion de la Mondaine s'inscrivent dans la lignée des auteurs de la fin du Moyen Âge. Suivant cette tradition, les remontrances qu'adresse Marthe à sa soeur ressortissent à la crainte du qu'en-dira-t-on autant qu'au souci d'amener à résipiscence la jeune écervelée. Mais cette argumentation de la morale conventionnelle n'impressionne guère Madeleine. Sa curiosité l'incite, en revanche, à rejoindre les foules qui suivent les sermons du Christ. Contrairement à la majorité des versions, la conquête du divin Prêcheur n'est pas instantanée. La pécheresse est certes vivement remuée par les accents de la miséricorde, mais sa transformation ne s'accomplira qu'au terme d'une longue méditation nocturne. L'idée est belle, qui suggère la maturation indispensable au travail de la grâce. Mais notre Durant ne dispose guère, pour traduire cet obscur passage, que de concepts rudimentaires : remords, crainte des peines éternelles, hésitation, enfin, face au prix de la pénitence. Le monologue de l'insomniaque s'achève cependant sur un ton de repentir, que ponctue une pathétique confession en présence de Marthe. L'émotion des deux soeurs est à son comble : l'une pleure de joie quand l'autre répand encore des larmes de componction.

Le dépouillement des atours sert de rapide transition au face-à-face du Christ et de la Pécheresse, scène faîtière de ce second livre, tant par son ampleur que par l'intensité de ses accents. Encore le narrateur ne saurait-il atteindre ce sommet sans avoir préalablement accumulé les menues circonstances de l'événement. C'est sous les feux ardents du plein été que Madeleine se dirige vers la demeure du Pharisien, allégrement confondu avec Simon le Lépreux. Durant fonde sans doute une telle notation sur la coutume qui associe la date du 22 juillet à la démarche pénitentielle de la Madeleine². Ces prolixes approches disent l'impuissance du poète à capter l'essence de son sujet. Car, en dépit d'une invocation expresse à l'Esprit Saint, il n'est ici guère plus heureux qu'ailleurs. Des aveux

² Voir Victor Saxer, *op. cit.*, t. 1, p. 34.

hyperboliques de la coupable à l'intervention bien languette du Sauveur, le bon religieux reste confiné dans le registre de l'accidentel. Sa Madeleine retrouve, pour évoquer son détestable passé, les métaphores topiques de la veine baroque, qu'un emploi systématique vide en partie de leur éloquence :

Et hélas! que suis je, ô mon Seigneur,
Qu'un morcellet de terre, un sujet de malheur,
Une bouteille d'eau, morte aussi tost que faite,
Un vaisseau plein d'ordure, une charongne infecte,
Une fleur peu durable, et un sale fumier
Couvert d'un peu de neige au milieu d'un bourbier.

Tout cela colle bien mal, au demeurant, à l'affable marivaudage du livre précédent. Les dévotes prosternations de la belle Pénitente donnent lieu à un traitement très plastique, que n'eût pas désavoué un César de Nostredame. A l'instar de son compatriote, M. A. Durant s'ingénie à suggérer, par la variation des couleurs et le jeu des formes, les agitations d'une âme en crise. Force est de reconnaître à ces pages une certaine cohérence esthétique, dans les limites d'un maniérisme plus méthodique que réellement expressif.

La réaction du Pharisien provoque une détente en forme de pittoresque parodie ("Il murmure, il barbotte / A guise d'un vieux singe irrité..."), avant la double semonce du Christ, paraphrase très diluée du texte évangélique (*Livre II*).

Pour la seconde fois, Madeleine renonce à sa parure : Durant verrait-il dans ce motif la matière toute trouvée des transitions laborieuses ? C'est par ce biais qu'il entraîne son héroïne dans une existence réparatrice, servante du Christ sur toutes les routes et par tous les temps. Au pied de la Croix, Madeleine recueille la terre imbibée du sang divin, geste qu'amplifie une digression prolongée sur les reliques de Saint-Maximin et le miracle de la Sainte Ampoule. La mise au tombeau débouche sur une déploration dans le style du *Planctus* attribué à Origène, mais enrichie de motifs originaux. Madeleine y clame sa solitude : qui la défendra désormais contre elle-même et contre le mépris des Pharisiens ? Elle se répand en imprécations contre les bourreaux du Christ, détaillant non sans une trouble délectation les sévices dont le divin cadavre porte la marque; elle guette désespérément le miracle d'un nouveau souffle de vie. De ce pathos insistant naît l'image hyperbolique de la vuidité spirituelle qu'exploitera la scène pascalle.

Prostrée dans sa quête plaintive, la myrrhophore reste insensible à l'annonce de l'Ange. La rencontre du Christ et de la Madeleine combine les ressources de l'apostrophe et de la prosopopée avec ce langage visuel qui caractérisait déjà la scène du pardon. Comme la plupart des poètes, Durant glose très brièvement les paroles du Christ, *Maria*, et *Noli me tangere* qui, aux yeux des exégètes médiévaux, résumaient l'essence du récit. Du Ressuscité, l'accent s'est déplacé sur l'Amante. La psychologie l'emporte sur l'appréhension du mystère sacré, psychologie sommaire au demeurant, qui sert essentiellement de prétexte à variations sur des schèmes pétrarquaisants.

Lorsque le Christ se dérobe aux embrassements de la Madeleine, son geste vaut avant tout par l'enseignement qu'il propose aux fidèles : les pécheurs qui, à l'image de la sainte, recherchent ardemment le Sauveur, le trouveront dans leur propre cœur purifié. La scène s'achève sur l'envoi de la disciple en mission, prélude à son destin provençal (*Livre III*).

Le poète laissera désormais libre cours à une imagination que bridait jusqu'ici l'autorité de sources canoniques. C'est ainsi que l'épisode traditionnel de la persécution des premiers chrétiens repose sur une fabuleuse conspiration des dieux antiques. Craignant de voir leur crédit supplanté par la puissance du Ressuscité, ces derniers incitent le Grand Prêtre des Juifs à poursuivre tous les disciples. Le tableau des divinités réunies autour de Jupiter se réduit en fait à une série d'habiles périphrases, démontrant à l'envi la familiarité de l'auteur avec la population de l'Olympe. Tout au plus devine-t-on, derrière ce fastidieux propos, une tentative visant à doter la *Magdaliade* d'une de ces inventions fantastiques, considérées comme l'indispensable ornement du genre épique.

Bannie de Palestine, Madeleine prolonge ses adieux à la Mère du Christ, avant de rejoindre dans la barque de l'exil Marthe et Lazare, Maximin, Blaise, Syphère, l'aveuglé Sidoine, Joseph d'Arimatee, Suzanne et Marcelle. La traversée miraculeuse ménage une place au pittoresque marin, sans que l'auteur y consacre pour autant l'essentiel de son effort.

A peine a-t-elle débarqué à Marseille que la compagnie des disciples se voit mise en demeure d'assister à un sacrifice dédié à Minerve. Sans l'ombre d'une hésitation, Madeleine fait face à l'imposture des dieux antiques. Son interminable sermon passe au crible toutes les fables de la mythologie. La tradition hagiographique supposait-elle tant d'érudition à son éloquence ? Si pédant qu'il nous paraisse, son plaidoyer n'en convainc pas moins le duc de Marseille et son épouse, auxquels l'intercession de Madeleine vaudra la naissance d'un fils. Ce ne sont là que les reliefs du fameux miracle, amputé de ses épisodes majeurs. Après avoir converti toute la Provence, Madeleine se retire dans l'ermitage de Saint-Victor dont la chassera bientôt l'affluence des pèlerins. La réussite de sa "pastorale" ne dissimulerait-elle pas le venin de nouvelles tentations mondaines ? Pour éluder semblable paradoxe, il n'est que de s'enfoncer plus avant dans la solitude irréversible du désert (*Livre IV*).

L'épisode ultime de la Saint-Baume joint aux principaux repères de la légende les ornements obligés de la tradition littéraire. A commencer par la description du *locus horridus* avec ses forêts profondes, refuge des bêtes sauvages, ses rochers sinistres battus par les intempéries. A l'instar des deux scènes culminantes de la vie évangélique, l'évocation de Madeleine dans sa grotte sollicite en priorité l'imagination visuelle. Faut-il envisager cette récurrence stylistique comme une mise en valeur des trois moments clefs de l'évolution spirituelle de l'héroïne ? Quand ce serait le cas, les dimensions de l'oeuvre risqueraient fort d'occulter les effets du procédé. Comme la majorité de ses contemporains, c'est sur les austérités de la Pénitente que Durant fait porter les accents, et non sur l'expérience contemplative qu'elles soutiennent.

L'ermite qui découvre Madeleine à la veille de sa mort est décrit sous les traits d'un être timoré, longtemps hésitant sur l'attitude à prendre. Circonstance fortuite, sur laquelle notre bavard trouve à greffer un nouvel exercice de psychologie approximative. Le saint homme s'approche enfin de la Solitaire, qui entreprend de lui conter sa vie. Cette application partielle du procédé *in medias res* complète la relation de l'ultime retraite. On assiste par ce biais à l'arrivée de Madeleine dans son refuge, à son victorieux combat contre le dragon qui occupait la grotte³, ainsi qu'aux insinuations aberrantes de faux anges, dissuadant la Pénitente de s'adonner à la mortification.

Alerté par l'ermite, Maximin accourt au chevet de Madeleine, qu'il assistera dans son agonie. La scène donne lieu à un vaste développement sur l'Eucharistie, dans le climat d'une spiritualité aux intonations néo-platonisantes. Il est vrai qu'invoquer, dans un tel contexte, la "prison du corps" n'excède probablement guère les limites d'une convention édifiante. L'ouvrage s'achève sur la description du triomphe céleste de la "Sainte Amante de Dieu".

"La *Magdaliade* de Frère Durant, Chartreux Provençal, n'a de mérite, au-dessus du Poème du Capucin [Remi de Beauvais], que parce que le sien n'a que cinq Livres. Les Fables sont les mêmes, et racontées avec le même sérieux, et à peu près le même stile". Le verdict railleur de l'abbé Goujet⁴ ne parvint pas même à faire émerger notre auteur d'une

³ Réminiscence de la légende de la Tarasque, dont Marthe est traditionnellement l'héroïne. On trouve ce récit dans la *Légende dorée*. Cf. également *infra*, Leclercq, p. 52.

⁴ *Bibliothèque française*, éd. cit., t. XV, p. 121-122.

obscurité que la parution de son oeuvre n'avait apparemment guère compromise. Au point que l'on s'étonne de le voir pris à partie dans les *Tropes* de Dumarsais, lequel considère en lui un exemple typique d'impertinence en matière de poésie⁵. Fontanier mettra moins de nuance encore dans son jugement, reprochant à son prédécesseur d'avoir perdu son temps à disqualifier un auteur aussi éminemment inepte⁶. En contrepartie, l'appréciation, datée elle aussi, de J. Duchêne⁷ échappe à la tentation de l'ironie sommaire : tout en regrettant la bizarrerie de Durant, l'historien du poème épique s'avoue sensible au "charme de son vieux langage".

Dans le meilleur des cas, la *Magdaliade* pourrait ne présenter qu'un intérêt documentaire : en effet, on reconnaîtra d'emblée dans son auteur le médiocre praticien d'une esthétique aisément identifiable. Il n'est que d'envisager superficiellement la facture de ces vers pour s'aviser en effet de tout ce que le chartreux emprunte à Du Bartas : adjectifs composés, verbes à syllabes redoublées, goût marqué pour la périphrase et l'énumération exhaustive. Quant à la multiplication des métaphores percutantes, voire artificieuses, elle désigne plus généralement en Durant un bénéficiaire des recettes de la Pléiade. De même l'automatisme de son recours à l'allusion mythologique, qui semble excéder chez lui la pratique de ses contemporains.

Cela dit, il reste à savoir si, au tournant du siècle, un épigone de Du Bartas est nécessairement à classer au nombre des retardataires. On se souviendra au contraire de l'immense popularité de la *Sepmaine* qui, durant les premières décennies du XVII^e siècle encore, vaut à son auteur d'être égalé à Ronsard. Or notre chartreux n'est point toujours indigne de son modèle. Sans doute son esprit se révèle-t-il considérablement moins curieux et moins informé. Mais le fatras que favorise sa prolixité naturelle équivaut rarement à la platitude absolue. Le reste est affaire de goût. Or ce que l'on sait des fluctuations de la poétique au fil des générations littéraires invite à une appréciation prudente. Une réhabilitation en pure et due forme se révélerait en l'occurrence hasardeuse. En dépit de faiblesses que nous n'avons pas cherché à dissimuler, la *Magdaliade* vaut pourtant mieux que sa triste réputation.

⁵ Dumarsais-Fontanier, *Les Tropes*, Paris, 1818, t. I, p. 193 sq.

⁶ *Ibid.*, t. II, p. 197.

⁷ *Op. cit.*, p. 53-55.

Clément Lucien Mollet, en religion :
REMI DE BEAUVAIS (1568-1622)

LA MAGDELEINE du frere Remi de Beauvais, capucin de la Province des Pays-Bas,
Tournay, Ch. Martin, 1617, in-8, 22 f. - 746 p. - 4 f. (Titre gravé, 2 fig.)

Paris, Bibliothèque Nationale, Yc 7563

Londres, British Library, 11 474 b. 32

Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, C 2848

Bruxelles, Bibliothèque Royale, L.P. 5379 A

Gand, Bibliothèque Centrale, BL 2117

Etudes

DITTMER, P.

"*La Magdeleine*. Eine Magdalenenlegende aus dem
Anfange des 17. Jahrhunderts", *Siebzehnter
Jahresbericht über die Städtische Realschule zu
Magdeburg*,
Magdeburg, 1907, p. 1-10.

HILDEBRAND D'HOOGLEDE

"Deux poètes peu connus : les Capucins Remi de
Beauvais (1568-1522) et Jean Evangéliste d'Arras
(+1654)",
Collectanea Franciscana, XXIV, 1954, p. 149-165.

HALLYN, F.

"Une épopée baroque : *La Magdeleine* de Remi de
Beauvais",
*Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell' Università
di Macerata*, IX, 1976, p. 27-52.

On trouvera dans ces deux études les références, accompagnées de larges citations, aux
critiques des XVIII^e et XIX^e siècles qui se sont intéressés à l'oeuvre de Remi, de l'abbé
Goujet à Nodier, Viollet-le-Duc et Paul de Saint-Victor.

Voir également, dans le catalogue de la Bibliothèque Royale de Bruxelles *Cinq années
d'acquisitions, 1974-1978*, Bruxelles, 1979, les pages 381 à 383.

Publiée en 1617, *La Magdeleine* fut vraisemblablement composée près de vingt ans
plus tôt, alors que le jeune frère Remi inaugurait sa brillante carrière ecclésiastique.
Profès en 1594, il se voit en effet confier très tôt la charge de gardien à Mons, avant d'être
mandaté successivement à Arras, Béthune, Malines et Menin. Dans ces deux dernières
villes, il dirige les travaux de construction de nouveaux couvents. Ses premières
expériences de bâtisseur se révélèrent sans doute concluantes puisque, de 1607 à 1613, il
sera appelé à les poursuivre à Bruxelles, Ypres, Courtrai et Anvers. Préalablement, en
1603 et 1604, il avait été définitif de la Province des Pays-Bas. On connaît mal la fin de
sa vie, qui fut peut-être plus sédentaire. Il s'éteignit au couvent de Cambrai en 1622.

Si précieuses qu'elles soient, ces indications d'archives taisent l'essentiel, et autorisent
toutes les conjectures. Celle de Toinet, par exemple, qui se plaisait à imaginer, dans
l'auteur de la *Magdeleine*, quelque "religieux ligueur devenu mystique¹". Divers indices
permettent toutefois de situer approximativement la personnalité intellectuelle du frère
Remi. On sait qu'il fut lié au poète tournaisien Jean d'Ennetières (ca 1585-1661) : il lui
adresse notamment une élégie que le destinataire fera imprimer en tête de ses *Chansons*

¹ *Op. cit.*, p. 102.

spirituelles (1616). Notre auteur obtiendra de même, pour lui et sa *Magdeleine*, une jolie collection de ces compliments de fortune qui, tant en latin qu'en français, confirment l'estime que lui témoignaient les milieux ecclésiastiques et la noblesse locale.

Les copieuses notes en manchette qui encadrent le poème attestent une culture humaniste et chrétienne qui, sans aller peut-être jusqu'à l'érudition, dépasse par la précision de ses références le niveau des généralités. Le deuxième chant, consacré à une évocation des premiers siècles chrétiens, fait un usage abondant des historiens de l'Empire romain, Tacite, Suétone, Dion Cassius et même Hérodiens. Les détails précis que leur emprunte Remi indiquent une familiarité certaine avec leurs ouvrages. Dans le même contexte, notre auteur a également recours à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et aux *Chronographies* de Julius Africanus. C'est toutefois la Bible qui fournit à la *Magdeleine* son cadre le plus constant. Non seulement la trame des Évangiles dans laquelle s'inscrit la démarche de l'héroïne, mais aussi l'Ancien Testament, en particulier les livres historiques et les prophètes, qui prolongent de leurs amples résonances le dessein du récit principal. Les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe sont assez fréquemment sollicitées, comme il était d'usage, pour compléter les données de l'histoire biblique.

Tertullien, saint Jérôme, saint Augustin et son disciple Orose apparaissent comme les seuls représentants des lettres chrétiennes explicitement cités dans la *Magdeleine*. Comment interpréter l'absence des auteurs ecclésiastiques du Moyen Âge, qui ont pourtant médité en profondeur les figures conjuguées de la Pénitente et de l'Apôtre ? Indifférence, ignorance ou refus délibéré ? Un unique renvoi à Nicolas de Lyre, pour un détail mineur, fait figure de disparate. On pourrait en dire autant de saint Thomas d'Aquin, allégué une seule fois lui aussi, si son influence indirecte n'imprégnait pas largement par ailleurs certains développements de caractère dogmatique.

Telle qu'elle se dessine entre les lignes de son œuvre, la culture de notre auteur l'apparente donc à un excellent sujet, conforme à l'idéal de l'Eglise post-tridentine. On notera chez lui une curiosité d'esprit peu commune, manifeste notamment dans son intérêt pour les ouvrages récents. Les *Annales ecclésiastiques* de l'Oratorien Baronius sont encore en cours de publication lorsqu'il en utilise les premiers volumes. S'inspirer d'un auteur si universellement révérend par ses contemporains n'équivaut certes pas à faire preuve d'une excessive hardiesse. Ce choix d'une référence moderne n'en est pas moins caractéristique d'une culture ouverte à la nouveauté.

Les nombreux renvois au *Theatrum Terrae Sanctae* de Christian van Adrichem, publié à Cologne en 1590 et fréquemment réédité jusqu'en 1682, confirment d'ailleurs notre appréciation. Il est au reste intéressant de voir comment Remi utilise cette topographie, aussi remarquable par la précision de ses cartes que par la teneur de ses descriptions. Ce qu'il demande à Adrichomius, c'est l'esquisse première du décor dans lequel évolueront ses personnages. On pourrait y voir l'ébauche d'une "couleur locale", à condition de purifier une telle expression de sa dimension superficielle. Non que la *Magdeleine* soit dénuée de pittoresque, il s'en faut; mais celui-ci se ramène au monde familier de l'auteur. L'exotisme que Remi insufflé à son poème est surtout celui des noms propres, dont chacun porte l'empreinte de toute une histoire. D'où l'abondance des itinéraires détaillés, répondant moins à la logique du récit qu'à une véritable poésie du nom. Loin de les distribuer au hasard, Remi éprouve le besoin d'aligner ces toponymes évocateurs en raison de structures plausibles. Un examen des principaux renvois à la topographie d'Adrichomius² inviterait peut-être à souligner à cet égard la part des cartes. Conformément à l'usage du temps, les lieux les plus saillants y sont désignés par une illustration en miniature. On se prend à imaginer le frère Remi plongé dans les *tabulae* d'Adrichomius, dont l'élégante mnémotechnie guide son imagination. En suivant par exemple la montée du Christ de Galilée à Jérusalem, son oeil s'arrête à Bethel, qu'encadrent trois petits dessins : *Scala Jacob*, *Tumulus Rachel*, *Mons Diaboli*³. En faut-il davantage pour inciter notre poète à suggérer, en parallèle avec la figure du Christ,

² Une vingtaine environ, qui ne donnent qu'une idée partielle des emprunts de Remi à Adrichomius.

³ *Benjamin*, n° 42. Nous nous servons de l'édition parue à Cologne en 1600.

celle des patriarches, puis pour évoquer, à la veille de la Passion, l'épisode de la Tentation du Désert (p. 416-419) ? En d'autres endroits, Remi paraît bien situer sur la carte un point à partir duquel il évoque, grâce au regard interposé d'un de ses personnages, tous les lieux qui s'offrent à la vue, voire ceux qui lui échappent (p. 195)⁴. Semblables remarques peuvent certes se lire comme de négligeables conjectures. Si nous les avons développées quelque peu, c'est qu'elles introduisent un correctif d'importance à l'image dédagée plus haut. Homme de cabinet, peut-être, notre capucin ne réagit pas pour autant suivant les critères bornés d'une culture livresque. L'attention qu'il semble avoir vouée à la cartographie témoigne d'une sensibilité au visuel, d'un attrait pour la représentation concrète bien typiques de sa génération. Cette "curieuse" présence au monde des phénomènes annonce l'un des traits les plus remarquables d'une oeuvre où la thématique et la manière s'affrontent en une tension permanente.

Les vingt chants de la *Magdeleine* — "ung tel livre ne peut jamais estre trop long", notera sans sourire un admirateur du capucin — sont introduits par une suite de seize sonnets liminaires "en guise d'avant-propos". Il s'agit d'un dialogue entre l'auteur et son héroïne où se profilent, étrangement gauchis par les modalités de la fiction, les thèmes obligés de l'envoi :

Marie! désormais te voilà grandelette.
Tu poises, j'ay du mal à tousjours te porter,
Et tu ne peux marcher, ny à pied supporter
Le travail du chemin, estant si tendrelette.

Cependant je ne veux t'abandonner seulette,
Non que tu n'ayes bruit de te bien comporter :
Mais quelque mal-appris te pourroit apporter
De l'ennuy, car tu es assez belle fillette.⁵

Voilà qui laisserait d'emblée augurer le ton, "grotesque et ridicule" selon l'abbé Goujet⁶, du poème. Mais l'on peut tout aussi bien se demander si l'extrême naïveté qu'affiche le frère Remi n'équivaut pas à une forme d'humour. On en voudrait pour preuve la réplique de Madeleine, qui subtilement combine les *topoi* de la paternité intellectuelle et de l'inconstance amoureuse :

Hé! que peut tant peser une fille à quatre ans ?
Vingt livres et nomplus. Aussi da! ma croyance
Est que tu as le sein teint en noire oubliance,
Grand vice, et trop commun, comme on voyt, en ce temps.

Où sont donc ces beaux jours, quand noz coeurs haletans
En desirs mutuels souloient, par confiance,
S'entre-communiquer toute la conscience,
Et souvent sans le sceu d'aucun des assistans ?

⁴ Remi s'inspire également des notices d'Adrichomius. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les textes :

Et des-jà surmontant la croupe d'Adomin
Et laissant à costé sur le bord du chemin

La forteresse et le bourg ... (La Magdeleine, p. 426)

et "Hebr. Madedomin est consinium tribus Judae et Benjamin, ubi et castellum militum situm in auxilia viatorum." (Adrichomius, *Benjamin*, n° 6.)

⁵ Sonnet I.

⁶ *Bibliothèque française*, éd. cit., t. XV, p. 121.

Tu ne pouvois (mais quoy, ce n'estoit que feintise)
 Bouger un pas sans moy. Un amant ne courtise
 Sa Dame comme toy me venois muguer.

O! que tu es changé! tu n'es plus en haleine :
 Sinon, et si je suis tousjours ta Madeleine,
 Nostre Hermes, en tout cas, s'offre de me porter.⁷

Mais comment envisager le calembour initial ? Remi y glisse-t-il un indice de distanciation, ou au contraire se plaît-il "sérieusement" à ce genre d'astuces ? L'altercation débouche sur une adresse à la dédicataire, Marie Madeleine de Bigia, épouse de Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy. Délaissée par son "père", Madeleine trouvera refuge auprès de cette pieuse protectrice des capucins, dont elle éclairera la solitude par le récit de ses souvenirs.

Une lettre de cette même Marie de Longueval précise la genèse de l'oeuvre : elle avait demandé au frère Remi de composer à son intention quelques chansons spirituelles sur la Madeleine, à l'exemple d'autres oeuvrettes de dévotion qu'il avait déjà eu l'occasion de lui dédier. Mais comme, chez notre poète, "la langue va tousjours"⁸, le résultat dépassa largement l'attente de la dame. Celle-ci témoigna sa reconnaissance au religieux en le qualifiant de véritable Apollon. On devine avec quel empressement le sarcastique Goujet s'emparera de cette malheureuse hyperbole. C'est Marie de Longueval qui, bien des années plus tard, se chargera de faire imprimer ce poème primitivement destiné à un cercle restreint.

Sensible à l'attention soutenue que réclame sa somme magdalénienne, Remi s'emploie lui-même à en procurer un résumé analytique. Nous jugeons opportun de reproduire ces pages. Cependant, comme l'argument n'en est pas toujours des plus limpides, nous les assortissons de sous-titres désignant les caractéristiques majeures de chaque livre.

LA MADELEINE

Premier Livre [Conversion de la Madeleine au sermon du Christ]

L'Auteur ayant pour sujet de son oeuvre la vie de la Magdeleine, premierement desbauchée et depuis exemplairement vertueuse, commence par la conversion d'icelle et la raconte non precisement ainsi qu'elle advint, (à raison que ce n'est chose qu'on trouve écrite par les Autheurs du passé) mais comme elle peut estre advenuë. Et dit qu'un jour, s'estant levée et parée vainement à son ordinaire, il luy prit envie d'aller voir le Prophete Jesus, qui pour lors estoit en Galilée et en la Ville de Naim, fuyant les embusches des Juifs qui par envie luy vouloient mal de mort. Si que luy preschant en la Synagogue et Magdeleine estant survenuë en l'assemblée qui l'escoutoit, il la regarda premierement d'un oeuil severe puis soudain, se monstrant plus doux, il la sceut toucher en sorte qu'elle, surprise de crainte et d'amour tout ensemble, se sentit tout changée par l'efficace du regard et parolles d'iceluy que l'Auteur s'est imaginé avoir, ou pouvoir avoir esté conformement à ce qu'il en raconte. Baste, que le sermon achevé et Jesus s'estant retiré avec ses Disciples, resterent au mesme lieu S. Matthieu et S. Luc, que l'Auteur introduit comme devisans ensemble et parlans du fait de Magdeleine pour, de là, prendre occasion de narrer son extraction et sa conduite qui jusques à ce jour avoit esté mondaine. Sur quoy S. Matthieu, ayant assez discouru, il passe comme en prophetisant en ce qui du depuis advint à la mesme sainte, et s'estend principalement sur la narration de son embarquement et voyage de mer, où on la mit en intention de la sumerger, dans un vaisseau rompu à la mercy des ondes. Et faut noter que l'Auteur, affin d'entrer en

⁷ Sonnet IV.

⁸ Sonnet XII.

matiere de ladite navigation, introduit le mont Thabor et le mont Hermon-le-petit où est située la Ville de Naïm, parlans ensemble et s'esjouïssans, comme dit David, l'un pour la victoire de Barac obtenuë sur Sisara, et l'autre pour la victoire de Jesus obtenuë en ce jour là sur le Diable chassé de Magdeleine, et relegué bien loin quelque part au desert.

2. Livre [Itinéraire circonstancié de la traversée miraculeuse]

Sur quoy le mont Hermon, continuant, donne le commencement au second livre par un cantique triomphal en l'honneur de Jesus, et dure ce cantique recité par Matthieu jusques à la fin du troisieme livre. Car le second livre contient l'embarquement de Magdeleine, y deduit au moyen d'une parafrase du commencement du dixhuitiesme chapitre d'Isaye rapporté à ce propos. De là en avant suit la navigation au long des costes d'Egipte et d'Afrique, d'où l'auteur prend occasion de discourir des choses qu'il a trouvé mieùx à propos: comme sont les champs de Gessen où les Israëlites habiterent jadis, la ville et le havre d'Alexandrie, l'Isle de Crete où S. Paul du depuis fut en danger de perir, la ville de Cyrene d'où vint Simon qui porta la Croix après Jesus; la ville de Berenice, la grande et la petite Syrte, l'Isle de Zerby où advint une desroute de Chrestiens, l'Isle de Malte, le promontoire de Pachin en Sicile, jusques à la ville d'Agragas, où la nef estant aux environs, l'auteur fait venir à propos la tyrannie de Phalaris et d'autres semblables, de quoy ayant parlé comme en passant, il s'eslargit à traiter aussi de ceux qui du depuis tyranniserent les Chrestiens, à sçavoir les Empereurs Romains sous qui advindrent les dix persecutions, parlant de ceux qui furent les plus cruels, et de la fin mal-heureuse qu'à cete occasion ils firent, jusques à Diocletian qui mourut le dernier de tous, et à la mort duquel prend aussi fin le second livre.

3. Livre [Suite de l'itinéraire. Evangélisation de Marseille et retraite à la Sainte-Baume]

Car de là l'auteur, avec le commencement du troisieme livre, va reprendre le cours de la navigation de Magdeleine, tant que sur le point et avant que passer toute la Sicile, il ramentoit le desastre advenu aux François en la mesme Isle, apres avoir touché l'histoire de la delivrance de Charles second Roy de Sicile, qui par les merites et intercession de Magd[eleine] sortit de la prison où il estoit detenu en Espagne. Puis l'Auteur fait aussi entrer le trespas et funerailles du Roy S. Louys de France qui mourut au siege de Tunes: et par ce que naviguant de la Syrie vers Marseille il faut prendre à main droite ayant passé la Sicile, l'auteur introduit le vent de midy qui, venu du costé d'Afrique, dispute à l'encontre du vent d'Orient pour souffler à son tour et pousser la nef de Magdeleine vers le septentrion, et à cete occasion, l'auteur s'esgayé à mettre en jeu quelques antiquités prises des Saintes Escritures tandis que la nef, avançant tousjours, s'approche de l'Isle de Sardaigne, laquelle est introduite comme invitant Magdeleine et sa compagnie à venir prendre terre à son rivage. D'où l'auteur se met à descrire la mesme isle: et cela fait, il conduit le navire dans le port de Marseille, lequel aussi il décrit avec la ville, et la merveille dont pouvoient estre surpris les habitans d'icelle à l'arrivée miraculeuse de Magdeleine. Et est à noter que tous ces discours sont encores du cantique de Hermon, predict et recité par S. Matthieu, qui tousjours continuant (ainsi qu'il a esté dit cy dessus) jusques à la fin du troisieme livre, n'oublie à faire mention de la façon et pourquoy Magdeleine, après avoir presché la Foy et mis les habitans du pays sur le bon chemin, ne voulant converser ny vivre d'avantage parmy le bruit du monde, elle se retira au desert par l'instinct de son Bien-aimé, qui la vient appeller en luy promettant une Grotte fort commode pour y demeurer sequestrée selon son desir. Et là se peut voir la description de la mesme Grotte, assez ample, et comme les Anges portoiënt la Magdeleine en air sept fois le jour, et plusieurs autres menuës inventions, dont l'auteur se sert en cet endroit, et comment fin au troisieme livre, et au discours de S. Matthieu qui, de ce pas, s'en va en compagnie de S. Luc, qui l'avoit escouté, retrouver Jesus chez Simon le Phariséen pour y

prendre son repas et (comme il peut estre advenu que Magdeleine, estant demeurée pasmée, on l'auroit emportée en sa maison pendant que S. Matthieu discourroit), l'auteur la fait revenir à elle et parler dez le commencement jusques à environ le milieu du quatriesme livre.

4. Livre [Remords de Madeleine qui sacrifie ses ornements mondains]

Là où premierement elle se lamente pour l'absence de Jesus qu'elle pensoit encores oüir prescher; et puis explique la façon et pourquoy elle a recogneu aux yeux d'iceluy et à leur efficace qu'il est le Filz de Dieu, ou le Messie promis; et par consequent celuy qui doit juger le Monde, et punir les meschans selon leur demerite. Sur quoy elle, touchée de crainte, luy confesse les pechez de sa vie passée, et en demande pardon, s'esmerveillant comment, aprez tant de mesfaits et en estant si indigne, il l'a daigné prevenir de sa grace, et l'aymer et chercher comme il a fait. C'est pourquoy, ne voulant estre ingrate à si grande bonté, et desiruse de le retrouver et luy prier mercy en presence, elle quitte ses paremens mondains, tandis que Marcelle luy apporte nouvelles de Jesus, que (s'estant parée plus modestement) elle va trouver chez Simon le Phariséen. L'auteur n'obmet de particulariser ce qu'en allant elle rencontra et la maniere comme elle entra dans la court, puis dans le cenacle où l'on faisoit le souper, que l'Auteur n'a autrement descrit, s'amusant principalement à remarquer les gestes et pensées de Magdeleine, tant que l'ayant conduite aux pieds de Jesus (couché à l'antique sur le lit à table) elle commence à plorer. Et ainsi donne fin au quatriesme livre.

5. Livre [L'onction de la Pécheresse]

Car la plus ample description de ses larmes sert de commencement au cinquiemesme livre. Où l'on peut voir quelques digressions amplifiant la louange des larmes d'une ame penitente et devote. Aprez quoy l'Auteur descrit la maniere comment Magdeleine lava de ses pleurs, toucha de ses mains, essuya de ses cheveux et baysa de sa bouche les pieds de Jesus, sur l'un desquels ayant fiché ses levres, à l'endroit où du depuis les Bourreaux ficherent l'un des cloux dont il fut mis en Croix, elle est ravie si haut en la contemplation des divins Mysteres, qu'en fin elle sort entierement hors d'elle-mesme, et demeure quelque espace de temps absorbée en Dieu, tandis que l'Auteur prent plaisir à considerer sa contenance, attendant qu'elle, revenuë de son extase, se mette à oindre les pieds de Jesus. Sur quoy, venant à propos de parler de ce qu'en pouvoient penser les assistens, l'Auteur descrit les gestes et les jugemens de Simon, conformément à ce qu'en dit le texte de l'Evangile. Item la demande que fit Jesus au mesme Simon, et la response d'iceluy; le murmure d'aucuns autres là presens; et finalement comment Jesus congedia Magdeleine, et ce qu'elle pensoit en prenant congé et partant arriere de luy, et ainsi finit le cinquiemesme livre.

6. Livre [Madeleine repousse un ancien amant; elle est instruite en songe sur sa conduite future]

Le Sixiemesme commence par le rencontre que fit Magdeleine d'un sien favorit qui, la pensant accueillir selon son ordinaire, se voit rebuffé d'elle; si que s'en retournant au logis, elle s'en va jeter sur sa couche ou la pluspart de la nuit elle demeure gisante, et ce pendant s'entretient de pensées devotement amoureuses en la souvenance de Jesus que pour tousjours accompagner elle desiré tantost mourir et tantost vivre; tant qu'en fin, ayant pris resolution de tout quitter pour tant mieux le suivre, elle s'endort; et l'Ange, envoyé du Ciel, luy vient représenter en songes maintes fantasies diverses, affin de luy faire entendre que la volonté de Jesus est qu'elle aille le servir à ses despens, employant à son ministere ses richesses qu'elle vouloit quitter. Ce qu'elle ayant bien conceu, elle escrit par exprez à sa soeur Marthe affin qu'elle la vienne trouver, et ainsi finit le sixiemesme livre.

7. Livre [Sur les pas du Christ, Madeleine aperçoit la Vierge]

Au septiesme, Magdeleine encores chez elle, entretient Marcelle en intention de recognoistre si d'aventure, à son imitation, elle aura conceu quelque bon propos de mieux vivre. Sur quoy Marcelle, complaisant à sa maistresse, raconte sa conversion et comme et quand elle fut touchée de Jesus, de quoy Magdeleine bien joyeuse s'etend à discourir premierement de la misericorde de Dieu en son endroit, priant instamment pour la conversion des mondains qu'elle desire attirer à Jesus par son bon exemple. Aprez quoy, voyant qu'il est encores trop matin, elle se met à feuilleter une Bible, tant que, le jour venu, elle va retrouver Jesus qui, déjà levé, donne la guarison aux malades et fait plusieurs miracles, aucuns desquels sont descrits succinctement. Ce pendant Magdeleine apperçoit, sans la cognoistre encores, la Vierge laquelle aussi l'autheur décrit : et ce pendant, le soir arrivant, Jesus se retire, et Magdeleine reste là, desolée de ne le pouvoir suivre.

8. Livre [Madeleine se lie avec la Vierge; avertie par un ange, Marthe s'apprête à les rejoindre]

Ce qui donne le commencement au huitiesme livre, par la description des angoisses que souffre Magdeleine, retenuë contre son gré parmy la presse, tant que, trouvant moyen de passer oultre la ruë, elle aborde la Vierge, laquelle ayant cogneuë elle meine loger chez elle, où l'autheur les laisse pour discourir de Marthe, à qui, pendant la nuit passée, l'Ange s'estoit apparu en songe, luy commandant d'aller trouver sa soeur. Sur quoy Marthe s'estant levée, s'acoustre et part en compagnie de l'Ange, qui la conduit sous la semblance de son maistre d'Hostel : tant que parvenuë à l'endroit de Samarie, elle est rencontrée de Vitteped le laquais qui s'en venoit d'autrepart apportant les lettres de Magdeleine, qu'ayant leuës, Marthe, qui s'estoit troublée d'abord, reprend sez esprits et desjeune sur la fontaine de Samarie; pendant quoy, racontant quelques jeunesses de sa soeur, elle se met à rapporter les evenemens de son voyage au songe qu'elle eut la nuit; et de là entrant en discours de la controverse d'entre les Juifs et les Samaritains, elle parle aussi de la femme Samaritaine convertie depuis peu; et ainsi achevant son desjeuner et voyant l'Ange qui vient pour l'advertir qu'il faut partir, elle remonte sur sa Mule.

9. Livre [Repas des deux soeurs avec la Vierge, au cours duquel Madeleine réitère sa décision de se dévouer au service du Christ]

Et s'en va, au commencement du neuviemesme livre, s'entretenant de bonnes pensées, si comme des moyens de mettre en effect le desir qu'elle a d'inviter Jesus à venir prendre quelque jour logis chez elle. Item du mystere de l'Incarnation du Filz de Dieu, du grand esprit de sa soeur, et des belles parties dont Nature l'a douée, et ainsi rencontrée d'aucuns pasteurs, et passant oultre en escoustant leurs chansons, elle arrive en Naïm où Magdeleine estoit occupée à entretenir la Vierge cependant qu'on apprestoit le souper. Sur quoy Marthe entrant, Magdeleine l'accueille et luy fait cognoistre la Vierge; à laquelle, apre les salutations achevées, Magdeleine lave les pieds, et Marthe n'oublie de l'assister. Puis on se met à table où Magdeleine sert la Vierge, et entre autres devis de part et d'autre, Magdeleine en fin arreste de suivre Jesus sous la conduite de la Vierge.

10. Livre [Discours de la Vierge]

Et ainsi, au commencement du dixiesme livre, on apporte le fruit; et la Vierge prise les bons desirs de Magdeleine, laquelle aussi, poursuivant à discourir, donne sujet à Marthe de raconter le succez de son voyage, tesmoignant d'abondant de vouloir accompagner sa soeur et suivre Jesus comme elle. A raison de quoy, la Vierge leur ayant enseigné de quelle façon elles se doivent comporter en ce fait, elle leur raconte comment l'Ange la salüant, elle conceut et du depuis enfanta le Filz de Dieu.

11. Livre [Intimité du Christ et de la Madeleine : la rivalité des deux soeurs]

Et cela fait, au commencement de l'onzième livre, le souper estant achevé et les Graces dites, la Vierge est conduite en sa chambre pour dormir, jusques au lendemain que toutes ensemble elles s'en vont suivre Jesus, que dès lors Magdeleine sert et ne l'abandonne jusques à la mort; si que, tandis qu'il va preschant de ville en ville, elle se montre toujours la plus fervente, dont Jesus aussi luy en tesmoigne une affection fort particuliere, à l'occasion de quoy elle confere avec luy de ses doutes qui luy restent par fois touchant les mysteres de la foy, signamment sur la verité du S. Sacrement de l'Autel. Après quoy et à l'occasion des voyages de Jesus, l'auteur met en jeu l'acueil qu'un jour Marthe luy fit en sa maison. Item les motifs de la controverse excitée par Marthe à raison du silence de Marie qui luy laissoit, à elle seule, le soin de servir. Et de là, sur la sentence que Jesus rend en faveur de Marie, l'auteur s'eslargit à discourir de la perfection et grandeur de l'amour que Jesus luy tesmoignoit, et signalement, avec quel resentiment de douleur elle apprit nouvelles de la Passion future et de la mort honteuse de Jesus.

12. Livre [L'annonce de la Passion]

Ce qui donne entrée au commencement du douzième livre. Auquel l'auteur, reprenant ce mesme sujet de plus haut, raconte et tasche d'expliquer par une comparaison du flux et reflux de la mer, quel triste changement ce fut lors quand Magdeleine, qui avoit toujours suivy Jesus avec tant d'allegresse, et tandis que le Monde luy applaudissoit à raison des miracles qu'il faisoit, ouyt parler qu'il vouloit aller mourir si honteusement. C'est pourquoy et en suite de l'affection qu'elle luy portoit, elle s'efforce à son mieux et amene toutes les raisons dont elle se peut adviser affin de l'empescher tout à fait de son dessein de mourir, ou du moins, luy persuader de choisir une mort qui ne soit ny si cruelle ny tant ignominieuse comme est celle de la Croix. Ce que l'auteur a feint ainsi pour donner occasion au discours suivant, par lequel Jesus monstre qu'il est necessaire qu'il meure non de mort telle quelle, mais aussi de la plus vile et penible qu'on puisse imaginer. Sur quoy Magdeleine, n'ayant de quoy repliquer, elle se resigne par force, non sans en souffrir une extrême tristesse, et ainsi prent fin le douzième livre.

13. Livre [L'onction de Béthanie]

Et commence le treizième par la continuation des voyages de Magdeleine en compagnie de Jesus, et particulièrement depuis Ephrem jusque en Bethanie, où Jesus arrivant six jours avant Pasques, on le traita solennellement, et là où il fut veu assis à table avec le Lazare et autres, ce pendant que, Marthe servant, Magdeleine luy vint oindre ses pieds et sa teste d'onguent bien flairant, avec le mescontentement de Judas et murmure d'aucuns autres de la compagnie. L'auteur n'oublie sur ce de descrire la Magdeleine et de quelle façon elle entra dans le Cenacle, ce qu'elle dit, ce qu'elle fit, ce qu'elle pensa oindant Jesus, et de mesme comme, ayant cassé l'Albâtre, Judas en fut si mescontent (ce qui est ainsi feint par l'auteur) qu'il se leva, laissant l'assemblée, et s'en alla despitant en la court du Chateau pour mieux passer sa colere, restans les assistens esmerveillez de son impatience.

14. Livre [La résurrection de Lazare]

Et par leur estonnement commence le quatorzième livre auquel, Jesus ayant dit Graces et chacun se taisant, le Lazare reprend la parole et desire sçavoir de Jesus comme il receut le message que lui firent faire ses soeurs l'advertissant de sa maladie. Sur quoy Jesus, affin de luy satisfaire, s'eslargit à discourir premierement de la dignité et utilité de la priere. Item quelle intention on doit avoir en priant, et pour conclusion explique en particulier le message susdit que l'auteur feint luy avoir esté fait par lettres et à l'instigation de Magdeleine principalement; monstre le prouffit qui revient des afflictions; pourquoy les gens de bien sont affliges de Dieu et precisement d'où vient qu'aymant la

Magdeleine si cherement, il la voulut tant contrister luy ostant son frere. Ce que l'Authœur a mis en avant affin de trouver moyen de parler de l'Histoire du Lazare resuscité et, de mesme, pourquoy Jesus, desirant monstrier la puissance et faire mourir quelqu'un pour le resusciter, il s'est plus tost adressé au Lazare qui luy estoit si grand amy, que non pas à quelqu'autre moins familier de luy, et par la decision de ce point se termine le quatorziesme livre, sur la fin duquel Jesus s'en va prier au jardin, attendant le jour.

15. Livre [Les premiers jours de la Semaine sainte, jusqu'au repas du Jeudi]

Et l'Authœur donne commencement au quinziesme livre tant par la description du susdit jardin que de la contenance de Jesus priant en iceluy et se ramentevant sa Passion future. Apres quoy, le matin venant, Jesus, sorty du Chasteau, s'en va en compagnie de Magdeleine et des troupes faire son entrée en Jerusalem le jour des Rameaux, revient le soir en Bethanie, s'en reva le lendemain; et ainsi d'ores en-avant jusques au mercredy saint que, prenant congé de Magdeleine, il l'avertit en particulier du jour de sa Mort et Passion; dont elle, affligée à l'extresme, se resout en fin de le suivre et chercher les occasions de mourir avec luy. Apres quoy s'ensuyt la description de l'immolation de l'Agneau Paschal, par laquelle s'acheve le quinziesme livre.

16. Livre [Le Vendredi saint]

Et commence le seiziesme, auquel sont deduits bien au long les comportemens de Magdeleine, depuis qu'on l'eut advertie de la prise de Jesus jusques à ce qu'il fut déposé de la Croix et mis dans la sepulture.

17. Livre [La rencontre pascale]

Car le dixseptiesme livre comprend sa venue au jardin le jour de Pasques : comme elle pleura, ne trouvant le corps de Jesus qu'elle cherchoit mort; comme il luy apparut vif, et comme en suite du commandement qu'il luy en fit, elle alla de ce pas annoncer sa Resurrection aux Apostres, laquelle aussi du depuis elle alla prescher en France, ainsi que bresvement et comme en passant l'authœur le touche sur la fin de ce livre pour donner entrée au dixhuitiesme livre.

18. Livre [Madeleine persécutée par les chefs des Juifs]

Auquel assez amplement est traité pour quelle occasion les Juifs prendrent sujet de persecuter Magdeleine. Comment ils luy firent son Procez, oyant les tesmoins qui, l'accusant, racontent quelques particularitez de ses devotions depuis la Resurrection et Ascension de Jesus, et entre autres l'authœur en a produit quelques-unes telles que pouvoient estre, et singulierement comme elle alloit visiter le Mont de Calvaire, y menant les pelerins qui venoient d'ailleurs, et leur recitoit ce qu'elle avoit veu et oüy de la souffrance et mort de son maistre; comment elle amassa le sang d'iceluy pour le conserver. Si qu'aprez un long discours, ce tesmoin, ayant parlé beaucoup plus à l'avantage de Magdeleine qu'autrement, il est contraint de fuir, oyant le bruit excité par les Juges qui fremissent de despit.

19. Livre [Madeleine condamnée par le Conseil des Juifs]

Et d'autre part, la rumeur estant appaisée, le Grand-Prestre en colere exorte l'assemblée, au commencement du dixneufiesme livre, à conclure la condamnation de la Magdeleine, voulant ce neantmoins ouyr premierement les advis et receüillir les voix d'un chacun : trois desquels parlent, et deux principalement, car le dernier, et qui est suivy de tous, donne le moyen d'apprehender et faire mourir tant la Magdeleine que tous ses adherens; qui est de les mettre sur mer dans un vaisseau cassé, à la mercy des vagues et

des vents, estimant que, n'en pouvant échapper, ils seroient ainsi quittes sans plus grand bruit de la fascherie et contradiction qu'elle leur donnoit.

20. Livre [Arrivée de Madeleine à Marseille et prédication]

Mais le contraire estant advenu, et Magdeleine arrivant saine et sauve à Marseille, au commencement du vingtiesme livre, les habitans estonnez du miracle luy viennent au devant, et elle, avant sortir du vaisseau, voyant et oyant qu'on la prenoit pour une Deesse de celles qu'on idolatroit au temps passé entre les Gentils, commence à prescher la verité d'un seul vray Dieu, et la fausseté de l'Idolatrie; et finalement ce qu'on doit croire de Jesus Christ Sauveur, Redempteur et Juge universel de tout le Monde. Et ainsi termine tant ce livre que tout l'oeuvre, à la gloire de Dieu et de sa Sainte.

La longueur et la complexité du schéma narratif, l'abondance des digressions et les surcharges du discours orné apparaissent d'emblée comme autant de symptômes du chef-d'oeuvre illisible. Et pourtant, qui refusera de s'en tenir à de si plausibles pressentiments se verra gratifié d'une heureuse surprise : de tous les monuments héroïques dédiés à la sainte, la *Magdeleine* du frère Remi reste le plus attachant et le plus curieux. Si l'on s'avisait un jour d'éditer intégralement l'un de ces poèmes, c'est sans conteste à notre capucin qu'il conviendrait d'accorder la préférence.

Quelles sont les raisons d'une telle qualité ? Fernand Hallyn analyse rapidement, mais avec beaucoup de pertinence, trois procédés caractéristiques de l'épopée baroque, tels que Remi les met en oeuvre : l'amplification, la dramatisation et le "dynamisme expansif de la langue et du vers"⁹. Le principe de l'amplification, note Hallyn, s'exerce suivant l'axe horizontal de l'enchaînement du discours (axe "métonymique") et l'axe vertical de la métaphore¹⁰. Le critique décèle, dans le traitement des sources déjà, une "interaction entre la contiguïté métonymique et la similarité métaphorique" significative d'un parti-pris d'amplification. Le maintien de l'onction de Béthanie (Livre XIV) parallèlement à la prosternation de la Pécheresse (Livre V) lui apparaît en effet comme la répétition délibérée de la même scène. On pourrait objecter qu'il s'agit là, en fait, de réalités distinctes, les commentaires spirituels ayant toujours soigneusement différencié les deux onctions. Remi n'est du reste pas le seul poète de la Magdeleine à préserver ce "doublet". Un autre exemple, cependant, confirme et justifie l'intuition d'Hallyn : au tableau traditionnel de la Madeleine dolente au pied de la croix (Livre XVI) répond une nouvelle version de la même scène, telle que la rapporte un des accusateurs de la première Apôtre (Livre XVIII). La reduplication correspond ici à une intention délibérée.

Mais l'amplification métonymique se traduit principalement sous la forme de digressions, chaque élément du récit devenant prétexte à un développement autonome. Il en résulte un mélange des tons et des genres, dont les contrastes engendrent un effet de bigarrure parfois déconcertant. Cette prédilection pour la disparité incite l'auteur à juxtaposer les interventions du surnaturel et les tableaux néo-pétrarquistes, qu'il prolonge sans sourciller d'évocations au réalisme minutieux.

Il conviendrait en outre d'associer à cette même catégorie d'amplifications toute une série d'exposés dogmatiques qui confèrent à cette polyphonie une note plus austère. Ces abrégés de sermons, que l'auteur fait prononcer tantôt à la Vierge, tantôt à son Fils, correspondent eux aussi à une inflexion intentionnelle de la matière. Remi ne songe du

⁹ Art. cit., p. 33 sq.

¹⁰ Hallyn reprend ici les concepts développés par Jakobson dans ses *Essais de Linguistique générale*.

reste nullement à dissimuler cette subordination du récit à un propos édifiant¹¹. Il lui arrive de préciser explicitement son objectif, ainsi qu'il le fait dès l'argument, à propos d'un épisode du Livre XII. Madeleine s'y voit substituée au personnage de Pierre, essayant en vain de détourner le Christ de sa mort ignominieuse¹² : "Ce que l'Autheur a feint ainsi pour donner occasion au discours suivant, par lequel Jesus montre qu'il est necessaire qu'il meure non de mort telle quelle, mais aussi de la plus vile et plus penible qu'on puisse imaginer". De même la présence de Lazare au repas de Béthanie (Livre XIV) sert avant tout de support à une leçon sur l'efficacité de la prière et sur le sens des épreuves que Dieu inflige à ceux qu'il aime.

Hallyn souligne avec justesse, dans les propos de l'auteur, la récurrence d'expressions comme *ne pas omettre, ne pas oublier, prendre plaisir*, qui non seulement traduisent son goût de l'amplification métonymique ou métaphorique, mais encore en indiquent clairement le processus. A cet égard, un simple parcours des manchettes s'avère riche en suggestions. On y rencontre un Remi très coopératif envers ses exégètes futurs. S'il leur impose quelques extravagances, telle cette comparaison qui, au début du Livre XII, s'étend sur près de dix pages¹³, il les aide toujours à débrouiller l'écheveau : "L'Autheur derechef continue la suite de la comparaison cy dessus encommancée et souvent reprise", note-t-il à mi-chemin de son exploit. D'autres commentaires de la sorte se révèlent moins indispensables, qui n'ont pour but que de saluer au passage les prouesses du styliste : "exageration hyperbolique", "sarcasme", "petites fouguettes de l'Autheur", "petites gayetés amoureusement devotes", "petites inventionnettes de l'Autheur pour amplifier le fait de la Magdeleine"¹⁴. Mais l'essentiel n'est pas là. L'avantage de ces indications marginales est de discerner, dans ce recours aux divers procédés d'amplification, deux motivations distinctes. De l'aveu réitéré du poète, c'est, dans la majorité des cas, son propre plaisir qui lui dicte telles variations sur le sein de la Vierge (p. 227-228) ou tel morceau de bravoure sur les cheveux de la Pénitente (p. 434-435). A cette hypertrophie de caractère ludique s'oppose un usage plus directement appliqué de l'amplification : si "l'Autheur feint" ou "prend occasion", c'est très souvent aussi "affin" d'orienter la portée de sa belle histoire.

Enfin, les textes en manchette ne se bornent peut-être pas à expliciter les modalités de l'amplification. Nous inclinerions à les envisager comme part intégrante de ce phénomène stylistique. L'aspect de certaines pages est éloquent : les annotations y revêtent une telle ampleur qu'elles en viennent à encercler positivement le corps du texte, ce dernier étant à la fois prolongé et presque englouti par sa propre description. La glose se fait alors occlusion plutôt que miroir. Cette incarnation métaphorique de la redondance¹⁵ dévoile, dans le principe même de l'amplification, une véritable stratégie d'occupation.

Par le biais des apostrophes et des dialogues, le procédé de dramatisation tend à actualiser le récit en permanence. A cet effet, le narrateur s'assimile à la fonction théâtrale du chœur, privilégiant ainsi, comme l'a souligné Hallyn, la part du "showing" par rapport à celle du "telling"¹⁶. Quant à la mise en oeuvre des ressources de la prosodie et de la rhétorique, elle s'exerce dans le sens d'une recherche permanente, que ne

¹¹ On notera le caractère très systématique de ces développements qui résument la doctrine traditionnelle de l'Eglise. Arguments et objections y sont présentés dans leur succession logique, voire numérotés... L'humanité et la divinité du Christ (p. 275 sq.), l'Eucharistie (p. 379 sq.), la Rédemption (p. 395 sq.), le problème du mal (p. 498 sq.) et la question de l'existence de Dieu (p. 709 sq.) constituent les principaux jalons de ce programme didactique.

¹² Cf. Mt., 16, 21 sq. et Mc, 8, 31 sq.

¹³ Livre XII, p. 375-383.

¹⁴ On relèvera aussi quelques délicieuses naïvetés. Ainsi cette note en marge d'un vers évoquant des "moutons quouëz, bien gros et bien repeuz" : "parce qu'en la Palestine les moutons ont de fort grosses queües. Je n'en say rien mais on le dit" (p. 283). Ailleurs, la résonance toute franciscaine d'un aveu d'incompétence : "Cecy presuppose l'Autheur, mais on en peut croire ce qu'on veut" (p. 484).

¹⁵ Cf. entre autres exemples les p. 275-276.

¹⁶ Art. cit., p. 44-45.

restreignent point encore les impératifs d'un usage normatif. Les "essais" stylistiques de Remi visent généralement à corroborer la double tendance à l'amplification (énumérations, répétitions) et la dramatisation (métaphores).

Si judicieuse qu'en soit l'analyse, ces caractères ne sauraient apparaître néanmoins comme le fait du seul Remi. On reconnaît dans cette propension du discours à la surabondance et à la théâtralisation l'un des critères les moins discutables du baroque littéraire. La majorité des auteurs représentés dans notre anthologie en donnent du reste la preuve. Ni le recours à l'amplification et à la dramatisation, ni les diverses pratiques de l'*elaboratio* ne parviennent donc en soi à rendre compte de la supériorité de cette *Magdeleine*, qu'une approche intuitive distingue si nettement d'autres tentatives contemporaines sur le même sujet. Peut-être convient-il, pour mieux en cerner la spécificité, de pousser un peu l'observation, afin de voir comment, sans rompre avec la sensibilité de son époque, notre auteur réussit à imprimer sa marque aux procédés d'une esthétique conventionnelle.

L'amplification, telle que la pratique Remi, correspond rarement à ce besoin gratuit de s'étendre, au risque de donner dans le monumental. Même lorsqu'elle n'est pas expressément soumise à un objectif éducatif ou didactique, elle sous-tend toute une vision du monde, que domine un effort de compréhension universelle. On rapprochera bien sûr cette volonté d'embrasser le réel dans sa totalité de l'esprit de l'humanisme chrétien, soucieux d'intégrer toutes les valeurs dans le plan de la Rédemption. Cependant, cet élargissement de la vision pourrait s'articuler en fonction d'un modèle plus ancien, celui du polyptyque, dont la forme est, elle aussi, incarnation d'un idéal. La comparaison demeure certes tout approximative. Si la biographie du poète dirige naturellement notre regard vers la peinture flamande, ce n'est évidemment pas pour conclure à une quelconque influence. On peut tout au plus songer à une manière d'imprégnation, voire à une sensibilité commune.

En quoi la composition de la *Magdeleine* appelle-t-elle semblable analogie ? C'est avant tout dans le principe d'un enseignement dogmatique incarné que nous paraît résider la justification du parallèle. Au-delà de l'héroïne romanesque ou édifiante qu'en ont fait la plupart de ses thuriféraires, Madeleine est, aux yeux de Remi, une figure exemplaire, témoin des grandes vérités de la foi. Dans la mesure où son destin la place au cœur du mystère de la Rédemption, il la manifeste dans un rapport de contiguïté avec l'ensemble du monde racheté. A la manière d'un panneau central, elle suscite ainsi autour d'elle toute une série de représentations adjacentes, inscrites dans la double perspective du temps et de l'espace. L'amplification trouve dans cette optique son utilisation propre. Aux multiples évocations du présent, dans ses diversités contradictoires, répondent, en grisaille, les contre-panneaux plus laconiques de l'Ancien Testament. La composition d'ensemble demeure baignée d'une lumière surnaturelle que ravivent, par touches, l'apparition d'un ange ou les accents d'une âme contemplative. Loin de révoquer le monde des phénomènes, cette composante mystique leur donne un sens. D'utilités transitoires, les objets les plus banals deviennent langage et célébration. Qui sait si la description si minutieuse du jardin de Béthanie, au début du Livre XV, n'est pas un équivalent des végétations symboliques savamment distribuées par les van Eyck et les van der Weyden ? On pourrait en affirmer autant du passage suivant, où les expériences de Remi le bâtisseur convergent dans une architecture imaginaire, annonçant par sa perfection aérienne, les contours de la Jérusalem céleste. Ces *realia* ne sont toutefois pas envisagés uniquement comme émanation du divin. On pressent, dans l'élaboration d'une scène de genre, dans la mise au point d'une atmosphère fantastique ou luxueuse, dans les reflets colorés des conditions sociales, un accueil à la vie profane dans son immédiateté, avec tout ce qu'elle a d'admirable et de fascinant¹⁷. Entre le décor idéal et le paysage d'observation, Remi bien souvent hésite à trancher.

¹⁷ Il y aurait peut-être une enquête amusante à mener sur la récurrence significative des repas et des nourritures en général. Du rituel de l'immolation de l'Agneau pascal, que couronne une plantureuse mise en broche (p. 545 sq.) aux provisions ordonnées par la Madeleine pour le Christ et ses apôtres (p. 344-

Appliqué à la *Magdeleine*, le schéma du polyptyque permet donc d'intégrer à un dessein cohérent ce qui pourrait n'apparaître que comme une collection d'exercices de virtuosité. Davantage, il ordonne la complexité de l'oeuvre, invitant à y déceler une signification globale. Certes, les élans d'une vitalité créatrice peu coutumière ne vont pas sans scories. Mais la tension qui s'instaure entre les amples proportions de l'ensemble et le détail minutieusement circonstancié de ses composantes vaut comme la traduction d'un réel à la fois séduisant et insaisissable.

C'est en relation avec cette esthétique de l'amplification que la dramatisation relevée par Hallyn acquiert toute sa portée. Elle revêt, sous cet éclairage, la fonction de contrepoint, ramenant sans cesse à l'objet du panneau central un regard que les représentations annexes entraînent à la dérive. Interjections, apostrophes et dialogismes ressortissent moins à l'ornement du discours qu'à une mise en relief de son principe d'unité. Car Remi a bien garde de réduire sa sainte à la figure prétexte qui, dans certaines épopées magdaléniennes, n'a guère plus de présence que l'âme orante passe-partout de la littérature dévotionnelle. A l'inverse de ses confrères, il s'ingénie constamment à l'actualiser, à la mettre en situation. Tel est notamment le sens du dialogue fictif sans cesse recommencé entre l'auteur et son héroïne : interrogations et paradoxes s'y succèdent comme autant d'interpellations du lecteur. Les virtualités centrifuges de la forme polyptyque trouvent à travers ce processus de dramatisation l'équilibre d'un correctif et d'un complément.

Le caractère d'expérimentation qui imprègne la langue de Remi contribue, lui aussi, à le distinguer de ses pairs. Il n'y a pas que de la candeur dans cette allègre disponibilité d'un génie ouvert à tous les risques. Il serait injuste de confondre, sous prétexte qu'elle ne connaît pas que des réussites, cette esthétique du "pourquoi pas ?" avec le laisser-aller d'un *grimaud* en mal de copie. Dans le sillage de la *Pléiade*, dont il interprète la leçon jusqu'au bout, Remi plie à sa nature industrielle les ressources de la langue et de la métrique. Sa recherche constante vise les effets de surprise, aptes à relancer l'attention que ses copieuses dissertations risquent par ailleurs d'assoupir. A cette fin, il s'applique par exemple à briser l'homogénéité du ton : le registre élevé ne résiste pas longtemps, sous sa plume à la traîtresse incursion d'un vocable "bas". On pourrait également lui attribuer le reproche qu'adresse Du Perron à l'auteur de la *Sepmaine* au sujet de ses métaphores "impertinentes" : "Il descend toujours du genre à l'espèce, qui est une chose fort vicieuse"¹⁸. Poétique moins marginale qu'on ne l'a dit, au demeurant. Que représente, en effet, la notion de régularité aux environs de 1600 ? Ce goût de la saillie et cette absence de contrainte dans l'improvisation ne gagneraient-ils pas, par ailleurs, à être rapprochés de la vocation première de Remi, que son appartenance à l'ordre franciscain vouait à la prédication¹⁹ ? Nous nous bornons à signaler ici une voie de recherche dont les apports vaudraient sans doute les jugements rassis d'une critique peu encline à envisager les oeuvres dans leur contexte.

Au reste, ces quelques remarques ne visaient dans leur ensemble qu'à enchérir sur la suggestion implicite de F. Hallyn : le frère Remi de Beauvais mériterait d'être étudié de près.

345), Remi se complait aux plus savoureuses évocations : intrusion malicieuse de quelque Frans Snyders dans le polyptyque ! Les fastes de la table sont fréquemment associés aux délices du cadre : ainsi le "déjeuner sur l'herbe" de soeur Marthe auprès de la Fontaine de Samarie, transfigurée pour la circonstance en véritable *locus amoenus* (p. 267 sq.).

¹⁸ *Perroniana*, Genève, Columesius, 1657, p. 211. Cité par Marcel Raymond, *L'Influence de Ronsard sur la Poésie française (1550-1585)*, Paris, Champion, 1927, t. 2, p. 240. A cet égard, l'oeuvre de Remi serait certainement à rapprocher d'un certain "style jésuite", en particulier de la rhétorique des prédicateurs de Cour telle que l'analyse M. Fumaroli dans *l'Age de l'Eloquence*, op. cit., II, 1, p. 257 sq.

¹⁹ L'ouvrage qui pourrait servir de base à une telle enquête est évidemment la très belle étude de Peter Bayley, *French Pulpit Oratory, 1598-1650*, Cambridge, University Press, 1980.

JACQUES LECLERCQ (1589 - ?)

Uranie penitente, Rouen, D. Du Petit Val, 1628, in-12, XVI f. - 470 p. - 1 f.
Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 8 BL 10 736
Bibliothèque Mazarine, 22 046 et 46 595

Uranie Poenitente ou la Muse sainte, par M. Jacques Le Clerc, Curé et très-digne
Officiel de la Ville de Saint Wallery sur Somme,
Paris, 1628.
Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, C 3101

On pourrait hésiter à envisager comme une oeuvre unique les *Differens Poemes sur la Magdeleine* qui font suite, dans ce recueil, à la *Penitence [...]* de l'*Apostre saint Pierre* et au *Ravissement [...]* de *saint Paul*¹. Cependant Leclercq conçoit ses fragments dans une succession chronologique qui en fait autant d'épisodes d'une même histoire; la *Table des sujets traitez du Livre de la Magdeleine* qui précède le premier texte confirmerait, s'il était besoin, le bien-fondé d'une telle interprétation.

Etudes

HUGUET, A. *Le Poète Jacques Leclercq et le mouvement intellectuel à Saint-Valery au XVII^e siècle*,
Abbeville, Paillart, 1909.

Voir également

LANCASTER H.-C. *A History of French Dramatic Literature in the XVIIth Century*,
Baltimore, John Hopkins Pr., Paris, P.U.F., t. I, 1, 1929,
p. 214-215.

GOUJET *Bibliothèque française*, éd. cit., t. XV, p. 122-123.

Curé de Saint-Valery-sur-Somme, Jacques Leclercq fut, si l'on en croit l'étude bien approximative d'Adrien Huguet, le zéléateur d'un petit cénacle de lettrés provinciaux. Il se désigne lui-même plus humblement comme "prestre indigne, praecepteur des lettres latines". Ses expériences littéraires ne se limitent pas au recueil, pourtant imposant, de l'*Uranie*. En 1625, il avait déjà proposé une "Pastoralle tragique et morale" intitulée *Le Guerrier repenty*, où l'allégorie servait de cadre à des intentions apologétiques avouées. Dans une ode en manière d'introduction, l'auteur se place dans le sillage de Ronsard, Desportes, Belleau, Garnier, Laugier de Porchères, Du Perron, Bertaut, Malherbe et Trellon, ce qui fait beaucoup de maîtres à la fois. A l'une ou l'autre exception près, ses admirations désignent en notre poète un disciple de l'ancienne école. Après l'*Uranie penitente*, il versifiera encore une *Histoire du Martyre de Saint Cucuphas* (Rouen, 1633).

¹ A. Huguet, *op. cit.*, p. 11, fournit la liste de toutes les pièces qui composent le recueil.

Comme celles de ses contemporains, la *Magdeleine* de Leclercq n'obtient que les sarcasmes de l'abbé Goujet : "Le Clerc [...] parle avec beaucoup de modestie de ses talens Poétiques : et il avoit raison; ils étoient plus que médiocres"². Modestie relative, peut-être, dans la mesure où elle autorise quand même le poète d'*Uranie* à se réclamer de la seule Muse sacrée :

O puissante liqueur qui m'a Poëte rendu,
— Non celle qu'Apollon m'a souvent espandu —
Sus, yvre moy les sens d'une grace divine!

s'exclame-t-il dans une apostrophe à la fontaine de la Sainte-Baume. Enthousiasme d'autant plus nécessaire que l'inspiration religieuse "est aujourd'hui par la plupart des esprits de ce temps tenuë à peu d'estat", comme l'admet la Préface du recueil. Le refrain coutumier sur les méfaits de la veine satyrique ou légère prend, sous la plume de notre official, une teinte désabusée : que faire dans un "monde abusif et folastre" où "les vers les plus saints, de quelque bon auteur qu'ils viennent, ne sont presque leus de personne" ? Le meilleur moyen d'être entendu n'est-il pas encore de recourir, contre les armes factices des poètes rivaux, aux fortes ressources de l'authenticité ? A la "mignardise des mots affectez", Leclercq préférera donc l'expression sans fard des "doux ressentimens d'une ame contrite qui soupire naïvement au Ciel". Un rapide parcours de sa *Magdeleine* suffit cependant à le deviner plus accueillant qu'il ne le voudrait aux sollicitations d'une veine d'ailleurs un peu surannée. N'avoue-t-il pas lui-même que, si son poème est "conforme à la Sainte Ecriture et aux plus anciens Ecrivains", il ne l'en a pas moins "illustré [...] de quelques traits poétiques pour embellir et enjoliver le sujet et le rendre davantage agreable au Lecteur"?

LE LIVRE DE LA MAGDELEINE

I. Les Vanitez et la Contrition de la Magdeleine

Le premier chant de la *Magdeleine* fait alterner, dans une reconstitution linéaire, les épisodes de la légende et les scènes évangéliques. A l'inverse de ses pairs, notre auteur marque une nette préférence à l'endroit des sources sacrées dont il s'applique à paraphraser, assez pauvrement du reste, le contenu spirituel. Néanmoins, si le tableau de la mondanité n'occupe qu'un petit tiers de l'ensemble, le "digne officiel" de Saint-Valéry n'élude pas pour autant les ressources qu'offre un tel sujet à l'amateur de morale pittoresque. Comme M. A. Durant, dont il pourrait être l'émule, il truffe sa description de galanteries mignardes aux contours mythologiques. Sa manière est toutefois beaucoup plus statique, juxtaposant les esquisses au détriment d'un portrait cohérent. Tantôt Madeleine pose en compagnie, entourée de ses galants et de ses suivantes, tantôt elle offre à son miroir un visage presque inexistant sous l'abondance des atours dont il est le prétexte. Sa personnalité n'est guère mieux définie, qui oscille entre la coquette cruelle, "nymphé" choisie par Cupidon pour abuser les hommes, et la courtisane méprisable, tenant école de volupté. Soucieux peut-être d'atténuer ces disparates, Leclercq va résumer, dans "une journée de Madeleine", les ébats de la frivole, du premier maquillage aux réjouissances nocturnes, dont la prude Muse choisit de taire l'issue. Tout cela, on s'en doute, ponctué d'apostrophes exhortatives ou comminatoires, que relaient de vibrants appels à la miséricorde divine.

² *Op. cit.*, p. 123.

L'épisode de Madeleine au sermon du Christ ne lésine guère sur l'appareil métaphorique traditionnel : feu des regards, embrasement des coeurs, rien ne manque à cette évocation de l'*innamoramento* sacré. On notera en revanche l'absence de soeur Marthe et de son boniment bien-pensant, sacrifiés à une saisie plus stylisée de l'événement. Ce même parti-pris prévaut dans la prosternation pénitentielle chez le Pharisien. Une fois encore, la Pénitente se réduit à la succession de ses luttes intérieures. Honte et amour, espoir et désespoir s'affrontent indéfiniment dans son coeur, tandis que l'abondance des larmes versées trahit l'intensité des assauts. Salaire de tant d'alarmes, le pardon du Christ donne lieu à la métaphore inopinée du "disner d'amour" (p. 173).

Les scènes suivantes se bornent à ponctuer, de Béthanie à la Résurrection de Lazare, l'évolution traditionnelle de la Madeleine "évangélique". Paraphrases banales, où se faufile à l'occasion une naïveté plaisante : ce détail, par exemple, de l'ancienne courtisane "traictant" les disciples pour l'amour du Maître,

Jaçoit qu'ils soient pescheurs, gens nais à la marine,
Rustiques et grossiers ...(p. 174).

II. Larmes et regrets de la Magdeleine en la passion de Jesus

Le second livre inaugure une évolution qui ira sans cesse en s'accusant au cours de l'oeuvre : si la figure de Madeleine y est très présente encore, c'est surtout dans la mesure où elle sert d'articulation aux diverses méditations qui composent le "carne salutaire". L'accent porte moins sur son destin singulier que sur l'exigence universelle du repentir. A preuve les trois sizains liminaires invitant le pécheur à joindre ses larmes aux pleurs de l'Amante :

C'est l'amour qui fait qu'elle pleure,
Redoutant que son espoux meure
Dans les mains de ses ennemis :
Toy qui fais qu'il a rendu l'ame
Pour l'horreur de ton vice infame,
Pleure l'estat où tu l'as mis.

On devine, certes, une tentative constante pour préserver la part d'un récit dont les longs développements élégiaques estompent progressivement la ligne. Il est vrai que, tel que l'auteur l'a délimité, l'épisode est assez maigre en rebondissements.

Alertée par les rumeurs relatives à l'arrestation du Christ, Madeleine part à sa recherche à travers les rues pour aboutir à la maison de Caïphe où elle assiste, de loin, au premier interrogatoire. De loin encore, elle est témoin des outrages infligés au Roi des Juifs. Sa vive émotion la laisse "pasmée", dans un état qui lui vaut l'assistance d'un inconnu d'autant plus secourable qu'il est sensible à sa beauté. Madeleine se garde pourtant de lui confier l'objet de son tourment, préférant passer la nuit seule, "en rodant par la ville". Le jour se lèvera pour la montée au Calvaire, précédée d'un rappel de la flagellation qui en accuse encore le pathétique.

Paraphrases du récit de la passion et circonstances anecdotiques servent en fait de support à une méditation sous forme d'apostrophes successives : au Ciel injuste, qui permet que Jésus soit trahi par un des siens; au traître Judas - que n'a-t-il vendu son Maître à Madeleine, au lieu de le livrer aux Juifs! - ; à la Vierge dépouillée de son Fils; au Christ enfin, victime impassible d'indignes tourments. Conformément aux procédés de la contemplation doloriste, le corps tuméfié du Sauveur se voit projeté, en chacune de ses parties, sur celui de la Pécheresse, qui renouvelle le désaveu de ses plaisirs coupables :

C'est mon front, non le sien, qui merite le blâme,
 Qui merite les coups et le crachat infame :
 Ce sont mes yeux, jadis larrons de tant de coeurs,
 Que l'on doit abaisser parmy tant de rigueurs,
 Non pas ceux de celui qui ne void rien au monde
 Qu'il n'esclaire des rais de sa grace profonde (p. 192).

D'autres motifs, tels la comparaison de Madeleine éplorée à la biche aux abois, et le tableau de l'aube funeste, relèvent de l'arsenal des lieux communs chers au néo-pétrarquisme.

III. Magdeleine allant après son bien-aimé Jesus au Mont de Calvaire

Le dizain "au Penitent" qui introduit ce nouveau livre en désigne d'emblée la portée édifiante :

Tu te lairras à ces plaintes toucher,
 Ame contrite, et, suivant Magdeleine, [...]
 Près de la Croix tu guideras tes pas.

Quant à la tonalité des effusions pieuses, elle est annoncée par l'exergue tiré du *Cantique* : "Curremus in odorem unguentorum tuorum : adolescentulae dilexerunt te nimis"³. Il ne s'agit rien moins que d'une méditation sur la passion du Christ, dans le sillage d'une pratique ancienne renouvelée par les *Exercices* de saint Ignace. Néanmoins, on sent avec netteté l'effort de l'auteur pour maintenir ses droits à la narration. Tantôt il en développe les circonstances pittoresques, brossant en vives couleurs la foule des curieux qui accompagne le condamné, tantôt il modifie les données des évangiles ou des apocryphes, de manière à réserver le premier rôle à son héroïne : c'est elle, et non Véronique, qui essuie le visage du Christ; c'est elle encore qui, à la place de l'apôtre Jean, soutient la Vierge évanouie au pied de la Croix.

L'ensemble du texte, dont la teneur varie peu à l'endroit du livre précédent, reste dominé par l'apostrophe. Au nombre des motifs traditionnels, il convient enfin de relever la glorification du Sang rédempteur, mué en pierres précieuses pour le salut des hommes. Cette image, qui procède manifestement de l'hymnologie médiévale, rappelle indirectement un célèbre passage des *Tragiques*⁴. Mais Leclercq ne réussit guère qu'à la diluer dans une amplification systématique.

IV. Magdeleine au pied de la Croix

Marquant une pause à l'endroit du récit, le quatrième livre se présente comme un long monologue où le "je" de Madeleine s'assimile à celui de l'âme orante. Cette méditation devant la Croix ne se distingue ni par sa thématique ni par ses accents des innombrables productions de la littérature édifiante sur le même sujet. Qu'elle s'apesantisse sur les souffrances du Crucifié, qu'elle détaille les angoisses de la Vierge ou qu'elle disserte sur le paradoxe de la Croix, Madeleine ne se départit jamais d'un ton délibérément outrancier. Le recours mécanique à l'hyperbole et à l'exclamation n'engendre que la monotonie d'une agitation ininterrompue, rendue par là-même insignifiante.

V. Extase de la Magdeleine ayant vu son bien-aimé Jesus mourir

Ainsi que le suggère son intitulé, ce livre se situe dans le sillage du précédent. La mort du Christ y est l'occasion d'un développement eschatologique au gré duquel se profilent successivement les châtements réservés aux impies et la récompense dont jouiront les

³ Ct., 1, 3.

⁴ *Fers*, v. 1500 sq. (Le sang des martyrs que les anges viennent puiser dans l'Océan rouge.)

âmes saintes ou pénitentes. Sans trahir la logique du sujet principal, ces pages n'en constituent pas moins une digression substantielle. Les dimensions réduites du chant laissent du reste deviner les perplexités d'une inspiration défaillante. Quelques tentatives d'ordre stylistique visent à relever la morosité de ces termes propos. Ainsi les répétitions expressives qui accusent la scandaleuse indifférence du pécheur face à la mort du Christ :

Jesus est mort, pecheur, il a perdu la vie,
Tant il avoit, mourant, de te la rendre envie :
Helas Jesus est mort, il est mort pour toy seul
Et cependant tout coeur ne creve pas de deuil! (p. 232)

Encore faudrait-il s'assurer que l'expressivité ne se noie pas dans un bavardage informe. Un timide essai visant à rendre, par une syntaxe lâche et un rythme brisé, le climat de l'extase, semble peut-être plus heureux :

Quoy, de voir à jamais l'esclat de vostre face ?
Vivre en vous à jamais! à jamais! quelle espace! (p.234)

On est certes loin encore de la transparence lumineuse qui couronne les *Tragiques*, et cela en dépit d'une intention peut-être analogue.

VI. Transport de la Magdeleine auprès de la Vierge pasmée au pied de la Croix

Le sixième Livre correspond à la dernière station de l'excroissance méditative inaugurée au Livre II. Le parallèle antithétique entre le sein de la Vierge où repose l'Enfant-Dieu à naître et le tombeau qui va recevoir son cadavre est riche d'un pathétique profond. Mais Leclercq trouve moyen d'étouffer, à grands renforts de rhétorique verbeuse, l'émotion grave et simple qui s'en dégage. Le mélange symbolique de sang et d'eau qui s'écoule du flanc percé de Jésus s'accommode mieux, dirait-on, de cette sensibilité baroque que sanctionnera bientôt la dévotion au Sacré-Coeur :

L'on void dans le pertuis de son ouverte playe
Un coeur, un coeur bruslant d'une flamme si vraye
Et d'un amour si tendre après nostre salut,
Que c'est là que je mets maintenant tout mon but.
Entrons y donc, mon ame, entrons dans sa poitrine,
Que la lance a percé d'une adresse divine (p. 240).

Après un bref rappel du miracle de Longin⁵, Madeleine reprend sa déploration, que ponctue une nouvelle remontrance au pécheur, responsable de la mort du Christ. Cependant le péché d'autrui n'est rien au prix du sien : une fois de plus, la voilà qui regrette sa "maudite vie", suppliant son Sauveur de lui faire miséricorde. Mais comment souffrira-t-elle la vie de son Dieu "trespassé d'un supplice en carnage ondoyant" ? De complaints en pâmoisons, sa trajectoire spirituelle donne de plus en plus l'impression d'une fâcheuse circularité. Il est peut-être temps, pour notre auteur, de changer de registre.

VII. Magdeleine au Sepulchre

S'il ménage une place de choix à la paraphrase pieuse, ce nouveau livre amorce une articulation en renouant avec le récit à la troisième personne. Il pourrait se définir comme un exercice d'*amplificatio* dont le canevas serait une version synthétique des récits de la Résurrection. La procession des myrrhophores et leur fuite devant l'ange porteur du message pascal se succèdent rapidement pour laisser place aux effusions de la Madeleine.

⁵ L'une des sources les plus communes de l'histoire de "saint" Longin reste la *Légende dorée*.

Le traditionnel *Planctus* de l'Amante, que suspend un instant son dialogue avec l'ange, occupe les trois quarts du livre. Le ton y est paradoxalement moins exacerbé que dans les déplorations précédentes. Mais le débit monotone de conceptions abstraites ne se laisse qu'imparfaitement féconder par la veine du *Cantique*.

VIII. L'exil de la Madeleine sur la mer et son arrivée en Provence

La réapparition des sources légendaires réussira-t-elle à ranimer l'inspiration languissante de notre poète ? En guise de respiration avant l'étape nouvelle, Leclercq s'adresse une fois encore à sa Muse Uranie. Le récit qui s'engage apparaît très exactement calqué sur le début de la *Vita Postquam*⁶, dont le mouvement initial permet un rappel de l'apparition du matin de Pâques. Cette scène du *Noli me tangere*, qui aurait tout aussi bien pu appartenir au livre précédent, s'inscrit étroitement dans le projet dévotionnel de l'œuvre : Madeleine y reçoit la garantie de son salut parce qu'elle a pleuré au pied de la Croix.

La persécution des nouveaux chrétiens, la traversée merveilleuse de la Méditerranée, et la prédication provençale invitent notre auteur à rivaliser d'adresse avec ses devanciers dans le pittoresque et l'accumulation des détails. Quant au "miracle de Marseille", il donne lieu à une ample digression, où le récit traditionnel se voit combiné avec une variante moins connue de la légende hagiographique : pour précipiter la décision du roi, Madeleine apparaît à la reine en une série de visions nocturnes aux couleurs de plus en plus menaçantes. La multiplication des circonstances secondaires fait de toute cette histoire un amalgame d'allure plus romanesque qu'édifiante. Mais la narration y est souvent allègre, et les vives descriptions, dominées par une esthétique du "joli" et de l'étrange, font oublier d'inévitables longueurs. On pourrait en affirmer autant de l'épisode de la Tarasque⁷ qui clôt le livre, et dont la gratuité dans un tel contexte en dit long sur les véritables goûts de l'auteur. S'il ne fut pas assez lucide pour déterminer la véritable nature de son talent, Jacques Leclercq fut assez complaisant à lui-même pour s'abandonner, quand l'occasion s'en présentait, à ses inclinations natives.

IX. Madeleine aux Deserts

Le dernier chant de ce long poème s'ouvre par ce que l'on pourrait approximativement désigner comme un succédané de la méditation apophasique : incapable d'exprimer l'expérience contemplative de la sainte, Uranie invoquée par l'auteur se bornera à en suggérer un "crayon".

En vérité, Leclercq paraît hésiter, comme le font du reste d'autres poètes de la Madeleine, quant à l'orientation à donner à cet épisode : estompée au départ - c'est pour se consacrer plus entièrement à ses divines amours que l'héroïne quitte la société des hommes -, la signification pénitentielle de la retraite ne tarde pas à s'imposer avec insistance. On la pressent déjà dans la description du "roc affreux", non explicitement identifié à la Sainte-Baume, qui sert de théâtre aux délices de l'extase. Sans doute l'antithèse entre le *locus horridus* et la béatitude qu'il engendre est-il un argument obligé de notre sujet. Moins banale apparaît néanmoins la réintroduction, dans ce cadre, du sacrifice des ornements luxueux. Brusquement réactualisé, le spectre de la mondaine justifie une violente remontrance à la chair coupable qu'il s'agit désormais de mater par de cruels supplices. Plus soucieux qu'un autre de rationaliser la disparate de deux motivations contraires, le poète considère dans ces remords recrudescents la conséquence nécessaire des illuminations célestes. Explication qui n'est pas sans cohérence, et que l'on retrouve, sous une forme évidemment plus subtile, dans le témoignage de grands spirituels. Cependant Leclercq se cantonne dans une appréciation superficielle du phénomène, dont il se sert avant tout pour introduire la nomenclature détaillée des sévices

6 Voir Appendice I, p. 354-355.

7 Voir également la *Légende dorée* (sainte Marthe).

que s'inflige Madeleine. Ce morbide inventaire débouche significativement sur un "contre-blason" de son corps meurtri. Dans tout ce passage, la faiblesse de l'idée poétique est compensée par une sorte d'ivresse verbale qu'entretiennent les redondances et les divers procédés d'accumulation.

A ce "piteux" tableau répondent, nouveau contraste, les consolations divines que valent à la Pénitente les "actes devots de son lugubre esprit". La ferveur descriptive de notre poète y saisit l'occasion d'un développement parallèle dans une tonalité lumineuse : on y voit se déployer la troupe des anges musiciens qui adoucissent les plaies de la Solitaire et la parent de guirlandes avant de l'élever au ciel où elle joint sa voix à leurs cantiques. L'extase amoureuse de la Madeleine s'incarne alors en une apothéose qui la place au-dessus de toutes les merveilles de la nature. Mais cette félicité n'a rien de définitif : le retour dans la grotte humide et sombre inaugure une nouvelle phase pénitentielle, non moins tourmentée que la précédente. On devine ce que ce mouvement pendulaire peut receler d'artificiel et de lassant. Non que l'énoncé d'une telle trajectoire soit en lui-même dénué de pertinence. Mais l'intuition féconde qui peut-être le sous-tend se voit trop systématiquement négligée au profit d'une virtuosité dans le traitement des lieux communs qui réussit mal à en dissimuler l'indigence.

L'épilogue se borne à la paraphrase du récit hagiographique. Fidèle au principe d'inspiration qui l'a guidé jusqu'ici, Leclercq s'emploie à souligner une dernière fois le contraste entre l'aspect décharné de la Pénitente et les effluves qui, après sa mort, témoignent de sa régénération céleste.

Un relevé des traits les plus saillants de cette oeuvre nous amènerait à envisager successivement deux points de vue. Sur le plan stylistique d'abord, Leclercq entre lui aussi dans la catégorie de ceux que l'on appelle commodément les épigones de Du Bartas. Un goût marqué pour le descriptif, qu'il pousse parfois jusqu'à la manie, le prédispose à une poétique de la désignation et du catalogage, dont il exploite à plaisir les virtualités lexicographiques. Son répertoire s'avère vaste et coloré, sans pourtant faire preuve de recherches originales. Cette faconde s'assortit du reste d'une relative fadeur dans le traitement des images, empruntées pour la plupart au registre néo-pétrarquaisant. Les dimensions du poème justifient, par ailleurs, de sensibles inégalités d'inspiration. Il est remarquable que les scènes profanes constituent, en dépit de leur tour souvent assez conventionnel, la part la plus intéressante de l'ouvrage. On n'en sera pas exagérément surpris si l'on considère qu'au-delà d'une dévotion authentique et d'un bon vouloir non moins louable, l'official de Saint-Valery n'a pas grand chose à dire. Aussi la dimension réelle de son sujet lui échappe-t-elle régulièrement; ou si elle l'effleure, ce n'est que pour le déconcerter. Il se rabattra naturellement sur les "scènes de genre" dont son oeil vif excelle à répertorier les détails curieux.

L'autre angle d'approche a trait au genre de l'oeuvre. Le patronage d'Uranie suffit-il à lui garantir la dignité de "poème héroïque" ? La lecture que nous venons d'esquisser a certes mis en évidence les nombreux parallélismes qui permettent de rattacher la *Magdeleine* de Leclercq aux épopées contemporaines dédiées à la sainte. Des rapprochements textuels évidents, dont témoignent certains des extraits retenus dans notre anthologie, soulignent même sa dette à l'endroit de Jean Balin. En revanche, l'ample paraphrase de la Passion qui occupe les chants II à VI répond sans conteste aux critères de l'élegie spirituelle. Le lien entre le destin de la Madeleine et le Sacrifice rédempteur n'a, on le sait, rien de gratuit. Dès lors, la combinaison des deux thèmes, voire des deux formes qu'ils engendrent, aurait pu s'effectuer sans porter préjudice à l'unité de l'ensemble. Sans doute une telle interaction exigeait-elle, pour être vraiment significative, une pénétration plus sûre du thème, et cela en particulier dans sa dimension théologique. L'habile et naïve élaboration de Leclercq n'aboutit qu'à juxtaposer l'épopée et la méditation spirituelle dans une alternance qui les rend prétexte l'une à l'autre.

CHARLES COTIN (1604-1682)

Poème sur la Magdeleine qui cherche Jesus Christ au Sepulchre,
Paris, Jacques Degast, 1635, in-4.
Aucun exemplaire de cette première édition n'a été conservé.

Ce poème a été réimprimé dans les
Poesies chrestiennes,
Paris, Pierre Le Petit, 1668, in-12, 199 p., p. 33-55.
Paris, Bibliothèque Nationale, Ye 7935 ; Rés. Ye 2174

Etudes

FAGUET, E. "Cotin", *Revue hebdomadaire des Cours et Conférences*,
V, décembre 1896, p. 145-166.

SAGE, P. "Charles Cotin",
Mélanges J. Saunier,
Lyon, Bibliothèque de la Faculté catholique des Lettres, vol. 3,
p. 197-208.

MORÇAY, R., SAGE, P. "L'abbé Cotin", *Le Préclassicisme*,
Paris, Del Duca, 1962, p. 188-191.

L'auteur du *Poème sur la Magdeleine* n'est pas encore l'"Hermite sans reproche" qu'affectionneront les habitués de l'Hôtel de Rambouillet et qui séduira la Grande Mademoiselle. Cette oeuvre précède en effet, avec la *Jerusalem desolée ou Meditations sur les Leçons de Tenebres* parue un an plus tôt, les écrits de la période mondaine. En 1635, le poète ne se confond pas davantage avec le satirique un peu brouillon, héros de querelles fameuses - avec Ménage, avec Boileau et Molière, surtout - qui, mieux que son oeuvre, lui assureront une sorte de postérité. *La Pastorale sacrée*, traduction du *Cantique des Cantiques* assortie d'un judicieux commentaire, clôt en 1662 la série des oeuvres chrétiennes qui, à en croire Pierre Sage, contiendraient en germe le meilleur Cotin : "L'auteur, adulé et satisfait, des plus piquantes énigmes et des plus jolis madrigaux du siècle a refoulé dans une ombre trop modeste le poète chrétien qu'il a été, et qui a eu ses beaux accents; il a sacrifié surtout le poète chrétien qu'il pouvait être"¹. Emile Faguet s'était toutefois montré moins affirmatif; reconnaissant à l'aumônier du Roi un sens certain de l'inspiration scripturaire, il déplorait le ton affecté de ses transpositions littéraires : "Cotin ne pouvait pas manquer de mettre des madrigaux dans la Bible"².

Si le jeune Cotin n'a pas encore la vaste érudition du futur académicien — Perrault le présentera comme un polyglotte familier de "l'Hebreu, [du] Siriaque et [de] toutes les langues Orientales"³ — on devine, tant dans ses propos liminaires que dans la conduite du sujet, un esprit curieux et bien documenté. Ce qui ne suffit probablement pas, du reste, à

1 Art. cit., p. 206.

2 Art. cit., p. 168.

3 *Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui regarde la poésie*, t. 3, Paris, Coignard, 1692, p. 257.

Ibid., p. 258 : "Monsieur l'Abbé Cotin sçavoit beaucoup [...], sçavoit le Grec en perfection; il auroit pu dire par coeur presque tout Platon et tout Homère".

garantir la réussite d'une oeuvre poétique. Goujet note courtoisement, à propos de la *Magdeleine* de Cotin, qu'elle "n'est pas la meilleure de ses pièces"⁴.

Encore que cette *Magdeleine au Sepulchre* ne corresponde pas à un poème héroïque au sens strict, c'est significativement à cette forme que se rapportent les considérations réunies en tête du recueil des oeuvres religieuses de Cotin. A vrai dire, cette brève dissertation intitulée *De la Poésie chrestienne*⁵ contient bien peu d'accents nouveaux, et ne fait guère que résumer les acquis majeurs d'un débat déjà ancien. Toute l'argumentation se réduit à un plaidoyer en faveur des muses chrétiennes, seules susceptibles de raviver l'inspiration défaillante des poètes. Non seulement les sujets chrétiens demeurent compatibles avec les préceptes d'Aristote et d'Horace, mais ils en réalisent plus parfaitement l'exigence puisque, comme l'a démontré le Tasse, leur merveilleux ne dément pas la vraisemblance. On reconnaît dans une telle affirmation les idées que défend à la même époque Desmarest de Saint-Sorlin⁶.

En outre, l'éloignement de l'Histoire sainte dans le temps favorise les fictions poétiques, allégoriques, les "machines" et les épisodes annexes. A cet égard, Cotin souligne la légitimité de ces ornements que condamne l'intransigeance sourcilieuse des théoriciens réformés. Au nombre des développements non canoniques, les allégories chrétiennes méritent une place de choix dans la mesure où elles tranchent avec les moralités discutables des auteurs profanes. Le monde n'est-il pas, sous toutes ses formes, manifestation de l'oeuvre divine ? C'est ce qu'ont démontré les Pères grecs voués à la poésie chrétienne, un Apollinaire, un Grégoire de Naziance, qui se sont adonnés sans scrupule au culte des belles-lettres. A leur exemple, Cotin va tenter dans son évocation de la Madeleine de "sanctifier l'usage des vers, dont l'abus n'a fait jusques ici que trop de coupables" (p. 25).

Voici l'auteur revenu à son point de départ, au terme d'un inventaire de lieux communs dont l'articulation n'est du reste pas toujours des plus limpides. A une nuance près, peut-être : si le paragraphe initial souligne la supériorité du poète chrétien, la conclusion de ce morceau liminaire ressemble davantage à une apologie du chrétien poète. Semblable glissement met en évidence la double motivation d'un plaidoyer qui s'intègre, chez Cotin, dans une réflexion plus générale sur les fondements de l'activité littéraire.

LA MAGDELEINE AU SEPULCHRE

L'oeuvre présente, sur près de six cents vers à rimes suivies, une série de variations sur le récit johannique de la Résurrection (Jn, 20, 1-19). Ainsi que le précise un rapide avant-propos, c'est essentiellement sous les traits de l'Amante abandonnée devant le tombeau vide qu'apparaîtra la Madeleine. Cette scène, reconnaît l'auteur, a servi de longue date de point de départ aux inventions des poètes. Et d'insister à nouveau : de telles fictions n'ont rien de répréhensible, puisqu'elles correspondent simplement à une expression différée de la vérité. La poétique des Psaumes sert en l'occurrence de garantie fiable.

La double invocation — aux Séraphins et à la duchesse de Montpensier — qui ouvre le poème met en valeur la figure du poète chrétien renonçant aux séductions empoisonnées du

4 *Bibliothèque française*, éd. cit., t. XVIII, p. 103.

5 Ed. cit., p. 1-30. Ce texte peut-être envisagé à bon droit comme une introduction à la *Magdeleine*, dans la mesure où l'*Imitation de Jeremie* qui fait suite à notre poème est elle-même assortie d'une préface.

6 Voir *infra*, p. 87.

monde pour prêter sa voix à l'Amante divine. Un premier tableau montre la Madeleine s'acheminant vers le Sépulcre. Bouleversée de douleur, assaillie par les mirages nocturnes, elle a peine à trouver sa route. Cette entrée en matière, dont la charge émotionnelle n'est pas niable, ne donne guère lieu cependant qu'à un exposé bavard dans lequel Cotin s'ingénie à caser tous les *topoi*, tous les effets conventionnels du genre héroïque. C'est en versificateur habile qu'il exploite, par exemple, le beau motif de la "blessure cosmique" consécutive à la mort du Christ⁷. Parvenue aux abords du tombeau, l'héroïne tombe de la stupéfaction en une douleur "insensible" qui la laisse pâmée, en proie à un état second. L'auteur met à profit cette passivité pour donner de la belle éplorée une description dont les effets plastiques ne survivent malheureusement pas à ses prétentions ou ses scrupules d'érudit. A chaque attitude de la Madeleine, à chaque expression de son visage correspond une "cause" empruntée le plus souvent à la longue tradition des commentaires spirituels de l'Écriture. Cette argumentation théologique imprègne pareillement l'apostrophe au Bien-Aimé disparu, que couronne une série d'imprécations contre les Juifs perfides. Comme chez Balin et ses successeurs, elles débouchent sur les tableaux parallèles de la dévastation de Jérusalem et du règne intégral du Christ. Mais cette anticipation un rien triomphaliste n'apaise guère la triste Madeleine qu'un retour à la réalité immédiate plonge dans un nouvel accès de désespoir. Le poète appelle alors sur elle l'Esprit-Saint consolateur, dont la venue précède l'apparition du Ressuscité. Paroxysme et dénouement du drame, la scène du *Noli me tangere* invite curieusement Cotin à l'exploration de voies nouvelles. Ecartant toute référence scripturaire précise, il s'attache à situer la rencontre pascalle dans un climat symbolique qui ne manque pas de beauté : la nature enfin éveillée reflète la splendeur du Christ dans le suspens d'une allégresse immobile; et c'est dans une illumination tout intérieure que la Madeleine reçoit, avec l'annonce de la Résurrection, la promesse de sa félicité éternelle.

En dépit de ses faiblesses et de ses fadeurs, le *Poème de la Magdeleine* n'a rien d'un échec total. Son auteur témoigne d'une sensibilité évidente, et même d'un certain génie de l'invention. Qualités qui expliquent au demeurant ses réussites dans les formes brèves. Cependant, incapable de soutenir l'effort d'un plus vaste projet, il commet trop souvent l'imprudence de substituer à une veine inégale les ressources de son esprit et de son savoir.

⁷ Cf. notamment les *Larmes de Saint Pierre*, v. 361 sq.

LOUIS LE LABOUREUR (? - 1679)

La Magdelaine Penitente, Poème divisé en cinq livres, précédé des *Sentimens de l'Auteur sur la Poesie chrestienne et prophane*.

Paris, Vve Jean Camusat, 1643, in-4, 10 f.- 79 -I p.

Paris, Bibliothèque Nationale, Ye 3351

Bibliothèque de l'Arsenal, 4 BL 3893

Etudes

On se contentera de mentionner ici la bonne et récente thèse de Jane Serumgard HARRISON, *Louis Le Laboureur. Transitions in French Literary Thought in the Seventeenth Century*, Princeton, 1982, qui réunit dans une mise au point détaillée toute la documentation que l'on possède sur cet auteur.

Bailli de Montmorency, Louis Le Laboureur appartient, par le biais de cette charge héréditaire, au cercle des Condé dont il épousera les vues politiques. Toutefois ce partisan de la Fronde, auteur de mazarinades, saura se rallier au pouvoir lorsque l'opportunité en sera devenue manifeste. Déjà sensible dans la *Magdelaine*, la célébration de la grandeur nationale domine l'argument de son *Charlemagne* (1664 -1666), épopée conçue à la gloire de la monarchie. Un état d'esprit analogue présidera, en 1667, aux *Avantages de la Langue françoise sur la Langue latine*, traité qui confirme le ralliement de son auteur au parti des Modernes, et qui seul lui vaudra un semblant de renommée posthume.

Sur le plan de l'esthétique littéraire, Le Laboureur se conforme avec la même souplesse à l'évolution du goût. Outre ses liens avec le cercle de Mlle de Scudéry, qui l'amènent à cultiver la veine galante (*Les Voyageurs inconnus*, 1655), l'approbation de Chapelain et l'amitié de Marolles l'encouragent à cultiver la "grande poésie" dans la tradition de Malherbe. Ainsi la *Magdelaine*, qui est sa première oeuvre d'envergure, manifeste un baroque déjà très contaminé par la doctrine malherbienne. Cependant, en dépit de ce parti pris de plus en plus marqué en faveur de l'élégance concise et de la régularité, le poète ne renoncera jamais totalement à l'esprit qui anime ses premiers essais¹.

Sentimens de l'Auteur sur la Poesie chrestienne et prophane

Comme la majorité des "magdaléniens" de son siècle, Le Laboureur entend vouer son oeuvre à la défense et illustration de la muse chrétienne. Si ses idées ne renouvellent pas substantiellement les propos de ses devanciers — en particulier Godeau et Arnaud d'Andilly, dont il se réclame explicitement —, il aime à les circonstancier, au gré d'anecdotes ou de métaphores apprêtées. D'où la relative ampleur de cette Préface qui "ne doit pas estre tant considérée, comme un membre appartenant seulement au petit corps de ce Poème, qu'elle doit estre reçüe comme une piece entiere, faite en faveur de toutes les Poesies Chrestiennes".

Le point de départ en est un regard désabusé sur la pléthore des écrivains du temps : en plus prolixe et plus pittoresque, ce "tout le monde écrit" annonce indirectement le "tout est dit" de La Bruyère. Une telle rage de se voir imprimé n'aurait en soi rien de préjudiciable, n'était l'uniforme vanité des matières traitées. Le Laboureur entreprend brièvement d'analyser cet état des lettres où les "sujets pieux et devots" ont la part congrue. Suivant

¹ Ces quelques indications ne prétendent pas résumer, et encore moins remplacer, l'analyse de J. S. Harrison, qui croit voir chez Le Laboureur la synthèse des courants divers et contradictoires de son temps.

un point de vue thématique, il distingue, entre la lyrique amoureuse et l'inspiration chrétienne, un "genre metoyen" dont la portée didactique et morale semble correspondre à la vocation de l'épopée historique. Mais cette figuration ternaire, conçue dans l'esprit de l'humanisme dévot, se réduit bientôt à l'opposition de ses pôles extrêmes, les séductions de la muse galante servant de contraste particulièrement expressif à la noble rigueur de sa rivale. A l'anathème qui frappe les poètes mondains, on reconnaît la prise de position très polémique de ce que l'on pourrait appeler, non sans quelque risque d'anachronisme, un auteur chrétien engagé. Peut-être convient-il cependant d'envisager avec nuance les motivations du combat. Tandis que, dans leur majorité, les champions de la bonne cause se bornent à pourfendre, à coups d'injures colorées, l'immoralité d'une inspiration licencieuse ou légère, la revendication de notre auteur laisse apparaître une réflexion bien plus sérieuse. Si les conteurs de fleurettes poétiques méritent, à ses yeux, d'être tancés, c'est sans doute moins en tant qu'empoisonneurs publics — pour reprendre une comparaison chère à l'époque — qu'en raison du peu de vertu de leur marchandise. On retrouve, en filigrane de cette condamnation, l'adage "instruire et plaire". Mais le second de ces mots d'ordre se voit ramifié en deux notions subtilement complémentaires :

Le but où doit tendre le vray Poëte est de *ravir* ; il ne fait que la moitié de son devoir s'il *delecte* simplement ; il faut qu'il fasse violence à l'esprit de son auditeur et qu'il le porte malgré luy jusqu'à l'admiration.

L'enjeu de la distinction dépasse le simple raffinement d'expression. En présentant la veine chrétienne comme la seule capable de répondre aux aspirations de l'esprit humain, Le Laboureur élargit une problématique souvent mesquine à la mesure d'une interrogation beaucoup plus féconde sur l'objet de la poésie. Proposer à un lecteur passible des violences du verbe les récréatives "amours de Lisandre et de Clorinde" n'équivaut-il pas à solliciter en lui les instincts d'une facilité méprisable ? N'est-ce pas retenir indéfiniment son âme captive, au détriment d'exigences plus secrètes qui demeureront inassouvies ? Toute cette argumentation, qui ne plaide du reste qu'incidemment en faveur des lettres chrétiennes, porte la marque d'une justesse d'esprit qu'encombre à peine quelques références un peu vagues à la doctrine platonicienne.

La suite est plus banale, qui décline le bonheur et la raison d'être du poète sacré, émule de David et enfant chéri des muses. Non seulement l'amour divin l'emporte en dignité sur l'amour sensuel, mais ses virtualités expressives se révèlent inépuisables : "Si le premier a des transports, l'autre a des extazes".

Les dernières pages introduisent plus directement au poème de la *Magdelaine*. La traditionnelle *captatio* s'affuble d'une métaphore dont l'allure familière confirme l'impression d'humour discret qui se dégageait déjà du paragraphe initial :

Je presche la penitence et je demeure en mon crime; [...] Je ressemble à ces tambours et à ces trompettes qui appellent les soldats au combat, et qui n'y vont pas, qui donnent du courage et ne sont pleins que de vent.

Qu'importe, la miséricorde divine dénouera le paradoxe, et les bonnes intentions du poète ne lui seront probablement pas comptées pour rien ! Pour ce qui est du récit proprement dit, l'auteur se borne à signaler et à justifier ses innovations.

Plus significative est à nos yeux une remarque finale, d'apparence anodine, et dont la modestie feinte pourrait recouvrir une allusion précise :

Je sçay bien que quelques Messieurs qui font aujourd'huy les petits Tirans en matière de vers, ne manqueront pas de trouver des fautes aux miens, soit pour la diction, soit pour le tour ou la cadence; je ne veux pas soustenir qu'il n'y en ait point, mais seulement je les prie de penser que la Poesie de mesme que la Musique a ses duretez affectées en bien des rencontres où elles sont necessaires, et que par hazard ils pourront bien appeller deffaut ce que d'autres, qui ne seront pas moins entendus qu'eux en ce mestier, qualifieront du nom de grace.

J. S. Harrison n'a certainement pas tort de reconnaître sous la silhouette de "Messieurs les petits Tirans" les tenants de la doctrine malherbienne². Or on sait que Le Laboureur optera lui-même assez rapidement en faveur d'une poétique de la mesure et de la norme. La revendication larvée de ces lignes, qui prolonge, tout en l'atténuant, celle d'une Marie de Gournay, trahirait-elle l'évolution inachevée du poète ? Mais elle pourrait également souligner cette part irréductible de l'esprit baroque qui, au fil de l'oeuvre, s'inscrit toujours en porte-à-faux face aux rigidités de la législation classique.

Sur le point de clore, Le Laboureur mentionne rapidement, comme par accident, les récentes remises en cause de la tradition provençale susceptibles d'infirmar la crédibilité de son oeuvre. L'allusion est d'actualité, puisque Jean de Launoy vient de faire paraître, en 1641, sa *Dissertatio de commentitio Lazari et Maximini, Magdalenae et Marthae in Provinciam appulsi*. En 1643, la controverse entre Launoy et ses adversaires (J. B. Guesnay, M. Jourdan, H. Bouche) bat son plein³. La désinvolture qu'affiche notre poète à cet égard — "la foy sied toujours mieux en ces choses, que ne fait la curiosité" — pourrait n'être qu'une façade. S'il n'a pas, pour protester contre le "dénicheur de saints" les mêmes raisons que ses confrères provençaux, la légende de la Sainte-Baume ne lui est nullement indifférente. Il y trouve l'assise d'une célébration patriotique indissociable, à ses yeux, de l'entreprise d'édification religieuse qu'est sa *Magdelaine*⁴. C'est pourquoi il s'ingénie, non sans arrière-pensée, à minimiser l'enjeu de ce qu'il appelle, par dérision, la "guerre Gigantesque [...] déclarée à tout le Monde Chrestien" par quelques boutefeux à la sagacité vaine.

L'*Advis au Lecteur*, enfin, relève plusieurs passages de l'oeuvre dont il faut se garder de mal interpréter les termes. Le langage de la poésie ne coïncide pas toujours, on le sait, avec celui des théologiens. Ce souci d'orthodoxie, poussé à la limite du scrupule, rappelle les conseils de prudence que Godeau, à la même époque, prodigue aux adeptes de la muse sacrée.

LA MAGDELAINE PENITENTE

Chacun des cinq livres de la *Magdelaine Penitente* présente une succession de sixains d'alexandrins dont la disposition, a a b c c b, renvoie au schéma le plus courant de la strophe malherbienne.

Livre I

Par le biais du procédé *in medias res*, le premier livre s'articule en deux volets fortement contrastés, tant dans leur propos que dans leur manière. Le tableau initial correspond au "sacrifice des ornements", épisode que, dans sa version la plus répandue, la légende place au sortir de la demeure du Pharisien. Délibérément statique, la description de la scène réserve une place de choix aux valeurs plastiques, répondant en cela à la requête de l'invocation :

² *Op. cit.*, p. 78-79.

³ Voir Faillon, *op. cit.*, t. 1, col. 337 sq.

⁴ Cf. la dédicace au Comte d'Alès, Gouverneur de Provence : "N'est-ce pas la Magdelaine qui la première a planté la Croix dans la Provence ? N'est-elle pas son Apostre ?"

O Ciel en ce besoin je reclame ton ayde,
 Donne moy les *pinceaux*, donne moy les *couleurs*,
 Apprens moy le secret d'*imiter la nature*
 Et de *peindre au vif* en ma sainte *peinture*
 Un remors, un soupir, des regrets et des pleurs (p. 2).

Cette attention portée au visuel, si caractéristique de certains poètes de la Madeleine, accuse la violence d'une expérience intérieure qui se répercute sur toute la nature, jusqu'à solliciter l'attention des puissances célestes. Mais le pathétique de la "sainte fureur" s'étirole assez vite, cédant le pas au langage rassis d'un stoïcisme de convention :

Rien n'est stable icy bas par un ordre supresme
 Le temps qui ronge tout se devore luy-mesme (p. 8).

Cependant la méditation pénitentielle impose à Madeleine le spectacle vivant de ses crimes, qui ramène avec lui les agréments du style descriptif. La mondanité de la Pécheresse, telle que la conçoit notre poète, s'apparente par la minutie du regard aux évocations de type "baroque". Mais Le Laboureur renonce à l'exhaustivité du programme quotidien pour n'en retenir que deux moments révélateurs. Une "Madeleine au miroir" d'abord, dont la coquetterie étudiée annonce curieusement une page célèbre de Marivaux⁵. A la faveur d'une métaphore filée, la courtisane apparaît ensuite brûlée des feux mêmes qu'elle a allumés. Incapable de soutenir davantage le spectacle de ses égarements, la Pénitente s'abandonne à l'Ange qui la conduit aux pieds du Christ.

Livre II

Le *leitmotiv* de l'exhortation au pécheur, qui prend ici la forme d'un plaidoyer en faveur de la confession non différée, ménage le cadre du livre suivant. Les diverses scènes évangéliques – onction de la Pécheresse, visite de Béthanie, résurrection de Lazare, onction de Béthanie – y font l'objet d'une série d'allusions ponctuelles. Mais la rapidité du trait, que justifie la familiarité de la matière, n'exclut pas le développement d'images topiques. Ainsi les émois de l'éros sacré, dont l'expression concise avive l'intensité :

Elle se jette aux pieds de son divin Sauveur;
 Son ame en les baisant sur ses levres s'embrasse;
 Son corps est immobile, il tombe dans l'extase. [...]
 Elle tient en ses bras l'infini dans un corps (p. 17).

Encore ce parti-pris de sobriété ne résiste-t-il guère aux suggestions de la fameuse scène que prolonge, sous les motifs rebattus du "medecin des ames" ou des "soleils vainqueurs", toute la série des figures hyperboliques et alambiquées chères à la tradition baroque. En dépit d'une option manifeste en faveur de la doctrine nouvelle, c'est bien souvent encore le principe de l' "admiration" qui préside à la conduite de cette oeuvre.

Livre III

Le troisième livre, qui recouvre la suite du récit évangélique, de la Passion à la Pentecôte, manifeste à nouveau cette double allégeance. A la profusion et aux redondances d'un Leclercq ou d'un Durant, Le Laboureur oppose l'économie d'un récit réduit à l'essentiel. Au dolorisme complaisant de ses prédécesseurs, il préfère presque toujours la suggestion de tours abstraits :

⁵ *Le Spectateur français*, I, *Journaux et Oeuvres diverses*, p. p. F. Deloffre et M. Gilot, Paris, Garnier, 1968, p. 117-118.

Ces Tigres ont sur luy tant pourmené leur rage
 Qu'il n'est place en son corps qui ne marque un outrage
 Et n'ait avec le sang signalé leur fureur :
 Enfin, pour m'exprimer, que sçauois-je plus dire,
 Sinon qu'il a souffert un si cruel martire,
 Que tout vray Dieu qu'il est il donne de l'horreur (p. 30).

Les constantes "baroques" ne sont pas éliminées pour autant, telle cette curieuse apostrophe des pieds du Crucifié à la Madeleine, qu'ils arrosent du Sang rédempteur⁶. Inopinés ou topiques, de tels "effets" demeurent néanmoins toujours subordonnés au cadre de la strophe. Et il reste que notre poète a élu lui-même la limitation d'une forme dont se serait mal accommodée la loquacité de ses devanciers.

Mais cet allant du récit, qui contraste si heureusement avec les attermoissements et les gloses sans fin, risque d'engendrer parfois certains déséquilibres. Ainsi la scène spécifiquement "magdalénienne" du *Noli me tangere*, dont la précipitation frise l'inconsistance. La disproportion est d'autant plus sensible que la rencontre pascalienne est immédiatement suivie d'une excroissance apocryphe. Madeleine y effectue un douloureux pèlerinage sur les lieux du Calvaire où elle prélève la terre ensanglantée. Il s'agit bien sûr, pour notre auteur, de confirmer le miracle de la Sainte Ampoule, attraction majeure de Saint-Maximin, qui garantissait par ailleurs l'authenticité de la vie provençale.

Dans un second temps, la nouvelle Apôtre joint ses plaintes à celles de la Vierge, en un curieux parallélisme que teinte une nuance de rivalité. Le Laboureur tenait manifestement à cette scène d'apparence toute gratuite, puisqu'il en souligne la véracité dans sa Préface, se réclamant de l'autorité de saint Jérôme.

L'Ascension et la Pentecôte se profilent enfin, au gré de deux stances allusives, comme la promesse d'une consolation.

Livre IV

Avec le quatrième Livre, qui décrit la traversée miraculeuse de Madeleine et de ses compagnons, Le Laboureur inaugure la conjonction des motivations patriotiques et religieuses qui régissent son poème. Aux délices de l'onde miraculeusement apaisée, il superpose l'intervention merveilleuse des anges, qui ornent le bateau avant d'entonner un hymne à la France. Célébration en forme de prophétie, qui sert de prétexte à l'évocation des grands moments de l'histoire nationale. Il ne reste plus à la frêle embarcation qu'à se hâter vers le destin glorieux qui attend ses passagers sur la côte provençale. Les détails topographiques de l'itinéraire marin suggèrent, grâce à une habile juxtaposition et à des effets soulignés de symétrie, l'expérience prodigieuse de la vitesse :

Des-jà la Palestine en l'air s'est effacée;
 Des-jà Cypre paraist, des-jà Cypre est passée;
 Rhode à grands pas accourt, Rhode à grands pas la suit;
 Crete de mesmes vient, Crete s'en va de mesme;
 Tout passe devant eux d'une vitesse extrême,
 Rien n'arreste, tout va, tout s'escoule, tout fuit (p. 57).

Livre V

La vie provençale, qui constitue le thème du dernier chant, est significativement introduite par un nouvel épisode merveilleux : l'Ange du Paradis terrestre raconte aux voyageurs la victoire du Christ sur les forces du mal et son avènement sur le trône céleste. Cette leçon de théologie en images tend à garantir, semble-t-il, les heureux résultats de la prédication que, sur les instances des messagers divins, Madeleine et ses compagnons entreprendront sitôt débarqués :

⁶ Voir *infra*, IX, p. 222, v. 7 sq.

[...] plantez la Croix en France,
Et la France après vous, par sa haute puissance
La fera provigner dans tout cet Univers (p. 64).

Si les épisodes légendaires invitent notre poète à multiplier les interventions du surnaturel, ce recours est rarement arbitraire. Paradoxalement, même, le climat miraculeux qui auréole le récit servira à assurer la crédibilité d'irrégularités, passées jusqu'alors inaperçues. Comment les Saints réussissent-ils, par exemple, à se faire entendre de leurs futures ouailles, sinon parce que l'Esprit de la Pentecôte continue de les vivifier, défiant l'obstacle des langues diverses ? Entreprise dans de telles conditions, l'évangélisation des Provençaux est achevée en moins de trois strophes, au bénéfice de la vie solitaire, dont le récit s'étend sur toute la fin du livre.

Cette mise en valeur coïncide, on le voit, avec le souci d'exalter en Madeleine à la fois une repentie exemplaire et une sainte française. Le Laboureur assortit du reste son évocation de quelques notes marginales, manifestement destinées à en accréditer le fondement historique. Tandis que la copieuse description des lieux ne renouvelle guère les données traditionnelles, le poète introduit deux circonstances originales dans son récit. La première n'outrepasse pas les bornes du fait divers prodigieux : Dieu envoie à Madeleine, incapable de graver le rocher de la Saint-Baume, un nuage d'argent qui lui sert d' "ascenseur" inopiné et assez maladroitement comique. L'apparition du Christ à la Pénitente constitue en revanche une innovation plus substantielle. Non seulement c'est lui qui annonce l'issue de la légende, mais encore sa présence focalise l'ambiguïté du désert. On a vu en effet les chantes de la Madeleine hésiter quant à la tonalité de ce dernier épisode : mortification, ou béatitude de l'âme contemplative ? Chez Le Laboureur, ces deux valeurs ne sont nullement exclusives. Bien plus, elles entrent comme composantes indissociables dans le concept paradoxal qui fonde le motif de la Pénitente amoureuse. Tout cela est certes virtuellement contenu dans la figure de la Madeleine, ainsi qu'on a eu l'occasion de le rappeler souvent. Mais ce texte propose une incarnation singulièrement dense du complexe délices et douleurs :

Si je souffre, ô mon Dieu, luy respond Magdelaine,
C'est de ne pouvoir pas souffrir aucune peine,
Car sans cesse mes sens trahissent mes desirs;
Ils savent convertir les douleurs en délices,
Et quand mes repentirs m'ordonnent des supplices,
Ces trompeurs aussi-tost les changent en plaisirs (p. 79).

L'admiration du Christ devant tant d'amour souligne le prix d'une bouleversante incohérence qui l'emporte de loin sur la prudence des âmes tièdes. Sans doute notre poète tenait-il là son sujet par le bon bout. Et peut-être eût-il cheminé assez avant dans le sillage de sa mystérieuse héroïne, s'il avait été moins soucieux de ponctuer sa démarche des bornes rassurantes d'une poétique conventionnelle.

Cette dernière réserve désigne approximativement l'envergure de Louis Le Laboureur. Si sa *Magdelaine* n'eut pas l'heur de plaire — *Charlemagne* ne sera guère plus prisé, et l'auteur s'en plaindra avec amertume —, c'est qu'il n'est pas parvenu à enfermer son inspiration dans le cadre d'une doctrine homogène. Hormis ces oscillations stylistiques peu goûtées de ses contemporains, il s'avère un bon artisan du vers à l'esprit judicieux et au goût plutôt sûr. C'est pourquoi, mieux qu'une autre, son oeuvre laisse pressentir, sans l'identifier toutefois, la carence qui compromet le retentissement de la littérature magdalénienne dans son ensemble. A défaut de cerner la nature de l'écueil, on sait du moins, après avoir lu la *Magdelaine Penitente*, que cet échec ne ressortit pas uniquement à l'impéritie ou à l'extravagance des poètes.

ANTOINE GODEAU (1605-1672)

Les Larmes de la Magdeleine, in *Poësies Chrestiennes*,
Paris, Vve Camusat et Pierre Le Petit, 1646, in-12, 52 p. - 4 f. - 516 p.; p. 405-408.

²Paris, Le Petit, 1654, in-12.

Paris, Bibliothèque Nationale, Ye 8021

³*Poësies Chrestiennes et Morales*, Paris, Le Petit, 1660-1663, 3 vol. , in-12.

Paris, Bibliothèque Nationale, Ye 8018 et 8022

La Sainte Baume, in *Poësies Chrestiennes*, 1646, p. 409-413.

La Sainte-Baume, poème. *Les Larmes de la Magdeleine*, élégie,
p. p. X. Deidier, Marseille, J. Clappier, 1866.

Discours de la Poësie chrestienne, in *Oeuvres Chrestiennes*,
Paris, Jean Camusat, 1633, in-12.

Paris, Bibliothèque Nationale, Ye 8019

²1633 in-8, ³1635 in-12, ⁴1639 in-12, ⁵1644 in-12.

Discours sur les Ouvrages contenus en ce Volume, in *Oeuvres Chrestiennes, Seconde Partie*,

Paris, J. Camusat, 1641, in-8, 46 + 263 + 109 p. - 2 f.

²Vve Camusat, 1644, in-12, ³Vve Camusat et Pierre Le Petit, 1646, in-12.

Repris sous une forme amplifiée en tête des *Poësies Chrestiennes* de 1646 et sq. (voir *supra*), chaque édition apportant ses variantes.

Voir également :

Les Tableaux de la Pénitence, Avec figures,

Paris, A. Courbé, 1654. Nombreuses rééditions jusqu'au XVIII^e siècle.

Paris, Bibliothèque Nationale, D 5638

"Sainte Magdeleine dans son Rocher, vulgairement appelé la Sainte Baume", tableau XXI.

Saint Paul. Poème chrestien,

Paris, P. Le Petit, 1654, in-12, 8f. - 178 p.

²1655, in-8, ³1664, in-12.

Etudes

On trouvera une bibliographie très complète des oeuvres de Godeau ainsi que des études qui lui sont consacrées dans :

Antoine Godeau. De la Galanterie à la Sainteté, Actes des
Journées de Grasse, 21-24 avril 1972, p. p. Yves Giraud,
Paris, Klincksieck, 1975.

Au nombre des communications réunies dans ce volume, on retiendra principalement, pour notre sujet :

GIRAUD, Y.

"«Nain de Julie» et homme de Dieu : pour un portrait d'Antoine Godeau", p. 11-46.

ZUBER, R.

"Godeau critique littéraire", p. 133-149.

(Cette étude inclut un appendice qui précise avec beaucoup de clarté les rapports entre les diverses versions du *Discours sur la Poésie chrestienne*.)

CHAUVEAU, J.-P.

"Godeau et le poème héroïque", p. 319-337.

L'évêque de Grasse fit une première fois le pèlerinage de la Sainte-Baume en 1637, alors qu'il allait prendre possession de son diocèse. Il fut manifestement impressionné par les lieux. Sa correspondance porte l'empreinte des émotions vives qui reparaîtront dans ses poèmes sur la Madeleine¹. Une telle expérience suffit-elle à expliquer l'intérêt que voue Godeau à la Pénitente solitaire ? Une lecture attentive des oeuvres d'inspiration magdalénienne suggère à cette dévotion un fondement moins accidentel : tout, dans ces textes, converge en une méditation sur le repentir. En un certain sens, la Madeleine de Godeau ne présente qu'une analogie superficielle avec la majorité de ses pittoresques contemporaines. Le regard que projette sur elle son créateur relève davantage de la théologie que de l'approche psychologique. Théologie morale, et pastorale tout aussi bien.

Si, dans les réformes qu'il impose à son diocèse, Godeau manifeste son allégeance à un certain élitisme post-tridentin, on peut en dire autant du contenu de ses écrits spirituels. Ceux-ci proposent de la vie chrétienne une image rien moins qu'édulcorée. Les victoires de la grâce n'y surviennent qu'au terme de combats violents et douloureux contre les puissances du mal. La corruption de l'homme déchu habite certaines pages² avec une insistance qui pourrait surprendre chez un écrivain dont on a par ailleurs célébré l'enjouement naturel et l'affable charité. Cette accumulation des valeurs sombres est-elle d'essence purement rhétorique ? Faut-il y voir un des effets de la déviation doctrinale récemment mise en lumière par Jean Delumeau ?³ Il n'en reste pas moins que l'exigence de la conversion figure, aux yeux de Godeau, comme l'articulation fondamentale de l'expérience chrétienne. En témoigne particulièrement son choix de saint Paul comme figure centrale d'un poème héroïque. Or la parenté qui unit Marie-Madeleine et l'Apôtre ne fait aucun doute : chez l'un et l'autre, la vocation missionnaire prend sa source dans une métanie fulgurante. Comme saint Paul, Madeleine illumine de son exemple la démarche de fidèles timorés en même temps qu'elle sert de référence à une théologie de la Rédemption.

De fait, les pièces que nous avons retenues n'entrent pas sans quelque artifice dans la catégorie de la poésie héroïque, cela d'autant que les *Larmes de la Magdeleine* sont même explicitement désignées par leur auteur comme une élégie. Cependant, l'apologie de l'inspiration chrétienne prend chez Godeau un relief susceptible d'autoriser sa présence au milieu des chantes de la Madeleine épique. Le *Discours de la Poésie chrestienne*, préface remaniée au fur et à mesure que voient le jour les recueils auxquels elle sert d'introduction, résume l'essentiel de sa doctrine⁴. Il convient d'y joindre l'*Epître à Monsieur d'Andilly sur ses Oeuvres chrestiennes*⁵, considérée à juste titre par Y. Giraud comme une sorte d'art poétique chrétien, et dans laquelle la trop facile antinomie entre inspiration profane et sacrée s'enrichit d'une réflexion partiellement renouvelée sur la

¹ Voir Y. Giraud, "Admirable séjour d'horreur et de plaisir", art. cit., p. 208 sq.

² Voir entre autres exemples les *Stances pour un Penitent*, *Poésies chrestiennes*, 1646, p. 432-436.

³ *Le Pêché et la Peur*, op. cit., passim.

⁴ Nous nous fondons sur la version remaniée de ce texte, telle qu'elle figure en tête des *Poésies chrestiennes* de 1646. Nos citations sont empruntées à l'édition de 1654, année de la publication de *Saint Paul*.

⁵ *Poésies chrestiennes*, 1646, p. 423-427.

responsabilité des poètes. Enfin, la préface de *Saint Paul* révèle un esprit très au fait de toutes les théories relatives au genre épique.

Il semble que l'évolution spirituelle de Godeau ne soit pas sans lien avec ses vues sur la pratique des belles-lettres. On pressent chez lui un besoin non tant de se justifier que de se situer comme poète et homme d'Eglise. Bien rares sont sans doute les écrits théoriques de cette époque qui font un usage aussi régulier de la première personne.

Tout en se réjouissant des récents progrès de la Muse chrétienne, l'auteur met en garde contre un optimisme exagéré qui sous-estimerait l'ambiguïté de la poésie, "ou extrêmement utile, ou extrêmement dangereuse"⁶. D'où l'exigence de la rappeler à ses origines célestes en la mettant au service du sacré : "qu'Athenes et Rome, Idolâtres, cedent à Hierusalem la Sainte"⁷. Le projet paraît d'autant moins utopique que les ressources de l'Ecriture Sainte valent amplement celles de la fable antique : "je soustiens que les Poètes Grecs et Latins n'ont rien de si fort, de si magnifique, que le Livre de Job, les Pseaumes, et Isaye entre les Prophetes, n'egalent ou ne surpassent"⁸. Cette dernière assertion s'autorise de l'expérience de l'ecclésiastique familier du répertoire sacré.

Cependant, ramener la poésie à sa vocation chrétienne implique, sous l'angle inverse, une reconnaissance, sinon une restauration de sa dignité. On sait la méfiance des clercs à l'endroit d'un art considéré dans le meilleur des cas comme l'essence même de la frivolité. Le poète Godeau se réclamera en la circonstance des grandes figures de la littérature chrétienne des premiers siècles, un Grégoire de Naziance, un Paulin de Nole, un Fortunat, qui l'ont précédé et dans la carrière poétique et dans l'épiscopat. L'abbé Cotin se souviendra de ces prestigieuses cautions⁹.

Pour ce qui est du poème héroïque, Godeau se montrera plus intransigeant que la majorité de ses pairs, restreignant le choix du sujet à des sources exclusivement scripturaires. S'il se conforme, dans la réalisation de *Saint Paul*, aux règles et aux options stylistiques traditionnelles, insistant au besoin dans sa préface sur la valeur déterminante de critères formels pour le traitement d'un thème épique, il ne subordonne pas moins ces considérations à la dimension apologétique et didactique de l'oeuvre¹⁰. A bien l'entendre, ce plaidoyer en faveur de la poésie religieuse ne se démarque guère, quant au fond, des pieuses protestations que nous avons pu enregistrer ailleurs. C'est avant tout par leur tonalité que ces propos échappent à la niaiserie sentencieuse ou effarouchée dans laquelle versent irrémédiablement des esprits moins habiles. Toutefois, ni sa vaste culture ni la pondération de son intelligence ne réussissent à écarter Godeau de l'ornière où s'enliseront longtemps encore tous les essais visant à préciser les rapports entre la littérature et la foi chrétienne. Il appartient trop à son époque pour dépasser la perspective qui associe automatiquement l'inspiration religieuse à une thématique ou à un sujet sacré.

LES LARMES DE SAINTE MAGDELAINE - Elegie

Cette pièce peut se définir comme une déploration de la mort du Christ, très proche dans sa tonalité de la manière des poètes héroïques. Ceux-ci ont en effet souvent traité avec beaucoup d'emphase le motif du *planctus* qui précède la révélation pascalle. Les rives du Jourdain où se lamente Madeleine servent de décor plus symbolique que pittoresque, puisque ces lieux ont été témoins de l'apostolat et des miracles de celui qui gît maintenant

⁶ Ed. cit., p. 12.

⁷ Ed. cit., p. 13.

⁸ Ed. cit., p. 14.

⁹ Voir *supra*, p. 56.

¹⁰ Voir J.-P. Chauveau, art. cit., p. 321 sq.

au sépulcre. La douleur de l'Amante s'exprime en une série d'imprécations contre les assassins du Christ, prélude à un retour sur soi dont l'amertume se fait un rien complaisante :

Empoisonne ta playe, aigris tes déplaisirs,
Et ne permets jamais les regrets à ma bouche
S'ils doivent apaiser la douleur qui te touche.

Le rappel de la Passion à travers l'évocation doloriste du Christ en croix réunit quelques touches vigoureusement suggestives. Véritable "blason" du Défiguré, qui sert de point d'ancrage à une longue apostrophe aux Anges : que n'ont-ils délivré leur Seigneur des tourments qui l'assaillaient!

La conclusion du poème relève moins de la nécessité d'alléger cette pesante atmosphère par une note d'espérance, que d'une vision théologique précise. Méditer sur la Passion du Christ n'a de sens que dans la mesure où le fidèle en découvre la signification cachée. Il est donc logique de placer l'apparent désastre sous le signe d'une paradoxale victoire. Dans une telle optique, le je de la Madeleine se réduit à celui de l'âme dévote, ce qui contribue à priver sa personnalité de tout relief, à la réserve de quelques outrances de langage au demeurant conventionnelles.

Il est pour le moins curieux de constater que notre héroïne résiste rarement aux schèmes de la "méditation nocturne"¹¹ qui absorbe toutes les virtualités de sa figure. Loin de s'expliquer comme un projet délibéré des auteurs, ce phénomène manifeste peut-être surtout l'emprise d'une pratique dévotionnelle sur leur conscience créatrice.

LA SAINTE BAUME

Le poème de la *Sainte Baume* trouve dans le vingt-et-unième *Tableau de la Penitence* une sorte de doublet en prose qui témoigne de l'intérêt de Godeau pour la vocation pénitentielle de la sainte. Si les dimensions du texte demeurent sensiblement les mêmes que celles de la pièce précédente, la palette thématique en est beaucoup plus variée. Parallèlement, la composition du morceau révèle une indéniable maîtrise dans l'art des transitions expressives ou des juxtapositions éloquentes.

En guise d'introduction, l'auteur évoque la marche d'approche qui conduit au célèbre pèlerinage. Il traverse d'abord la plaine attrayante et colorée, dont les contours répondent à la topique familière du *locus amoenus*. Le spectacle des saints lieux bénéficie ainsi du contraste qui en souligne l'aridité et en valorise le pittoresque. Toute cette description se voit dominée par l'oxymore latent de l' "agréable effroy". En effet, le concept de nature sauvage réunit deux pôles contradictoires : les menaces naturelles y symbolisent d'une part la colère divine; d'autre part, la solitude en garantit la dimension sacrée. Le rocher apparaît à cet égard comme le négatif du paysage champêtre, toile de fond coutumière des scènes pastorales. L'apparition de la Pécheresse provoque une nouvelle rupture dialectique "valorisante" : toute la beauté terrifiante de la Baume n'a de prix qu'en regard de la Pénitente qu'elle abrite. Ainsi, comme dans le *Tableau de la Penitence*, c'est par échelons successifs que l'on accède au cœur du poème. Mais tandis que le *Tableau* définit des zones d'approche toujours plus étroitement circonscrites, suivant la perspective de la mise en abyme, la *Sainte Baume* procède par degrés ascendants qui reproduisent l'escalade du pèlerin.

A ce premier mouvement succède un regard rétrospectif projetant sur l'image de la Solitaire contrite les divers moments de sa quête spirituelle. Les écarts de la mondaine qui

¹¹ Voir T. Cave, *Devotional Poetry*, op. cit., p. 38-48.

"prenant etoit prise" offrent un parallèle évocateur à sa composition présente. D'autres épisodes moins significatifs de la légende, tels la traversée de la Méditerranée ou les ravissements célestes de la contemplative, ne sont mentionnés que par préterition. Ce silence à l'endroit de l'anecdote montre bien tout ce qui sépare Godeau des magdaléniens de la génération précédente. Les quelques allusions qu'il maintient dans son poème n'ont pour but que de ménager une nouvelle rupture susceptible de mettre en lumière, dans la Pénitente pleurant ses fautes, l'essence de sa méditation. La progression mentale qui accompagne le chemin du pèlerin réussit donc, par un mouvement d'exclusion / inclusion, à cerner très exactement le sujet et à l'exprimer dans toute sa profondeur. De même que le paysage de la Sainte-Baume contient, en les dépassant, les terres riantes qu'il a fallu traverser pour y parvenir, de même la Pénitente est enrichie de toutes les nuances de la figure qu'elle réussit néanmoins à dominer. Cette orientation privilégie nettement l'aspect de la conversion, toujours primordial aux yeux de Godeau, lequel semble beaucoup moins acquis à l'expérience purement contemplative.

C'est donc sur cette image de l' "ensevelie vivante" que se recueille le poète arrivé au seuil de la grotte. Il la voit, conformément à l'iconographie contemporaine, prosternée devant la croix, plongée dans un interminable examen de conscience au fil duquel reparaissent tous les motifs de la Rédemption. S'y ajoute une sorte de justification psychologique de la mortification, conçue comme le substitut de la vengeance que Dieu, dans sa miséricorde, épargne au pécheur :

S'il veut, par sa bonté, m'affranchir du supplice,
Dois-je pas, en souffrant, contenter sa Justice ?

Ce développement à dominante rationnelle et théologique s'estompe dans une nouvelle évocation du Rocher, dont le relief sévère et la masse oppressante reflètent les affres de la démarche pénitentielle. La *conformitas loci* autorise de nouvelles variations sur le doux-amer de la vie solitaire qui, à l'instar de son décor, est marquée du signe de l'ambiguïté : les épreuves auxquelles consent la Pécheresse repentie sont à la fois son tourment et son bien.

Sur le monologue de la Madeleine, le poète calque son propre discours, où la méditation cède progressivement à un exposé sur le Jugement divin et les fins dernières. Une fois de plus, la conversion apparaît liée à une interprétation très rigoureuse du salut. La menace des peines éternelles est mieux qu'esquissée dans une exhortation toute pénétrée des accents du *dies irae*. On devine, derrière le pèlerin, le pasteur zélé, soucieux d'enseigner et d'admonester.

Rompant avec ce ton didactique, le dernier mouvement du texte met en scène l'auteur sur le point de quitter le sanctuaire. Son esprit y demeure, qui saura l'inciter en toute circonstance à mépriser les plaisirs du monde, dont l'énumération rend du reste un son bien innocent : chant de bergers, fleurs, fruits. Sans doute s'agit-il avant tout de renouer, à travers ces motifs, avec l'atmosphère initiale du poème, et de souligner du même coup l'exigence d'un continuel renoncement.

JEAN DE BUSSIÈRES (1607-1678)

La Sainte Baume, Poème,
in *Les Descriptions poétiques*, p. 215-231
Lyon, Jean Baptiste Devenet, 1649, in-4, 238 p.
Paris, Bibliothèque Nationale, Yc 1208
Soleure, Kantonsbibliothek, QB 794***

"Il n'y a ni style, ni poésie, souvent même ni exactitude dans les rimes" note l'abbé Goujet à propos des *Descriptions poétiques*¹. Comme la majorité de ses contemporains, Jean de Bussièrès fait aujourd'hui l'objet, grâce à la découverte du baroque littéraire, d'une appréciation beaucoup plus favorable. Jean Rousset le cite, aux côtés de Martial de Brives et de Pierre Le Moyne, comme un évocateur sensible de la vision fugitive et de l'inconstante illusion². En dépit de cette réhabilitation partielle, on attend encore une étude d'ensemble sur ce jésuite lyonnais dont la vaste production littéraire reste presque entièrement ignorée. En parcourant la Bibliographie de Sommervogel³, l'on s'avise en effet que les *Descriptions poétiques* ne constituent guère qu'une récréation occasionnelle dans un monument littéraire dont l'ampleur égale l'austère dignité. Entré dans la Compagnie en 1631, Jean de Bussièrès ne paraît pas s'être soustrait aux responsabilités qui lui furent confiées. Ses fonctions de recteur à Mâcon, puis de maître des novices à Lyon, n'ont toutefois pas dû empiéter exagérément sur ses travaux.

L'essentiel de son effort, Bussièrès l'a consacré à des recherches historiques. Ses *Flosculi Historiarum*⁴, recueil d'anecdotes utiles et édifiantes, connurent d'innombrables rééditions jusqu'au début du XVIII^e siècle. Il en procura lui-même une traduction française⁵, tandis qu'un de ses confrères adaptait l'oeuvre en espagnol. Mais ce florilège n'était sans doute qu'un avant-goût d'une entreprise plus prestigieuse, l'*Historia franca* (1661), dont la matière s'étend de Pharamond à Louis XIV. D'autres ouvrages sont demeurés à l'état de manuscrits, dont les titres laissent entrevoir un esprit ouvert à des centres d'intérêt variés : de l'*Histoire de l'Eglise et des Martyrs du Japon* à l'*Historia Americana* demeurée inachevée, en passant par une *Histoire de l'Espagne*, les sujets abordés se rattachent tous plus ou moins, il est vrai, à l'apostolat des Jésuites. Jean de Bussièrès mettra plus directement encore son érudition au service de la Compagnie en rédigeant les biographies de saint Ignace (1670) et de saint François-Xavier (1671).

L'attention qu'il voue par priorité à l'histoire explique la vocation héroïque du poète. Ses deux épopées latines retiennent significativement des épisodes empruntés à l'histoire moderne. *De Rhea liberata* (1650) évoque la résistance de l'Ile de Ré, en 1627, contre l'attaque des troupes anglaises. Le *Scanderbegus* (1656) est dominé par la figure de l'Albanais George Castriot (+ 1467), que ses victoires répétées sur les Turcs assimilaient à un héros légendaire. La vie de Scanderbeg de Barlesio, *De vita et moribus G. Castrioti*, publiée à Strasbourg en 1537, avait été traduite en français en 1597 par J. de Lavardin.

La mise en valeur d'événements ou de héros propres à soulever l'enthousiasme n'exclut pas, chez notre auteur, des préoccupations d'ordre plus technique. On en veut pour preuve la *Dissertatio de Descriptionibus in Poëmata Epico* qui accompagne le *Scanderbegus*. Par ailleurs, J. de Bussièrès a laissé divers manuscrits consacrés à des questions analogues, dont une série d'*Essais de Rhétorique pratique*.

¹ Bibliothèque française, éd. cit., t. XVIII, p. 14.

² *La Littérature de l'Age baroque en France*, op. cit., p. 131-132 et passim.

³ C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, Schepens; Paris, Picard, 1890-1932, t. II, col. 457-464.

⁴ Lyon, Devenet, 1649. Voir *ibid.*, col. 457-459.

⁵ *Le Parterre historique ou l'abbregé de l'Histoire universelle*, Lyon, Girin, 1667.

Il faut enfin considérer chez notre auteur le religieux attentif à encourager les pratiques dévotionnelles : s'il présente ses *Méditations ou Considerations chrestiennes pour tous les jours de l'Année* (1669-1677, 5 vol.) comme une simple adaptation du P. Alvarez de Paz, il conviendra en cours de publication de l'étendue de ses apports personnels.

LA SAINTE BAUME

Les quelque trois cents alexandrins de la *Sainte Baume* précèdent d'autres évocations beaucoup plus brèves de saints et de saintes, qui constituent une manière d'appendice aux *Descriptions poétiques*. Ces textes n'entretiennent qu'un rapport assez lâche avec l'ouvrage principal, où la collection des curiosités naturelles fournit, au-delà de croquis émerveillés, les points de départ d'une "élévation à Dieu". Sans doute la *Sainte Baume* ménage-t-elle également une place de choix à la peinture de l'autel sacré et des éléments singuliers qui l'environnent. Mais on y chercherait en vain ce regard littéralement enchanté par son objet qui, indépendamment des allégories édifiantes, projette au coeur des *Descriptions* l'allégresse d'une célébration sans arrière-pensée. En dépit de sa destination explicite, chaque tableau y relève en effet d'une délicieuse gratuité. A l'inverse, les images qu'engendre la figure de la Madeleine visent moins, dans leur succession serrée, à séduire la fantaisie qu'à alimenter les ressources de l'esprit : l'intelligence du concept prime sur l'euphorie de la vision.

Conformément au titre de son poème, Bussièrès s'en tient à une mise en scène de la Pénitente solitaire; cependant, par l'artifice de la plongée rétrospective, il parvient à réunir dans un espace restreint les principales composantes de la figure. On admirera l'économie d'une disposition qui non seulement réussit à tout intégrer, mais s'ingénie encore à favoriser entre les diverses parties du poème toute une série d'éclairages réciproques. Le récit s'engage avec la traversée miraculeuse, l'arrivée à Marseille et la retraite de Madeleine. Une ample description de la montagne, puis de la grotte, débouche ensuite sur la prière de la sainte qui, dans une vision extatique, revit les grands moments de son destin. L'onction de la pécheresse, les lamentations au pied de la croix, les émois de l'amante abandonnée et l'apparition du matin de Pâques font ainsi tour à tour l'objet d'esquisses habilement allusives.

Si les dimensions de l'oeuvre interdisent d'en faire un poème héroïque, la familiarité de l'auteur avec les divers procédés du genre s'y avère partout manifeste. La double invocation à la caverne sainte et à l'Esprit consolateur s'inscrit parfaitement dans les normes de l'exorde épique. La clause du merveilleux trouve une incarnation particulièrement saillante dans l'épisode de la mer apaisée, où le démon se mue vainement en lame de fond pour tenter d'ébranler la bienveillance de l'onde. L'arrivée à Marseille fournit au poète l'occasion d'une apostrophe pompeuse où les accents prophétiques se fondent dans l'abondance des périphrases. Enfin, les méditations de la Madeleine dans sa grotte illustrent de manière patente le fameux procédé *in medias res*. N'y a-t-il pas là suffisamment d'indices pour faire de la *Sainte Baume* l'équivalent d'un fragment épique, quand ce ne serait pas d'un poème héroïque en miniature ?

Une telle définition risquerait néanmoins de trahir la portée de cet opusculé, dans la mesure où elle en élude l'aspect le plus remarquable. S'il s'était borné aux recettes de la tradition et aux acquis de son expérience, Bussièrès aurait sans doute introduit le passé de son héroïne par le biais d'une conscience chargée de remords intempestifs. La solution était très acceptable et même, comme on l'a vu, des plus courantes. Son inspiration le guide significativement vers d'autres voies : ce n'est pas au gré de ses souvenirs que la Solitaire renoue avec sa vie antérieure, mais à travers une expérience née de l'oraison. Le disciple de saint Ignace l'emporte en cet endroit sur le poète rompu aux pratiques d'un genre. Car selon toute évidence, c'est à l'inspiration des *Exercices spirituels* que ce regard rétrospectif doit son pouvoir d'actualisation. L'énoncé statique des événements connus

fait ainsi place à un renouvellement du vécu qui estompe à dessein les perspectives du temps et de l'espace. Ainsi par exemple la désolation de l'amante esseulée devant le tombeau vide se lit à la fois comme une unité narrative clairement circonscrite et comme une épreuve constante de l'ermite en proie au doute, sans que soit jamais résolue cette féconde tension entre le passé et le présent. On devine d'emblée tout ce que cette orientation ajoute à ce Tableau de la Solitaire, dont la plupart des magdaléniens parviennent si malaisément à percevoir l'essence. Si la Madeleine est amenée ainsi à revivre sans cesse son passé, ce n'est plus dans la perspective d'une componction stérile et vaguement masochiste. L'inscription de l'événement au coeur de la vie contemplative en révèle au contraire la signification latente. Le désespoir d'une âme abandonnée ou l'éblouissement du bonheur recouvré sont alors bien plus que les alternances ponctuelles d'une vie incertaine. Seul le recul d'une méditation active est à même d'en exprimer les saveurs essentielles. Aux lassantes antithèses entre la courtisane et la pénitente en guenilles, Jean de Bussièrès oppose une vision autrement plus riche qui, sous l'angle d'une mystique de l'attente, rappelle le paradoxe du salut présent et toujours à venir.

Il ne faudrait pas pour autant surestimer la valeur de cet essai poétique. Si Bussièrès l'emporte indéniablement, par la conception profonde de son sujet, sur la majorité de ses pairs, il n'évite pas plus qu'eux l'enlèvement des poncifs et l'embarras des formules trop ingénieuses. A telles enseignes qu'une lecture rapide risque fort d'ignorer son apport spécifique. Il est significatif, par exemple, que l'intuition proprement théologique qui couronne le poème ait recours, pour s'exprimer, au registre merveilleux de l'apparition divine. Bien que sa formation et sa personnalité créatrice l'engagent à regarder plus loin que la plupart des chantres dévots de la Madeleine, Jean de Bussièrès n'en demeure pas moins, lui aussi, prisonnier de l'anecdote.

Jean-Louis Barthélemy, en religion :
PIERRE DE SAINT-LOUIS (1626-1677 ?)

La Magdeleine au Désert de la Sainte Baume en Provence, Poème spirituel et chrétien,
Lyon, J. Grégoire, 1668, in-12, 10 f. - 212 p., fig.
Paris, Bibliothèque Nationale, Ye. 7564
Lyon, Bibliothèque Municipale, 811.569

La Madelaine au désert de la Sainte Baume en Provence, Poème spirituel et chrétien,
Lyon, J.-B. et N. Deville, 1694, in-12, 10 f. - 214 p., fig.
Paris, Bibliothèque Nationale, Ye. 7596 et 7567

La Madelaine au Désert de la Sainte Baume en Provence, Poème spirituel et chrétien,
Lyon, J.-B. et N. Deville, 1700, in-12, 12 f. - 214 p.¹

La Magdeleine au Désert de la Sainte Baume,
in *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers*,
p. p. B. de La Monnoye,
La Haye (Paris), Van Lom, P. Gosse et Albers, 1714, 2 vol. in-8.
Paris, Bibliothèque Nationale, Z 20205 et 23322

Etudes

- GOUJET *Bibliothèque françoise*, éd. cit., t. XVII, p. 259-269.
- GAUTIER, TH. *Les Grotesques*, Paris, Desessart, 1844, 2 vol.
Nous citons d'après l'éd. de Cecilia Rizza, Fasano, Schena -
Paris, Nizet, 1985.
- SAYCE, R. A. *The French Biblical Epic in the XVIIth Century*,
Oxford, Clarendon Press, 1955.
- CHAILLOU, M. "Pierre de Saint-Louis : *La Magdeleine*",
N.R.F., 345, 1981, p. 185-192.

De tous les chants épiques de la Madeleine, Pierre de Saint-Louis est le moins oublié, pour ne pas dire le plus tristement célèbre. On réunirait aisément une collection des sarcasmes qu'inspira ce carme un peu trop amateur d'anagrammes et d'autres jongleries verbales.

Les principaux éléments de sa biographie ont été recueillis par un chanoine de Nîmes, Nicolas Folard, qui tenait son information d'un certain Père Golier, ami intime de l'auteur et carme comme lui. Goujet résumera la notice de Folard, parue dans le *Mercur de France* de juillet 1750², en soulignant à plaisir les anecdotes qui justifient son ironie. Natif de Valréas, Jean-Louis Barthélemy fit son éducation chez les carmes. Avant d'entrer lui-même en religion, il fut fiancé, semble-t-il, à une jeune Magdeleine dont la mort prématurée aurait décidé en quelque sorte de sa double vocation. Après des études de théologie à Aix, il entra au couvent des Aygalades, près de Marseille, où il conçut les

¹ Selon Brunet, cette édition comprendrait à la fois des exemplaires datés de Lyon et de Paris (*Manuel du Libraire*, III, col. 1187).

² La notice de Folard a été reproduite en tête de l'édition de l'*Eliade*, Aix, Pontier, 1827.

projets simultanés de deux poèmes héroïques chrétiens, la *Magdeleine* et l'*Eliade*³. De si vastes entreprises mirent plusieurs années à voir le jour, d'autant que leur auteur avait une réputation de perfectionnisme que ne dément pas l'astucieux signolage de ses vers. Lorsque la *Magdeleine au Désert* fut imprimée à Lyon, ce ne fut pas sans réticences de la part des supérieurs de notre religieux, entre temps promu régent du collège des carmes de Saint-Marcellin en Dauphiné. Le Père de Saint-Louis consacra à sa seconde épopée les quelques années qui lui restaient à vivre. Il fut emporté vers 1677 par une hydropisie.

Si la *Magdeleine au Désert* connut un destin moins obscur que ses pareilles, elle le doit singulièrement à l'irrespect de lecteurs caustiques qui l'érigèrent en monument du mauvais goût. C'est en guise de divertissement que La Monnoye retient dans son *Recueil* ce "chef-d'oeuvre de pieuse extravagance", dont il assimile l'auteur à l'un des héros des *Visionnaires*. Dans sa *Manière de bien penser dans les Ouvrages de l'Esprit* (1687), le Père Bouhours ne fut guère plus tendre qui, par la voix de son Eudoxe, reproche au carme toute une série de comparaisons particulièrement excentriques⁴. C'est en vain que Philanthe, défenseur du langage fleuri, fait valoir la spécificité d'un poème "au-dessus des règles" et "qui ne laisse pas d'avoir son prix". Au dialogue suivant, le Père de Saint-Louis voit un de ses vers rapproché du fameux poignard rougissant de Théophile, ce qui n'a jamais été un compliment⁵.

L'appréciation la plus souvent alléguée est évidemment celle de Théophile Gautier, auquel le carme provençal doit, bien plus qu'à La Monnoye ou à Goujet, sa petite célébrité. En raison même de ses formules fulgurantes et de ses paradoxes colorés, le quatrième chapitre des *Grotesques* n'est du reste pas des plus aisés à élucider. Au-delà d'une raillerie plus tapageuse que malfaisante, l'on perçoit la fascination qu'exerce sur Gautier cette oeuvre jugée monstrueuse. Le Père de Saint-Louis, qu'il ne s'agit aucunement de réhabiliter et à peine de redécouvrir, n'en constitue pas moins, par l'apparente irresponsabilité de ses audaces, un étonnant défi à toute création poétique :

Tel qu'il est, c'est-à-dire le poète du monde qui a eu le goût le plus monstrueusement dépravé qu'il se puisse voir, il est très-intéressant à lire pour les artistes : c'est une étude curieuse et qui sert à faire toucher du doigt le point d'intersection où le génie tourne à la folie, et comment les meilleures qualités deviennent des défauts en étant poussées à l'excès⁶.

Or cette proximité déclarée du génie et de la folie invite à se laisser tant soit peu entraîner à la duplicité de son jeu. La description des monstruosité de la *Magdeleine au Désert* se combine, chez l'auteur des *Grotesques*, avec de curieuses métaphores filées, dont la tonalité délibérément fébrile pourrait agir comme une manière de repartie :

Les parenthèses filandreuses se pendent avec leurs doubles crochets au tronc de chaque phrase, comme des plantes grimpantes avec leurs vrilles. [...] Chaque mot vous tire la langue, vous fait la moue et vous regarde avec des yeux de basilic, et, jusqu'aux simples particules, tout y a l'air louche ou venimeux⁷.

Bien moins passionnés seront les propos de Remy de Gourmont, qui relève paradoxalement les sources folkloriques d'un auteur réputé si plein d'artifice⁸. Ces

³ L'un et l'autre sujets s'expliquent par l'appartenance de l'auteur à l'ordre des carmes, qui vénère dans Elie son fondateur et dans la Madeleine un modèle achevé de la vie érémitique.

⁴ Nous citons d'après l'édition de Paris, Poirion, 1743, p. 150-151.

Il est intéressant de noter que Bouhours ne mentionne qu'indirectement l'auteur de la *Magdeleine au Désert*, attestant ainsi la rapide notoriété de l'oeuvre.

⁵ Ed. cit., p. 372.

⁶ Ed. cit., p. 173.

⁷ *Ibid.*, p. 187.

⁸ "La Légende de Sainte Madeleine", *Revue Indépendante*, XVI, 47, 1890, p. 301-302.

considérations marquent l'avènement d'une critique qui songera moins à s'étonner qu'à comprendre. A cet égard, l'ouvrage de R. A. Sayce propose diverses pistes intéressantes, encore que son objet amène le critique à prendre en compte l'*Eliade* plutôt que la *Magdeleine*. A l'en croire, l'excentricité manifeste du bon carme n'explique pas seule les bizarreries de son oeuvre. Celle-ci doit non seulement à l'imagination populaire, qui parsème la matière biblique de digressions gratuites, mais elle est aussi tributaire d'un arrière-plan théologique orienté vers la propagande⁹. Par ailleurs, Pierre de Saint-Louis représenterait, avec Guillaume Du Bartas, Christofle de Gamon et Marie de Puech, une tradition typiquement méridionale où la poésie héroïque se caractériserait à la fois par l'ampleur et la diversité de l'invention et l'absence de toute contrainte¹⁰.

Cette approche détachée ne conduit pas nécessairement au panégyrique, est-il besoin de le préciser. A défaut néanmoins de célébrer en Pierre de Saint-Louis un auteur de choix, on remet en cause les critères étriqués de ses premiers détracteurs. Ainsi Michel Chaillou dénonce-t-il, dans une trop brève notice, "leur esprit travaillé des démons du bon goût"¹¹. Mais le regard qu'il porte sur la *Magdeleine au Désert* reste ambigu, camouflant ses incertitudes sous une série de formules assez anodines. Dès l'instant où l'on écarte une attitude de rejet pur et simple, les excès de notre carme s'avèrent difficiles à évaluer. Qui sait s'il ne finira pas par procurer à notre fin de siècle, si ardente à traquer les secrets de l'écriture, une manière de cas d'école ?

Suivant l'usage, le poème de la *Magdeleine au Désert* se voit précédé d'une suite de hors-d'oeuvre, assez insipides en l'occurrence : dédicace flagorneuse, en prose et en vers, à Gabrielle de Lévi; *excusatio* au lecteur, dans laquelle l'auteur compare sa production au croassement d'un corbeau assez téméraire pour se mêler aux "tons mélodieux et ravissants de tant de Cygnes inimitables, qui chantent si doucement sur les bords de la Seine"; enfin, la théorie des petites pièces laudatives, toutes signées par quelque frère en religion, attestant par là-même la réputation bien confinée du poète. Pour étoffer la gamme de ces poésies liminaires, le Père de Saint-Louis y va de ses propres inventions, multipliant les sonnets, les quatrains et surtout les anagrammes dont il avait fait de longue date sa spécialité. En vérité, rien ne mériterait l'attention dans ces premières pages si conformes aux habitudes de l'époque, n'était cette intervention insolite de l'auteur qui annonce à la fois son goût pour les *nugae* et sa frivole dextérité.

LA MAGDELEINE AU DESERT DE LA SAINTE BAUME

Livre I

Le livre premier se borne à déployer la matière d'un exorde. L'exposé du sujet y est rendu par le biais d'une double évocation : celle, toute statique, de l' "Amante transie" dans sa retraite et, plus dynamique, celle de la "grande Penitente" dont l'auteur esquisse à traits rapides la destinée. De même, le schéma de l'invocation se trouve multiplié au gré de cinq destinataires parallèles : les anges, la sainte, Phoebus, les artistes et la nature. Enfin, la disposition de la matière s'ébauche à partir d'un retour à la grotte érémitique où la

⁹ *Op. cit.*, p. 137.

¹⁰ *Ibid.*, p. 248.

¹¹ *Art. cit.*, p. 186.

Madeleine contemple sa vie liée à celle du Christ comme une séquence de mystères joyeux et douloureux. Ce long travail de la mémoire, qui revêt l'insistance d'une quête, finit par engendrer une certaine confusion du cadre. On ne sait plus guère, au terme de ce premier chant, si l'on est dans le jardin de la Résurrection ou dans la retraite provençale. Transcendant toute démarcation du temps et de l'espace, l'apparition du Christ récompense l'attente de la Solitaire, qu'il laisse à la fois inquiète, mortifiée et ravie¹².

Tout est annoncé, tout est presque déjà dit dans ces quinze pages initiales où l'auteur cède d'emblée aux attraites de l'amplification. Non seulement il ne procède que par reprises et variations, mais il ne réussit à préciser son sujet qu'en le dégageant de tout ce qu'il n'est pas. Cette rhétorique de l'exclusion, lieu des plus libres digressions, favorise une tendance au bavardage qui ne fait l'économie d'aucun *topos*. Du rejet de l'inspiration pétrarquaisante à l'énumération des merveilles de la nature, en passant par la surenchère des comparaisons impropres à qualifier les perfections de l'héroïne, Pierre de Saint-Louis aligne ses vers, bien résolu à ne jamais faire à son lecteur la grâce d'un détail.

Livre II

C'est la Sainte-Baume également qui sert de cadre au second livre, marquant une certaine exclusivité dans l'accentuation du thème, bien typique du reste de la seconde moitié du XVII^e siècle. Les composantes de ce tableau de la Pénitente répondent aux normes du genre : allongée sur la pierre dure, vêtue de ses seuls cheveux, Madeleine partage sa méditation entre un crâne et un crucifix. La description renvoie exactement à la figure que les historiens de l'art désignent comme la Madeleine "fermée"¹³. Cette représentation, caractéristique de la période classique, favorise incontestablement la donnée pénitentielle. C'est d'ailleurs bien ainsi que l'entend le carme des Aygalades, qui se montre pourtant incapable d'adapter à un tel esprit le ton de ses vers. Par une bizarre ironie de sa destinée poétique, l'image de la Solitaire prostrée déclenche les insondables ressources de son artificieux génie. Il semble que l'on n'ait jamais donné aussi mal à propos dans l'art du calembour. Voici, exemple parmi d'autres, la docile écolière de la Croix, "encyclopédie" de toutes les vertus :

Ce qui la fait trembler pour son GRAMMÉRIEN,
C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,
Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,
Et qu'ACTIF comme il est, aussi bien qu'excessif,
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF (p. 19).

Et l'auteur de poursuivre cette élégante jonglerie l'espace de quatre pages pour aboutir, au fil de toutes les disciplines, à la théologie :

Ne direz vous donc pas, après un si bel ACTE,
Qu'estant si bien aprise, elle est *Théodidacte* ? (p. 22)

On aime à croire que les talents du Père Pierre l'incitaient au moins à amuser les novices pendant la récréation. Ce n'est pas tout. Si l'oraison de la Pénitente se limite à des antithèses spécieuses ou à des métaphores inopinées — tels ces yeux mués en

[...] Acqueducs, pour faire deux fontaines
Qui, coulant des fourneaux, seront des PYROCRENES (p. 25) —,

¹² A cet égard, Pierre de Saint-Louis serait à rapprocher de Jean de Bussièrès (voir *supra*, p. 73), s'il ne cédait pas trop unilatéralement à la dimension psychologique des rapports du Christ et de la sainte.

¹³ Voir F. Bardou, art. cit., p. 285.

si la contemplation du Livre de Dieu ne fait guère qu'enchéir sur une perception baroque de l'univers, le poète "extravagant" refait surface à la fin du livre, dans un long dialogue de la sainte avec l'écho :

Dy moy doncques, Echô, serai-je ici long-temps ?
(Écoutez-moy, Rochers, et toy, mon Antre, entends,)
Trente ans (p. 35).

On reconnaît dans ce jeu apparemment bien candide qui se prolonge sur plus de cinq pages une variante de la rime couronnée pratiquée par les Rhétoriciens. Au-delà de ce parallélisme ponctuel, il conviendrait peut-être de se demander s'il n'existe pas, entre notre carme et les poètes de la fin du XVe siècle, un rapport de filiation plus vaste. Vue sous cet angle, sa manière ne se déduirait plus simplement de quelque fâcheuse propension à l'équilibrisme. On dépasserait de la sorte l'écueil du "goût" qui ne peut que compromettre l'approche de son oeuvre¹⁴.

Livre III

Le troisième livre est dominé, lui aussi, par l'ermite de la Sainte-Baume, que l'auteur cite en exemple aux femmes de moeurs légères. Le Tableau de la Pénitente lui sert en fait de point de départ pour un véritable sermon contre les vanités, pas très différent dans son essence de ceux que prononçaient, deux siècles plus tôt, les Menot et les Maillard. Cet archaïsme tient particulièrement à la forme du réquisitoire — comme ses devanciers, le carme détaille à la mesure de son indignation les charmes fallacieux de la coquette —, mais surtout à l'esprit qui l'anime. Alors que la Madeleine pécheresse et pénitente tend à symboliser, pour la spiritualité du XVIIIe siècle, la prise de conscience individuelle de la faiblesse humaine, Pierre de Saint-Louis l'utilise largement encore comme prétexte à admonester autrui. S'il s'attarde une nouvelle fois à l'évocation de la sainte dans son antre, c'est pour convier les mondaines à l'y rejoindre, et à considérer dans les mortifications qu'elle s'inflige l'antidote nécessaire à leurs coupables divertissements :

Venez donc jusqu'icy faire un pèlerinage,
Et quittez pour jamais vôte libertinage,
PÉCHERESSES, et vous, mondaines, approchez
Pour faire pénitence et pleurer vos péchez.
Quand on veut proprement nettoyer une sale,
(Avant que de balier, ce qui la rendoit sale)
On l'arrose, on la motuille, on y jette de l'eau,
De même devez vous de celle du cerveau
Humecter vôte coeur et vôte conscience,
Pour en ôter l'ordure, en toute diligence,
Avecque le balay de la contrition (p. 50).

C'est bien la manière d'une prédication moralisante qui transparait dans ce recours aux métaphores familières et percutantes¹⁵.

¹⁴ Parmi les exemples plus proches de notre poète, retenons celui d'André Mage de Fiefmelin, qui utilise cette manière d'échos dans sa tragédie de *Jephthé* (*La Polymnie*, Poitiers, s. d. [1601], p. 43 sq.). On rapprochera par ailleurs ce passage de la technique que développent au début du XVIIIe siècle les musiciens italiens. Voir Th. Kroyer, "Dialog und Echo in der alten Chormusik", *Jahrbuch der Musikbibliothek Peters für 1909*, Leipzig, 1910, p. 13-31. Pierre de Saint-Louis fait également usage de ce procédé dans l'*Eliade*. (Voir Sayce, *op. cit.*, p. 209.)

¹⁵ Les sources de Pierre de Saint-Louis pourraient n'être pas très différentes de celles qu'utilisent les prédicateurs de la première partie du siècle : *thesauri*, recueils d'emblèmes ou d'*exempla*. Il partage en outre avec eux un goût marqué pour les rapprochements inattendus, les formules surprenantes et autres "doctes merveilles" (voir Bayley, *op. cit.*, ch. 4, p. 72 sq.). Enfin, l'élaboration factice de ses vers pourrait encourir les reproches fréquemment adressés aux "allambiqueurs et esplucheurs de mots et de syllabes" et

Livre IV

On ne saurait cependant suivre les traces de Madeleine sans être au fait de son histoire. C'est elle-même qui se chargera de la raconter à ses frivoles hôtes dans la longue prosopopée qui constitue le quatrième livre. L'autoportrait de la jeune libertine, entourée de galants avides de ses oeilades meurtrières ne fait que calquer les modèles antérieurs. Au pétrarquisme de circonstance, le singulier religieux ne peut évidemment s'empêcher d'adjoindre quelques ingrédients de son cru :

En vîtes-vous jamais une plus misérable,
Réduite en un état qui fût plus déplorable,
Quand on ne parloit plus que de la MADELON,
Et que la Renommée en joïtoit au balon (p. 57).

Cependant, c'est au "linge reblanchy", au "miroir deroüillé", en un mot à la Madeleine repentie de faire oublier ses débuts désastreux. Les oburgations de Marthe tiennent une place non négligeable dans le récit de la conversion, confirmant ainsi l'allégeance de Saint-Louis à la tradition médiévale. Qui plus est, le "piège" de la grande sœur, décrivant à sa cadette les charmes tout terrestres du Sauveur, fonctionne à merveille. La courtisane se rend donc en ronflant équipage au temple où Jésus, qui vient de monter en chaire, la transperce de son premier regard. L'habituel sacrifice des vanités mondaines donne prise à un nouvel assaut de subtilités, tandis que les scènes évangéliques — onction de la Pénitente, entretiens de Béthanie, résurrection de Lazare, montée au Calvaire et apparition pascalle — se succèdent très rapidement. Il en va de même de la légende provençale, que Saint-Louis se réserve de développer ailleurs. Par ses allures d'ébauche, cette seconde partie de la prosopopée semble faire double emploi avec la "division" de l'exorde. On ne peut s'empêcher de voir, dans un tel procédé, l'indice d'une composition impulsive.

C'est en renouvelant ses exhortations aux pécheresses que Madeleine achève son récit : si elles ne se sentent pas la force de la suivre jusqu'au cœur de sa solitude, elles trouveront accueil dans un couvent de Repenties :

Prenez pour vôtre Amant le même que j'épouse,
Et n'appréhendez pas de me rendre jalouse,
Ny tant d'autres encor, que tient ce GRAND SEIGNEUR
Dans ses saintes prisons, ou vieux serrails d'honneur :
C'est là que vous serez toutes SULTANES REYNES,
Et que vous regnerez comme des Souveraines;
Il vous en donnera bien-tôt la qualité,
Adjustant SA HAUTESSE à votre humilité (p. 73).

Livre V

Multipliant les variations et les jeux stylistiques sur les thèmes de la conversion et de l'onction, le livre cinquième n'est qu'une amplification, sans impact sur l'économie du récit. La destruction des atours, qui en constitue le premier pôle thématique, avait pourtant déjà fait l'objet d'une exploitation minutieuse. Par un défi analogue peut-être à la *Gageure*

aux "harangueurs trop mignons" que stigmatisait, parmi d'autres, l'auteur anonyme du *Predicateur* (Paris, J. Camusat, 1638, p. 85 et 89). Voir également le traité d'Antoine de Laval, *Des Predicateurs qui affectent de bien dire*, 1621, cité par Bayley, *Sermons of the French Baroque (1600-1650)*, New-York et Londres, Garland, 1983, p. 69. Il ne serait peut-être pas inopportun non plus de rapprocher certains aspects du Père de Saint-Louis de la prédication populaire. Mais ce domaine, il est vrai, demeure encore mal connu. (Voir B. Dompnier, "Le Missionnaire et son public. Contribution à l'étude de la prédication populaire", *La Prédication au XVII^e siècle*, Journées Bossuet, Dijon, 1977, p. p. Th. Goyet et J. P. Collinet, Paris, Nizet, 1980, p. 105-128.)

de son contemporain Brébeuf¹⁶, notre carme revient à plaisir sur la "belle colère" de sa convertie. Au gré d'une métaphore filée, celle-ci s'assimile à l'Alchimiste dans la mesure où, de "rien", c'est-à-dire de l'anéantissement de ses parures, elle fait son or, ayant trouvé en Jésus-Christ sa pierre philosophale :

De sorte qu'on peut voir la vaine Courtisane
Devenuë à l'instant excellente Artisane,
Qui travaille si-bien en son coeur, son fourneau,
Qu'elle en est toute en feu, qu'elle en est toute en eau,
Et jusques à ce point qu'elle veut se résoudre
A fondre toute en pleurs, en s'y faisant résoudre,
Et puis avec un ART, de tous le plus subtil,
FIXER, mais sur son corps, son ESPRIT VOLATIL (p. 79).

L'onction de la courtisane devenue mendiante donne lieu à une glose systématique où, à la manière de certains commentateurs médiévaux, Pierre de Saint-Louis porte successivement son regard sur les cheveux et les larmes de son héroïne. Il demeure toutefois très étranger à l'esprit de la glose spirituelle, qui ne retient dans les attributs de la scène que le point de départ d'une spéculation en profondeur. Chez lui, la description superficielle l'emporte, qu'alimentent les ressources affadies du registre galant. Les comparaisons hyperboliques accumulées autour du motif des larmes confinent au burlesque. Tour à tour muée en éponge, en cascade et en mare, la dolente Madeleine devient le théâtre où s'affrontent l'amertume du remords et l'ardeur de l'amour.

Tout verse pour éteindre un tel embrasement,
Et ce beau POT AU FEU fait tout le lavement (p. 84).

Ce naufrage débouche inévitablement sur l'image de la navigation que rejoint le *topos* du vaisseau à la recherche de son port. Toute la fin du livre se résume à une série de parallèles, rapprochant arbitrairement la sainte de toutes sortes d'héroïnes de l'histoire et de la mythologie. Seul vestige du récit des évangiles, l'hypocrite protestation de Judas, qui ne donne du reste lieu qu'à quelques mots d'esprit :

Aussi mérite-t-il, faisant ainsi la bête,
Que son maistre le tance et lui lave la tête,
Quand celle-cy lui lave et lui baise les pieds (p. 90).

Livre VI

Le sixième livre, dont on pourrait classer l'argument sous la rubrique *varia*, marque une sorte de pause dans le déroulement de la narration. Notre carme est-il à bout de souffle ? Ou s'avise-t-il, n'étant qu'à mi-parcours, de distribuer plus parcimonieusement sa matière ? De toute manière, la pratique de l'amplification lui est un expédient toujours bienvenu. Après une allusion au miracle de l'Agneau, apparu en rêve au pape Clément pour lui révéler la source de la Saint-Baume¹⁷, Saint-Louis reprend la liste de ses parallèles, projetant le destin de la Madeleine tantôt sur la parabole du fils prodigue — elle devient alors "nôtre PORCHERE" ! — tantôt sur la conversion de la courtisane Phryné. Et parce qu'on ne peut tout de même pas vivoter indéfiniment sur le même schéma, Pierre de Saint-Louis modifie légèrement sa perspective, opposant l'"art d'aimer" de la sainte à la perfide influence d'Ovide. Suit un avertissement aux jeunes gens, qui feront bien

¹⁶ *La Gageure ou Cent-cinquante épigrammes et madrigaux contre les femmes fardées*, in *Poésies diverses*, 1658.

¹⁷ Ce trait ne semble pas répertorié dans le fonds des légendes anciennes. Voir Faillon, *op. cit.*, I, col. 954.

d'ignorer ce poète néfaste qu'Auguste eut de bonnes raisons d'exiler. A l'école de Madeleine, ils apprendront à préférer la "muette éloquence" de la vertu aux éclats trompeurs de la vaine rhétorique. L'auteur ne croyait pas si bien dire.

Livre VII

C'est le *topos* de l'Héliotrope qui introduit, au début du livre VII, les diverses "stations" de la Madeleine dans le sillage de son Maître. De toutes les péripécies traditionnellement rattachées à son sujet, le poète retient en premier lieu la résurrection de Lazare, qui l'invite à un copieux développement de la paronomase "l'amour" et "la mort". Pour caractériser le débat entre les deux hôtes de Béthanie, il choisit plus judicieusement de paraphraser le *Cantique*. La douleur de Madeleine au pied de la croix ainsi que ses lamentations funèbres puisent de nombreuses formules dans la tradition cléricalle : couronne sanglante transformée en roses, emblème du pélican, arbre de la croix etc. Pour épancher plus librement sa peine, la disciple orpheline se réfugie aux bords du Jourdain, détail qui pourrait être un souvenir de Godeau. Sa longue complainte s'achève sur une apostrophe aux filles de Sion, qu'alimente la paraphrase du Psaume 136 : *Super flumina Babylonis*

Livre VIII

Conformément au schéma de la *vita*, le huitième livre ménage la transition entre la Madeleine évangélique et l'Apôtre de la Provence. En contraste avec le long deuil du chant précédent, la révélation pascalle se réduit à une mention succincte, où l'émotion des retrouvailles verse très tôt dans les fadaïses. Le rappel des persécutions infligées aux premiers chrétiens sert uniquement d'articulation narrative, débouchant sur la fameuse peinture de la traversée miraculeuse, page obligée de tous les magdaléniens. Saint-Louis s'en tire aussi bien qu'un autre. Sa marine, qui traduit une honnête facture, doit peut-être au *Moyse* de Saint-Amant le détail des poissons contemplant le visage de Madeleine à travers le "flottant et liquide miroir".

L'arrivée à Marseille justifie la veine patriotique propre aux poèmes héroïques de la seconde moitié du siècle. Toutefois cette célébration pourrait bien avoir un fondement plus restreint. En effet, c'est aux Aygalades que, suivant une tradition locale, notre carme situe la première retraite de Madeleine, Aygalades où la vénérera bientôt Louis IX en partance pour la Terre-Sainte. L'événement vaut d'être commenté pendant deux pages¹⁸. L'installation de l'ermite dans sa grotte est précédée du récit de son combat avec la Tarasque dont le poète, en bon Provençal, narre la légende jusqu'à son terme. Aux menaces du monstre se substituent, plus périlleuses sans doute, les insinuations tentatrices du monde : long discours, suivi d'un débat stichomythique qui voit évidemment le triomphe de la Solitaire. Le démon à la "voix de *Crocodile*" ne perdra plus sa peine face à une vertu aussi inébranlable que le rocher qui l'abrite.

Livre IX

Une invocation à la muse Uranie relance, au début du livre IX, la dynamique du poème, tandis que l'auteur avoue son impuissance à suivre sa Madeleine sur des routes

¹⁸ Une tradition abusive voulait en effet que le couvent des Aygalades ait été fondé par saint Louis. Les religieux prétendaient également être les gardiens de l'ermitage primitif de la Madeleine, ainsi que le rapporte le P. Philippe de la Sainte-Trinité, dans ses notes de pèlerinage (1666) : "Sanctus Ludovicus rediens exprima sua expeditione de Terra Sancta in Galliam sex secum adduxit Carmelitas, quorum aliquos Massiliae reliquit qui conventum Aquilatensem ad tria millaria contruxerunt in loco celebri propter mansionem S. Mariae Magdalenae in caverna quae nunc intra ecclesiam videtur, in qua traditur aliquot menses mansisse, denique recessit ad insignem illam speluncam, toto orbe celeberrimam, ubi usque ad mortem perseveravit. Distat a Massilia septem leucis et vocatur communiter Sanctam Balmam". Cité par Antoine Marie de la Présentation, o. c. d., *Le Carmel en France*, Toulouse, 1938, t. IV, p. 75.

inconnues, et à la célébrer dans des hauteurs inaccessibles. C'est donc par le biais d'une prétérition que sera introduit le triomphe de la sainte, portée au ciel par les anges en un "Carrosse mystique". Le matériau verbal de ce tableau — voiles, draperies, nuées d'or et d'argent — en fait l'équivalent d'une assomption baroque. Tel est le cadre des sept élévations quotidiennes. Conformément à la tradition consignée par Jacques de Voragine, le Père de Saint-Louis y greffe la description des heures canoniques qui constituera l'essentiel de ce livre.

Chaque office se définit par la paraphrase plus ou moins développée des psaumes qui la constituent. En outre, les hymnes de Laudes, des Vêpres et des Complies se voient transcrites en sizains ou en quatrains d'heptasyllabes. Le poète s'applique à cerner les atmosphères contrastées de ces liturgies en les intégrant à la progression du jour. Chaque évocation s'accompagne de la vision glorieuse de Madeleine et de sa suite ailée, de manière à maintenir entre l'amplification et son point de départ un rapport de coordination sensible.

Livre X

Les trois derniers livres vont ménager à l'amplification une place plus importante encore. Cela s'explique aisément, du moment que la matière propre au sujet est quasiment arrivée à épuisement. Or le Père de Saint-Louis tient, semble-t-il, à respecter dans son oeuvre ce nombre douze, dont l'*Enéide* reste l'illustration la plus prestigieuse. Sans se laisser décontenancer par la minceur de sa réserve, il mènera hardiment son oeuvre à chef, à grands renforts de redites et de digressions.

Le livre X en donne la preuve, dont le propos théorique est une lamentation sur la mort de la sainte. Cependant, même si la nature entière s'y associe, avec le détail des quatre éléments, des végétaux et des animaux, la déploration ne saurait se poursuivre indéfiniment. Par un curieux revirement, Pierre de Saint-Louis va donc rejoindre le terrain toujours accueillant de l'exhortation aux pécheurs. Puisque la mort a réduit en cendres le corps de Madeleine, il n'est plus que d'en faire bon usage ...

Venez ici, mortels, de qui l'ame souillée
A besoin d'être en tout et lavée et mouillée,
Faites une lessive auprès de ce tombeau
Qui fournira la cendre, et vos yeux toute l'eau :
Elle sera sans doute aussi blanche que bonne,
Si la Contrition la frote et la savonne,
Quand pour Dieu seulement, et la nuit et le jour,
Vous la ferez couler au feu de son Amour (p. 167).

S'ensuit la théorie des pénitents dont chacun reçoit, au tombeau de la Madeleine, la leçon qui lui convient : les souverains y apprendront l'humilité, les capitaines et les soldats y méditeront sur la mort qui toujours les menace; les avares y reconnaîtront le vrai trésor; les coquettes s'y aviseront de la vanité des fards; les amateurs de duels s'initieront au véritable combat et les muguets verront changer l'objet de leurs ardeurs. Une dernière comparaison, qui fait de la Madeleine mourante une nouvelle incarnation du Phénix, prélude à l'apothéose du livre XI.

Livre XI

Pour son chant triomphal, le Père de Saint-Louis reprend partiellement le canevas de la plainte funèbre dont il inverse le signe. Une fois de plus, toute la nature s'unit au choeur des Séraphins, dans l'expression de la plus pure allégresse. Madeleine traverse les sphères célestes dont chaque divinité, de Mercure à Saturne, l'honore à sa façon. Aux portes du ciel, le Christ accueille celle qui l'hébergea dans sa demeure de Béthanie. Mais comme l'absolu du bonheur ne se révèle pas une source d'inspiration inépuisable, notre poète revient assez tôt à la "seconde Terre Sainte", dont le charme sauvage favorise sa

contemplation. Une nouvelle apostrophe aux pécheurs introduit l'évocation des pèlerins royaux qui vinrent honorer à la Sainte-Baume l'"illustre Prosélyte". C'est encore l'image de la belle Pénitente qui sert d'appui à la longue digression finale, où s'accumulent les métaphores saugrenues d'un pétrarquisme dégénéré.

Livre XII

Le dernier chant est celui des adieux. Peut-être le Père de Saint-Louis emprunte-t-il à Godeau certains éléments de cette mise en scène du poète pèlerin :

Adieu donc, Sainte BAUME, adieu belle Forest,
Où mon ame a trouvé tout ce qu'elle espérait,
Beau séjour du repos, retraite du silence,
Ne souffriez-vous jamais du fer de la violence;
Que, comme les passez, les siècles à venir
Ne se puissent lasser de vous voir et bénir (p. 194).

L'ultime évocation du sanctuaire donne lieu à un ton élégiaque qui s'assortit d'un sens très aigu de la nature. Sur le chemin du retour, le pieux carme fait halte au couvent de Saint-Maximin dont il résume hâtivement l'histoire. Un calembour suffira en guise de compliment d'usage à ses confrères dominicains :

Si les Pécheurs ont dû la voir, la regarder,
Les Prescheurs devoient bien l'avoir et la garder;
Enfin, si les Pécheurs ont eu leur Pécheresse,
Les Prescheurs devoient bien avoir leur Prescheresse (p. 200).

Les reliques de la Madeleine — Sainte Ampoule, "*Noli me tangere*", tête et chevelure intactes — fournissent l'occasion de quelques élans de piété poétique, avant l'accord final, dont la finaude platitude compense bien tardivement les boursoufflures du reste de l'oeuvre :

Ayant pour cette fin reçu quelque assistance,
Je concluray la Piece avec cette Sentence :
Que ce n'est pas le tout (pour à Dieu nous unir)
D'avoir bien commencé, mais il faut bien finir (p. 207).

Porter sur ce poème un jugement d'ensemble, c'est s'exposer à relever, après d'autres, l'originalité irritante ou comique du religieux des Aygalades. On peut s'exercer à ce jeu, avec plus ou moins d'adresse ou de causticité, mais il est clair qu'une telle approche condamne au piétinement. Reste évidemment à savoir si le "cas" Saint-Louis mérite mieux que des bons mots. Sans doute sa manière répond-elle bien peu aux critères habituels de la poésie religieuse. Dès lors il se voit plus qu'un autre exposé aux suspensions de lecteurs qu'il ne réussit guère qu'à amuser un moment. Tout incline à ne voir en lui qu'un phénomène marginal, sans portée significative.

L'aspect le plus perturbant de cette *Magdeleine au Désert* réside dans la discordance entre la piété du projet et le tour apparemment badin de la mise en oeuvre. Toutefois le paradoxe ne doit pas faire illusion. Certes, si les auteurs des autres magdaliades cèdent eux aussi aux sirènes de l'inspiration galante, aucun d'entre eux ne verse comme lui dans la galéjade systématique. Néanmoins, avant que de suspecter la piété grand-guignolesque de notre carme, il convient de souligner tout ce qui l'apparente à d'autres formes de la littérature religieuse de l'époque. Nous avons relevé la part des exhortations qui, dans sa *Magdeleine*, excède nettement tout ce que l'on a pu rencontrer ailleurs. N'est-ce pas là un

indice des rapports qu'entretient cette oeuvre avec certains courants de la prédication ? Or il n'est pas nécessaire de recourir au modèle du sermon facétieux pour s'aviser de tout le parti que les missionnaires les plus fervents ont su tirer des ressources de la langue : rien ne semble avoir été jugé trop frivole ou trop commun pour attirer l'attention d'un auditoire aux motivations variées¹⁹.

Enfin, il serait inexact de réduire la *Magdeleine au Désert* à une collection d'artifices ingénieux. Certaines pages sont tout à fait propres à éveiller la curiosité d'un lecteur sensible aux charmes du dépaysement littéraire. Les meilleurs moments de Saint-Louis résident dans les évocations visuelles. L'animation des formes et la gradation des coloris manifestent une ingéniosité parfois subtile. Art mineur, sans doute, mais qui n'en témoigne pas moins en faveur d'un esprit réceptif, prompt à admirer et perméable à ce qui l'entoure.

¹⁹ Voir Bayley, *op. cit.*, *passim*.

JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN (1595-1676)

Marie Madeleine ou le Triomphe de la Grâce, Poème,
Paris, Denis Thierry, 1669, in-12, 14 f.-198 p.
Paris, Bibliothèque Nationale. Ye 8049; Rés. Ye 2189

Voir également :

Clovis ou la France chrestienne (1673),
p. p. F. R. Freudmann, Louvain - Paris, 1972.
(p. 717 sq. : *Discours pour prouver que les sujets Chrestiens sont les seuls propres à la poésie Heroïque.*)

Comparaison de la langue et de la poésie françoise avec la grecque et la latine (1670).
La Deffence du poème heroïque avec quelques remarques sur les oeuvres satyriques du sieur D. (1674).
La Deffence de la poésie (1675).
Réimpr. Genève, Slatkine, 1971.

Etudes

- RIGAULT, H. *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*,
Paris, Hachette, 1856 (Ch. VII, p. 80-113).
- KERVILER, R. de *Jean Desmaretz, sieur de Saint-Sorlin, l'un des quarante
fondateurs de l'Académie française. Etude sur sa vie et ses
écrits*,
Paris, 1879.
- BORNEMANN, W. *Boileau-Despréaux im Urteil seines Zeitgenossen J. Desmarets
de Saint-Sorlin*,
Thèse de Greifswald, Heilbronn, 1883.
- GILLOT H. *La Querelle des Anciens et des Modernes en France*,
Nancy, 1914 (p. 488 sq. et *passim*).
- BREMOND, H. *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France, op. cit.*, t.
IV, ch. IV : "La propagande mystique : Jean Desmarets et les
Délices de l'Esprit ".
- BREMOND, H. "La Vie mystique de Desmarets de Saint-Sorlin",
La Revue de France, VI, nov.-déc. 1922.
- SAYCE, R. A. *The French Biblical Epic in the Seventeenth Century, op. cit.*,
p. 122 sq. et *passim* .
- GOODMAN, W. A. *The Heroic poems of Jean Desmarets de Saint-Sorlin*, thèse
dactylographiée, Chapel Hill, 1966.
- DRYHURST, J. "Evhémère ressuscité : *La Vérité des Fables* de Desmarets",
C.A.I.E.F. , 25, 1973, p. 281-293 (Discussion p. 368-376).

- HALL, G. "Aspects esthétiques et religieux de la Querelle des Anciens et des Modernes : Boileau et Desmarets de Saint-Sorlin", *Critique et Création littéraire en France au XVII^e siècle*, p. p. M. Fumaroli, Paris, C.N.R.S., 1977, p. 183-189 (Discussion p. 226-230).
- BRIAND, R. "La Spiritualité d'un architecte", *Mélanges Vier*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 185-194.
- BRIAND, R. "Sur la découverte des Lettres spirituelles de Desmarets", *XVII^e Siècle*, 112, 1976, p. 41-46.
- Il faut en outre mentionner deux thèses dactylographiées que nous n'avons pas pu consulter :
- HALL, G. *Jean Desmarets de Saint-Sorlin : His Background and Reception in the Seventeenth Century*, Yale University, 1958.
- DRYHURST, J. *Les Idées de Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin*, University of Liverpool, 1963.

Marie Madeleine ou le Triomphe de la Grâce s'inscrit au seuil de l'activité polémique la plus intense de l'auteur. Goodman situe divers fragments du poème dans la perspective de la lutte que Desmarets a engagée contre le jansénisme¹. On a suggéré par ailleurs que le choix d'un tel thème n'était pas sans lien avec la conversion qui amènera le favori de Richelieu à cultiver la muse dévote. Le cas échéant, il s'agirait à tout le moins d'un témoignage différé. Encore faudrait-il s'assurer que Desmarets ait connu l'action de la grâce sous la forme d'une expérience foudroyante. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans son fondement biographique que réside l'intérêt majeur de l'oeuvre.

La Marie Madeleine de Desmarets n'a guère été étudiée à ce jour. Sayce l'écarte de son propos, ainsi qu'il le fait de tous les sujets liés au Nouveau Testament. D'autres critiques hésitent à l'inclure dans le genre héroïque². Il est vrai que, dans sa préface, l'auteur insiste sur la spécificité de son "poème", qui échappe aux critères de l'épopée antique : "Ceux qui voudront en juger sur les règles d'Aristote, ou sur les poèmes d'Homère et de Virgile, se tromperont ou voudront en tromper d'autres, pour leur faire faire de faux jugements"³. Cependant l'on saisit d'emblée la nuance polémique d'un tel propos, qui sert avant tout d'entrée en matière à l'exaltation de la veine chrétienne. Semblable *distinguo* ne se conçoit-il pas précisément dans la mesure où, pour une large part, *Marie Madeleine* répond aux normes de l'épopée ? A défaut de preuve contraire, nous avons donc maintenu sans trop de scrupule ce texte dans notre florilège.

Le débat sur la poésie chrétienne inaugure, on le sait, la première phase de la Querelle des Anciens et des Modernes. Il ne s'agit pas de retracer ici la célèbre controverse qui opposa notre auteur à Boileau. Que l'on se remémore simplement le jugement sans appel de l'*Art poétique*, condamnant comme frivole toute exploitation littéraire de la tradition sacrée :

¹ *Op. cit.*, ch. III, p. 88-108, *passim*

² Voir Hall, art. cit., p. 217, n. 8; discussion p. 226.

³ *Marie Madeleine*, p. 2.

De la foy d'un Chrestien les mysteres terribles
D'ornemens egayés ne sont point susceptibles⁴.

A. Adam a démontré à souhait tout ce qu'une attitude aussi radicale suppose de parti-pris et de doctrine confuse⁵. Dans un article plus récent, G. Hall projette un éclairage renouvelé sur ce débat où il perçoit la manifestation de deux sensibilités religieuses antinomiques⁶. S'il est outrancier de désigner comme typiquement janséniste la défiance de Boileau à l'endroit de la muse chrétienne, l'intuition du critique n'en est pas moins digne d'intérêt : c'est bien l'apologiste ardent et légèrement euphorique, soucieux d'intégrer à sa démarche toutes les valeurs et toutes les formes de l'activité humaine, que le satirique vise au premier chef en son adversaire. Sous le couvert d'une discussion d'ordre littéraire, on assiste en fait à l'affrontement de tempéraments inconciliables.

L'optimisme religieux qui fait de Desmarets le champion des lettres chrétiennes semble une constante de sa nature. Ainsi que l'a établi J. Dryhurst, dès *La Vérité des Fables*, roman publié en 1648, notre auteur s'appuie sur la théorie evhémériste pour mettre en doute la validité des fables antiques. La défense du merveilleux chrétien n'est en définitive que le corollaire de cette sanction prise à l'endroit de l'Olympe. D'autre part, cette mise en relief des deux sources d'inspiration antagonistes débouche sur la délicate question du vrai et du vraisemblable : "Les Chrestiens qui seuls ont la vérité ont seuls le vraisemblable, et seuls peuvent faire un bon poème héroïque"⁷. Privés de fondement réel, les dieux païens ne sauraient satisfaire au principe de la vraisemblance qui régit toute production de l'esprit : "Vérité religieuse et vraisemblance littéraire, conclut Dryhurst, ne sont donc que deux aspects de la même idée"⁸.

Tels sont les arguments que récapitule la Préface de *Marie Madeleine*. Dans leur ensemble, ces pages condensent les développements plus circonstanciés du *Discours pour prouver que les sujets chrestiens sont les seuls propres à la poésie Héroïque* inséré dans la seconde édition de *Clovis* (1673). Toutefois, en raison peut-être de leur enjeu théorique moins déterminant, elles trahissent en certaines remarques les inconséquences du poète. R. A. Sayce avait déjà montré comment, tout en renonçant à l'héritage de la tradition humaniste, Desmarets demeure fasciné par son prestige : "The gods who have been expelled with such clamour are admitted again by a back door, because for Desmarets they partake of the essence of poetry itself"⁹. Ainsi l'auteur de *Marie Madeleine* souligne-t-il l'éminente dignité d'un sujet qui a pour héros le Fils de Dieu (p. 2); il exalte de même les richesses de l'Écriture qui dispensent le poète chrétien de recourir aux ornements fallacieux de la mythologie païenne, à ses métamorphoses et à ses machines (p. 6). Ces vigoureuses déclarations s'assortissent pourtant de quelques accommodements. Certaines divinités "qui ont pu être historiques" survivront à l'épuration, tels Hercule et surtout Médée, "qui a pu être une Magicienne, parce que la Magie n'est pas une chose fabuleuse, et que nous croyons qu'il y a eu des Magiciens qui ont eu pacte avec les Démons comme il y en a encore" (p. 16-17). Pour récupérer, fût-ce en partie, un appareil mental dont il ne saurait malgré tout se passer, Desmarets n'hésite donc pas à recourir simultanément aux théories incompatibles de l'evhémérisme et de la démonologie. Si elle désigne une tournure d'esprit rompue au maniement des idées, cette habileté en trahit parallèlement la faiblesse. La cause de l'épopée religieuse méritait des défenseurs plus sensibles à la nature propre de l'inspiration biblique. En dépit de ses protestations, Desmarets ne vaut pas mieux, sur ce terrain, que l'ensemble de ses pairs.

⁴ *Art poétique*, III, v. 199-200.

⁵ *Histoire de la Littérature française au XVII^e siècle*, Paris, Domat, vol. III, 1952, p. 142-148.

⁶ Art. cit. *supra*.

⁷ *Discours pour prouver ...*, éd. Freudmann, p. 719.

⁸ Art. cit., p. 291.

⁹ *Op. cit.*, p. 130.

C'est en raison d'une méconnaissance analogue qu'il autorise le poète chrétien à orner son sujet d'épisodes fictifs, dans la mesure où ceux-ci n'interfèrent pas avec le récit sacré. Prêchant d'exemple, il pourvoira sa Madeleine d'une compagnie romanesque qui l'escortera tout au long de sa période mondaine, mais s'éclipsera dès que sera annoncée l'intervention du Christ.

Les considérations de Desmarets sur le style du "poème chrétien" ne marquent aucune originalité par rapport aux doctrines de son temps. On les résumera en termes de simplicité et de grandeur. Pour mettre en valeur la beauté des sources scripturaires, l'auteur aura soin d'éviter à la fois les surcharges de qualificatifs et les excès du discours "pointu". Le souci de vraisemblance s'étend de la sorte de la conduite du récit à son expression, qui doit demeurer ferme et digne. C'est bien dans une perspective analogue que Desmarets justifie son choix de la stance hétérométrique¹⁰. Cette forme lui paraît propre entre toutes à l'exposé d'un sujet divin, et surtout bien préférable aux vers héroïques "qui ont je ne sçay quoy de trop lassant par leur continuelle uniformité" (p. 19). On s'étonnera quand même de voir le pourfendeur des Anciens se réclamer, en la circonstance, d'Horace et de ses *Odes*

MARIE MADELEINE OU LE TRIOMPHE DE LA GRACE

Après avoir appelé à son aide les lumières de l'Esprit divin et la protection de sa sainte héroïne, Desmarets entreprend de situer le cadre initial de son poème : Magdala, autre effroyable où règne l'Orgueil entouré de tous les vices. Un vaste développement narratif, dont l'inspiration théologique n'échappe pas à une ingéniosité spécieuse, relate la genèse de cette demeure infernale. La sollicitude de Dieu se manifeste d'abord à travers les hautes figures de l'Ancien Testament, Moïse, David et leurs pairs, pour éclater triomphalement avec l'avènement du Messie. Au long de son apostolat, le Christ par sa seule présence débusque le péché, le contraignant à élire en Magdala son ultime refuge (*Chant I*).

Cependant, le luxueux palais qui servira de décor aux excès mondains de la jeune Madeleine ne laisse en rien deviner cette emprise du Malin. Le poète des *Amours du Compas et de la Règle* évoque à plaisir les délices d'une architecture luxueuse, que prolongent des jardins ornés de grottes et de jeux d'eau, et dont les larges allées débouchent sur la mer¹¹. La beauté de Madeleine pâtirait-elle d'un environnement aussi parfait ? Docile au registre obligé de la tradition, l'auteur coule son héroïne dans le moule idéal dont les abstractions hyperboliques dissolvent la moindre trace de vie. Ce qui ne décourage pas pour autant la légion des chevaliers servants qui s'empresse à ses côtés. Les nombreuses suivantes de Madeleine complètent cette société oisive et bigarrée dont les divertissements suggèrent ceux que prisaient les familiers de la chambre bleue. Tout cela paraît d'autant plus anodin que la châtelaine de "Magdal", soucieuse de son honneur, n'a garde de céder aux instances de soupirants dont elle sait en revanche exploiter les rivalités. C'est l'innocence trompeuse de cette "fausse chasteté" que dénoncera notre poète à travers l'épisode imaginaire qu'il a préalablement motivé dans sa préface.

Cédant à un orgueil de plus en plus démesuré, Madeleine finit par devenir la proie des sept démons dont les maléfices ajoutent encore à ses attraits. De tout son entourage,

¹⁰ Schéma : a' b b a' / c c d' / c d' e
12 8 12 12 8 8 12 8 8 12

A vrai dire, la formule ne réalise pas un équilibre des plus convaincants. Loin d'alléger le rythme, le contraste de l'octosyllabe isolé dans la première partie du dizain se révèle toujours un peu claudicant.

¹¹ Sur Desmarets "architecte", voir R. Briand, art. cit., *Mélanges Vier*, p. 186-187 et Dryhurst, art. cit., p. 288.

Abner est le seul à deviner les ravages que dissimule cette séduction croissante. Or, sans s'en aviser, le jeune prince juif a touché le cœur de Madeleine, qui conçoit pour lui une passion violente que la vanité et les convenances lui interdisent évidemment de déclarer. Son exaspération touche au paroxysme lorsqu'elle s'avise de l'insensibilité d'Abner. Conformément aux recettes éprouvées de la situation tragique, celui-ci aime ailleurs. C'est à la vertueuse Orcade qu'il adresse ses vœux, pour le plus grand scandale et la plus grande jubilation de toute la petite cour. Aux artifices dont usent les familiers de Madeleine pour déguiser leur plaisir malin répondent les efforts de cette dernière pour cacher son dépit. Mais déjà couve en son cœur le désir d'une vengeance mortelle (*Chant II*).

Dans un climat hésitant entre le rocambolesque et la tragédie classique, la suite de l'"invention" soumet à rude épreuve et la patience et la perspicacité du lecteur. Mais avant de se laisser entraîner dans les circonvolutions du récit, celui-ci assistera à la "psychomachie" qui oppose, dans l'âme de Madeleine, l'Orgueil et les démons subalternes. Tandis que les uns, vices vulgaires aux exigences promptement satisfaites, proposent à l'amante dépitée toutes sortes de compromis pour gagner la sympathie d'Abner, l'Orgueil luciférien jure la perte de l'infidèle. Victorieux, il imaginera pour parvenir à ses fins une machine infernale au mécanisme complexe. Réunir les principaux fils de cette oiseuse conspiration n'est pas chose aisée. Elle prend son départ dans les appartements d'Hérodiade qui, pour consolider sa position, veut marier sa fille Salomé au fils d'Hérode, Agrippa. Comme le jeune prince se refuse à un tel projet, Madeleine insinue qu'une telle attitude n'a d'autre origine que la mauvaise influence d'Abner. Celui-ci n'a-t-il pas coutume d'amener Agrippa auprès d'Orcade, où il trouve compagnie à son goût ? Rendue à cette évidence, Hérodiade s'associe au dessein meurtrier de son amie. Pour mieux voiler l'origine du crime, on mettra à profit une chasse organisée par la princesse d'Abylène. Divertissement dont le poète saura à son tour tirer parti, l'espace d'un intermède au grand air : la poursuite des fauves, l'héroïque combat singulier qui met Abner aux prises avec un ours gigantesque renvoient davantage à des scènes de genre qu'à une reconstitution historique. De toute manière, cette plaisante parenthèse se referme avec l'arrivée du barbare Arphaxad, soupirant de Madeleine lui aussi, qui provoque son rival en duel. L'un après l'autre, les compagnons d'Abner accourent à sa rescousse et tombent dans l'embuscade. S'ensuit une atroce mêlée que le poète, impitoyable à son public, s'acharne à détailler dans ses moindres rebondissements. Abner résiste faiblement encore lorsqu'un envoyé de l'empereur vient faire cesser le combat. Revirement inopiné, qui déclenche la fureur des deux complices. Dans l'excès de sa déconvenue, et au mépris de toute prudence, Hérodiade ordonne à ses gardes d'achever Abner, qui devra son salut *in extremis* à l'intervention miraculeuse d'une légion romaine. Les criminelles ont à faire face, désormais, à la violente réprobation de leur entourage (*Chant III*).

Hérodiade prend la fuite : solution doublement opportune puisque, débarrassant la scène d'un personnage devenu inutile, cette escapade continue à diriger tous les regards sur la Pécheresse. Loin de se tenir pour vaincue, Madeleine trouve dans sa fureur la force de combattre encore. Avec une perfidie consommée, elle entreprend de feindre la parfaite innocence auprès du messenger impérial. Mais l'échec de son entreprise et la haine qu'elle voue au prince Abner ont bientôt raison de ses nerfs : la voici précipitée dans une crise de démence, victime furieuse des esprits qui l'habitent.

Impuissante à conjurer un tel désastre, Eucharie, sa mère d'adoption, fait alors appel à ce Nazaréen dont elle a entendu vanter les pouvoirs. En présence du Christ, les démons de Madeleine s'enfuient en hurlant. Ramenée à elle-même, la jeune fille reconnaît instantanément en son Sauveur son unique Amant. Celui-ci la laisse dans une sorte d'extase (*Chant IV*).

A peine a-t-elle repris ses esprits que la nouvelle convertie s'enquiert de la personnalité du Christ, de son enseignement, et surtout des moyens de le revoir. Sans la moindre hésitation, elle rompt avec son entourage coutumier et renonce au luxe de sa parure. Accompagnée de sa fidèle suivante Marcelle et d'Eucharie la Cananéenne, la voici qui se rend auprès de Marthe et de Lazare. A l'inverse de la tradition, c'est à la pécheresse pardonnée que Desmarests confie l'évangélisation de la prudente Marthe. Eucharie lui vient

en aide en évoquant les prodiges accomplis par le Christ, du baptême sur le Jourdain à la guérison de sa pupille. Consciencieuse leçon d'histoire sainte que notre héroïne prolonge en racontant à son tour la multiplication des pains telle que vient de la lui décrire un valet de Lazare. Elle est interrompue par une apparition du Christ concrétisant la promesse faite aux disciples : "Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum" (Mt., 18, 20). Mais le Visiteur ne s'attarde guère auprès de la petite compagnie qui le regarde s'éloigner, puis marcher sur la mer tempêteuse pour sauver les apôtres du péril (Mt., 14, 24 sq.). Belle image, traitée avec un certain bonheur, et qui rachète en partie la maladresse des pages précédentes. En effet, l'esprit de système qui préside à la coordination des divers épisodes évangéliques se révèle parfois à la limite de l'involontaire parodie (*Chant V*).

Semblable tentative d'actualisation du récit scripturaire vaut à l'héroïne et à ses catéchumènes d'assister au miracle des flots apaisés, d'admirer la ferveur de Pierre se jetant à l'eau pour rejoindre son Maître (Mt., 14, 28 sq.) et d'écouter la prédication du Christ incitant chacun à la conversion. Il n'en faut pas davantage pour convaincre Marthe et Lazare, qui décident sur-le-champ de consacrer tous leurs biens aux pauvres. Mission accomplie, Madeleine regagne sa demeure pour y préparer l'onguent dont elle veut honorer son Seigneur, hôte à Jérusalem de Simon le Pharisien. Cette scène de la première onction ne paraît du reste inspirer que modérément notre auteur qui n'y projette aucune des méditations auxquelles s'attardaient ses prédécesseurs. Après avoir accompli son rituel, Madeleine rejoint sa famille. La maison de Béthanie se voit bientôt transformée en une austère retraite que sanctifie la vertu de ses habitants : Lazare, que son goût de l'oraison entraîne périodiquement dans un désert plus reculé encore; Marthe, qui rivalise de bonnes oeuvres avec la compagnie des saintes femmes (Lc, 8, 1-2); Madeleine enfin, insensible aux sollicitations de ses anciens amants, et dont chaque acte, chaque parole témoigne de son amour pour le Christ (*Chant VI*).

C'est dans ce climat d'émulation spirituelle que les deux soeurs s'apprennent à recevoir l'hôte divin (Lc, 10, 38-42). Loin de limiter le sens de cet épisode à l'opposition de la vie active et contemplative, Desmarests en profite pour rapporter *in extenso* l'entretien du Christ et de la Madeleine. Développement inopportun, qui le révèle une fois de plus peu accessible à la nature spécifique de ses sources. Ainsi la rencontre intime délicatement suggérée par le récit lucanien se mue-t-elle en un laborieux exercice d'apologétique : la présence universelle de l'amour créateur, l'usage de la liberté humaine, l'humanité et la divinité du Christ constituent les grande lignes de force de cet enseignement dont le ton justifie mal l'état de pure contemplation dans lequel se trouve plongée l'attentive confidente. La suite du tableau ne manifeste guère plus d'à-propos : que Jésus reproche à Marthe ses protestations intempestives est de l'ordre des faits; mais qu'il mette précisément à profit le repas qu'elle lui sert pour lui faire grief de son zèle... Ce déplacement des accents qui privilégie sans cesse l'anecdote ne réussit en tout état de cause qu'à travestir le modèle.

Renouant avec la technique "actualisante" des cinquième et sixième chants, les épisodes suivants introduisent un enchaînement de miracles, dont celui de l'aveugle-né (Jn, 9, 1 sq.), que ponctue la prédication du Christ au Temple. Ces événements déclenchent la haine des Juifs qui, au lendemain de la résurrection de Lazare (Jn, 11, 1-53), décident d'intervenir (*Chant VII*).

Au conseil des scribes et des pharisiens, qui décrètent la mort du Messie afin de soustraire leur Loi aux impératifs de la grâce, correspond la conspiration des puissances démoniaques réunies autour du Prince des Ténèbres. Atteint dans son orgueil, Lucifer jure l'anéantissement du Fils de Dieu qui sans répit le pourchasse à travers ses suppôts. Cette scène infernale, dont les reflets sinistres n'échappent pas à un certain dogmatisme, fournit un exemple typique de merveilleux chrétien fondé sur les données de la mythologie païenne. L'évolution simultanée des actions humaines et de leurs mobiles surnaturels ne relève pas d'une technique propre à Desmarests, encore qu'il se montre particulièrement enclin à de semblables parallèles. Plus spécifiques semblent, dans un tel contexte, ses emprunts à la tradition scolastique médiévale. Tandis que tous les démons applaudissent au projet criminel de Lucifer, Astaroth, esprit de l'avarice, en démontre

l'inutilité : faire mettre le Christ à mort, note-t-il en substance, n'équivaudrait qu'à hâter la rédemption du genre humain. Or cette argumentation s'inspire d'une conception très répandue dans les gloses spirituelles de la Passion. Le plus souvent, elle figure en marge du plaidoyer de la femme de Pilate, avertie en songe des effets funestes de la Crucifixion (Mt., 27, 19). Aux dires des commentateurs, cette prémonition est l'oeuvre du Malin qui reconnaît sa défaite dans le sacrifice de la Croix. Telle est l'explication que mentionne notamment l'*Histoire scolastique* de Pierre Le Mangeur¹² et qui trouvera dans certaines passions du XVe siècle une première incarnation dramatique. A nos yeux, toutefois, la source de notre auteur se situerait plus vraisemblablement du côté de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, dont la lecture est encore répandue au XVIIe siècle¹³. Autre écho de la spiritualité médiévale, les adieux du Christ à sa mère et à Madeleine. Les *Meditationes Vitae Christi* du pseudo-Bonaventure, qui développent cet épisode pathétique, ont-elles influencé directement Desmarests ? Ludolphe ne saurait en tout cas servir ici de relais, qui ne touche mot de cette ultime entrevue.

Après ces intermèdes apocryphes, l'inspiration scripturaire reprend ses droits. On assiste successivement à l'onction de Béthanie (Jn, 12, 1-10; Mt., 26, 6-13; Mc, 14, 3-9), et à l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem (Mt., 21, 1-9; Mc, 11, 1-10; Lc, 19, 28-38; Jn, 12, 12-19). Loin de donner à la première de ces scènes l'ampleur que suggère son rapport étroit avec le thème principal, l'auteur se contente curieusement d'un résumé hâtif. Il semble qu'à partir de cet endroit le destin de son héroïne se confonde avec celui du Christ. En fait, Desmarests ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs à maîtriser cette phase délicate du thème où la paraphrase de l'évangile tend à se substituer à la conduite du récit (*Chant VIII*).

Durant tout le déroulement de la Passion, Madeleine n'est guère qu'un témoin parmi les autres. Certes le poète ne manque pas de souligner sa présence, soit à la faveur d'un trait anecdotique, soit à travers les manifestations — bien bavardes — de sa douleur. C'est ainsi, par exemple, qu'un nouvel emprunt à la tradition des *Meditationes* met en scène le disciple Jean annonçant à la Vierge et à la Madeleine l'arrestation du Christ. De même, le silence du Crucifié à l'endroit de l'Amante fidèle jusqu'au Calvaire est compensé par la densité de ses regards. Mais ces diverses tentatives pour isoler l'héroïne des autres figurants n'échappent pas à l'artifice. On constatera par ailleurs que, dans leur ensemble, ces scènes se situent assez paradoxalement par rapport au climat de circonstance : sur le plan lexical, Desmarests exploite copieusement le répertoire doloriste dont se sont servis, en pareille occurrence, ses prédécesseurs; sous sa plume, néanmoins, les images les plus exorbitantes gardent une allure conventionnelle. Pareille froideur du ton, signe à la fois d'une ère nouvelle et d'un tempérament propre, culmine dans l'évocation de la neuvième heure : toute la tragédie de l'Homme-Dieu livré à la mort se réduit, pour notre auteur, à une sorte de démonstration apologétique (*Chant IX*).

De même, la Sépulture donne lieu à une évocation rapide et banale, au terme de laquelle Madeleine va pouvoir enfin épancher sa douleur. Pour évoquer l'aube obscure qui précède l'annonce de la Résurrection, Desmarests reprend l'image bien connue du soleil hésitant à engendrer un jour nouveau. L'adoption apparemment inconsciente d'éléments issus d'une esthétique caduque laisse entrevoir sa dette à l'endroit des magdaléniens de la génération précédente¹⁴. Quant à la séquence de l'Amante éplorée devant le tombeau vide, c'est plutôt à travers le choix des motifs qu'elle se rattache à la tradition. En revanche, le

¹² P. L., 198, col. 1628.

¹³ Voir l'article "Ludolphe de Saxe" de W. Baier dans le *Dictionnaire de la Spiritualité*, Paris, Beauchesne, t. IX, 1976, col. 1136. Voir par ailleurs Ludolphus de Saxonia, *Vita Jesus Christi*, p. p. L. M. Rigollot, t. 4, p. 66b-67a : "Tunc sedentes autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor eius, nomine Procula, dicens : Nihil tibi et justo illi sit causa, vel contra justum illum [...]. Diabolus quippe apparuerat ei, movens eam terroribus, ad liberationem Christi. Nunc enim demum diabolus intelligens per Christum sua spolia, sive in mundo, sive in tartaro, se amissurum, poenituit quod fecerat comprehendere eum, et ideo immisit visiones huic mulieri, ut per eam impediretur mors Christi."

¹⁴ Une analyse stylistique serrée du poème ne manquerait pas d'intéresser à cet égard.

poète se contente de l'interprétation minimale du *Noli me tangere* : c'est par les yeux de la foi qu'il convient d'atteindre le mystère du Christ ressuscité. Une fois de plus, cette esquivance d'un des temps fort du destin de la Madeleine laisse bien songeur. Face à une abstention aussi peu compatible avec les exigences du sujet, les enjolivures romanesques des premiers chants paraissent plus dérisoires encore. On est en droit de se demander si ces constants décalages ne correspondent pas à une mésintelligence foncière de la figure centrale du poème. L'aboutissement du dixième chant confirme un tel soupçon : de Madeleine, l'accent se déplace sur la chrétienté naissante qu'incarne la vocation de Pierre. Les tableaux successifs de l'Ascension et de la Pentecôte multiplient les inflexions triomphalistes, préparant la vision finale de l'Eglise installée sur le trône des Césars (*Chant X*).

Si fragmentaire qu'elle soit, cette description de l'oeuvre en laisse deviner aisément les failles, au point de justifier la triste réputation que lui valurent, dans le passé, certaines analyses plus sommaires encore. Car l'on a décliné sur tous les tons l'échec de ce *Triomphe de la Grâce*. Des dix chants constitutifs du poème, Goujet prétend que "chacun [d'eux] n'a que le mérite d'être fort court". L'oeuvre lui paraît, outre cela, farcie d'erreurs théologiques, qu'il ne prend pas la peine de détailler, l'oubli dans lequel elle est tombée lui étant "un sûr garant que sa lecture ne séduira personne"¹⁵. La critique moderne ne tempère nullement une telle sévérité. Rigault ironise à l'envi la distinction qu'établit Desmarets entre sa *Madeleine* et les modèles de l'épopée antique : "Cette poésie, relève-t-il, est en effet séparée de l'art antique par toute la distance de la platitude et de la vulgarité à la perfection de l'élégance et du goût"¹⁶. Même l'abbé Bremond, auquel on doit sinon une réhabilitation, du moins une appréciation renouvelée du "plus fou des poètes", admet la relative faiblesse de cette oeuvre tardive, où l'intuition spirituelle se fait "moins sûre et moins pure"¹⁷. Dans la thèse qu'il consacre à Desmarets poète épique, H. Goodman aboutit, au terme d'une analyse circonstanciée, à un constat voisin¹⁸.

Comme nous l'avons souligné, les maladroites qui entachent ce poème découlent pour une très large part de l'appréhension du sujet. Si l'héroïne ne parvient pas à assurer à l'oeuvre son sens et sa cohésion, c'est qu'elle n'est jamais traitée en profondeur. L'auteur peut avoir élu pour thème l'histoire de la Pécheresse pardonnée en raison de convenances accidentelles, mais sans éprouver pour cette figure l'attrait, fait de sympathie et de connivence tout à la fois, indispensable à l'affirmation d'une oeuvre authentique. Cela est affaire de tempérament ou de génie propre; ce pourrait l'être d'époque. En souscrivant à des registres d'images ou à des champs lexicaux archaïques, Desmarets met en relief, malgré qu'il en ait peut-être, les virtualités baroques de son thème. Or l'on a constaté que, loin de définir le caractère de l'oeuvre, ces éléments stylistiques y font le plus souvent figure de disparate. En outre, de tous les exemples retenus dans la présente anthologie, *Marie Madeleine ou le Triomphe de la Grâce* paraît sans trop d'exagération le plus systématiquement irrécupérable. Peu de strophes, pour ne pas dire de vers, dont la portée dépasse un intérêt documentaire. Tout dans l'inspiration et la facture de ce texte le condamne au maigre public des amateurs de curiosités. Est-ce à dire que le personnage de l'Amante pécheresse correspond en priorité à la sensibilité du début du siècle ? La perte de vitesse qu'enregistre l'épopée magdalénienne après 1630 confirmerait, au même titre que le piètre exploit de Desmarets, une telle hypothèse.

¹⁵ *Bibliothèque française*, éd. cit., t. XVII, p. 432.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 89.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 500, n. 1.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 157-158.

Anonyme :

La Madelaine dans les Rochers, ou le Jubilé de la Grande Convertie,
Paris, Jean L'Espicier, 1682, in-4, 60 p., bandeau gravé.
Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 8 BL 15.368

Faillon est, à notre connaissance, le seul à mentionner cet ouvrage anonyme qu'il attribue, sans préciser ses sources, à "madame du Maistre de la Cour des Bois". Il n'éprouve du reste que mépris pour cette accumulation d' "aventures romanesques", dont il procure une description aussi sommaire que fallacieuse¹. En effet, s'il comporte quelques éléments romanesques, ce poème est bien loin de se ramener à cet unique aspect. On en donnerait une idée plus juste en le définissant comme une *Vita Christi* articulée sur une variante de la fameuse légende de Marseille. Une telle formulation laisse d'emblée entrevoir tout ce qui sépare cette oeuvre des poèmes héroïques présentés ici. C'est en raison même de cette disparité qu'elle n'apparaît qu'une seule fois dans la présente anthologie : de tous les épisodes traditionnels de la légende ou de la vie évangélique, l'auteur de la *Madelaine dans les Rochers* ne retient que la traversée miraculeuse, qu'il traite dans une tonalité relativement autonome. Le libellé mystificateur d'un titre et la formule magique des vers initiaux — "Je chante à haute voix l'illustre Penitente" — suffiraient-ils à inclure cette pseudo-Madeleine dans notre *corpus* ? Avant que d'en débattenne, il convient de survoler cette oeuvre difficilement classable.

LA MADELAINE DANS LES ROCHERS

Par la multiplication d'allusions concises et les brusques mutations de perspectives, le début de l'oeuvre dégage l'impression d'un désordre touffu. Dans une première séquence, Madeleine, au pied de la Croix, éconduit son amant Tigrane au nom de l'amour sans partage qu'elle voue désormais au Christ. C'est apparemment contre cette scène initiale que vint buter l'abbé Faillon, soucieux de maintenir dans les limites de certaines convenances une vie légendaire dont il prônait l'authenticité. Tigrane, présenté comme le descendant des rois d'Arménie, lui parut sans doute d'autant plus suspect que son nom est un souvenir probable de la *Jérusalem délivrée*. A vrai dire, ce beau parti que néglige la sainte héroïne se présente comme la reprise d'un personnage traditionnel de la "mondanité" : c'est le Rodigon de la *Passion* de Jean Michel, vu sous un jour romanesque et galant. Dans une optique plus authentiquement dévotionnelle, Malaval s'inspire d'une affabulation analogue pour son *Triomphe de l'Amour sacré, ou Madelaine parlant à un de ses Amans après sa conversion*². La présence de l'amoureux Tigrane au Calvaire ne relève évidemment pas d'une lecture très austère des évangiles. Sa teneur symbolique n'en demeure pas moins éloquente, qui oppose au "mourir d'amour" du prétendant transi la promesse de vie du Christ expirant.

¹ *Op. cit.*, t. II, col. 101-103.

² *Poésies spirituelles*, 1671. Cette voie est préparée, dès le début du siècle, par le roman édifiant de Bareau, *Les Amours de la Magdeleine où l'amour divin triomphe de celui du monde*, Paris, Nicolas Rousset, 1618.

Du Calvaire l'on passe instantanément à l'aventure nautique des disciples fugitifs, dont la persécution est à peine mentionnée. Cette concentration des éléments du récit répond à un objectif bien précis : c'est l'Apôtre de la Provence qui intéresse au premier chef notre auteur. Tandis que la barque miraculeuse s'éloigne sur la mer agitée, Tigrane, demeuré sur le rivage, tente de noyer son désespoir. Un certain Eléazar, qui lui sert peut-être de confident, le sauvera contre son gré. Tigrane ne réapparaîtra désormais que dans les dernières pages, comme le fantôme des séductions mondaines dont la sainte fera peu de cas. Mobile insignifiant d'un épisode romanesque avorté, sa présence peut s'interpréter comme le vestige d'une tentative — ou d'une tentation —. On songe à Desmarests dont les broderies, pour être d'un dessin plus ferme, ont tout aussi peu de consistance. Débarquée à Marseille, Madeleine aperçoit le "comte", personnage intermédiaire imprécis mais utile qui, avec ses gens, s'apprête à sacrifier aux idoles. Levant ses yeux sur la radieuse inconnue, ce dernier s'avance, fasciné.

Les livres suivants se ramènent presque exclusivement au discours apologétique de Madeleine, dont la mission est de convertir, à travers son vassal, le roi de Marseille. A cet effet, elle entreprend de résumer toute l'histoire du Salut. Un premier volet de son sermon mentionne sommairement le début de la *Genèse* et l'enseignement des prophètes — "Passons rapidement sur de si grandes choses" (p. 10) — tandis que la venue du Christ et sa vie parmi les hommes se voient amplifiées au point de devenir la matière essentielle de l'oeuvre. Prélude à cette *Vita Christi*, une longue paraphrase de la salutation angélique, suivie d'une méditation sur la conception virginale qu'il faudrait peut-être rapprocher de la tradition des Palinods. Le cycle de la Nativité mêle aux émotions dévotes quelques développements curieux, telle cette "angélomachie" qui sous-tend la colère d'Hérode en passe de massacrer les saints Innocents.

L'arrivée de Gondioch, roi des Bourguignons et de Marseille, ménage une courte diversion. Impuissant face à la maladie qui ronge son fils, il a vu Madeleine en songe. Et c'est sous la conduite d'un ange qu'il vient maintenant implorer son aide. On identifie sans peine dans ces circonstances l'amorce d'une version un peu marginale du célèbre miracle de Marseille. Avant d'obtempérer au désir du prestigieux quémendeur, Madeleine l'invite à placer son royaume sous le signe de la Croix. Pour l'en convaincre, elle lui décrit les miracles du Christ dont se portent garants, à ses côtés, "Chalcedonius" l'aveugle-né ainsi que son frère Lazare. Elle rappelle également, autre lieu traditionnel de l'apologétique, les prédictions accomplies des prophètes et de la sybille virgilienne. Et pour faire bonne mesure, elle reprend où elle l'avait laissé l'exposé de la vie du Christ. Introduites par le Baptême du Jourdain et la Tentation du Désert, les principales scènes de la vie publique se succèdent, ponctuées par un commentaire fâcheusement réducteur et moralisant. Cas étrange, les péricopes typiquement "magdaléniennes" — onction de la pécheresse, entretiens de Béthanie — semblent délibérément évitées, comme si l'auteur se refusait systématiquement à traiter son thème dans une perspective conventionnelle.

Au moment où Madeleine s'apprête à narrer le déroulement de la Passion, Gondioch se convertit subitement, sous la motion de l'Esprit-Saint. Mais bientôt accourt la reine échevelée, qui relance l'intérêt du drame en annonçant la mort du jeune prince. Conformément à la légende, Madeleine ressuscite l'enfant avant de disparaître en un bois désert où elle entre en action de grâce. Dans ce succédané de la Sainte-Baume qui, n'étant point rocheux, répond fort mal à l'annonce du titre, elle connaît un ravissement mystique en présence des souverains émerveillés. Profitant de cette atmosphère inspirée, Gondioch, qui décide de fonder un royaume chrétien, interroge alors la sainte sur le sort de son projet. C'est l'occasion d'un défilé des rois de France, passablement tronqué du reste, qu'introduit, au mépris de toute chronologie, la célébration flagorneuse de "Louys sans pareil" (p. 58). Viennent ensuite Pharamond, puis Clovis qui, par un léger inconvénient de la réalité historique, tend à faire double emploi avec Gondioch. Sainte Geneviève enfin, qui n'est pas roi de France, mais dont l'abbaye fut érigée par Clovis et Clotilde.

Ce passe-droit un peu claudicant n'a pour but que de favoriser l'évocation de l'abbaye de Sainte-Geneviève qui clôt le poème. Comme rien ne la justifie par ailleurs, on est en droit de se demander si cette digression ne recèle pas une sorte de signature de l'auteur. Après avoir rappelé les circonstances de la fondation de Saint-Geneviève et, trait saillant

de son histoire, l'attaque des Normands qui la détruisit au IX^e siècle, celui-ci s'engage en effet dans une allusion plus précise :

Là quelqu'un d'entre eux [les religieux] accorde Aristote et Descartes :
Ce dernier Philosophe émeut de grands combats.
Mais cédant à la Foy, tout Philosophe à bas [renversé]
De la Religion usera plus [dorénavant] du stile
Et, laissant là Descartes, il prendra l'Evangile (p. 59-60).

On sait que l'abbaye de Sainte-Geneviève connut au XVII^e siècle, grâce à la réforme instituée par le cardinal François de La Rochefoucauld, un renouveau intellectuel remarquable. Les jeunes chanoines y étaient soumis à un enseignement solide, et la plupart d'entre eux fréquentaient parallèlement l'université. Après deux ans consacrés aux arts et deux ans à la philosophie, leur formation était complétée par trois années de théologie. Ces indications recoupent assez exactement les propos de notre poète. Aussi longtemps que l'énigmatique dame du Maistre de la Cour des Bois demeurera introuvable, il sera donc assez raisonnable d'attribuer la *Madelaine dans les Rochers* à un chanoine de Sainte-Geneviève. Personnage dont l'authentique dévotion n'excluait pas la fantaisie, puisque son allusion finale à Descartes et Aristote rappelle malicieusement l'adresse vraisemblablement factice de l'imprimeur³.

Si, en dépit de toutes les raisons plausibles qui nous incitaient à l'écarter, nous avons maintenu la *Madelaine dans les Rochers* au sein de notre *corpus*, c'est que ce poème en désigne avec opportunité les limites. Mieux encore, il contribue à mettre en perspective les divers textes de cette anthologie.

Constatons d'abord que cette *Madeleine*, qui n'en est pas une, en est une malgré tout. Non seulement elle répond, par sa vocation essentiellement narrative, à l'un des critères majeurs du poème héroïque, mais encore l'imbrication constante de la vie du Christ et du miracle de Marseille renvoie explicitement à la présence de notre sainte. La question paraît donc moins de décider si cette oeuvre anonyme est, oui ou non, une *Madeleine*, que d'interpréter les divers gauchissements qui la distinguent des réalisations antérieures.

L'altération la plus voyante réside sans conteste dans la teneur du récit : Madeleine n'en est plus l'objet mais la narratrice. Parti-pris que justifie pleinement, d'ailleurs, sa mission d'apôtre prédicante. Même s'il revêt une formulation relativement neuve, ce déplacement du regard correspond, en réalité, à toute une tendance de la littérature magdalénienne du XVII^e siècle. Il faut ici tenir compte en effet de la vaste production lyrique qui se développe sous le signe de la Pécheresse convertie, et des nombreux ouvrages de dévotion qui la sous-tendent. Qu'ils portent une signature prestigieuse — Louis de Grenade, Coëffeteau, Bérulle, François de Sales, Bourdaloue — ou plus obscure — Jacques de Jésus, Vital d'Audiguier, Claude La Colombière —, ces écrits fonctionnent tous de la même manière, retenant la Madeleine comme point de référence à l'élaboration de leur doctrine spirituelle. En élisant une telle figure, les auteurs, quels qu'ils soient, cherchent moins à pénétrer son mystère qu'à chapeauter leurs dissertations d'un emblème universellement entendu. C'est un symbole, voire un substitut de l'âme pécheresse ou de l'orante que l'on vénère avant tout dans la Madeleine, au détriment d'une perception plus subtile de son destin propre. Or notre texte ne fait que réaliser une illustration particulière de cette tendance.

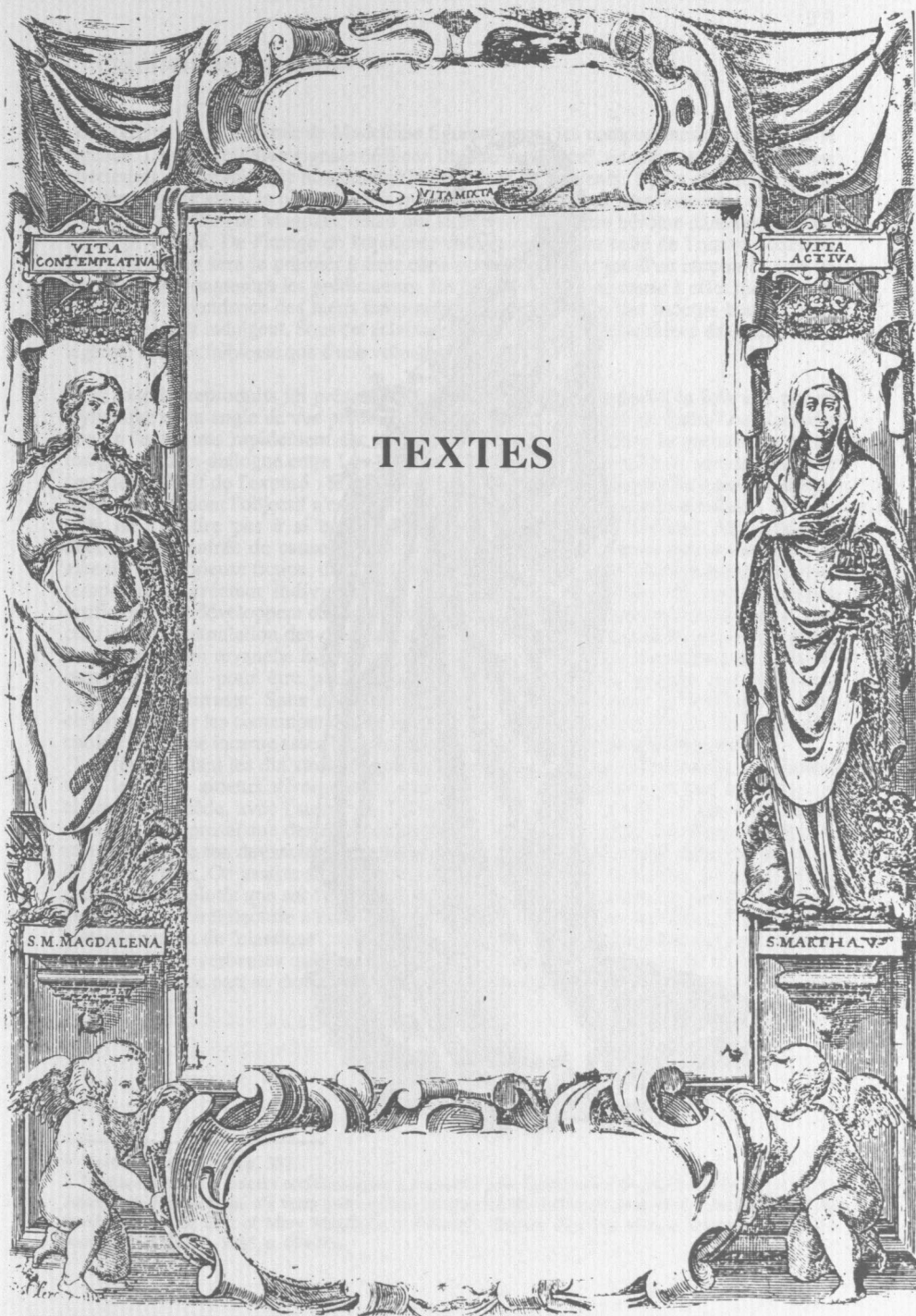
L'intérêt de la chose ne réside pas tant dans le procédé lui-même que dans son adaptation au domaine narratif. Comment expliquer une telle collusion, sinon par une

³ Chez Jean l'Espicier, au Palais, au premier Pillicr, vis à vis les Requestes de l'Hôtel, à l'Enseigne d'Aristote et de Descartes³.

baisse d'intérêt pour cette Madeleine légendaire que, par ailleurs, la critique hagiographique s'emploie activement à désarçonner ? Le recours au romanesque ne trahirait-il pas une sorte de réaction "littéraire" qui, à une *vita* de moins en moins crédible, en viendrait à préférer des ornements explicitement fictifs ?

On objectera que l'utilisation du miracle de Marseille comme élément structurant de l'ensemble cadre bien mal avec une telle analyse. De toutes les données de la légende, l'épisode provençal n'est-il pas précisément le plus contesté ? Sans doute, mais cette concession aux récits traditionnels pourrait se justifier à son tour sous un autre angle. Malgré la suggestion de son titre, la *Madelaine dans les Rochers* ne retient significativement de la geste provençale que la conversion du roi de Marseille. Ce choix n'a rien de fortuit : à l'inverse de l'ermite de plus en plus controversée, l'apôtre de la Provence recèle des virtualités patriotiques auxquelles ne seront pas indifférents, de Louis Le Laboureur à Desmarets de Saint-Sorlin, les magdaléniens de la seconde partie du siècle.

Madeleine "emblématique", greffe du romanesque sur la légende, célébration nationale, tels sont, à des titres divers, les résidus de l'aventure héroïque dont notre florilège retrace les fluctuations.



TEXTES

VITAMIXTA

VITA
CONTEMPLATIVA

VITA
ACTIVA

S.M. MAGDALENA

S.M. MARTHA



I. "CESTE PEU CAUTE INFANTE"

Les origines et la jeunesse de Madeleine figurent parmi les composantes anciennes de la légende. Le pseudo-Odon signale déjà son illustre naissance¹, en attendant les précisions ultérieures qui révéleront notamment l'identité de ses parents, Syrus et Eucharie. De manière significative, la plupart des commentateurs médiévaux mentionneront dans leurs gloses le *castellum* de Magdala, détail qui situe d'emblée notre héroïne dans un contexte social privilégié. De l'image de l'opulente châtelaine surgira celle de l'oisive coquette. Odon de Cluny sera le premier à tirer cette conséquence au gré d'un raccourci dont se souviendront longtemps les prédicateurs. En fait, le rapport de cause à effet qui s'établit ainsi entre l'abondance des biens temporels et le relâchement des mœurs conduit à un jugement plutôt indulgent. Sous cet éclairage, la faute de Madeleine relève davantage de la légèreté et de la faiblesse que d'une volonté maligne².

Les extraits reproduits ici présentent une diversité qu'expliquent à la fois une option stylistique et un angle de vue précis. Remi de Beauvais et Pierre de Saint-Louis passent l'un et l'autre très rapidement sur le chapitre des enfances. Chez le premier, le cadre imaginaire d'un dialogue entre Luc et Matthieu au sujet de la Pénitente accuse encore le caractère allusif de l'exposé : la tradition légendaire y prend l'aspect de quelques bribes d'information dont l'objectif n'est que d'étayer une appréciation morale lénifiante.

On ne s'en tire pas à si bon compte avec Marc-Antoine Durant ! Au risque de décourager d'entrée de cause le lecteur de notre anthologie, nous avons maintenu *in extenso* sa laborieuse fiction, dont l'esthétique relève d'une mode littéraire autant que d'un tempérament créateur individuel. On reconnaît sans peine dans les mythologismes artificieux que développent ces pages l'une des constantes de la veine anacréontique, que confirme l'accumulation des détails et des sinuosités maniéristes de l'expression. Moins banale paraît en revanche la juxtaposition de ces subtilités ornementales à un discours moralisant qui, pour être parfaitement conventionnel, n'en ménage pas moins un vigoureux contraste. Sans doute cette disparité de l'invention se révélait-elle peu choquante pour les contemporains de l'auteur. Il reste que, placé en tête de ces "morceaux choisis", ce texte incarne assez bien le paradoxe de la littérature magdalénienne.

Lui font pendant les dix strophes que Desmarets consacre au même motif. A première vue, les deux auteurs divergent du tout au tout. Aux ciselures et aux entrelacs du chartreux succède, avec l'auteur du *Triomphe de la Grâce*, la sobriété des métaphores sans vie et le prosaïsme des exposés clairs. Le procédé d'écriture demeure toutefois le même. Comme son devancier, Desmarets recourt à l'*amplificatio* pour situer les éléments de son histoire. On assiste simplement à un déplacement de la fiction, qui porte sur le cadre du récit plutôt que sur l'évolution psychologique de l'héroïne. La passion que voue Desmarets à l'architecture n'est évidemment pas étrangère à un tel choix. Mais qui, du "maniériste" ou du "classique", se montre en définitive le plus accessible aux tentations de la gratuité ? Si verbeuses qu'elles soient, les ratiocinations de Chasteté et Volupté n'ont-elles pas plus de part au destin de la sainte que la pompeuse évocation des splendeurs de "Magdal" ?

1 Voir Appendice I, 2, p. 352.

2 Nombreux sont les auteurs ecclésiastiques à maintenir cette banalisation du péché de Madeleine. Ainsi Antonin de Florence, qui n'y verra guère qu'une incarnation des faiblesses propres aux mondaines. (Voir Sarah Wilk, "The Cult of Mary Magdalen in Fifteenth Century Florence and its Iconography", *Studi medievali*, XXVI, 2, 1985, p. 694-95).

MARC ANTOINE DURANT

Or un jour en ce temps que la gentille Flore
 D'un gay bigarrement les campagnes colore,
 En ceste saison là que l'on void le bouton
 Soubs le signe cornu s'entrouvrir du Mouton,
 5 Que l'air, les monts, les vaulx, les forests et les plaines
 Sont de l'odeur des fleurs çà et là toutes pleines,
 Que le gay Rossignol à l'argentine voix
 Decoupe cent fredons* doucement par les bois,
 Et que de fleur en fleur volettent les avettes*
 10 Pour, pillardes, musser* leur vol en leurs cuissettes,
 Ceste belle s'allant seulette promener
 Hors les murs de Salem pour la fleur moissonner
 D'un rosier espineux, en son chemin rencontre
 Une dame excellente en beauté, qui lui monstre,
 15 Par un petit souris, qu'elle avoit grand desir
 De parler avec elle et luy faire plaisir.

Magdaleine s'arreste, et s'estonne en son ame
 D'avoir à l'impourveu rencontré ceste Dame,
 Laquelle luy sembloit n'estre pas d'un bas lieu,
 20 Mais la fille plustost de quelque demy-Dieu.
 Le visage elle avoit pudique et venerable,
 Le regard verecond*, le parler amiable,
 Le maintien humble-grave et plein de majesté,
 Et tout le corps luisant d'une sainte beauté.
 25 Elle, ouvrant les coraux de sa levre jumelle :
 — Long temps y a, luy dist, ô très-noble Pucelle,
 Que je suis desireuse, et en peine d'avoir
 Cet heur de te parler, t'accoster et te voir,
 Toutesfois je n'ay peu, quoy que j'aye sceu faire,
 30 Rencontrer ce bon heur qu'en ce lieu solitaire
 Où, fleur entre les fleurs, maint delice tu prens;
 Ne t'estonne donc point, Belle, si j'entreprends
 De parler avec toy, qui te suis incognuë :
 Icy pour te fascher je ne suis point venuë,
 35 Mais bien pour t'essayer de propos gracieux,
 D'eslever ta belle ame aux merveilles des cieux,
 Te sublimer l'esprit et, d'une main fidelle,
 Avec toy contracter un' amour mutuelle.
 — Quelle Dame incognuë à l'Angelique corps,

- 40 *Se presente à mes yeux ? dit Magdaleine alors :*
Est-ce point de Memnon la mere Tithonide,
L'Aurore aux doigts rosins ? ou bien la Latonide ¹ ?
Ou la belle Cypris, Deesse aux yeux rians,
Qui vient cueillir les fleurs de ces champs verdoyans ?
- 45 *Non ce n'est point Cypris, non ce n'est point la Lune,*
Ny l'Aube qui du Ciel nous chasse la nuit brune,
C'est quelque autre puissance, à ce que j'apperçois,
Qui surpasse en pouvoir et en beauté ces trois.
Mais quiconque tu sois, sçache, je te supplie,
- 50 *Que ce m'est grand honneur de cognoistre l'envie*
Qui t'espoint, sans avoir à ma bassesse esgard,
De ta douce amitié me vouloir faire part.
Toutesfois, s'il te vient à gré, dy moy, Princesse,
Ton nom, tes qualitez, et ton parler ne cesse
- 55 *Jusques à ce que je sois instruite entierement*
De ta condition, digne d'estonnement.
— Je suis, dit elle alors, pour te l'apprendre en somme,
Celle que Chasteté communement on nomme,
Fille du Tout-puissant, rude frein de Cypris,
- 60 *Compagne, Amie, et soeur des celestes esprits,*
Tutrice de santé, de biens, d'honneur, de vie,
Nourrice des vertus, des vices l'Ennemie,
L'honneur des jouvenceaux, l'allegresse des vieux,
Et l'ornement qui sied à la Vierge le mieux,
- 65 *Des pauvres la grandeur, des Grands la plus grand' gloire,*
La grace des plus laids, et leur brave victoire.*
Belle, comme tu vois, de corps parfaitement,
Mais plus belle d'esprit, dont je plais tellement
Au grand Maistre des Cieux, que sa fille il m'appelle,
- 70 *M'admet en son conseil, ses secrets me decelle,*
Me nomme par mon nom, me fait soir pres de soy,
Mille biens aux Humains fait en faveur de moy,
M'honore, me cherist, et sans nombre et mesure,
Tant de riches presens me depart à toute heure,*
- 75 *Qu'est en moy de combler, et d'honneur et de biens,*
Tout ainsi que je veux, abondamment les miens.
Ceux, dis-je, qui, serrez dans la prison humaine,
De leurs corps terre-nés taschent, d'une ame hautaine,

¹ La mère de Memnon est l'Aurore qui, pleurant sur son fils tué par Achille, fit naître la rosée. La Latonide désigne Artémis.

- Loing-loing se retirer de toute impureté,
 80 Et fouler sous les pieds toute lasciveté.
 Aussi de tels souvent les esprits je transporte
 Au Ciel, dont aussi tost je leur ouvre la porte,
 Pour jouir pleinement de l'extreme clairté
 Rayonnante aux beaux yeux de la Divinité,
 85 Et sans aucun danger ou crainte de mesprendre
 Des cayers sacré-saincts les mysteres comprendre.
 De là vient qu'aussi tost, avec estonnement,
 Et d'eux, et d'un chacun, je les fais doctement
 Discourir et traicter avec toute assurance
 90 Des choses dont encor ils n'avoient cognoissance;
 Voire je les extaze, et ravis quelque fois
 Leurs ames tellement que soudain une voix
 Prophetique leur sort de leur sainte poitrine,
 Empreinte saintement de ma faveur divine :
 95 Bref, je fais les vivans et les morts triompher
 Du monde, du tombeau, du temps, et de l'enfer.
 Mais pour ne t'abuser, decevoir* ou surprendre,
 Je te veux (chere amie) en peu de mots apprendre,
 Que je n'entretiens pas en plaisirs doucereux,
 100 En folastres deduicts* et en molesse ceux
 Avec qui je contracte alliance en ce monde.
 Jamais je ne le fis, mais c'est à cette immonde
 Qu'on nomme Volupté d'ainsi traicter les siens,
 Volupté, qui sortit des creux Tenariens²
 105 Pour veufver de santé, d'honneur, d'aise et de vie,
 De repos et de biens ceux qui l'auront suivie.
 Peste de l'univers, ruine des maisons,
 Songe-mal, songe-dol* et songe-traisons,
 Source d'impiété, de larcins, de blasphemes,
 110 D'incestes, d'assassins et de malheurs extremes,
 Semence de douleurs, mere de cruauté,
 Nourrice de soupirs, fille d'oisiveté,
 Labyrinthe d'erreur, Tisseuse de tout vice,
 Compagne de discorde, et royne de malice,
 115 C'est ceste louve là qui, cauteleuse, fait
 Mestier* pour quelque temps de repaistre de lait,
 De sucre, de nectar, de miel et de delices,

² La caverne du Ténare, à l'extrême sud du Péloponèse, était considérée comme l'entrée des Enfers.

- Tous ceux qui vont suivant ses malheureux blandices* :
 Qui pis est, la Meschante, au milieu des plaisirs
 120 Qu'elle leur abandonne, active à leurs desirs,
 Souvent le dos leur tourne et lors, sans grace aucune,
 Les malheureux* et submerge aux ondes d'infortune.
 J'enflerois volontiers ce commencé discours
 Des tragiques, sanglants, piteux et mauvais tours
 125 Qu'on luy a veu jouer à ceux qui l'ont aymée,
 Tesmoins Xerxe, Annibal, Anthoine et Ptolomée 3 :
 Mais il m'est impossible, et plustost l'Orient
 Où nostre beau Soleil se leve tout riant
 Je joindrois au Ponant, et d'un peu de parole
 130 Je changerois de lieu et l'un et l'autre Pole
 Que de conter icy les malheurs infinis
 Dont elle a tant de Preux de ce monde banis,
 Et là bas envoyé aux infernaux abymes
 Où les voluptueux sont punis de leurs crimes.
 135 Et bien que ceste peste ait ordinairement
 Un chemin large et beau à son commencement,
 Fort aise, fort plaisant, neantmoins en arriere
 Piteusement tomber fait sa borne dernière,
 Et en lieu de nourrir ses partisans de miel
 140 Ainsi que leur promet, les saoule enfin de fiel,
 D'absinthe, d'amertume, et ses vaines liesses
 S'aboutissent tousjours en douleurs et detresses.
 Or mon trac* qui conduit au comble de bon heur
 N'est large, ainçois* estroict, fascheux et plein d'horreur.
 145 Son entrée est pierreuse, et d'airain est sa porte 4,
 Toutesfois, quoy que tard, en fin tousjours rapporte
 Gloire à ses poursuivans : car quiconque vaincra
 Les assauts de la chair, grand loz* il s'acquerra.
 Grand loz ainsi s'acquit Medulline, Diane,
 150 Daphné, Dryas, Hyppone, Atalante, Susane,
 Xenocrate, Hypollite, et le treschaste Hebrieu
 Joseph 5, lequel touché de la crainte de Dieu,

3 Ptolémée XIII, époux de sa soeur Cléopâtre, assassin de Pompée.

4 Alliage évoquant l'union de la lune et du soleil, de l'eau et du feu, l'airain symbolise à la fois l'incorruptibilité, l'immortalité et la justice inflexible. La porte d'airain est traditionnellement celle des temples grecs.

5 "Medullina, virgo Romana, ab ebrie patre in tenebris violata, ut stupre authorem agnosceret, digito eius annulum detraxit : ubi ex pignore patrem esse comperit eum ad aram gladio effodit." (Ch. Estienne, *Dictionarium historicum*, op. cit., 295 r^o, col. 1.)

- Ne voulant consentir en aucune manniere
 Au desir amoureux de sa belle guerriere,
 155 La femme à Putiphar qui s'alloit consumant
 Aux rais de sa beauté qu'elle aimoit folement.
 Tant de chastes Heros, tant de Vierges sacrées,
 Tant de saints Citadins des plaines Aetherées,
 Dont les noms sont escrits dedans l'Eternité,
 160 Ont pour l'amour de moy mille maux supporté,
 Voire, aucuns d'eux ont mieux aymé perdre la vie,
 Que de vivre entachez de quelque vilenie;
 C'est pourquoy dans les Cieux maintenant je les fais
 Comme estoilles reluire, assurant que leurs faicts
 165 Beaux, heroïques, grands, voleront d'âge en âge,
 Sans jamais aborder à l'oublieux rivage,
 Ce qu'aussi t'adviendra, je t'en donne la foy,
 Si suyvre tu me veux : çà donc, embrasse moy,
 N'aye peur! Que crains tu ? Je te conseille en mere :
 170 Il ne faut negliger un conseil salutaire.
 Comme encor le parler divin et gracieux
 En la bouche elle avoit, le traistre Archer sans yeux
 Qui ne peut endurer un pudique langage
 Se colere si fort, que d'un triste visage
 175 S'en va trouver sa mere occupée pour lors
 A ourdir des filets de paresse retors,
 Qu'ores* d'une façon, ores d'une autre sorte,
 Ainsi que son desir follastre la transporte,
 Tendoit accortement au milieu d'un chemin
 180 Passementé de fleurs amoureuses, afin
 De prendre à l'impourveu les ames otieuses,
 Ayant au tour de soy, en robes precieuses,
 Gaillardise et Superbe au regard inconstant,
 Avec six blancs Pigeons, et de Cygnes autant.
 185 Dès qu'elle l'entrevit, se prent à luy sousrire,
 S'en court viste vers luy, et commence à luy dire :
 — Mon mignon, mon amy, mon tout, mon coeur, mon fils,

"Dryas, Fauni filia aspectum virorum usque adeo exosa, ut in publicum prodire nusquam visa sit." (*ibid.*, 191 r^o, col. 2).

"Hippona dea quam stabularii maximi colebant, cuiusque effigies in stabulis locabatur." (*ibid.*, 237 v^o col. 2).

Atalante est l'Artémis arcadienne. L'épisode de Suzanne et des vieillards constitue le chapitre 13 du *Livre de Daniel*. Xénocrate est un disciple de Platon. Hippolyte, fils de Thésée, fuyait la compagnie des femmes. Sur Joseph et la femme de Putiphar, voir Gn., 39, 7 sq.

Qu'avez vous ? Las! jamais si triste ne vous vis.

— Ma mere, ce dit il, je suis, je le confesse,

190 *Si triste que jamais je n'eus telle tristesse :*

Et pource je m'en viens vostre aide reclamer

Contre une qui tousjours tasche à nous alarmer,

A nous faire du pis que peut, et à distraire

Tous ceux qui nous pourroient quelque service faire.

195 *C'est Chasteté, laquelle avec mille propos*

Qu'elle tient contre nous, va troublant le repos

D'une jeune beauté que j'avois esperance

De reduire bien tost soubz nostre obeissance.

Las! elle me la gagne, et peu s'en faut, hélas!

200 *Qu'elle ne l'ait jà prinse à ses traistres appas.*

— Courage (mon Enfant) luy respond la Deesse,

Rasserene ton coeur, car je te fais promesse

Prendre le faict en main, et de subtilement

Deployer tout mon art pour rendre entierement

205 *Soubz le joug de nos loix celle belle Heroïne,*

Que de nostre amitié tu juges estre digne.

A tant elle vestit ses plus riches habits,

Entortille son col d'un carcan de rubis,*

Agence à chaque bout de ses rondes aureilles

210 *Deux perles, en grandeur et en prix non-pareilles.*

Elle enfleure son sein ainsi qu'un gay Printemps,*

Folastre ses regards de riz et passetemps,

Parfume ses cheveux voletans sur le feste

A mouvemens mignards de sa superbe teste.

215 *Le reste de son corps elle vest proprement*,*

Puis d'un grave marcher s'en va tout doucement

Vers nostre Magdaleine, afin de la surprendre,

Et d'un parler trompeur à son party la rendre.

Lors ceste, qui se fait appeller Volupté,

220 *De tels propos l'attaque : — O divine beauté,*

Mon tout, mon bien, mon coeur, ma chere Magdaleine,

Je lis sur le tableau de ta face la peine

Qui te lime le coeur, flottant comme un vaisseau

Que les fiers Aquilons agitent dessus l'eau,

225 *Sans sçavoir où tirer, depuis que, trop legere,*

Tu as presté l'oreille à une mensongere,

Laquelle finement, par ses menteurs propos,

S'efforce de troubler le Ciel de ton repos.

Mais, m'amour et m'amie, où est or' ta sagesse,*

- 230 Ton bon sens, ta raison, pour ceste Enchanteresse
 Reconnoistre et chasser ? Ne vois-tu pas comment,
 Meschante, elle voudroit te perdre meschamment,
 Te rendant pour jamais aux soucis asservie ?
 Ah! que tost et que tost s'escoule ceste vie,
- 235 Sans que par mille maux on la doive abreger!
 Il la vaut beaucoup mieux par plaisir allonger,
 Et renforcer son fil par joyeuses liesses,
 Que de la consumer en penibles destresses.
 Si tu suis Chasteté, meurtriere de nos ans,
- 240 Tu te peux asseurer de voir en peu de temps
 Faner tous ces beaux lis, et tant de belles roses
 Que Nature en ta face a gentiment escloses.
 Il te faudra hayr, chastier et matter
 Ton corps, comme un cheval qu'on desire dompter;
- 245 Chercher il te faudra les deserts solitaires
 Pour y vivre, chetifve*, avec tant de miseres,
 Qu'il n'est en mon pouvoir de te les raconter;
 De plus, il te faudra totalement quitter
 Tant et tant de plaisirs dont le monde foisonne,
- 250 Voire, tu n'oseras à ta foible personne
 Donner aucun relasche, ou gracieux deduit*,
 Mais bien te la faudra torturer jour et nuict,
 Comme si tu n'avois autre plus grande envie
 Que de bien tost finir la course de ta vie;
- 255 Joinct qu'il ne te sera le plus souvent permis
 D'admettre pour parler tes Parens et amis,
 Desquels te conviendra éviter la presence,
 Comme de quelque loup qu'on fuit en diligence.
 Hé! dy moy, Hé! dy moy, ne vois tu pas combien
- 260 Telle vie est chetifve*, et vefve de tout bien ?
 Que peux tu rapporter d'icelle en fin de compte,
 Sinon beaucoup d'ennuis, et une longue honte ?
 Tu deviendras debile, et ton corps refroidy
 De soucis perira en ton plus beau midy,
- 265 Sans aucun delaisser en ce bas hemisphere
 Procréé de tes flancs pour tes obseques faire,
 En quoy tu monstreras avoir un coeur d'airain,
 De marbre, ou bien de fer et du tout inhumain,
 Lequel plein de rigueur ne voudra de ce monde
- 270 Les estages peupler d'une race feconde,

- Pour en icelle vivre encor' après la mort ⁶,
 Comme plusieurs ont fait qui, du Sud jusqu'au Nort
 Sont et seront blasmez, tant que luira la Lune,
 Flambrera le Soleil et flottera Neptune,
 275 Et tant que l'homme aura le pouvoir de parler,
 Le chevreuil de courir, et l'aigle de voler.
 Ainsi faire voulut Daphné la Pénéide,
 Icte le Tarentin, le Chasseur Theseide ⁷,
 Et maints autres lesquels, pour leur temerité
 280 N'ont acquis que le bruit justement mérité
 De barbares, de fols, d'ennemis de nature,
 De quelques Lougaroux ayans pris nourriture.
 Autant, ou voire plus, on en dira de toy
 Si, contre mon conseil, en t'esloignant de moy,
 285 Tu te laisses tenter à ceste froide Idole
 De Chasteté, qui n'a que la seule parole,
 Qui n'est qu'une trompeuse, et qui, le plus souvent,
 Récompense les siens de fumée et de vent.
 Ah! je ne suis pas telle, et ne la voudrois estre,
 290 Je suis, pour te le faire aucunement cognoistre,
 Princesse de renom, fameuse en l'Univers,
 Journallement chantée en mille et mille vers,
 Courriers perpetuels de mes vertus insignes,
 Qui de reluire aux cieux sont capables et dignes.
 295 J'ayme mes corivaux*, je les supporte tous,
 Et ne les entretiens icy que de miel doux;
 Rien je n'offre à leurs yeux qui ne soit delectable :
 Maintenant je les fais banqueter à ma table,
 Tantost je les occupe à entendre le son
 300 D'un Lut bien animé d'une belle chanson,
 Ou bien je les conduits en quelque belle prée,
 Ceincte de ruisselets et de fleurs diaprée,
 Pour, aux plaisans accors des instrumens nerveux,
 Prendre dessus ses bords mille deduits* joyeux,

⁶ On reconnaît dans ce dernier argument le fameux thème, d'origine platonicienne qu'exploite notamment la "Lettre de Gargantua". Voir *Pantagruel*, ch. VIII.

⁷ "Ictus Tarentinus, nobilis palaestrita, toto vitae tempore Veneris expers fuit. Ut arti accommodatior esset, tanta illi gloriae libido." (Ch. Estienne, *op. cit.*, 246 v°, col. 2)

Le Chasseur Théséide est Hippolyte. (Cf. *supra*, v. 151).

- 305 *Ou bien dans un jardin d'oeillets je les couronne* ⁸,
 Bref, tant de jeux mignons et d'ébats je leur donne
 Qu'on les void envieillir en plaisir doucement,
 Et comblez de bon heur aller au monument.
 Et lors, après avoir leur âge consumée
- 310 *En tant de doux deduicts* *, *la prompte Renommée,*
 De ses poulmons enflant sa trompette au long col,
 Pousse jusques au Ciel leur renom d'un beau vol,
 De peur qu'à l'advenir le Temps, qui tout efface,
 Dans la tombe d'oubly devaler ne les face.
- 315 *Aussi pour ce regard, tous ces braves* * *esprits*
 Qu'on lit avoir esté de mes amours esprits
 Volent journellement par les bouches humaines :
 Les Xerxes, les Herculs, les Pâris, les Heleines,
 Semiramis, Timandre, Aspasia, Laïs,
- 320 *Messaline, Rodope, Alce, Flore, Thaïs* ⁹,
 Et mille et mille encor, dont jamais l'onde noire
 De Lethé ne pourra engloutir la memoire.
 Je n'aurois jamais fait, et trop je t'ennuierois,
 Si le nombre infiny dire je te voulois
- 325 *De celles et de ceux que j'ay fait en ce Monde*
 Heureux dessus la terre, et heureux dessus l'onde :
 Tant y a que tu vois, m'amour, ce que je suis,
 Tu cognois mon pouvoir, et comme je te puis
 Mettre en possession d'un monde de liesses,
- 330 *Et te faire passer ta vie sans tristesses.*
 Çà donc, ne tarde plus de te donner à moy,
 Jouys, jouys du bien qui se presente à toy.
 Magdaleine, prens moy pour guide de ta vie,
 Et ne m'escoute plus Chasteté, quoy qu'elle die.

⁸ Symbole traditionnel de l'amour divin, l'oeillet peut occasionnellement désigner aussi l'amour terrestre. Cf. *Le Triomphe de Vénus* attribué à Cossa, Ferrare, Palazzo Schifanoia. Voir Mirella Levi d'Ancona, *The Garden of the Renaissance, Botanical Symbolism in Italian Painting*, Florence, Olschki, 1977, p. 79 sq.

⁹ Sémiramis, femme de Ninos, est la reine légendaire d'Assyrie et de Babylone. La Sicilienne Timandre figure parmi les maîtresses d'Alcibiade. Aspasia, aimée de Périclès, était célèbre pour sa beauté et son esprit. Laïs est le nom de plusieurs courtisanes grecques, dont la plus notable est la fille de Timandre qui prit la place de sa mère auprès d'Alcibiade. Rhodope fut la favorite de Charax de Lesbos, frère de Sappho. Alce désigne le poète grec (VII^e siècle avant J.-C.) inventeur du vers alcaïque, auteur de pièces érotiques. Il a notamment chanté Sappho. Flore est une courtisane romaine évoquée par Plutarque dans sa *Vie de Pompée*. Thaïs fut successivement la maîtresse de Ménandre et d'Alexandre. L'association de Flore et de Thaïs figure déjà, on le sait, dans une célèbre ballade de Villon (*Le Testament*, v. 329-332).

- 335 *Croy moy, rejette la, pour gallante tousjours*
 Jouyr auprès de moy du fruit de mes amours.
 A ces mots, Volupté à la face impudente
 *Range à son fol party ceste peu caute * infante,*
 Et, charmant ses esprits, l'eshonte tellement
 340 *Que dès lors elle perd toute honte impudemment,*
 Abandonne son Dieu, ses loix jette en arriere,
 Suit bals, festins et jeux, devient superbe et fiere ¹⁰.

(*Livre I, fol. 7-12*)

10 Le débat entre Chasteté et Volupté, que relaient les figures de Minerve (ou Diane) et Vénus, est un *topos* exploité à la fois par les peintres (Mantegna, le Pérugin) et les poètes. Voir notamment Sez nec, *op. cit.*, p. 99.

Ces pages incarnent de manière caractéristique l'anacréontisme que détecte R. A. Sayce chez les émules catholiques de la Pléiade (Belleau), et qu'illustreront par la suite maints poètes de province (A. d'Urfé). La compénétration du cadre mythologique et de la matière biblique (ou chrétienne) se réalise plus ou moins, suivant que l'auteur alloue aux divinités païennes un rôle effectif ou simplement métaphorique. Sayce signale certains cas d'interaction parfaite, telle l'*Esther* de Didier Oriet (1584), dans laquelle "classical mythology is so interwoven in the texture of the [poem] that it would be impossible to detach it without pulling the whole fabric to pieces" (*op. cit.*, p. 46). Le présent épisode suggère une remarque analogue.

JEAN D'ESMARETS DE SAINT-SORLIN

Sur les bords de la mer en miracles fameuse,
 Sur qui le Verbe tout puissant
 Marcha pour secourir un vaisseau périssant ¹¹,
 Battu par les assauts de la vague écumeuse,
 5 Un Fort, de rocs environné,
 De pins, de cèdres couronné,
 Domine sur la terre, et s'avance dans l'onde,
 D'où l'oeil, charmé de toutes parts,
 Découvre une plaine féconde,
 10 Et soule de plaisirs ses avides regards.

Un fleuve, près du Fort, à cette mer s'allie,
 Bordé d'oliviers et d'ormeaux,
 Qui tire lentement ses argentines eaux
 De la source qui sort du mont de Béthulie.
 15 De ce lieu le front orgueilleux,
 Orné d'un château merveilleux,
 D'abord offroit de loin un superbe portique,
 Au bout de six rants de palmiers,
 Plantez d'un ordre magnifique
 20 Par les soins prévoyans des nobles devanciers.

Ce Palais fut basti d'une riche structure,
 Dont les Architectes sçavans
 Par le secours de l'art, du travail et du temps,
 Du lieu plaisant et fort ornèrent la Nature.
 25 L'ample court du grand bastiment
 Avoit pour pompeux ornement
 Quatre rangs étendus de colonnes égales.
 Les appartemens séparez
 Avoient leurs chambres et leurs sales
 30 Brillantes de cristaux et de lambris dorez.

¹¹ Il s'agit de la Mer de Galilée ou de Tibériade. Cf. Mt., 41, 23-33; Mc, 6, 45-52; Jn, 6, 16-21.

*Les Jardins dominoient et les mers et les plaines,
Ornez de parterres divers,
De vastes promenoirs, de lieux d'arbres couverts,
Et de larges canaux, et de vives fontaines.*

35 *Les grands rochers de toutes parts
Servoient d'invincibles ramparts,
Menaçant les dehors par leurs fronts redoutables,
Et fournissoient par le dedans
Cent belles grottes secourables*
40 *Contre le prompt orage et les rayons ardans.*

*Magdal estoit le nom de la demeure heureuse,
Glorieuse de ses beautez,
D'avoir de Madeleine enflé les vanitez,
Mais de ses repentirs encor plus glorieuse.*
45 *C'est là qu'elle fut mise au jour :*
C'est là qu'à son profane amour
Elle donna sans crainte une longue licence,
Si-tost qu'elle eut mis au cercueil
Ceux dont elle avoit pris la naissance,
50 *Et qu'elle n'eut plus rien qui bornast son orgueil.*

*L'astre qui présida sur sa beauté naissante
Luy fut prodigue de trésors;
Joignit heureusement aux charmes de son corps
Une beauté d'esprit encore plus charmante.*
55 *Des lis, son teint eut la blancheur,
Sa bouche, une vive rougeur;*
De ses beaux yeux sortoient d'ardentes estincelles,
Son port avoit de la fierté,
Et de ses graces naturelles
60 *La hauteur de sa taille ornoit la majesté.*

Près d'elle, de Sion les filles les plus fières
 Perdoient le prix de la beauté
 Comme, quand le Soleil fait revoir sa clarté,
 S'éteignent de la nuit les brillantes lumières.
 65 Des yeux elle fut le plaisir;
 Elle fut le commun désir
 Et des plus grands esprits, et des plus grands courages*.
 Vers elle voloient mille vœux :
 Tous luy présentoient leurs hommages,
 70 Tous momens sans la voir leur sembloient malheureux.

[.]

Sa superbe opulence aidait à ses conquêtes.
 Les coeurs sont émus doublement
 Par l'éclat de sa pompe et de son oeil charmant,
 Comme deux vents divers font les grandes tempestes.
 75 Marie, et son frère, et sa soeur,
 Eurent un père possesseur
 De trésors amassez, de châteaux et de villes,
 De bois les plus délicieux,
 Et de terres les plus fertiles,
 80 Et de tout ce qui flate et l'esprit et les yeux.

Après que des grands biens fut fait le grand partage,
 Chacun d'eux fut riche et content,
 En noblesse, en pouvoir, en splendeur éclatant.
 Chacune de leurs parts fit un grand héritage.
 85 Ainsi que le Nil au long cours,
 Par l'Afrique s'enfle toujours,
 Jusques aux champs féconds où Memphis est assise :
 Puis fendant son lit merveilleux,
 En sept grands canaux se divise,
 90 Et chacun de ses bras est un fleuve orgueilleux.

- Lazare en Genezar eut de vastes domaines,
Munis des châteaux d'alentour.
Marie eut de Magdal le superbe séjour,
Et Marthe eut Béthanie, et les terres prochaines*
- 95 *Lazare eut pour sa passion.
L'insatiable ambition
S'accrut par tous moyens que l'intérêt suggère;
Marie allumoit les amours;
Et Marthe, active et ménagère,*
- 100 *Ne passoit sans travail nul moment de ses jours* ¹².

(*Livre II, p. 20-23; 24-25*)

12 Le partage des biens entre Lazare et ses deux sœurs relève de versions assez tardives de la légende. La *Vita* du Pseudo-Raban ne mentionne que leur patrimoine commun qui comprend, outre une partie de Jérusalem, les deux Béthanie, de Judée et de Transjordanie, ainsi que Magdala en Galilée. Sur l'avidité de Lazare, voir O. Jodogne, "Trois vies romancées dans la *Passion* de Jean Michel", *Revue des Langues Vivantes*, XI, 1945, p. 65-73.

REMI DE BEAUVAIS

Dialogue entre Matthieu et Luc au sujet de Madeleine.
Matthieu parle :

*Donc cette fille icy, que je compassionne,
Nasquit en Magdalon, qui est un beau chateau
Fort à merveille, et sis à la rive de l'eau
Du lac de Ceneroth.*

5 [.]

L'on dit qu'on ne vit onques,*

*Ny en Decopolis, ny en tous les confins
Du pays d'alentour, mesme jusques aux fins*
De Tyr et de Sidon, et plus outre, une fille
Ou qui fut si bien née, ou qui fut si gentille**

10 *Que la jeune Marie (elle s'appelle ainsi,
Bien que son nom commun soit Magdeleine aussi).*

*Et sans qu'elle perdit pere et mere, en bas âge,
Elle ne seroit pas si vaine. C'est dommage!
Hé! mais quoy! frere Luc, qu'est ce que d'avoir pas*

15 *En jeunesse quelqu'un pour redresser noz pas,
Lors principalement quand le sang, qui bouillonne
En sa premiere ardeur, si fort nous aiguillonne ?
De là vient que jaçoit* que Marie eut encor'*

20 *Un frere et une seur, gens de bien qui font or'*
Leur demeure au chateau qu'ils ont en Bethanie,*

— Tu n'ignores où c'est, frere Luc ? Il le nie. —

*Or sus! quoy qu'il en soit, et son frere et sa seur
Furent, comme l'on dit, un arrest trop mal seur
Pour tenir en devoir cete jeune avolée**

25 *Qui s'en alloit tousjours, poursuivant sa volée ...*

(Livre I, p. 25-26)

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Hélas! que me servit mon illustre naissance,
 Si ce n'est à plutôt perdre mon innocence,
 Que je ne conservay qu'en mes plus jeunes ans,
 Pour la laisser périr, parmi mes courtisans.*
- 5 *Mes parens décédez, je devins libertine
 Fort peu de temps après que je fus orpheline,
 Me laissant emporter à mes débordemens,
 N'ayant plus pour censeurs de mes déportemens
 Ny mon pere SYRUS ny ma mère EUCHARIE,*
- 10 *Dont la perte ne fut que celle de MARIE,
 Qui parmi ses amours, ses graces et ses ris,
 Se laissa cajoller à mille favoris,
 Passant joyeusement le beau cours de ma vie
 A me voir accostée, adorée et servie*
- 15 *De tous ces insensez, comme si j'eusse esté
 L'Idole de leur coeur et leur Divinité.*

(Livre IV, p. 53-54)

II. MONDANITÉ :

- MADELEINE "AU CORPS GENT"
- LES ENTRETIENS DE LA MONDAINE
- JEUX GALANTS

Ainsi que nous l'avons déjà maintes fois relevé, le portrait de la mondaine ressortit davantage à la prédication qu'à l'hagiographie. La fascinante séductrice qui, tantôt à la scène, tantôt à la chaire, incarna l'une des récurrences majeures de la doctrine morale du Moyen Âge finissant, est restée d'actualité¹. On sait que l'apostolat missionnaire inspiré par le Concile de Trente favorise la sélection des auditoires. Il n'est pas rare que les responsables des missions et des retraites prêchées dans les paroisses répartissent leur matière en fonction de groupes sociaux bien déterminés. Les sermons destinés aux femmes de qualité ne manquent jamais, dans ce cas, de stigmatiser les abus du luxe et de la vanité². C'est dans un esprit voisin que les chantes de la Madeleine s'attarderont sur cet épisode de la mondanité, encore que la veine prédicante ne soit pas chez tous aussi explicite.

Leur discours s'articule en deux phases qui en déterminent l'ambiguïté. En effet, avant de condamner la pécheresse, il s'agit de la présenter comme telle, et surtout d'énumérer ses écarts. Le sujet ne rebute nullement nos pieux censeurs qui, dirait-on, s'en donnent à plaisir. Si le portrait de la Madeleine garde, notamment dans l'évocation de la chevelure, quelques traces du blason maniériste³, la majorité des auteurs se rattachent à une tradition plus archaïque, où la notion de beauté se confond avec celle de parure. Remi de Beauvais en offre un exemple particulièrement frappant qui, à l'inventaire des perfections physiques, préfère l'énumération des atours. Telle est encore la vision de nombreux peintres de la fin du XVe siècle, dont les Madeleines brillent avant tout par l'élégance et la somptuosité du costume⁴. Mais les raffinements de la toilette ne sont que l'amorce d'une existence dissipée dont chaque travers, soigneusement détaillé, porte la marque d'une réprobation teintée d'antiféminisme. On notera, parmi les motifs les plus constants, le caquet malveillant que, de saint François de Sales au plus obscur confesseur, les ecclésiastiques de ce temps ne cessent de reprocher aux femmes. Plus significatif nous paraît le tableau récurrent de la Madeleine au miroir, incarnation de sa vanité, certes, mais peut-être aussi présage de la contemplative méditant devant une tête de mort, qui en sera l'anti-thétique corollaire.

1 L'un des principaux relais de cette tradition est à rechercher, bien entendu, dans le théâtre. Dès le *ludus* de Benediktbeuern (voir Young, *op. cit.*, t. 1, p. 432-438), l'épisode de la mondanité de Madeleine prend un relief singulier. Jean Michel en approfondira la dimension théologique, au point que la conversion de la mondaine deviendra un des sommets de son édifice dramatique. (Voir M. Accarie, *op. cit.*, p. 139-230, qui présente un riche tableau des sources de ce motif.)

2 Voir notamment J. Maillard, "La mission du Père Honoré de Cannes à Angers en 1684", *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 81, 3, 1974, p. 510-511. Les admonestations aux coquettes que nos magdaléniens insèrent tant dans leurs préfaces que dans le corps des poèmes procèdent d'une inspiration analogue.

3 Voir G. Mathieu-Castellani, *Les Thèmes amoureux dans la Poésie française, 1570-1600*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 128 sq.

4 Que l'on songe, parmi bien d'autres exemples, à la Marie-Madeleine de Jan van Scorel (Amsterdam, Rijksmuseum), ou à celle, plus célèbre encore, de Quentin Metsys (Anvers, Musée Royal des Beaux-Arts). Outre la thèse de Marga Janssen, *op. cit.*, p. 421, on consultera l'opuscule du P. Baudouin de Gaiffier, *Iconographie de Marie-Madeleine. A propos d'un série de Tableaux du XVe ou du XVIe siècle*, Bruxelles, Soc. des Bollandistes, 1980, dont l'iconographie est tout à fait suggestive. Le catalogue de Marilena Mosco, *op. cit.*, p. 67-72, regroupe une série intéressante de reproductions.

Les amours frivoles et transitoires de l'héroïne dominent évidemment tous ces chefs d'accusation. Sans doute la Madeleine galante se voit-elle condamnée sans réplique. Mais le verdict n'est-il pas en quelque sorte mitigé par un verbe allègre où perce une nuance amusée ? Comme si, *volens nolens*, nos doctes moralistes se laissaient griser par l'air de la fête⁵.



⁵ La gravure de Lucas de Leyde intitulée *Danse de la Madeleine* (1519) donne déjà une illustration parfaite de ce climat (Bartsch 122. Voir Max J. Friedländer, *Lucas de Leyde*, Berlin, W. De Gruyter, 1963, p. 35 sq. et p. 22). J. Chocheyras établit une relation entre cette gravure et la scène de séduction brutale que l'on trouve dans *Le Mystère de la Madeleine* de Digby (art. cit., p. 27-30). Voir également Marilena Mosco, *op. cit.*, p. 257.)

REMI DE BEAUVAIS

Magdeleine un matin que le somme ocieux*
 Avoit jà plus qu'assez trempé dedans ses yeux ,
 Sortant hors de son lit, se leva toute telle
 Qu'un marbre effigié des mains de Praxitele :
 5 Haute, droite, au corps gent*, aux membres bien formez
 Et qu'en une Artemis on n'auroit pas blasmez.
 Ses filles qui ont soin de la parer lui peignent,
 Puis adjacent au mieux ses cheveux qui ne craignent
 (Tant ils sont beaux et longs) d'estre parangonnez*
 10 A ceux que le Ciel voit de sept lampes ornez ¹.
 Et les uns librement s'en vont à longues ondes,
 Estendant par son col leurs rides vagabondes,
 Et d'autres, prisonniers de la soye et de l'or,
 Descouvrent chichement leur gloire; autres encor'
 15 Pendillent, bavolant*, sur l'une et l'autre joue,
 Pour y prendre au filé* Zephyre qui s'en jouë
 (Ornement curieux, et qui auroit pouvoir
 D'esblouir derechef Neptun, s'il le peut voir) ².
 Après elle vestit sa Cotte despliée,
 20 Qui du bas au genoux estoit hystoriée
 De fleurons, sur le fond de satin aussi blanc
 Que neige, et par dessus joignit prez à son flanc
 Sa robbe de drap d'or, que la main artisanne
 N'auroit plus proprement* sceu tailler à Diane.
 25 De là son manteau long, (long en terre pendant
 Et que l'agraffe d'or par les coins va mordant,
 Quatre doigts au dessous de sa gorge d'yvoire)
 Tout yvre du sang cher qu'on luy a fait trop boire
 Dans les Cuves de Tyr ³, laisse aller contre-bas
 30 Sa queue à franges d'or, rampant à chaque pas
 A l'entour des talons et plus loin, par derriere,

1 "Il entend la chevelure de Berenice." (Note de l'édition originale.) Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, avait consacré sa chevelure à Vénus. Lorsque cette chevelure disparut du temple où elle avait été déposée, l'astronome Conon déclara qu'elle avait été transformée en constellation.

2 "Neptune fut amoureux de Meduse principalement à raison qu'elle avoit de si beaux cheveux." (Note de l'éd. or.)

3 "Il entend la teinture pourpre." (Note de l'éd. or.) La prospérité de Tyr était fondée sur la fabrication et le commerce de la pourpre. Cf. Ez., 27, 7 (*Lamentatio super Tyrum*) : "Hyacinthus et purpura de insulis Elisa / Facta sunt operi mentum tuum".

Comme un serpent tortu qui trace* en la poussiere.
 Un Carcan* de grand prix, un chef d'oeuvre parfait
 Où le bel arc-en-Ciel fut au vif* contrefait,
 35 Se recourboit si bien sur sa poitrine nuë
 Qu'Iris ne l'auroit pas mieux peint dans une nuë,
 Et (pour contregarder du hasle son beau teint)
 Un voyle transparent, fait de cresse non teint,
 Bien subtil, bien dougé*, qu'un marchand de Lydie
 40 Luy vendit, l'autre jour, pour une piece ourdie
 Par la docte Arachné⁴, d'un noeud d'or s'accouploït
 Au bord du Crancelin* et, tout jaloux, sembloït
 S'efforcer de cacher sans cacher son visage,
 Comme on voit, quelquefois, le treillis d'un nuage
 45 Esmousser, par endroits, les rayons trop bruslans
 De Phoebus quand ils sont, en Aoust, si violens.

(Livre I, p. 4-6)

4 Arachné fut métamorphosée en araignée pour avoir osé se mesurer avec Athéna dans l'art de la broderie. Une note de l'édition originale rappelle qu'"Arachné estoit Lydienne". Cf. le *Nouveau Recueil de vies des saints*, Paris, 1668, cité par Bremond, *op. cit.*, t. 1, p. 246-247 : "Je comparerai aux araignées ceux qui font des toiles deliées comme elles. Comme les mouches s'y prennent, aussi ils attrapent les hommes par la vue des nudités."

JEAN BALIN

Quand l'aurore levoit au soleil sa barriere,
 Je resveilleois mon train d'un propos gay-hardy,
 Secouant le pavot qui m'avoit engourdy.
 Hardie estoit ma langue, et tousjours prompte à dire,
 5 Je gossois* les absens en m'esclatant de rire.
 Mon esprit fournissoit la matiere à mes mots,
 Mes mots s'entresuyvoient tout ainsi que des flots.
 Je louangeois l'amant d'un gracieux visage
 Quand la blonde toison le cottonne et l'ombrage;
 10 Les Thersites amans⁵ vers moy n'avoient credit :
 L'huy leur estoit fermé, mon hostel interdit.
 Les discours mignardés par les levres serrées
 Qui chatouillent l'ouyr de leurs graces sucrées
 Et r'allument soudain les brasiers languissans
 15 Par un boursoufflement, agreoient à mes sens.
 Ma langue fretilloit ainsi que Philomelle⁶
 Gazouille sous un orme et, gazouillant, appelle
 La nuit sombre qui vient esteindre le beau jour.
 Il me plaisoit de tistre* une histoire d'amour,
 20 Au clair-brun de la lune esclairant en silence,
 Pour repaistre l'ardeur, cause de ma souffrance.

(P. 14-15)

⁵ Amants faits à l'image de Thersite qui, au second Chant de l'*Illiade*, est présenté comme l'incarnation de la laideur et de la lâcheté.

⁶ Philomèle fut métamorphosée en rossignol pour avoir participé à la vengeance de sa soeur Procné.

- Amour, le seul amour est tout son Panacée :
 Il gouverne son coeur, c'est son maistre et son Dieu,
 C'est tout ce qu'elle adore et souspire en tout lieu.
 Ses vœux n'ont d'autres vœux qu'ès mondaines delices :
- 5 Se donner du bon temps avecque ses complices,
 Esgayer son esprit, dire tousjours le mot,
 Se plaire à celui-cy, s'en desplaire tantost,
 Picquer et brocarder, et d'un fast* d'arrogance,
 Faire au-dessus de tout haute sa contenance,
- 10 Se mirer en son lustre, estaller ses habits
 Remplis de noeuds d'amour, esclattans de rubis,
 Ornez de diamans, parsemez d'esmeraudes,
 Se poudrer les cheveux, et de lancettes chaudes
 Les friser, les hupper, les cresser mollement,
- 15 Les faire flo-flottans dans le vain tellement,
 Les rendre parsemez sur un rond col d'ivoire,
 Mais de s'en prevaloir d'une douce victoire,
 En enlasser les coeurs de cent noeuds reliez,
 Quoy qu'ils soient aux Zephirs espars et deliez :
- 20 Cela plaist, cela coule au coeur de Magdeleine,
 Elle n'a d'autre soin, elle n'a d'autre peine.
 Ainsi le Paon superbe espanit* les honneurs
 De son plumage rond, peint d'yeux à cent couleurs;
 Il se mire en roüant, et d'un coin de sa veuë
- 25 Veut arrester les plis de sa roulante queue⁷.
 O Dieu! mais que de mine, alors que d'un miroir
 La glace de crystal vient à la recevoir
 Et rendre son pourtraict esgal à son image :
 Un colosse d'orgueil esleve son courage,
- 30 Elle admire ses yeux, elle adore son front,
 Et dispute au crystal un infidelle affront.
 Sa foy monte plus haut que l'effect ne presente,
 Et l'esprit la releve, il faut qu'elle y consente.

7 Vers empruntés presque textuellement à Balin :

"Et comme un pan hagard espanit les honneurs
 De son plumage rond peint d'yeux à cent couleurs,
 Il s'y mire en roüant, et du coing de sa veuë
 Veut arrester les plis de sa roulante queue" (p. 13).

35 *Idolastre de soy beaucoup plus que Narcis* ⁸,
Quand il vit dessous l'eau ses beaux yeux adoucis,
Jeune et tendre mignon, pour aimer son visage,
Pour voir peint dedans l'eau son doux-gentil corsage,
Et tout ce que de beau Nature avoit depeint
 40 *Au temple de son corps qu'il void dans l'onde feint :*
Il l'aime et le caresse, il en vient idolastre,
*Il le veut accoller et d'un baiser molastre**
Pour l'aboucher de près va glissant dedans l'eau,*
Perdant pour l'ombre vain ce qu'il a de plus beau.
 45 *Miserable Narcis, hé! qu'à la mauvaise heure*
Adoras-tu tes yeux, puisqu'ils font que tu meure!
Puisse-tu, Magdeleine, en mourir tellement
Que tu face mourir ton peché seulement,
Noyant tous tes plaisirs sous le crystal de l'onde.

(*Livre I, p. 139-141*)

⁸ *L'Iconologie* de Ripa représente la *Philautia* accompagnée d'un paon, et tenant un narcisse en sa main droite.

LOUIS LE LABOUREUR

Elle est seule en son parcq au milieu des supplices,
 Et se voit dans sa chambre au milieu des delices:
 Ses yeux y sont ravis et l'odorat charmé,
 Le lambris esblouit des esclats d'or qu'il jette,
 5 Et le plancher exhale une odeur si parfaite
 Qu'en ce lieu l'on respire un air tout parfumé.

Deux filles autour d'elle exercent leur office,
 Joignant à ses appas l'adresse et l'artifice,
 Comme si la Nature estoit laide sans art!
 10 Aussi cette Deesse en est elle en colere,
 Voyant qu'une beauté si capable de plaire
 Luy fait encor l'affront de se servir de fard.

Tantost elle se plaist de consulter sa glace
 Et d'y voir à loisir les charmes de sa face;
 15 Elle y rit à soy-mesme, et se fait les doux yeux,
 Estudie un regard qui penetre dans l'ame,
 Y porte incontinent une amoureuse flâme,
 Et luy fasse un amant qui la suive en tous lieux.

Magdelaine en ces soins passe la matinée,
 20 Et plus mal ce qui reste encor de la journée :
 A peine est elle hors de son second repas
 Qu'elle va dans les lieux où se fait assemblée;
 Là, comme la plus belle elle est plus cajollée,
 Et chacun rend hommage à ses rares appas.

Elle ayme que l'on die, en parlant de ses charmes,
 Que le plus fort esprit luy cede et rend les armes;
 Qu'elle tient tous les coeurs captifs dans ses cheveux;
 Que son oeil lance un trait qui met le feu dans l'ame;
 Que l'amour sur son sein ravy d'elle se pâme;
 30 Et que plus que le Ciel elle reçoit de vœux.

A ceux qu'elle connoist d'humeur un peu legere
 Elle feint d'applaudir, se monstre moins severe,
 Et petit à petit les met dans sa prison :
 Mais vers ceux qu'elle croit avoir plus de constance

35 *Elle fait l'inhumaine, et par sa contenance*
 Envahit tost ou tard leur débile raison.

Après avoir long-temps joué ce personnage,
 De Maistresse elle tombe en ce vil esclavage;
40 *Triomphante, elle trouve à la fin son vainqueur,*
 Le feu qu'elle allumoit dans ses veines s'allume,
 L'amour qu'elle donnoit l'embraze, la consume,
 Et pour la chastier se fait Roy de son coeur.

(Livre I, p. 9-11)

- Mon frère, ny ma soeur, ny ma bonne nourrice
 Ne sceurent m'empêcher de suivre mon caprice,
 Et tous leurs bons propos, leurs avertissements
 Ne peuvent divertir mes divertissements
 5 Qui n'estoient que le jeu, le cours *, les promenades,
 Le bal, la comédie, et puis les sérénades,
 Les Romans, les chansons, les vers, les airs nouveaux,
 Stances, poulets, sonnets, ballades et rondeaux :
 C'estoient mes entretiens, ma lecture ordinaire,
 10 Qui ne me promettoit qu'un bien imaginaire,
 Lorsque je me mocquois de la Loy, des Docteurs,
 De la sainte Escriture et des Prédicateurs,
 De ce que prédisoit la grande Prophétie
 D'admirable et de fort, du désiré Messie,
 15 De tout ce qu'en avoient les Sibylles escrit ⁹,
 Rien de bon ne pouvoit entrer dans mon esprit.
 Je me gaussois de tous et ne faisois que rire
 De tout ce qui pouvoit de mon salut m'instruire,
 Et ceux qui me parloient des enfers ou des cieux
 20 N'estoient que vieux rêveurs ou superstitieux,
 Mon esprit tournoit tout en pure raillerie,
 Toute dévotion m'étoit bigoterie,
 Et je ne me plaisois qu'en festes et festins,
 Vivant comme une Athée avec les libertins.
 [.]
 25 O que de temps perdu le long de la journée,
 Partie à reposer la grasse matinée,
 Partie à consulter la glasse d'un miroir,
 Partie à s'adjuster pour mieux se faire voir
 Aux lieux plus éminents toujours en évidence,
 30 Et partie à courir du festin à la danse.
 Ce mélange confus de brebis et de loups
 Estoit mon principal et plus cher rendez-vous,
 Car la joye en ces lieux n'eût pas esté parfaite
 Si j'eusse là manqué, tout manquoit à la feste.

9 La "grande Prophétie" désigne la seconde partie d'Isaïe, (ch. 40-55 : *Livre de la Consolation d'Israël*). Les Sibylles renvoient à la *Quatrième Eglogue* de Virgile. L'utilisation du pluriel n'a ici rien de surprenant, puisque les Sibylles étaient souvent envisagées de manière collective.

35 *Il s'y falloit trouver pour le contentement,
 Et paroître une Lune en un Ciel si charmant.
 Madelaine toûjours estoit de la partie
 Comme la plus galante et la mieux assortie,
 Celle dont les propos et les ris gracieux*
 40 *Sçavoient l'Art de charmer et l'oreille et les yeux.
 Tout le monde couroit à la mieux ajustée,
 La plus coquette en tout et la plus éventée*,
 Et qui la remarquoit dans son plus haut atour
 Sembloit voir une Reyne au milieu de sa Cour.*
 45 *Ainsi tant de bravoure* et de galanterie,
 Tant d'enjolivement et tant d'affecterie
 Firent un si grand bruit que mon renom vola
 Dans tout nôtre pays et bien loin au de-là.
 Jamais autre ne fut dans une telle estime,*
 50 *Jamais Temple ne vit de si belle Victime,
 Et jamais le Démon, pour donner le trépas,
 N'eut un si beau filet ny de si doux apas.
 En vistes-vous jamais une plus misérable,
 Réduite en un état qui fut plus déplorable,*
 55 *Quand on ne parloit plus que de la MADELON,
 Et que la Renommée en jouïoit au balon,
 Qu'on la montroit au doigt et que toute la Ville
 L'estimoit une femme aussi libre que vile,
 Un monstre d'impudence et d'impudicité,*
 60 *Le scandale, en un mot, de toute la Cité!*

(Livre IV, p. 54-57)

- Helas! pourray-je bien narrer les artifices
 Qu'elle invente et pratique afin d'accortement
 Acquerir l'amitié de quelque jeune Amant ?
 L'ingenieux pescheur aux peuples de Nérée,
 5 Le chasseur à ceux-là de la plaine aérée
 Tant et tant de filets ou engins* ne tend pas.
 Que de subtils moyens, que de traistres appas
 Elle a pour attirer à son amour volage
 Le gaillard jouvenceau au gracieux visage!
 10 Or* d'un oeil attrayant cestuy-cy captivoit,
 L'autre d'un doux propos mollement decevoit*,
 Celui duquel le coeur ard* du feu d'avarice,
 Que par amour ne peut flechir à son service,
 Par promesses, par dons trompeurs et malheureux
 15 Fait tomber peu à peu dans ses reths amoureux,
 Bref, telle estoit sa vie, et tels ses exercices
 Que, pour s'estre liguée à la brigue* des vices,
 Ainsi que d'un Aspic au regard odieux¹⁰,
 Les gens d'honneur fuyoient sa presence en tous lieux.
 20 Ainsi donc elle passe avec toute impudence,
 Mollesse et lascheté, la tendre adolescence
 De son âge bouillant, comme si de la mort
 Ne deust oncques* sentir l'inevitable effort.
 Hé! combien et combien de telles Magdaleines
 25 Voyons nous aujourd'hui qui, d'immondices pleines,
 Ne logent autre soing dans leurs coeurs eshontez
 Que de se consumer en folles vanitez!
 Qui ne pensent rien moins qu'aux celiques* delices,
 Qu'au trespas, qu'à l'horreur des eternels supplices!
 30 Dont l'estude* ordinaire est de se bragarder*,
 Se peindre de ceruse, attiffer et farder,
 D'inventer tous les jours quelques façons nouvelles
 De vestemens pompeux, pour paroistre plus belles.
 Ah! si telles mettoient en leur penser souvent
 35 Que l'humaine beauté fuit ainsi que le vent,

10 Comme le basilic, l'aspic est à même de tuer, par son seul regard ou par sa seule haleine, l'imprudent qui l'approche. Il symbolise par conséquent la femme débauchée, fatale à tous ceux qui se trouvent dans son voisinage.

Qu'elle est fraisle, inconstante et de peu de durée,
 Et que dans quelque temps servira de curée
 Aux vers dans un tombeau, pour son dernier honneur,
 J'ose bien assurer qu'elles n'auroient le coeur
 Tant et tant attaché au desir de parestre
 Plus belles qu'il n'a pleu à Dieu les faire naistre.
 Car pour parler au vray, le devout souvenir
 De ce que l'homme doit en sa mort devenir
 Fait avoir à mespris toutes choses mondaines,
 Comme pestes de l'ame, inconstantes et vaines.

(Livre I, fol. 13 r-v^o)



- Qui la void il l'admire et, trahy par les yeux,
 La croit une Deesse, un miracle des Cieux :
 Merveille de son sexe, à nulle autre semblable,
 Esgale au blond Phebus qui, d'un front redoutable,
 5 Eslance mille esclats de lumière et de jour,
 Mille traits radieux, mille graces d'amour :
 Aussi de son beau front deux beaux yeux, mais deux flesches,
 Comme dards penetrans font par tout tant de bresches
 Que les coeur plus ferrez * souspirent mollement
 10 Dans le doux souvenir de leurs coups seulement,
 Et qui les void à plein, sent brusler en son ame
 Le plus puissant brasier d'une amoureuse flame;
 Il sent tant de chaleur d'un amoureux desir,
 Il a dedans son coeur un si fascheux plaisir,
 15 Il gousté tant de miel meslé dans l'amertume
 Qu'il faut à chèque point qu'il meure par coustume.
 Aussi bien de la voir est-ce mourir d'amour,
 Aussi bien ne la voir est-ce perdre le jour;
 Et la perdre et la voir, ce n'est rien qu'un martyre,
 20 Et de la perdre et voir, on trouve un mal qui tire
 A regretter tousjours et sa perte et ses yeux ;
 On ne la void jamais, on la void en tous lieux,
 Qui la void est captif et, perdant sa franchise,
 Il aime son malheur, sa cadene * et sa prise,
 25 Et quoy que le tyran qui preside en son front
 Le frappe à coups d'esclairs, il aime tel affront :
 Cet archer Paphien ¹¹ qui de ses yeux decoche
 Mille traits tous mortels fait que plus il approche
 Le camp de l'ennemy qui luy perce le coeur,
 30 Et, perdant sa victoire, il aime son vainqueur.
 Ah! petit Dieu des sens, doux mignon de Cithere!
 Combien dans Magdeleine as-tu mis de misere,
 Allumant dans son coeur les brandons de tes feux !
 Je la voy, Courtisane, à l'esclat de ses yeux,
 35 Aux appas de son front, aux attraits de sa face,
 A son fardé maintien, son doux geste et sa grace,

11 Cupidon.

Attirer tant de coeurs, tant de muguets* de Cour
 A caresser sa vie, et luy faire l'amour;
 Tant de vains cajoleurs luy pendent aux oreilles,
 40 Ravis de ses appas qui gaignent à merveilles,
 Tant de jeunes frisez estafiers* de Venus,
 Aux discours de sa voix esclaves devenus ¹²,
 Que sa maison ressemble à une fourmilier,
 De la troupe d'amans qui luy est familiere.
 45 Aussi est-ce son coeur, ce sont tous ses desirs
 Que de couler ses jours aux amoureux plaisirs ...

(*Livre I, p. 134-135*)

12 On reconnaît en filigrane dans ces vers l'esquisse de l'Hercule gaulois, dont l'éloquence enchaîne ceux qui l'écoutent. Voir M.-R. Jung, *Hercule dans la littérature française du XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1966, p. 73 sq. Cette figure est popularisée par les *Emblèmes* d'Alciat notamment (XCIII).

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Quand les hommes, charmez d'une vaine peinture,
 Se formèrent un Dieu de cette créature,
 Voulurent l'adorer, et leurs yeux aveuglez
 Me prirent pour l'objet de leurs sens déréglez,
 5 Toujours plus engagée aux sottises amourettes
 De ces jeunes muguets * qui me contoient fleurettes,
 Et j'étois attentive à leur discours pimpant
 Plus que ne la fut Eve à celui du serpent.
 Vous eussiez toujours veu, devant cette Déesse,
 10 Une troupe de fous l'adorer avec presse,
 A sa suite toujours quelque esclave enchaîné,
 Et toujours à ses pieds quelque amant prosterné.
 O que d'encens donné! que de vœux, que d'offrandes,
 Telles qu'autre que moy n'en eut point de plus grandes.
 15 Si bien que je passois, avec tous mes défauts,
 Pour la Divinité qu'on adore à PAPHOS,
 Et tous ceux qui dans moy remarquoient quelques charmes
 Se confessoient vaincus et mettoient bas les armes.
 Mais las! quelque pouvoir qu'eût sur eux ma beauté,
 20 Tout le mal cependant venoit de mon côté,
 Ne paroissant jamais si pimpante et dorée
 Qu'à dessein de me voir de ces fous adorée,
 Lorsque mes yeux, vainqueurs de ces jeunes cadets,
 N'auroient sçeu regarder sans estre regardez.
 25 Regards envenimez, oeillades criminelles,
 Amorces ou soufflets des flammes éternelles,
 Que vous avez causé d'embrasements secrets,
 Mesme, hélas! dans les lieux les plus Saints et Sacrez ¹³.

13 Sur la condamnation, fréquente chez les prédicateurs, des intrigues nouées à l'église, voir notamment J. Delumeau, *Le Péché et la Peur*, op cit., p. 494. Cette dénonciation remonte à Tertullien, *Apologétique*, ch. 15, dont le Père La Colombière résume ainsi l'argumentation : "Si vos dieux [païens] voient les crimes qui se commettent dans vos temples, s'ils voient qu'on s'y donne des assignations, que c'est là qu'on prend des mesures pour accomplir les adultères qu'on a projetés, de qui pensez-vous qu'ils aient moins de sujet d'être choqués, ou de vous, ou de nous autres ?" ("De l'irrévérence dans les églises", *Ecrits spirituels*, p. p. A. Ravier, Paris, DDB, 1982, p. 357-363). Voir en outre H. Chérot, "La société au commencement du XVI^e siècle d'après les homélies de Josse Clichtove, 1452-1543", *Revue des Questions historiques*, 57, 1895, p. 535.

- 30 *Que vous fistes du mal, volantes flammeroles,
Parmy les vains discours et les vaines paroles,
Quand je tirois des traits si forts, et tant de fois
Tirez de ces luyans, et plus nuisans, carquois,
Qui les éclairoient moins pour me montrer bien faite
Que pour leur faire voir leur entière défaite.*
- 35 *Pourtant ces étourdis m'aimoient si follement
Qu'à peine pouvoient-ils me quitter un moment.
Ils me suivoient par tout, mesmes jusques au Temple,
Tout rempli des témoins de mon mauvais exemple,
Où, quand le monde entroit pour y sacrifier,
J'y venois seulement pour mal édifier,
Y paroissant toujours de tant d'atours ornée
Que je ne semblois là qu'une beste enchaînée,
Où le feu des rubis, l'éclat des diamants,
Esbloüissoient les yeux d'une troupe d'Amants,*
- 45 *De qui la passion les tenoit en altère*.
Comme les animaux vont après la Panthère ¹⁴,
Attirez des odeurs de sa brillante peau,
De mesme voyoit-on après moy ce troupeau,
Ou plutôt ce haras harassé pour me suivre,*
- 50 *Comme si, sans me voir, ils n'eussent pas pû vivre,
Reconnoissant ma piste à mes habitz musquez,
A l'ambre, à la civette, à l'eau d'ange*, aux bouquets,
Se laissant emporter à l'odorante amorce
Qui les tiroit à moy, moins de gré que de force.*
- 55 *Mais tous ces doux parfums, ces eaux, cette liqueur,
Ne m'empêchoient pas d'estre en fort mauvaise odeur ...*

(Livre IV, p. 55-56)

Largement exploité par les conteurs, ce thème des galanteries que l'on pratique sous couvert de dévotion refait surface dans la poésie satirique du premier XVIII^e siècle. Ainsi Mathurin Régnier, dans sa fameuse *Satyre IX* :

Les temples aujourd'huy servent aux rendez-vous,
Derrière les pilliers on oit mainte sornette

Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.

(*Oeuvres complètes*, p. p. G. Raibaud, Paris, Didier, 1958 (STFM), p. 103, v. 172-174.)

¹⁴ La fascination qu'exerce la panthère sur les autres animaux est un trait régulièrement mentionné dans les bestiaires. Cf. Brunetto Latini, *Li Tresors* : "Et sa nature est que tout maintenant que ele a sa viande prise, si s'en entre en sa spelunqe et s'endort .iii. jors. Lors se lieve et oevre sa bouche, et flaire si dous et soef que toutes bestes qui sentent l'odor s'en vont devant li." (*Jeux et Sapience du Moyen Age*, p.p. A. Pauphilet, Paris, Gallimard 1951, p. 820.).

III. "MA SOEUR MARTHE M'APROCHE ..."

Issu d'une vieille légende néerlandaise, la *vita Fuit in Jerusalem*¹, le dialogue entre les deux sœurs constitue, lui aussi, l'un des épisodes les plus largement exploités par la littérature magdalénienne du XVe siècle. On retrouve même les échos de ce motif dans la chanson populaire. Ses virtualités à la fois pittoresques et dogmatiques en font un morceau de choix pour nos poètes héroïques.

Chez Durant, c'est le ton moralisateur qui domine, doublé d'une réaction bien-pensante où les impératifs de l'ordre social l'emportent significativement sur l'exigence d'une authentique droiture. Pierre de Saint-Louis exploite avec méthode les pages célèbres de l'évangile pour suggérer la psychologie rusée de Marthe, qui faisait déjà tout le sel du récit primitif. Chez l'un et l'autre, le discours de l'aînée porte ses fruits, du moins en apparence. La naïveté bénigne d'une telle présentation des faits n'est-elle pas typique de la médiocrité spirituelle qui affecte une si grande partie des oeuvres consacrées à la Madeleine au XVIIe siècle ? C'est bien souvent, en effet, au vu de considérations strictement moralisantes que l'on exalte la Pénitente, sans un regard pour l'enjeu profond de son destin.

A cet égard, l'interprétation que donne Remi de ce *topos* légendaire se distingue nettement des deux autres. A ses yeux, les bons offices de Marthe ne sont que le tremplin favorisant le secours de la grâce. C'est dans le Christ que Madeleine trouvera l'unique source de sa conversion. A la scène de genre un peu falote des morceaux précédents se substitue une vision théologique très dense, ponctuée de réminiscences bibliques opportunément suggestives.

¹ Voir Appendice I, p. 356.

MARC ANTOINE DURANT

- Comme de jour en jour la pauvre Magdaleine
 Ne respiroit rien plus que la trompeuse haleine
 Des aigre-doux plaisirs dont la mondanité
 Enivre, charme et perd l'humaine infirmité,
 5 Et que de plus en plus du saint trac* de sagesse
 Elle alloit destournant sa peu-chaste jeunesse,
 Dieu, qui ne prend plaisir à la mort du pecheur ¹,
 Qui a mille moyens pour, du chemin d'erreur
 L'attirer au sentier qui l'homme au ciel adresse,
 10 Pitoyable inspira sa Bethanique hostesse
 De tascher à remettre aux marches de l'honneur,
 De sagesse et vertu, sa miserable soeur,
 De luy faire quitter les erres* d'impudence,
 Et de la ramener au chemin de prudence.
- 15 Mais comme un qui donner quelque avis entreprend
 D'importance au plustost qu'il peut à quelque grand,
 Va, vient, tourne, retourne, essayant de le prendre
 Seul en secret pour mieux le cas luy faire entendre,
 Marthe tout ainsi cherche et le lieu et le temps
 20 Propre pour sa Germaine arraisonner* sans gens.
 Un jour donc, la trouvant seule, sans compagnie
 De personne en sa chambre, à l'heure que finie
 S'en va tout bellement la lumiere du jour,
 L'accoste, et ce luy dit : — Ma soeur, que j'ay tousjour
 25 D'une entiere amitié comme moy mesme aimée,
 Je meur presque de dueil, de quoy la Renommée,
 Honteuse de voz faicts, met au grand deshonneur
 De vous et de nous tous à l'encant vostre honneur.
 Mais quoy ? que pensez vous ? Quelle estrange manie
 30 Si miserablement vous transporte et manie ?
 Las ! hélas ! avez vous perdu le souvenir
 Des saints enseignemens (dont vous faut souvenir)
 Que nos sages parens, qui dans la tombe obscure
 Trop tost sont devaliez, d'une soigneuse cure
 35 Nous ont de leur vivant repetez si souvent ?
 Quoy ? les avez vous jà envoyez tous au vent ?
 Hé ! n'avez vous pas peur que si, là où ils gisent,

1 Ez., 18, 32; Sg., 1, 13.

- Les saints Heraults de Dieu vos beaux faicts leur redisent,
 Ne soyent très desplaisans* d'avoir au monde mis*
- 40 *Une qui deshonore et parens et amis ?
 Ah! vous devriez rougir de l'impudente vie
 A laquelle on vous void du tout estre asservie.
 Vous nous appartenez, qui ne sommes sortis
 De quelques Picque-boeufs* pour estre si petis*
- 45 *De coeur que nous puissions souffrir que nostre race
 Soit honnie par vous, qui ne suivez la trace
 De nos nobles Ayeulx, qui jadis, au milieu
 Des Hebrieux ont vescu en la crainte de Dieu,
 Avec l'honnesteté, la vertu et la grace*
- 50 *Du peuple qui encore les honore en leur race.
 Mais, ha! ma chere soeur, hé! ne voyez vous pas
 Que vos deportemens vous guident au trespas ?
 Vous vous allez perdant, et toutesfois peu sage
 Vous n'appercevez point vostre prochain naufrage.
 [.]*
- 55 *Ah! penseriez vous bien, pendant le viste cours
 De cet exil mortel vous saouler tous les jours
 Des lotes* au doux goust des delices mondaines,
 Et puis gouter du ciel les douceurs souveraines ?
 Vous vous abuseriez : le nectar douceureux*
- 60 *Qu'aux lambris estoillez hument les bien-heureux
 N'est point pour le dessert de ces mols Lotofages,
 Qui de Circe icy bas boivent les doux breuvages².
 Non, non, mais bien pour ceux qui mesprisent çà bas
 D'un courage* devot tous follastres esbats,*
- 65 *Et qui de plaire à Dieu taschent à leur possible.
 Difficile, ou plustost du tout est impossible
 Qu'on jouysse des biens futurs et des presens,
 Qu'icy le ventre, et là on remplisse ses sens,
 Que ses aises on aye en ce bas territoire,*
- 70 *Et par après aussi en l'eternelle gloire,
 Qu'on paroisse sur terre, et au Ciel glorieux.
 Ah! m'amie, craignez le courroux furieux
 De ce Dieu justicier, qui punist, quoy qu'il tarde³,
 Le pecheur qui, maling, ses saintes loix ne garde.*

2 Combinaison de deux épisodes de l'*Odyssée* : celui des Lotophages (ch. IX) et celui des compagnons d'Ulysse enchantés par la magicienne Circé (ch. X).

3 Jc., 1, 19 : [Deus] tardus ad iram.

- 75 Car nul mal impuny delaisse, comme aussi
 Nul bien qu'il ne guerdonne*, ou au Ciel, ou icy.
 Que si sa Majesté, par vous tant offensée,
 Ne se demonstre encor contre vous courroucée,
 C'est qu'il n'est pas hatif de punir le forfait,
 80 Par son juste courroux, aussi tost qu'il est fait :
 Mais bien d'un pas tardif il marche à sa vengeance,
 Pour donner au pecheur loysir de repentance.
 [.]
 Or ce Prophete saint, qu'on nomme Jesus Christ,
 Est venu pour sauver les pecheurs (comme on dit),
 85 Pour benir de Jacob les semences fideles,
 Et pour nous delivrer des peines eternelles,
 Pour nous marquer du Ciel le chemin peu batu,
 Et pour bien-heurer ceux qui ayment la vertu,
 Qui se vont escartans de la voye mondaine,
 90 Laquelle le pecheur à perdition meine.
 Il n'est pas d'un pouvoir borné ou limité,
 Il n'a, ny peut avoir son semblable en beauté,
 En gentillesse*, en grace, en douceur et faconde,
 Dont il passe tous ceux qui furent onc* au monde.
 95 Il n'est moins admirable en ses dictz qu'en ses faicts,
 Qui de son grand pouvoir vont monstrans les effects,
 Car comme on recognoist le fevre* à son ouvrage,
 A l'ongle le Lion, et l'arbre à son fruitage,
 Tout de mesmes, à voir les miracles divers
 100 Qu'il fait de jour en jour en ce grand Univers,
 On cognoist clairement que sa toute puissance
 Provient du clair surgeon de sa divine essence.
 Ne le voyons nous pas au grand estonnement
 D'un chacun faire ouyr surnaturellement
 105 Ceux qui, de leur naissance ou bien par maladie,
 Et l'une et l'autre aureille ont du tout assourdie ?
 Ne le voyons nous pas rendre aux aveugles-nez,
 Et à ceux qui le sont par coups infortunez,
 Les yeux clairs et sereins, et brillans de lumiere⁴,
 110 Miracles evidents de sa vertu premiere ?
 C'est luy qui guerist ceux que le docte sçavoir
 Des Medecins n'a point de guarir le pouvoir,
 Et qui semblent desjà pour se reduire en cendre,

⁴ Cf. Lc, 4, 18-21.

- Accablez de langueur, dans la tombe descendre.*
 115 *Voire revivre il fait plusieurs qui, ne pouvant*
D'avantage allonger le fillet de leurs ans,
Jà s'estoient embarquez dans la mortelle barque,
Offencez par le dard de la cruelle Parque.
Et pour le faire court, il peut tout, il sçait tout,
 120 *Et en son estre n'a commencement ny bout.*
Or depuis quelques jours, il est en ceste ville
De Ngim où plusieurs abordent à la file
Pour le voir, incitez du miracle recent
Qu'il a faict à l'endroit d'un pauvre adolescent
 125 *Auquel, mort estendu sur la funeste biere,*
A fait revoir du jour la brillante lumiere ⁵.
Je suis doncques d'advis, et vous conseille en soeur,
Que vous alliez prier ce Tout-puissant Seigneur
D'enterrer dans l'oubly tous voz maux, et vous faire
 130 *La grace desormais de l'aymer, et luy plaire.*
A tant elle se teust, vaincuë du soucy*
Quy, langoureux, l'alloit torturant sans mercy,
Et qui luy desroboit et la voix et l'haleine.
Alors, de crainte et d'honte esprise, Magdaleine,
 135 *Comme un homme qu'on void surpris d'estonnement,*
Songe sans dire mot, à par soy, longuement.*

(Livre I, fol. 15 v^o-17 v^o)

⁵ Lc, 7, 11-17.

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Vous devez donc sçavoir qu'un jour, toute étourdie
 D'un bal après lequel suivit la comédie,
 Estant dans mon Château, sur un lict de repos,
 Ma soeur Marthe m'ap proche et me tient ce propos :
- 5 — Quoy, dit-elle, MAGDON, n'es tu pas informée
 De ce qu'en tant de lieux prêche la Renommée ?
 Peux-tu bien toute seule ignorer, en effet,
 Ce que dit en prêchant, ou plutôt ce que fait,
 Cet homme merveilleux, suivy de tant de monde,
- 10 En quelle part qu'il aille, ou sur terre, ou sur l'onde;
 Qui marche sur les Eaux, dont la solidité
 Ne fait voir à ses pieds aucune humidité⁶,
 Non plus que s'il faisoit sa promenade égale
 Sur le pavé marbré de quelque belle Sale ?
- 15 On l'a veu dans le Temple, à l'aage de douze ans⁷,
 Au milieu des Docteurs bien moins que luy sçavants.
 Il sçait le fond des Coeurs, il connoit les pensées,
 Il remet les péchez et les fautes passées,
 Il parle en Souverain, et de tout triomphant,
- 20 Encor qu'il l'ait été, ne fut jamais enfant.
 Cecy c'est peu de chose, il faut que je te die
 Qu'on ne peut être atteint d'aucune maladie,
 Mal caduc*, flux de sang, fièvre, lèpre ou poison,
 Dont sa puissante main ne soit la guérison.
- 25 Quoy plus ? Ce merveilleux, ce Tout-puissant redresse
 Les manchots, les boiteux, d'une admirable adresse,
 Et nous n'ignorons pas qu'il n'ait illuminé
 D'un peu de sa salive un homme aveugle-né⁸,
 Rendu l'ouïe aux sourds, aux muets la parole,
- 30 Ressuscité les morts, dont nous avons le rolle*,
 Delivré des Démon's les Corps inspirez*,
 Et chassé de leur fort ces Anges révoltez,
 Raffermy les cerveaux des pauvres lunatiques,
 Guéry les impotents et les paralitiques,
- 35 Si bien que, sur l'esprit et le corps, on peut voir

6 Cf. *supra*, I, note 11.

7 Lc, 2, 41-52.

8 Jn, 9.

- L'effet miraculeux de son divin pouvoir.
 Les tempestes, les flots, les vents et les orages
 Sont tous de son party, combattent à ses gages,
 Et la Mer la plus forte, courroucée, au seul mot*
 40 *Qu'il profère, se calme et s'arreste aussi-tôt⁹.
 Pourras-tu bien oïyr, sans que tu t'émerveilles,
 Ces miracles divers et toutes ces merveilles ?
 Que t'en diray-je plus ? sçache qu'en un désert
 Il fit un grand festin, suivy d'un beau dessert,*
 45 *Où l'on vit de cinq pains, par cette Providence,
 Cinq mille hommes repeus, avec tant d'abondance
 Que les restes ôtés auroient remply de plats
 Capables de fournir pour un second repas¹⁰.
 A propos de repas, de banquet et de table,
 50 J'oubliois à te dire une chose admirable :
 Tu dois sçavoir encor que cet Homme Divin
 Changea l'eau d'un banquet en un excellent vin,
 Et qu'il fut pour cela proclamé grand Prophète
 Dans la même Maison où la Noce fut faite.*
 55 *Ce que je te raconte arriva dans CANA :
 Miracle qui d'abord* tout le monde estonna
 Comme estant le premier qu'il fit en GALILÉE,
 Où l'on vit cet effet de sa grace escoulée¹¹.
 Je crois que je puis bien ajouter à cecy*
 60 *Qu'il sera même bon que tu sçaches aussi
 Que celui dont je parle, étant la bonté même,
 A mille qualitez dignes du Diadème,
 Que son teint, son maintien, son port, sa Majesté
 Font une ravissante et céleste beauté;*
 65 *Sa perruque est dorée, et sa mine si belle
 Qu'il ne s'en vit jamais sur la terre une telle.
 Qui le voit est ravy de son bel entregeant*,
 Que* si son poil* est d'OR, si sa voix est d'ARGENT,
 Sa TAILLE avec cela ne peut être que RICHE,*
 70 *Car le Ciel, le faisant, ne se montra pas chiche.
 Son visage éclatant peut faire voir à l'oeil
 Que c'est ou la copie ou le Fils du Soleil;
 Son corsage est si droit, si bien-fait et si juste*

9 Mt., 8, 27 : "Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei ?" (Mc., 4 : 40; Lc, 8, 25).

10 Mt., 14, 13-21; Mc, 6, 31-44; Lc, 9, 10-17; Jn, 6, 1-13.

11 Jn, 2, 1-11.

- Que le defunct CESAR n'eut rien de plus AUGUSTE,
 75 Et même près de luy, de quel Dieu qu'il sortit,
 ALEXANDRE LE GRAND n'eût été que petit.
 Aussi ne peut-on voir cet homme d'importance
 Sans louer et bénir sa divine prestance,
 Et je crois que le Ciel, en formant son beau Corps,
 80 Epuisa son pouvoir et tarit ses thrésors.
 Il est tel que je dis, et plus que nous ne sommes,
 Ou plutôt c'est un Dieu dans le plus grand des hommes.
 Enfin il est si doux, et son oeil si charmant
 Que si tu le voyais tu verrois ton Amant! ¹²
 85 Figurez-vous combien ce discours emphatique
 Fut sur tous mes esprits puissant et pathétique.
 Avant qu'elle finit je me sentis toucher,
 Quoy que mon sentiment fut encor tout de chair,
 Et qu'à dire le vray, toute mon espérance
 90 Ne visant pour cela qu'à sa chère présence,
 En ayant eu d'abord* un désir violent,
 J'eus donc autant d'amour pour cet homme excellent
 (Il le faut avouer, je ne pûs m'en défendre)
 Que HERMIONE en conçût pour le grand ALEXANDRE ¹³ :
 95 Entendant raconter ses combats périlleux,
 Sa force, son courage et ses faits merveilleux,
 L'humeur de ce Héros, guerrière et généreuse,
 Rendit, sans l'avoir veu, cette fille amoureuse
 Qui même, au seul récit de ses rares Exploits,
 100 Avec le monde entier se renga sous ses Loix,
 Et depuis ce moment l'ayma jusqu'à l'extrême.
 J'ai tout dit, vous disant qu'il m'arriva de même

12 L'argument de la beauté du Christ figure déjà dans la vie *Fuit in Jerusalem*. Les prédicateurs du XVe siècle s'en souviendront, qui développeront largement la description primitive (Voir M. Menot, *Sermons choisis*, p. p. J. Nève, Paris, Champion, 1924, p. 148 et 444). Jean Michel remanie avec bonheur ce motif dans la scène où Madeleine s'enquiert auprès des passants de l'apparence du Christ et se voit décrire "le plus beau des fils des hommes" (*Le Mystère de la Passion*, p. p. O. Jodogne, Gembloux, Duculot, 1959, v. 10.465-10.486). Signalons enfin la survivance d'une telle tradition dans le registre populaire. (Voir par exemple G. Doncieux, "Le Cycle de sainte Marie-Madeleine dans la chanson populaire", *Revue des Traditions populaires*, VI, 1889, p. 262, ainsi que V. Smith, "Chants du Velay et du Forez", *Romania*, 1875, p. 439.)

13 Le couple d'Hermione et Alexandre n'est pas facile à élucider. Signalons simplement qu'Hermione figure comme prénom d'hétaïre chez Martial et Ausone. Il y a bien une allusion à un personnage de ce nom dans un rescrit impérial d'Alexandre Sévère (223), mais nous ne voyons guère comment y rattacher notre texte. (Voir Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. 8, Stuttgart, 1913, col. 835 b.)

- Et que, dès cet instant, un si noble vainqueur
 Avant que se montrer fut maître de mon coeur.
 105 Car comment résister à la nouvelle guerre
 Des aymables attraits du Vainqueur de la terre ?
 Ma soeur qui saintement vouloit me décevoir*,
 Connoissant le désir que j'avois de le voir
 A ma couleur changée, à ma pâle figure,
 110 De ma conversion prit un fort bon augure,
 Et creut qu'il luy falloit, pour agir sans défaut,
 Battre, comme l'on dit, le fer quand il est chaud.
 Voyant donc que j'étois en humeur de tout faire,
 Plus pour me contenter que pour la satisfaire,
 115 Me dit : — Hé bien! ma soeur, si cet homme t'est cher,
 Ne veux tu pas demain l'aller ouïr prêcher ?

(Livre IV, p. 60-63)

- Marthe, ce n'est pas toi qui pourras applanir*
Ces hauts monts sourcilleux ! Tes mains, bien que soigneuses,
Né bastent pour combler les fosses limoneuses*
De ces vallées : non! un Moïse nouveau,
 5 *Qui seul peut aligner et remettre à niveau*
*Les destours inégaux des voyes raboteuses*¹⁴,
Veut luy mesme attacher aux portes lumineuses
De son Eternité le renom immortel
Qui luy doit à tousjours provenir d'un fait tel.
 10 *C'est toi, c'est toi, Jésus, à qui la gloire est deuë*
De pouvoir susciter la sainte race esleuë
*Des enfans d'Abraham hors mesme des cailloux*¹⁵!
C'est toi qui peus sauver de la gueule des loups
Ton ouaille qui sans toi seroit jà dévorée!
 15 *Ouy! tu rechercheras Magdeleine esgarée,*
Ouy! tu la trouveras, et (ce qui est bien plus)
Tu laveras si bien ses pieds qui sont pollus,
Pour avoir sottement couru tant par les fanges,
*Qu'un jour elle sera la merveille des Anges*¹⁶.

(Livre I, p. 29)

14 Cf. Is., 40,4 : "Omnis vallis exaltabitur, / Et omnis mons et collis humiliabitur; / Et erunt prava in directa, / Et aspera in vias planas" (Texte repris dans Lc, 3, 5).

15 Mt., 3, 9 : "Dico enim vobis quoniam potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ" (Lc, 3, 8).

16 L'allusion renvoie moins au lavement des pieds qu'aux soins dispensés par le Bon Pasteur à la brebis perdue : Ez., 34, *passim*; Mt., 18, 12 -14; Lc, 15, 4-6. On notera aussi, dans le choix d'une telle image, l'anticipation du geste de la Madeleine prosternée.

IV. "AMOUR, DIVIN AMOUR, TE VOILÀ LE VAINQUEUR !"

Quelles que soient les circonstances qui l'ont préparée, la rencontre du Christ et de la Madeleine emprunte à la tradition pétrarquisante les traits de la blessure d'amour. Seuls les "actants" de l'*innamoramento* sont transposés : c'est ici le Christ qui, d'un regard fulgurant, réduit à merci l'orgueilleuse courtisane.

Tandis que les poètes de la première période rivalisent en astuces mignardes, Pierre de Saint-Louis, demeuré fidèle, en dépit des modes, à ce *topos* de l'oeillade amoureuse, l'intègre à une variante légendaire non dépourvue d'ingénuité : c'est dans l'espoir de conquérir Jésus que Madeleine s'était rendue en grand équipage à son sermon¹. Même si l'on fait sa part au conditionnement culturel, il faut avouer que ce registre ne réussit qu'à compromettre une approche authentique de l'amour salvateur. On peut même se demander si ce n'est pas à dessein que nos poètes, peu enclins à suggérer le mystère, se cantonnent dans l'artifice².

Autre pôle thématique de l'épisode, la réaction de la pécheresse ainsi assiégée par la grâce. À la suite de Balin, Leclercq et, dans une certaine mesure, Remi, auront recours au modèle de la psychomachie. Mais la violente mêlée des vices et des vertus est essentiellement prétexte à une démonstration de virtuosité poétique. Tout l'intérêt de leurs développements se concentre dans la dynamique du combat, au prix de laquelle la conscience profonde de l'héroïne est à peine envisagée. Madeleine demeure effectivement très en marge de l'action. Desmarests réinterprétera en fonction des données de l'évangile cet antagonisme du bien et du mal. Chez ce champion du merveilleux chrétien, la défaite des sept démons s'incarne en un spectacle tapageur,

¹ Force est de l'admettre, ce recours à la légende dans ce qu'elle a de plus superficiellement anecdotique n'est pas le seul fait de l'excentrique Carme.

Voici en quels termes le Feuillant Charles de Saint-Paul (Vialart) détaille les beautés du Christ : "Qui n'eust esté lié par ses beaux cheveux, qui sembloient ne flotter sur ses espauls que pour captiver dans les prisons de son amour tous ceux qui se presentoient autour de lui ? Qui n'eust esté navré des traits qui sortoient de ses yeux, où on voyoit reluire un impatient desir d'assister les âmes qui avoient besoin de son secours, et dont les regards faisoient reverdir les esperances les plus mortes, eschauffoient les coeurs les plus glacés, esclairoient les entendemens les plus obscurcis, et redonnoient de la force aux plus decouragés ? Qui ne fust demeuré espris de l'affable douceur qui logeoit sur son front, et des attraits qui estoient en ses paroles, que l'on voyoit bien qui ne parloient pas de bouche d'un homme, mais de celle d'un Dieu ? Qui ne se fust laissé volontiers et avec plaisir desrober le coeur par ses mains qui seules ont esté le secours et l'azile des affligés, liberalles mains, puissantes mains, et misericordieuses mains qui ont retiré des precipices de l'enfer nos âmes, que le péché portoit à une ruine éternelle, qui servoient à toute heure à guarir les malades, à ressusciter les morts, à delivrer les possédés, et qui estoient comme une source abondante d'où descouloient toutes sortes de biens et de grâces. Bref qui n'eust esté forcé d'aimer l'excellente et incomparable Beauté qui reluisoit en toute l'humanité de Jesus, vray chef-d'oeuvre de la toute puissante main du Pere éternel, qui la voulut revestir d'une beauté extraordinaire, afin qu'elle fist connoistre de premier abord qu'un si divin et si parfait ouvrage ne pouvoit proceder que d'une puissance infinie, ny servir à autre chose qu'à estre un digne temple de la Majesté divine ?" (*Tableau de la Magdelaine, en l'estat de Parfaite Amante de Jesus*, Paris, Jean de Heuqueville, 1628, p. 66-69.) Ce texte nous paraît intéressant dans la mesure où il manifeste une tentative de récupération à la fois de la source légendaire et du registre galant. Nos poètes héroïques cèdent apparemment à un compromis similaire.

² Il est à noter que le choix d'une telle métaphore n'avait en soi rien de déterminant. La Vie de sainte Catherine de Gênes, pour prendre un exemple parmi d'autres, réussit à développer sans la moindre mièvrerie une image très voisine : "Soudain, elle reçut au coeur une blessure d'un immense amour de Dieu, avec la vue de sa misère et de ses défauts, et de la bonté de Dieu. Et, dans ce sentiment d'un immense amour procédant de la claire vue de la bonté divine, et d'une extrême et indicible douleur procédant de la vue de sa misère et de l'offense faite à un Dieu si doux, elle fut tirée hors des misères de ce monde par une ardeur toute purifiée, tellement qu'elle resta comme hors d'elle-même et faillit tomber à terre, et elle criait intérieurement avec un amour embrasé : Plus de monde ! plus de péchés !" (Trad. P. Debongnie, citée par L. Cognet, *La Spiritualité moderne*, Paris, Aubier, 1966, p. 53-54.)

dans une atmosphère de pénombre et de fumerolles. Les réminiscences classiques qui cautionnent cette scène de furie ne s'assimilent qu'arbitrairement à l'optique chrétienne de la purification du péché.



2.

S. Maria Magdalena.

JEAN BALIN

Je petille de voir cest divine grace,
 Je m'avance et me mire au luisant de sa face,
 Mon oeil en tremousoit lors qu'entouré de gens
 Il discourroit des cieux et des futurs tourmens ¹.
 5 Mon sang espouventé se glissa par mes veines
 Pour assieger mon coeur et luy darder ses peines,
 Dont l'Effroy fanfarant luy vient donner assault;
 La Douleur d'autre part le canonne en sursault,
 J'ay vergoigne, et mon chef honteusement s'abaisse :
 10 On s'eschauffe au combat, le Vice entre en la presse
 Saillant* du fort du coeur : — Je prens cy mes esbas,
 Dit il, tournés arriere! — et, roidissant son bras,
 Leur lance un javelot de toute sa puissance,
 Dont le fer entama la Crainte de l'offence,
 15 Mais la sainte Vergoigne et la sainte Douleur
 Rembarrent ses efforts d'une grande valeur,
 Comme un esquadron sort d'une tour haute-espesse
 Sur chevaux bondissans, des foudres* en vitesse,
 Se rue sur l'ennemy, d'un choc impetueux,
 20 Qui l'attend en la plaine au combat furieux,
 A couvert du pavois* d'une invincible glace,
 Tenant en la main droite une grand' coutelasse*.
 On chamaille à grands coups, on poursuyt dans son fort
 L'esquadron tourne-dos, qui menaçoit la mort,
 25 L'on fonde* en toutes parts la muraille flanquée*,
 Jusqu'à tant que la tour sera prise et gagnée.
 De là je me retire en ma triste maison
 Qui me servoit d'hostel, maintenant de prison.
 Les esclats qui voloient de mainte javeline
 30 Faisoient doubler mes cris au fond de ma poitrine.

(P. 18-19)

¹ Il désigne le Christ.

La brève indication de Balin renvoie aux discours eschatologiques, en particulier Mt, 25, 31-46. C'est ce texte, entre autres, que paraphrase le Christ dans la *Passion* de Jean Michel (v. 10.703 sq.) avant de s'adresser plus directement à la Madeleine repentante (Voir Accarie, *op. cit.*, p. 184 sq.; 340-341). Cette version sera entretenue par les prédicateurs.

- Elle alloit quelque fois sur les places et coins
 Où le fameux Jesus, d'une amoureuse peine,
 Espandoit à chacun sa puissante doctrine.
 Ou soit que le hasard y conduisist ses pas,
 5 Ou soit que, curieuse, elle vist des appas
 Dans les yeux de celui qui daignoit, de sa veuë,
 Quelquefois luy jetter une flamesche aiguë,
 Elle y volloit souvent d'un volage transport,
 Elle y faisoit paroistre et sa grace et son port*.
 10 Jesus qui la voyoit amoureuse mondaine
 Ne vouloit, par l'esclat d'une flame soudaine,
 Allumer tout son coeur, mais frappoit mollement,
 Jettoit des doux regards de ses yeux seulement :
 C'estoient autant d'appas, amoureuses amorces,
 15 Qui gaignoient à longs traits Magdeleine et ses forces.
 Et comme quelque-fois on voit ardre* un grand feu,
 D'une estincelle seule accroissant peu à peu,
 La flamesche s'esprend, eprise fait la braise,
 La braise un grand brandon qu'on n'estaint pas à l'aise,
 20 Ains* augmente tousjours, tant qu'un sec aliment
 Luy donne de l'objet à brusler vivement,
 Ainsi les chauds regards que Jesus Christ decoche
 Au coeur de Magdeleine entament, font approche
 A ses sens animez des plaisirs de Venus,
 25 Mais sens d'un fol amour esclaves detenus.
 S'il redouble souvent les doux traits de sa veuë,
 Elle en aime les coups et, prise à despourveuë,
 Un insensible amour penetre dans son coeur
 Et veut à vive force en rester le vainqueur :
 30 C'est l'Amour de Jesus qui coule en sa poitrine
 Pour en chasser l'amour de la folle Cyprine.
 Allarme, qu'est-ce cy! Magdeleine, tu meurs,
 Tu sens dedans tes sens mille vives douleurs,
 Mille traits acerez penetrent dans ton ame;
 35 Allarme, qu'est-ce cy ? c'est l'amour qui t'entame,
 Un amour, saint amour, un amour immortel,
 Qui porte à Cupidon le defy du cartel*;
 Un amour, mais du Ciel, un amour de la grace,
 Qui de tes vains desirs veut occuper la place.
 40 Allarme! deux amours s'en vont icy luitter,

- Et l'un des deux, moins fort, doit la place quitter!
 Allarme, Cupidon, je prevoy ta ruyne!
 Voicy l'Amour de Dieu qui, tout puissant, ameine
 La Honte et les Remords qui viennent t'assaillir!
 45 Ils vont en escadrons et, de peur d'y faillir,
 Le Repentir les suit, et la sainte Vergongne
 De mille traits armez te vont mettre en besongne,
 La Crainte suit après, qui va sapper ton fort,
 La Douleur se promet d'y mettre tout à mort.
 50 On s'approche de près, desjà l'Effroy fanfare.
 Aux assauts, aux assauts, Cupidon se prepare :
 Il se met en deffense, et sa Temerité
 Marche au devant de luy, suivant la Vanité;
 Le Mensonge y paroist, portant l'Abus* en croupe,
 55 On advance, on aproche, il se faict un combat :
 Le Vice tient le fort, mais la Crainte le bat!
 Les Remords vont après et, pressant pesle-mesle,
 Font des coups plus menus que ne tombe la gresle.
 Icy l'Erreur s'avance, et le Mensonge après
 60 S'oppose au Repentir, et le foule de près;
 L'Abus* va secondant sa force redoutée,
 On s'eschauffe, on s'anime, et la Contrition
 Pique d'un rude effort la folle Passion;
 La Vergongne la suit, la Honte avec la Crainte
 65 Donnent au Vice ouvert une mortelle atteinte.
 Abattu de travers, le meschant n'en peut plus
 Et seroit des-jà mort, si le perfide Abus*
 Ne soustenoit un peu sa douleur alentie.
 Mais en vain, si faut-il qu'il cede la partie;
 70 Aussi bien le voilà de ses gens delaissé.
 La Vanité s'en fuit, le Mensonge est blessé,
 Les Delices ont faict pertes de leurs amorces
 Et sont prises au col : elles n'ont plus de forces.
 Amour, divin Amour, te voilà le vainqueur!
 75 Entre, le Vice est mort, la Crainte a pris le coeur;
 Elle te veut ceder et le fort et la place :
 Plantes-y maintenant* l'estandart de la grace ² !
 (Livre I, p. 150-153)

2 On voit d'emblée tout ce que ce développement emprunte au texte précédent. Dans l'un et l'autre cas, nous avons rétabli la majuscule des substantifs allégoriques, de manière à mettre en évidence le fonctionnement de la psychomachie.

- Elle qui n'eut au coeur d'autre envie, sinon
 De voir et d'estre veuë, et remporter le nom
 De parfaite en beautez, se colloque* en un trosne,
 Ainsi (mais s'il est vray) que Junon la matrone,
 5 Auguste en majesté, occupe, entre les Dieux,
 Le lieu plus eminent dans le Palais des Cieux³.
 Et ses yeux inconstans, que le desir allume
 Comme un fer chaud battu du marteau sur l'enclume,
 Jettent prez, font driller*, jettent loin, font voler
 10 Leurs feux esparpillez par bluettes* en l'air,
 Si* qu'il est dangereux, à qui sied autour d'elle,
 De n'en sentir au moins quelque sombre estincelle.
 { }
 Donc elle veut (qui peut la tenir, si luy mesme
 Le souffre!) voir Jesus; elle le veut, et mesme
 15 Presume qu'il n'aura l'estomac* si serré*
 Que de la desdaigner. Ah! non, tu n'as erré,
 Il t'envisagera, mais d'une telle oeillade
 Que ton coeur en sera plus de trente ans malade!
 { }
 Te voyla prisonnier, ô grand coeur! te voyla
 20 Captif! hé! mais comment s'est peu faire cela?
 Toy donc! Qui l'eut pensé? ah! pauvre Magdeleine,
 Dis moy quel nouveau cas, quelle force soudaine
 Te force de clîner* le chef? hé! qu'est-ce cy?
 Ton bel oeil abattu fait-il joug*? ton sourcy,
 25 Ce sourcy relevé, dont la fiere arrogance
 Touchoit le Ciel, peut-il se baisser? ah! la chance
 Est tristement tournée! ah! tout est bien changé!
 Ceste grande Lamie, et qui a tant mangé
 De gens, est prise au gluz⁴! Marie est attrappée
 30 Comme un oiseau des champs qu'on prend à la pippée*.
 O qu'elle est vergoigneuse, ô qu'elle porte bas

³ La *Juno matronalia*, incarnation idéale de la matrone romaine, était adorée dans le temple du Capitole aux côtés de Jupiter et de Minerve.

⁴ "C'est une beste cruelle dont il est fait mention en Isaïe c. 34. 14 et en Jeremie c. 4. 3 des lamentations." (Note de l'édition originale). *Lamia* est en effet la traduction de la *Vulgate* pour "Lilith" (Is., 34,14) et "tannin" (Lam., 4,3).

Son front rouge ! un canard ne se plongerait pas
 Dans l'eau si tost, voyant un aigle qui se monstre,
 Qu'elle s'est promptement panchée à ce rencontre* :
 35 Mais quoy! rien ne la peut desormais abriër*!
 Je te l'avois bien dit, qu'il te falloît prier
 La Terre de s'ouvrir pour te cacher! va, treuve
 Si tu peus maintenant un bouclier à l'épreuve!
 Tu as beau te musser* dans tes mains, tu as beau
 40 Doubler et redoubler ton voilet : nul drappeau*,
 Nul voyle, nulle main, nul bouclier, nulle chose
 Baste* pour receler ta honte! elle est esclose
 Trop avant! ton maintien, ton geste si confus
 Tesmoigne trop à quoy tu en es! c'est abus*
 45 Desormais de cuider* dissimuler encore!
 Las, qui nous contera le mal qu'elle sent ore* ?
 Son coeur pris en defaut est vivement atteint :
 Soudain elle blesmit, soudain elle prent teint
 Et (selon que la Crainte ou l'amoureuse Honte
 50 Veulent ores* hausser et ores abaisser
 Ses espoirs agitez) elle sent balancer
 Dans les flots ondoyans d'une vague pensée
 Son ame qui ne sçait, tant elle est angoissée,
 Ny à qui recourir, ny à quoy s'accrocher :
 55 Elle vogue, incertaine, et ressemble au nocher
 Qui voit, sans le prévoir, une horrible tourmente ...

(Livre I, p. 9 - 13)

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Toujours au grand gallop, j'arrivai jusqu'au Temple.
 C'est là qu'estant entrée avec le front-levé,
 Tout le monde se lève et, Jesus arrivé,
 S'avance, fand la presse, et puis il monte en chaire
 5 Où, ses yeux vers le Ciel, ayant fait sa prière,
 Il se lève et commence à si-bien déclamer
 Que je ne peux le voir ny l'ouïr sans aimer
 Sa grace, sa façon, sa parole, son geste,
 Son ton, sa gravité, sa Majesté céleste.
 10 Mais lors que mon amour pense à le conquérir
 Le sien songe à penser* le mal qu'il veut guérir,
 Quand déjà dans mon coeur, enflé de vaine-gloire,
 Sans avoir combattu, je chantois la victoire.
 Toutefois (admirez l'effet du Saint Esprit)
 15 Au lieu de l'attirer, ce fut luy qui me prit!
 Quand j'ouïs, quand je vis ce que je vous explique,
 Et sa voix argentine, et sa face angélique,
 Je fus toute ébloüye, à ses beaux yeux si clairs,
 Qui de sa voix tonnante estoient les deux esclairs.
 20 Que pensez vous pour lors que devint ma pauvre ame,
 Sur tout quand j'entendïs que cet homme irrité
 Déclamoit hautement contre ma vanité,
 Et que, de temps en temps, il lançoit une oeillade
 Vers cette mesme place où j'estois en parade,
 25 Ayant crû de pouvoir (suant pour me parer)
 Luy porter un tel coup qu'il n'eût pas sceu parer.
 Mais luy qui connoissoit mon humeur effrontée,
 Et sçavoit bien pour quoy je m'estois là postée,
 Découvrit l'embuscade et, d'un oeil effrayant,
 30 Fit voir qu'il n'estoit point de linx plus clair voyant.
 Je ne semblay pour lors, tant il me sçeut confondre,
 Qu'une neige au Soleil, qui commence à se fondre.
 La honte, le dépit, la peur et le regret
 Trahirent aussi-tôt mon sentiment secret.
 35 Je voulus me cacher à ses yeux redoutables,
 Que les miens, éblouys, trouvoient insupportables.
 Je tachois à sortir, je cherchois à passer,
 Ou plutôt mon désir estoit de trépasser,
 Ne pouvant plus souffrir de me voir regardée

- 40 *De tous ces Assistans qui m'avoient brocardée.*
Ce fut là que mes pleurs commencèrent leurs cours,
Avant qu'il eût finy celui de son discours.
Dès qu'il eut achevé, je sortis si changée
Que je ne pensay plus que de me voir vengée,
45 *Résolüe, en courant tout droit à ma maison,*
A quel prix que ce fût, d'en avoir ma raison.
Nommez ma passion une amour furieuse,
Ou bien une fureur ardemment amoureuse :
Car ce fut un mélange, à parler sans erreur,
50 *De fureur et d'amour, d'amour et de fureur.*

(Livre IV, p. 65-66)

JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN

- Cependant les Démon^s tourmentent Madeleine :
 Par sa bouche ils jettent des cris
 Comme des révoltez par leur Prince surpris
 Qui leur fait ressentir son attaque soudaine.
- 5 Sur la place ils roulent son corps
 Qui n'est fort que par leurs efforts,
 Qui se tord, qui s'élève, et s'élance, et retombe.
 Marcelle⁵ vient à son secours :
 Sous eux toute force succombe,
- 10 Jésus seul de ses maux peut arrêter le cours.
- Il arrive aussi-tost avec l'humble Eucharie
 Qui luy dit, r'animant sa foy :
 — Chasse tes ennemis, ô Christ en qui je croy!
 Madeleine l'entend et reprend sa furie.
- 15 Alors par sa voix les Démon^s
 Disent : — Pourquoi jusqu'en ces monts
 Viens-tu, Christ, fils de Dieu, nous ravir notre Empire ?
 Veux-tu nous chasser de tout lieu ?
 Devant toy nostre force expire,
- 20 Nostre rage est de voir qu'un homme soit un Dieu⁶.
- Soudain d'une splendeur la chambre est éclairée,
 Puis paroist en sa majesté
 Du puissant fils de Dieu l'admirable beauté,
 Dans le Ciel, sur la Terre, aux Enfers révéée.
- 25 Toutes tremblent à son aspect
 D'amour, de crainte et de respect.
 La Veuve⁷ est à genoux, et sa fille, et Marcelle,

5 La tradition patristique désigne sous le nom de Marcelle la femme anonyme qui, dans l'évangile de Luc, salue le Christ en ces termes : "Beatus venter qui te portavit, et ubera quae suxisti" (11, 27). C'est au Pseudo-Raban Maur que remonte, semble-t-il, la légende qui fait de cette Marcelle l'intendante et la suivante (*procuratrix et comitissa*) de Marthe et de Marie (*De Vita beatae Mariae Magdalenae et sororis eius sanctae Marthae*, ch. XI, p. p. Faillon, *op. cit.*, p. 476).

6 Paraphrase de Mt., 8, 28-34; Mc, 5, 1-17; Lc, 8, 26-39.

7 Il s'agit d'Eucharie (cf. *supra*, v. 11), présentée ici comme la nourrice de Madeleine.

- Mais à luy rendre les honneurs
La seule Marie est rebelle,*
- 30 *Et ne suit que la loy de ses fiers gouverneurs.*
- Des Démonz à l'instant la rage est ranimée,
Leurs efforts sont plus véhémens.*
- Marie épand des cris, sent d'horribles tourmens,
Ses yeux lancent des feux, sa joie est enflammée.*
- 35 *Jésus dit : — Esprit orgueilleux,
Retourne en l'abysme de feux !*
- Sors, je te le commande, et ta bande maudite!
La troupe, avec des hurlemens,
Sort, dans l'Enfer se précipite.*
- 40 *Soudain de la maison tremblent les fondemens.*
- Comme d'un noir nuage où le tonnerre gronde,
Tout à coup un bruit surprenant
Eclate impétueux, tous les sens étonnant,
Roule, et semble ébranler les fondemens du monde.*
- 45 *L'effroy s'épand de tous costez,
Et les mortels épouvantez
Pensent que de leurs jours c'est là l'heure dernière.*
- Soudain le Ciel à l'Univers
Rend et la paix et la lumière,*
- 50 *Et du coup ne paroist qu'un grand chesne à l'envers ⁸.*
- Ainsi la bande impure aux Enfers est à peine
Que tout est en tranquillité.*
- Dans la chambre Jésus répand une clarté,
Et l'on void étendu le corps de Madeleine.*
- 55 *L'aimable Sauveur des humains
La prend, la lève de ses mains,
La fait asseoir, luy rend et la force et la veuë.*
- Mais tous ses sens, émerveillez
De cette assistance impreveuë,*
- 60 *Doutent, et tout à coup ne sont pas réveilléz.*

⁸ Parce qu'il représente, grâce à sa force et à sa solidité, l'arbre par excellence, le chêne foudroyé témoigne ici de l'extrême violence de la tempête démoniaque qui vient de ravager la terre.

On pourrait voir à la rigueur dans cette image une souvenir du cèdre abattu qu'évoque Ezéchiel (31, 3-13), et dont Bossuet développe la symbolique dans son *Sermon sur l'Ambition* (1662), *Oeuvres oratoires*, op. cit., t. IV.

Jésus en ce moment luy fait voir de sa vie
 L'insolence et l'impiété,
 Pour ses charmes mortels son orgueil indompté,
 Sa folle ambition non jamais assourvie :
 65 De son Dieu l'oubly, le mépris,
 Son désir que tous les esprits
 Luy rendissent leurs soins comme à leur souveraine,
 Et sa détestable fierté,
 Qui vouloit, pour sa beauté vaine,
 70 L'hommage qui n'est dû qu'à la Divinité.

Madeleine à ses pieds contrite, prosternée,
 En pleurs implore sa bonté.
 Il void son repentir plein de sincérité :
 Luy pardonne en faveur de l'humble Cananée ⁹.
 75 Puis il luy lance un trait vainqueur,
 Qui soudain luy perce le coeur,
 Et qui de ses bontez la rend toute charmée.
 Elle est humble depuis ce jour,
 Et pour Jésus seul enflammée.
 80 Elle n'estoit qu'orgueil, elle n'est plus qu'amour.

(Livre IV, p. 69-72)

⁹ "Nicéphore, L. I, ch. 33, dit que quelques-uns ont écrit que Madeleine estoit fille de la Cananée. C'est à dire fille spirituelle." (Note de l'édition originale). Voir Nicéphore Calliste, *Ecclesiasticae Historiae*, I, 33, P. G. 145, col. 731 : "Magdalenam porro istam Chananaeae illius filiam esse quidam prodiderunt."

V. "SAINTES CRUAUTÉS"

Les épopées magdaléniennes développent presque toutes cette scène du renoncement aux vanités mondaines, dont on pressent d'emblée les virtualités édifiantes. Comment trouver, en effet, un tableau plus pathétique pour illustrer les exigences du *contemptus mundi* ? La peinture contemporaine se laissera parallèlement tenter par cette Madeleine victime de ses propres rigueurs. A la suite de Rubens¹ et de Le Brun², divers artistes s'essayeront à rendre cette figure dont les composantes antagonistes, richesse de la parure et détermination ascétique du geste, annoncent déjà les ambiguïtés de la recluse³.

Si attentifs qu'ils soient à la portée didactique de leur poème, nos auteurs n'exaltent pas outre mesure l'exemplarité de cet adieu au siècle. Une fois de plus, l'interprétation de Remi de Beauvais nous semble, à cet égard, la plus digne d'intérêt. Loin d'envisager cette scène comme l'expression d'une victoire de la chasteté sur les entraves de la chair, il laisse planer un doute manifeste sur l'efficacité réelle de la vertu. Telle est la fonction du monologue de la pénitente, où le recours très "baroque" à l'hyperbole et à l'*adynaton* n'a pour but que de compromettre toute forme d'auto-valorisation. Le dépouillement proprement dit se voit traité dans un esprit analogue à celui qui présidait au portrait de la mondaine, avec en sus, peut-être, quelques touches d'humour discret. Cette dominante formelle n'a rien de gratuit. D'une part le parallélisme des deux morceaux de bravoure désigne avec à-propos l'inauthenticité de cette première Madeleine, désormais rendue à elle-même par la miséricorde divine. L'indice stylistique traduit la réversibilité d'une figure factice, qui se démantèle aussi aisément qu'elle s'élabore. D'autre part, l'insistance descriptive ne met en valeur les accessoires de la scène que pour mieux éluder l'appréciation des sentiments qui l'inspirent. Comme si la résolution au sacrifice ne se prêtait guère aux commentaires, étant une impulsion de la grâce plutôt que l'objet d'un choix humain.

Pierre de Saint-Louis donne, lui aussi, dans la description maniériste. Mais chez lui, l'art du petit-maître dégénère en nomenclature. Et ses coutumières astuces ne rehaussent que médiocrement l'intérêt de ce qui pourrait passer pour l'inventaire d'une revendeuse à la toilette.

Desmarets conserve la scène, sans en retenir les virtualités esthétiques qui correspondent aux modes d'un autre âge. L'abandon des bijoux tient chez lui en une strophe, ou peu s'en faut. Mais un encadrement circonstancié vise à doter ce moment crucial d'une signification exemplaire. A l'inverse de la Madeleine instinctive de Remi, la raisonneuse de Desmarets envisage la portée de son acte en toute lucidité. D'une théologie accueillante aux impondérables de la grâce, on est passé à un discours moral de tendance rationaliste.

1 Voir notamment Didier Bodart, "Madelcine renonçant aux biens terrestres par P.-P. Rubens", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, t. 44, 1974, p. 83-86 (*Miscellanea Ch. Verlinden*).

2 Voir le *Catalogue de l'Exposition Le Brun*, Versailles, 1973, n° 19 et 25 (notices de J. Thuillier).

3 Consulter entre autres R. A. Weigert, *Bibliothèque Nationale, Département des Estampes, Inventaire du Fonds Français*. Graveurs du XVII^e siècle, 1939 sq., t. I, n° 125, p. 326; t. III, n° 40, p. 206-207.



RÉMI DE BEAUVAIS

- Grand forfait inaudit*! mon crime abominable,
 Crime qui a levé sa clameur exécration,
 Si haut que le plancher de ta belle maison,
 Le Ciel, en a senty les huys de sa cloyson
- 5 Fremir plus de cent fois. Perverse! malheureuse!
 Pecheresse sans front! vile charge onereuse
 A la Terre! ah! regarde, ah! recognoy! voy! voy!
 Ton miserable estat. Helas! qu'est-ce de moy ?
 Hé! mais qu'est-ce, sinon un grand monstre difforme
- 10 De toute vanité ? Une Sphynx plus informe,
 Plus cruelle, plus fiere*, et de plus feint accueil
 Que celle qui jettoit, du haut de son escueil,
 Les passagers deceus* ? une vraye Sirene,
 De celles qu'on craint tant dessus la mer Tirrhene ?
- 15 Un traistre Basilisc¹ qui, d'un seul coup de l'oeuil,
 De l'oeuil fait devaller les hommes au cercueil ?
 Viel esgoust pestilent! charroigne de voirie!
 Abominable pus de cloaque! ah! Marie,
 Qu'as-tu fait! Qu'ay-je fait! hé! que n'ay-je pas fait!
- 20 Que me suis-je oubliée! ah! Dieu, qu'ay-je meffait!
 Que me suis-je pollué*! ah! que je suis villaine,
 Ah! que je suis infame! ah! pauvre Magdeleine!
 Helas! où iras-tu, où iroit-on trouver,
 Mais où trouveroit-on assez d'eau pour laver
- 25 Ton orde* puanteur ? Te fusses-tu baignée
 Sept fois dans le Jourdain, fusses-tu savonnée
 De nitre et eusses-tu cent et cent fois usé
 De ce borith qui est des Foulons tant prisé,
 Rien n'y vaut, tant tu es de tout point maculée
- 30 En ton iniquité, tant l'ordure est collée
 Dessus ta laide peau² ! Sçauroit-on bien oster
 Au More sa noirceur à force de frotter ?

¹ Animal prodigieux, traditionnellement doté d'un pouvoir hypnotique et mortifère.
² "Allusion à ce qui est narré au 4. livre des Roys, c. 5.10.13.14." (Note de l'édition originale.) Il s'agit de l'histoire du Syrien Naaman, guéri de la lèpre par le prophète Elisée : "Emisit ad eum Eliseus nuntium, dicens : Vade, et lavare septies in Jordane, et recipiet sanitatem caro tua, atque mundaberis." (2R., [IV Reg.] 5, 10). Quant à l'image de la lessive purifiante, elle est empruntée à Jr., 2, 22 : "Si laveris te nitro, / Et multiplicaveris tibi herbam borith, / Maculata es in iniquitate tua coram me.

- Dieu seul le peut : hé donc, mes yeux, pleurez sans cesse!
 Plorez mes tristes yeux, tandis que je confesse
 35 (Puis que je ne puis mieux) et de bouche et de coeur,
 Et en esprit contrit, mes pechez au Seigneur.
 [.]
- J'aurois plus tost conté les cheveux de ma teste,
 J'aurois plus tost conté les atomes espars
 Qui errent infinis en l'air, de toutes parts.
 40 L'Hyver qui glace tout n'a tant de froides crouttes!
 Le Printemps ne voit pas choir du Ciel tant de gouttes!
 L'Esté ne fait meurir aux champs tant d'epis blonds,
 L'Automne tant de fruits, et les menus sablons
 (Dont le nombre infiny ne permet qu'on les nombre *)
 45 S'ils estoient supputez, seroient vaincus du nombre ³.
 Quels monceaux! quels brouillis! Mon Dieu, tous mes esprits
 Sont perclus seulement pour avoir entrepris
 De vouloir desmeller chose si tresconfuse,
 Et ma pauvre memoire en est comme percluse.
- 50 C'est un gouffre sans fond, c'est un abysme creux,
 Abysme regorgeant de serpens, tous affreux,
 Tous sanglans, tous felons, tous à la dent mortelle.
 Hélas! il ne fut onc * une malice telle!
 Non! quand bien on auroit en un tas ramassé
 55 Tous les plus grands pechez qui furent du passé
 Ou qui seront jamais, c'est ma ferme croyance!
 [.]
- Marie! qui verroit tant de riches despouilles,
 Tant de vains paremens dont or* tu te despouilles,
 Je croy qu'il penseroit que tu as fait butin
 60 De tout l'or que Pluton cache sous le Matin ⁴,
 Que tu as saccagé et Paphos et Cythere
 (Beaux sejours de Cypris), que tes mains veulent faire
 Un vaste monument, un insigne tombeau
 Du Monde et de ce qu'à le Monde de plus beau.
- 65 Bon Dieu! que d'affiquets! que d'anneaux! que d'aigrettes!
 Que de bagues de pris! Icy gisent les crestes,
 Le superbe ornement des cheveux haut dressés,

3 On reconnaît dans cette série d'*adynata* quelques motifs chers aux poètes de la Pléiade (sablons, epis de l'été, fruits de l'automne). Le point de départ de ce développement est une image biblique (Ps., 39 [40], 13 : "[Iniquitates meae] multiplicatae sunt super capillos capitis mei.")

4 La confusion entre Plutus, dieu des métaux, et Pluton s'avère fréquente..

- Là couchent, mesprisés, ces bracelets bossés*
 En maint chaton, garny de flamboyans carboucles*,
 70 Icy ces demyceints*, là les artistes boucles,
 Où se lit dans l'esmail, escrit plus qu'à demy,
 Les chiffres ingenieux de quelque nom amy.
 O perles, ô grand pois des mignardes oreilles,
 Las! vous ne serez plus les fameuses merveilles
 75 D'une Court! vos blancheurs ne feront, desormais,
 Plus vif le vermillon de ces deux boutons frays,
 De ces fleurs de Venus, de ces roses jumelles
 Qui faisoient obscurcir les roses plus nouvelles.
 Et toy, ô beau miroir d'argentine splendeur,
 80 Tu ne sentiras plus cete vivante ardeur
 De ces yeux brun-brillans! leurs flammes sont passées,
 Leurs pointes, sans vigueur, languissent esmoussées.
 Las, Marie n'est plus Marie! La passeur
 A voylé ses beautés d'une triste couleur,
 85 Sa levre de corail est maintenant plombée.
 [.]
 Elle sou-leve un peu, de sa tremblante main,
 Les meandres brodez de sa cotte plus basse.
 Là de maint chainon d'or que maint tour entrelace
 Prend une seule clef, ouvrage industrieux
 90 Que Vulcain fit jadis, d'un marteau curieux*,
 En faveur de Venus. De ceste clef forée*
 Elle fait resonner la serrure dorée
 D'un coffret, cher coffret! qu'assise, elle a posé
 Sur ses foibles genoux, coffret qui, arrosé
 95 D'un torrent douloureux de ses larmes, descouvre
 Dans ses cachots* bien joints, que my-panchée elle ouvre,
 Ces rangs estincelans de Pierres de valeur
 (Le plancher en dessus, bluëtte* à leur splendeur).
 L'yvoire de sa main (dont la subtile adresse
 100 Acquise de long temps peut, sans que l'oeuil la dresse,
 Courir par le velous, par les bagues, par l'or,
 Par les coins plus secrets de cet aymé tresor)
 Courbant avidement l'un des doigts sur le pouce,
 Accroche, tire hors, d'une ardante secousse,
 105 Une caisse aux bords peints, grosse de mille escrits,
 D'Espistres, de Sonnets, de vers où sont descris
 Les feux, les passions et la peine amoureuse
 Que pour elle ressent mainte ame malheureuse.

- *Funeste magasin! Boutique de Venus!*
 110 *Allumettes d'Enfer! mais qu'estoient devenus*
Mes esprits, quand ma main, de son mal ignorante,
Vous receloit ici ? Quand, las, trop vigilante
Je vous lisois les nuits ? ô combien follement
J'ay beu vostre venin, qu'ores, si chèrement,*
 115 *Je paye de mes pleurs. Ainsi que vostre brayse*
S'est repeuë souvent de mon sang à son ayse,
Allez! Brullez aussi! paisez à vostre tour
Ce feu moins dangereux que l'autre feu d'Amour!

(*Livre IV*, p. 116-127)

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- O je le fis bien voir, lors qu'estant arrivée,
 Après que de mes pleurs je me fus bien lavée,
 Que j'eus beaucoup gémy, sangloté, soupiré,
 Et puis pour mon dessein quelque peu respiré.
- 5 Pour donner tout de bon un coup de pied au monde,
 Je fis plus que ne fait la tempeste sur l'onde :
 J'entre en mon cabinet et, vidant les tiroirs,
 Je jette mes parfums, je brise mes MIROIRS;
 (Ces PENDUS sont ROUEZ, quoy qu'ils me representent.)
- 10 Sans que tous leurs attraits, ou traits, les en exemptent,
 Je les cassay d'abord*, et je les détestay
 Comme des criminels de lèze Majesté,
 Sans vouloir épargner, ny faire aucune grace
 A l'infidélité de leur fidèle glace,
- 15 Qui tant de fois le jour me mit devant les yeux
 Cet objet qui pour lors me fut tant odieux,
 Je fis aussi couler mes PERLES défilées,
 Les liquides des yeux, et du cou les gelées,
 Toutes en mesme temps, pour le mesme dessein,
- 20 Les unes à mes pieds, les autres dans mon sein,
 (Sein dont mon oeil enflé fit un vallon de larmes,
 Quand ses mons désenflez perdirent tous leurs charmes).
 Je dépèce mon luth et mes livres d'amour :
 Lettres, poulets, chansons, vers, tout fut mis au jour,
- 25 Et les voulant traiter comme de vrais Pyraustes*,
 Le feu de mon amour en fit des holocaustes.
 Que vous diray-je plus de tout ce que je fis
 D'un si fier* ennemy, que si tôt je défis
 De tous ses beaux atours dont je m'estois parée :
- 30 C'est que j'en voulus estre à jamais séparée
 Après ce grand débris* qui fut dans mon quartier*,
 Où mon saint désespoir ne laissa rien d'entier.
 Or vous qui m'écoutez, dites, sans m'interrompre,
 Mon Coeur estant BRISÉ, devois-je pas tout rompre ?
- 35 Morte au monde, et le monde encore mort pour moy,
 Je devois imiter, en ce triste convoy,
 Ce qu'on fait à la mort d'un général en guerre :
 On traine les drapeaux et les armes par terre;
 De mesme je voulus, en ce cas important,

- 40 Pour témoigner mon dûeil, en faire tout autant.
[.]
Quoy de plus merveilleux de voir qu'en un instant
Madelaine changée a le coeur si constant
Qu'aussi tôt elle fait au monde banqueroute,
Quitte des vanitez la poursuite et la route,
- 45 Verse, renverse, abbat, brule, brise, défait
Parfums, tables, tableaux, poulets, glace, attifet*,
Céruses, vermeillons, tavyayoles*, toilettes,
Fard, pommades, onguents, bijoux et cassolettes,
Essences, Camayeux, poudres, poinçons, clinquants*,
- 50 Roses, plumes, atours, collets, noeuds et carcans*,
Crêpes, masques, manchons, joyaux, orfèvreries,
Jayet*, ambre, corail, pailletes, pierreries,
Coëfûres, chaperons, montres, apretador*,
Gaze, pourpre, fin lin, brocatel* ou drap d'or,
- 55 Manicles*, ceinturons, mouches, mouchoirs, dantelles,
Bourses, boîtes, anneaux, bagues et bagatelles,
Jazerans*, éventails et rubans, jupes, habits,
Colliers, chaînes, brillans, diamants et rubis,
Enseignes*, brasselets, pendants, perles, dorures
- 60 Et pompeux attirail de toutes ses parures.
La défaite s'en fait par de si belles mains,
Qui mettent sous les pieds tant de respects humains :
Que tout l'Enfer en gronde, et que le monde en rie,
Elle fait le dégât de cette MERCERIE,
- 65 Et sans se soucier de ce QUE DIRA-T'ON,
Ne fait non plus d'état de l'or que du léton.
Pour gagner JESUS-CHRIST de tout elle se joüe,
Tout ce qui n'est pas luy ne luy semble que boüe.
Foule, écrase, détruit, jette, déchire, rompt
- 70 Tout ce qu'elle rencontre, et rien ne l'interrompt.
Elle ne sauve rien de tant de riches pièces,
Son indignation les met toutes en pièces.
Chaque chose ressent ses saintes cruautéz,
Le malheur est commun à tant de raretez.
- 75 Sa MAGNANIMITÉ ne fait grace à pas une,
Et toutes, sans réserve, ont la mesme fortune.
Un tel ressentiment n'excepte point de cas,

80

*Car elle fait main basse en ce rude fracas :
 Elle veut perdre ainsi ce qui l'avoit perdüe,
 Et que la chose soit permise ou défendüe,
 Cet esprit si fâché de ce qu'il a commis
 Ne pardonne à pas un de tous ses ennemis.*

(Livre IV, p. 66-67.

Livre V, p. 76-77.)

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

De luy seul elle parle: elle est toute ravie
 Apprenant ses faits merveilleux,
 Sa haine et sa rigueur contre les orgueilleux,
 Ses préceptes divins et sa souffrante vie;
 5 Qu'en douceur, en humilité,
 De tous il veut estre imité⁵,
 Et que qui veut l'aimer doit se haïr soy-mesme.
 Elle sent naistre dans son coeur
 De sa vie une horreur extrême,
 10 Et pour revoir son Maistre, une brûlante ardeur.

— O! dit-elle, Eucharie⁶, ô mon unique Mère,
 Qui m'as enfantée à mon Dieu,
 Accorde-moy tes soins, laisse avec moy ce lieu,
 Pour m'aider à chercher le seul en qui j'espère.
 15 Tu sçus les chemins, les détours,
 Quand tu désirois son secours.
 Puis, voyant que la Veuve à son désir s'accorde :
 — Je suis hors de captivité :
 Je dois faire miséricorde,
 20 Dit-elle, à tous mes serfs je rends la liberté.

Allez, retirez-vous, ô ma suite pompeuse,
 Qui flatiez mon superbe coeur,
 Mon honneur autrefois, maintenant mon horreur,
 De l'humble Fils de Dieu je suis l'esclave heureuse.
 25 Seul il m'est venu secourir,
 Seule après luy je dois courir,
 Et pour avoir sa veuë embrasser toute peine.
 Des trompeuses mondânitéz
 Je ne suis plus l'amante vaine;
 30 Je n'aime que Jésus, et toutes ses bontez.

⁵ "Discite a me, quia mitis sum, et humilis corde", (Mt., 11, 29)

⁶ Sur Eucharie, voir *supra*, IV, note 7.

Alors chez Eucharie elle quitte*, et luy laisse
 Ses perles et ses diamans,
 Ses riches brasselets, ses pompeux vestemens,
 Afin qu'aux indigens elle en fasse largesse.

35 Elle prend de simples habits,
 De nulle grace, de vil prix.
 Dans ce modeste estat sa beauté n'est plus fière.
 Elle couvre son poil* épars
 Et ses beaux yeux, sous leur paupière,
 40 Cachent la vive ardeur du feu de leurs regards.

(Livre V, p. 80-81)

VI. CHEZ LE PHARISIEN : "ENTRER OU N'ENTRER PAS ?"

Ce développement de caractère psychologique qui n'appartient pas à la légende confirme la dette, déjà supputée, de Leclercq à l'endroit de Balin. Remi semble à son tour s'inscrire dans la même lignée, encore que, dans son cas, les dates interdisent de conclure à une imitation. C'est du côté de la littérature de spiritualité qu'il faut se tourner pour rencontrer d'autres incarnations de ce débat intérieur de la pécheresse. Qu'ils se réclament ou non de la Madeleine, les divers traités à l'usage du pénitent dénoncent dans l'excès des scrupules l'ultime ruse du démon incitant à différer la contrition. Les prédicateurs exploiteront à leur tour ce motif au gré duquel la sainte apparaît comme un exemple de ferveur généreuse et d'oubli de soi, "convertissant en elle l'effronterie du péché dans une sainte effronterie de la pénitence", comme le dira Bourdaloue¹.

L'artifice de notre présentation projette sur la manière de chaque auteur un éclairage révélateur. Le premier d'entre eux se borne à esquisser un motif que les autres s'attachent à élaborer plus copieusement. Conformément à l'usage, Leclercq souscrit aux agréments obligés des vers gnomiques et des comparaisons. Il s'en tient toutefois à l'exposition allégorique d'un conflit moral. Chez Remi, au contraire, l'ornementation absorbe presque immédiatement son objet. Seule demeure en scène la lutte des deux forces antagonistes, dont la dynamique exaspérée appelle les outrances de l'expression. On notera la formulation très plastique de cet état de crise qui se résout dans une image aussi puissante qu'inopinée. A partir de l'antithèse topique de la glace et du feu, Jean de Bussièrès s'emploie pareillement à détailler avec une curieuse précision les manifestations physiques des tourments de l'âme.

¹ *Sermon pour la Fête de Sainte Madeleine, Oeuvres complètes*, Lyon - Paris, Delhomme et Briguet, t. VI, 1891, p. 231.

JEAN BALIN

J'approche du logis, je me treuve à la porte;
 Mais la honte qui veut se monstrier la plus forte
 Me fait tourner le dos, je rebrousse soudain;
 Puis soudain je reprens de ma fuite le train.
 Je me retreuve encor à la porte, où j'estrивe *
 5 Si j'entreray dedans, et demeure pensive.
 Enfin le champ demeure à mon constant effort :
 J'entre dedans la sale, et regarde d'abord *
 Ceux qui sont au banquet : je vois la belle aurore
 10 Esclairer sur mes yeux de celui que j'adore.

(P. 19)

- Elle apprend qu'il estoit chez un Pharisien
 Convié de disner; elle n'a pas de bien,
 Son esprit est tousjours dedans l'inquietude,
 S'elle ne suit après d'une ardante habitude* :
- 5 Amour ne sçait souffrir aucun retardement,
 Il faut voir ce qu'on aime, ou secher de tourment.
 S'elle ne void Jesus, elle souffre un martyre,
 S'elle veut voir Jesus, la honte la retire,
 Et la honte et l'amour souffrent du contredit*.
- 10 Ce que pretend l'amour, la honte l'interdit,
 Mais en vain, car son coeur est tiré d'une amorce
 Qui de voir son objet le presse à vive force :
 Ainsi souvent le fer est tiré par l'aimant¹,
 Ainsi void-on l'esclat suivre le diamant,
- 15 Ainsi jamais l'enfant ne veut quitter sa mere.
 Elle part cependant, mais la douleur amere,
 Triste l'accompagnant jusqu'au logis du Juif,
 Et de crainte et d'amour tarde son pied retif.
 De rechef, en son coeur contrairement pressée,
- 20 L'ame de deux motifs egalemt poussée,
 Elle ne sçait que faire, entrer ou n'entrer pas,
 S'elle avance d'un pied, elle recule un pas.
 La peur et le respect estrivent* à la porte,
 Tantost elle est dedans, et tantost elle en sorte :
- 25 Un peu de temps se passe en ce combat douteux*,
 Le courage* est constant, mais le front est honteux.
 Enfin l'amour l'emporte, et la crainte inegale*
 Se laisse aller avant : elle entre dans la sale.

(Livre I, p. 159-160)

1 Cf. Martial de Brives, *Jugement de Nostre Seigneur Jesus-Christ en faveur de Marie Magdelaine, Le Parnasse seraphique et les derniers souspirs de la Muse*, Lyon, 1660, p. 227 :

L'amour, ce cher auteur des belles harmonies [...]
 Sçait faire que l'aymant soit aymé par le fer :
 Par [luy], malgré son poids, vers l'aymant le fer vole
 Avec autant d'ardeur que l'aymant vers le pôle.

On reconnaît évidemment dans un tel symbole un des emblèmes d'Alciat.

REMI DE BEAUVAIS

- O! que te dit le coeur, Belle! quand tu te vis
 Auprès de tes Amours ? il m'est encore advis
 Que je la voy d'icy palle, morne, estonnée *,
 L'oeuil fixement baissé, la face un peu clinée *,
 5 Et le flanc joint au coin du lit où son Jesus
 Estendoit, en biays, ses pieds d'albâtre nuds.
 Là, plantée debout, taciturne et pensive,
 On eût dit qu'elle estoit plus tost morte que vive
 Tant un si doux object sur elle eut de pouvoir
 10 Qu'il la retint ainsi long temps sans se mouvoir.
 Comme un terme eslevé dans un champ pour limite,
 Ou comme un marbre blanc, dont l'art, qui tout imite,
 A fait une Charite à qui tant seulement
 Ne defaut que l'esprit, source de mouvement.
 15 Mais quel docte pinceau sçauroit au vif pourtraire
 Ce qu'elle sentit lors ? quand, d'un effort contraire,
 Le Respect et l'Amour se vantoient, à qui mieux,
 De luy donner la loy ? quand l'un, grave et douteux *,
 Luy defendoit d'oser ce que l'autre qui ose,
 20 Qui poursuit, qui parfait tout cela qu'il propose,
 La forçoit d'attenter* et jà-jà s'ennuyoit*
 D'attendre de se joindre à son Bien qu'il voyoit ?
 L'un, ferme, se tenoit au Droit de Bien-seance,
 Et l'autre ne vouloit aucune surseance;
 25 Elle au milieu trembloit, et mille gros bouillons,
 Bouleversant son coeur d'amoureux tourbillons,
 Empeschoient ses poulmons d'evaporer la flamme
 Qui, dans elle, estouffoit le souffle filz de l'Ame.
 Son estomac* pressé, regorgeant de sanglots
 30 Bouffoit*, et ses souspirs, courroucés d'estre clos,
 S'eslançoient à grands bords, luittans sous la closture
 De son sein qui, saisi, leur nyoit* l'ouverture.
 Desirable conflict! Ainsi le nouveau moust
 Gronde, mousse, fait bruit dans le fust quand il bout,
 35 Les cerceaux allongés cra-craquent, et la bonde
 En sautant quitte place au vin qui se debonde* 2.

2 La comparaison empruntée au registre des métiers peut s'entendre comme une application du précepte ronsardien : "Tu pratiqueras les artisans de tous mestiers [...]"

En fin, elle reprit haleine et fit sonner
 Tous ses os, qu'on ouyt hautement resonner,
 Et souspirant profond, donna libre sortie
 40 A sa bouillante ardeur en larmes converties.

(*Livre IV*, p. 137-138)

et de là tireras maintes belles et vives comparaisons, avec les noms propres des outils, pour enrichir ton oeuvre et la rendre plus agreable". (*Abbrege de l'Art poetique*, 1565). Cf. *supra*, V, p.00, v. 27-28. L'attention toute particulière que voue Remi aux *realia* rappelle certains accents de la poésie dite "scientifique". Mais on pourrait tout aussi bien y voir la familiarité du prédicateur avec l'univers des "gens mecaniques" qu'il côtoie.

- C'est lors qu'elle ressent un combat dans son ame,
 Dont la glace la gele, et la chaleur l'enflamme;
 Que la crainte et l'amour se choquent dans son coeur,
 La pressant tour à tour pour s'y rendre vainqueur;
 5 La crainte cede enfin, et l'Amour de son Maistre
 Par de soudains transports se fait trop reconnoistre.
 Elle brusle d'un feu qui n'a point de repos,
 Elle le sent passer dans la moëlle des os:
 Les esprits plus subtils remplissans ses arteres,
 10 Ne sont plus dans l'estat de leurs cours ordinaires;
 Le coeur est oppressé d'une agitation
 Qui d'un prompt batement monstre sa passion;
 Le poulmon ne reçoit l'aliment qu'avec peine,
 Et tesmoigne son mal par sa frequente haleine:
 15 Bref le corps espuisé de ses ravissemens,
 Ne peut plus soustenir tant d'aymables tourmens.

(P. 225-226)



VII. "UN ORAGE DE PLEURS" : LE RITUEL DE L'ONCTION

"Dignes rompies", "moites fourneaux", "autre Pandore" ... C'est donc à une série de *concetti*, encadrés de l'arsenal coutumier des métaphores pétrarquaisantes, que se réduit, pour nos poètes, ce premier rituel de l'onction. Dans le sillage des Pères de l'Eglise, de nombreux auteurs du XVII^e siècle continuent cependant à voir dans cette séquence le sommet du thème. A la glose médiévale qui, par le biais de l'allégorie, sondait les résonances profondes de chaque geste pénitentiel, la spiritualité moderne préfère une interprétation plus compréhensive : la démarche de la Madeleine s'entend comme le lieu de convergence de toute une destinée, où la promesse du salut relaie l'échec de la faute. "Et super nivem dealbabor" : en se fondant sur ce verset du Psaume L, repris dans la liturgie dominicale, Louis de Grenade exalte dans l'innocence recouvrée un rayonnement que ne saurait égaler la simple vertu¹. Bérulle méditera à son tour sur la spécificité de cette pureté nouvelle, "infusion celeste en Magdelaine [qui] porte au coeur et au corps mesme de cette humble Penitente, non un effect seulement, mais une participation sainte de la Pureté de Jesus"². La hauteur de semblables conceptions souligne par contraste les faiblesses communes à tous nos poètes héroïques. En dépit de réussites ponctuelles, tous demeurent au seuil de leur sujet, incapables d'en pénétrer l'essence au-delà d'un pittoresque aimable ou d'un pathétique assez creux.

Cette superficialité du regard se trahit en l'occurrence dans l'approche exclusivement descriptive de la Madeleine prosternée aux pieds du Christ. A la panoplie des procédés rhétoriques mis à contribution dans ces pages répond un vide conceptuel presque accablant. Le Père de Saint-Louis donne l'exemple le plus frappant d'une telle stérilité qui, si prolixe ailleurs, se trouve à bout de souffle au terme de trente vers. On pourrait en dire autant de Durant, dont les redondances ampoulées s'alignent une fois de plus sur le schéma du portrait-blason. Beaucoup de bavardage aussi chez Leclercq. Malgré la limpidité formelle de certains passages, l'auteur donne vraiment l'impression de traiter cette scène capitale du bout de la plume.

Remi n'est pas moins copieux, et fait tout aussi bon accueil aux pointes et aux subtilités conventionnelles. Mais sa recherche d'une expression hyperbolique transgresse les bornes du registre galant, au point de suggérer une approche de la scène plus conforme à son esprit. Sans doute la charge émotionnelle d'un discours tout en hésitations et en repentirs serait-elle plus percutante encore si, dans l'ensemble de son oeuvre, le poète n'avait pas uniformément recours aux tours exclamatifs ou suspensifs. Néanmoins lui seul réussit, par la vertu de son enthousiasme, à subordonner certains *topoi* à l'intelligence spirituelle du sacré. Ainsi la splendide image du cerf pourchassé, dont l'élaboration pourrait bien être l'écho amplifié d'un fameux sonnet de Ronsard³.

¹ *La Conversion de la Magdelaine, De l'Amour de Dieu*, II, *Oeuvres spirituelles*, trad. Simon Martin, Paris, 1651, col. 1855.

² *Elevation à Jesus-Christ*, op. cit., p. 40-41.

³ *Amours* de 1552, XLIX.

MARC ANTOINE DURANT

- Comme elle sanglottoit au pieds de Jesus Christ
 Ces tant piteux regrets, par plusieurs fois se prist
 A changer de couleur. Or'* elle devient blesme :
 Or' palle, ores plombée ainsi que la mort mesme;
- 5 Ores une rougeur la va vermeillonnant
 Semblable à celle-là que l'Aurore amenant
 Le jour peint sur le dos de ceste terre basse.
 Mais à peine ce rouge encolore sa face
 Qu'aussi tost il se perd, tout ainsi qu'un esclair
- 10 Qui ne fait que passer par la plaine de l'air,
 Ou comme le Soleil, quand quelque nuë espaisse
 Luy fait dans l'Ocean cacher sa belle tresse.
 Ainsi donc la pauvrete, ayant du tout le teinct
 Cendreux, decolloré, blemissant et deteint,
- 15 Se prend à degoutter des humides gouttieres
 De ses yeux deux ruisseaux, ou plustost deux rivières
 De larmes, tellement que comme dans un bain
 Elle en arrose, lave, et frotte de la main
 Les pieds de Jesus Christ : invention nouvelle
- 20 De laver, mais tres-sainte, et tant devote, qu'elle
 Flechiroit à pitié les hommes plus ferins*,
 Si plus durs ils n'estoient que les rochers marins,
 Ou s'ils n'avoient succé au berceau la mammelle
 De quelque Ourse vilaine, ou Tigresse cruelle,
- 25 Ou qu'ils fussent conçus d'un Lyon furieux.
 Ayant elle lavé dans le flux de ses yeux
 Les saints pieds Vierge-nez du Redempteur du monde,
 Elle les va sechant d'une grand' touffe blonde
 De ses cheveux dorins, non plus regredillez*,
- 30 Testonnez*, retroussez, frisez ou cordelez,
 Mais sans ordre pendans à guise d'un long voile
 Religieux, duquel les Vestales l'on voile.
 Tandis toute esperduë elle laisse à tous coups
 Tomber or'* dans son sein, or' dessus ses genoux
- 35 Son menton fosselu, tout ainsi que la rose
 Printaniere, laquelle, au poinct du jour escluse,
 Va sa teste penchant aux bruslantes chaleurs
 D'un midy soleillé, qui blesmit ses couleurs;

Ou ainsi que le lys froissé par la tempeste
 40 Qui contre bas s'en va, penchant sa blanche teste,
 Ou comme dans les prez, aux chaleurs de l'esté,
 L'herbe riante on void fanir de tout costé.
 Elle rouë* les yeux, la teste luy chancelle,
 Ses jambes peu à peu vont defaillant soubz elle,
 45 A peine elle respire, et toute de sueur
 Degoutte, comme ceux qui se pasment de peur,
 Si* que je croirois bien que possible*, à la force
 Du dueil qui la pressoit, elle eust quitté l'escorce
 De son ame plaintive et que, tout sur le lieu,
 50 Le monde eust salué d'un eternal adieu.
 [.]
 Or revenant à soy, et ayant la lumiere
 De ses yeux rallumé de leur flamme premiere,
 Elle attache aussi tost en cent et cent façons
 Aux pieds de Jesus Christ les beaux coraulx bessons*
 55 De sa bouche emperlée, et tant et tant les baise
 Que montre ne pouvoir ressentir plus grand aise.
 Ainsi qu'un marinier qui, voyant sur la mer
 Les vents impetueux contre sa nef s'armer,
 Laquelle vont tantost poussant jusqu'aux estoilles,
 60 Et tantost luy rompant la carene et les voiles,
 La repoussent du Ciel jusques au plus profond
 Des abismes marins, et entrouvrir la font,
 Soudain qu'il vient au port, et que de ses pieds touche
 La terre désirée, aussi tost de sa bouche,
 65 D'aise ravi, la baise et la nomme hautement
 Bien-heureuse, en croisant les bras piteusement;
 Tout de mesme elle, ayant en despit de la rage
 De Satan retiré son salut de naufrage,
 Et ayant abordé le port où desiroit
 70 Descharger le fardeau malheureux qui serroit
 Son ame et son corps soubz la griffe cruelle
 De ces monstres hideux, que vices on appelle,
 Elle presse les pieds du grand maistre du Ciel
 De maints devots baisers, plus doucereux que miel.
 75 L'un baiser l'autre attire, et à peine elle lasche
 L'un des pieds sacre-saincts, que soudain elle attache
 Ses levres dessus l'autre et, quittant cestuy-cy,

- Elle rebaise l'autre ore* là, ore icy,
 Or' dessus, or' dessous, or' sur tous deux ensemble
 80 Mille chastes baiser redouble, imprime, assemble.
 Enfin, après avoir collé par plusieurs fois
 Ses levres sur les pieds du Roy de tous les Roys,
 Elle prend son vaisseau* d'albâtre, et le débouche
 D'un peu de cotton blanc qui luy fermoit la bouche.
 85 Le vase estant ouvert, un très souef* oignement
 En decoule à grands flots, dont elle oinct tellement
 Les pieds de Jesus Christ, qu'à l'emmusquée hialeine
 D'un si suave onguent la maison en fut pleine,
 Tout ainsi qu'une Eglise, alors que par dedans
 90 Le Prestre va branlant le vase brusl'encens¹.
 Ainsi donc elle bat, combat, abbat et mine
 Les vices qui battoient son salut en ruine,
 Par les mesmes agens, par lesquels autresfois
 Elle alloit flechissant soubz de peu chastes loix².

¹ Le choix d'une telle comparaison n'implique apparemment aucun prolongement symbolique, à l'encontre de la tradition médiévale inaugurée par saint Bernard de Clairvaux (cf. *Sermones in Cantico*, XII, P. L. 184, col. 823). Selon Louis de Grenade, l'onguent versé aux pieds du Christ manifeste la contrition du pécheur qui en appelle à la miséricorde contre les effets de la justice divine, par opposition aux parfums de Béthanie que répand sur la tête de son Sauveur l'âme libérée du péché. (*In Festo Beatae Mariae Magdaleneae, Concio prima*, in *Conciones de Praecipuis Sanctorum Festis*, Lyon, A. de Villeneuve, 1598.)

² Le thème de la satisfaction, qui présente chaque attribut de la pénitente par rapport à ses écarts passés, remonte à saint Grégoire le Grand : "Quot ergo in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta." (*Homilia XXXIII in Evangelium sec. Lucam*, P. L. 76, col. 1240.) Les auteurs médiévaux ne tarderont pas à tirer parti d'un tel contraste, dont ils exploiteront systématiquement les éléments. (Voir par exemple Honorius "Augustodunensis", *De Sancta Maria Magdalena*, P. L. 172, col 980.) Chez les modernes, la série antithétique aura quasiment la valeur d'un motif obligé. Ainsi Louis de Grenade : "Jusques icy cette femme avoit usé de parfums exquis pour caresser sa chair : mais maintenant elle employe louablement au service de Dieu ce qu'elle avoit consumé lâchement en pernicieux usages. Elle avoit regardé et convoité par les yeux les choses de la terre; mais aujourd'huy elle les chastyne par un torrent de larmes qu'elle fait couler de ces mesmes sources. Elle avoit proferé de sa bouche des paroles arrogantes, mais elle sanctifie maintenant cette mesme bouche par l'attouchement sacré des pieds de Jesus-Christ; de sorte qu'elle a fait des holocaustes et des sacrifices de tous les instrumens de ses delices." (*De la Magdelaine*, in *Le Memorial de la Vie chrestienne, Oeuvres spirituelles*, trad. Simon Martin, Paris, 1651, col. 1350.) Ribadeneyra reprendra presque textuellement un autre passage de Louis de Grenade (*De l'Amour de Dieu*, II, *Des exemples de Misericorde du Sauveur, La conversion de Magdelaine*, trad. cit., col. 1855) pour décrire la Pécheresse "employant toutes les choses qui luy avoyent servy

- 95 *Ses yeux qui par regards affettez*, et par larmes
Feints alloient donnant d'impudiques alarmes
Aux fragiles esprits, or* vont versant des pleurs
En condamnation de leurs folles erreurs.
Ses cheveux, que pendant le regne de ses vices*
- 100 *Elle alloit attiffant avec mille artifices,
Pour surprendre en leurs rets les plus légers cerveaux,
Servent ore* de linge à essuyer les eaux
Que la contrition, fille de penitence,
Sur les saints pieds de Christ respand en abondance.*
- 105 *Sa bouche qui estoit à l'abandon de ceux
Qui leurs lèvres vouloient y passer par dessus,
Et laquelle donnoit largement, sans mesure,
A ses lascifs Amants des baisers à usure,
Ore* s'en va changeant l'exercice pervers*
- 110 *De tous baisers lascifs en d'autres, tous divers*.
Son coeur qui, sous l'appast des délices mondaines,
Se repaissoit du vent de toutes choses vaines,
Ne soupire rien plus que de desirs tres-saints,
Conceus sur le rebut de tous plaisirs mondains.*
- 115 *Ses pensers, qui alloient rampans parmy le monde,
Ne visent plus qu'au ciel, où rien n'entre d'immonde.
Ces onguens, ces parfums, ces pommes de senteur
Qui emmusquoient son corps et infectoient son coeur,
Vont cedans, maintenant, leur usage blasmable*
- 120 *A celui d'un office à jamais honorable.
Elle ne les tient plus qu'à tiltre de mespris :*

d'instruments à pecher en autant de remedes contre le peché. Ces yeux superbes, dissimulez et trompeurs, dont elle avoit seduict les ames, devindrent deux fontaines pour nettoyer les tasches de la sienne. Elle fist un torchon de ses cheveux pour les essuyer, et des baisers de sa bouche, des attraits pacifiques pour recevoir la paix de Jesus-Christ; de l'onguent qui servoit autrefois à multiplier ses pechez, en fist une emplastre pour les guarir et oindre Jesus-Christ, et pour effacer la puanteur de sa mauvaise vie." (Trad. Gaultier, éd. cit., p. 47.)

Chez les poètes baroques, le goût des antithèses expressives favorisera la multiplication des *concerti* ordonnés à cette "contre-galanterie" réparatrice. Cf. *infra*, Leclercq, v. 48 sq. et Remi, v. 84 sq.

125 De maniere qu'autant que, folle, elle avoit pris
 De plaisirs peu decens aux objects de ses crimes,
 Autant trouve en iceux, devote, de victimes
 Propres à expier tant de sales pechez,
 Desquels ses jeunes ans se trouvent entachez.

(Livre II, fol. 24^v.26^v)



S. MARIA MAGDALENA.
Amor meus crucifixus est.
 Mathews fecit.

- Elle roule à ses pieds sa teste cheveluë,
 Elle abaisse dessus sa languissante veuë,
 Et faisant distiller son ame par ses yeux,
 Elle epanche des pleurs qui mouïlleroient les Cieux,
 5 Qui tremperoiient les coeurs des plus cruelles ames,
 Qui des flambrans Enfers appaiseroient les flames.
 Tout son coeur se desbauche* à pleurer mollement,
 Et les eaux de ses yeux ne sont qu'un element.
 De mille gros souspirs un tempestueux orage
 10 Esclatte rudement du fond de son courage*,
 Et les sanglans remords vont poussant à l'envy
 Tous les moites vapeurs d'un lamentable ennuy*.
 Sa douleur aigrissant mille regrets funestes
 Jette de ses pechiez les lamentables restes :
 15 Elle verse aux doux pieds de son aimé Jesus
 D'amertume et de pleurs un deluge confus,
 Et tirant de son coeur l'effect de ses allarmes,
 Elle epanche à grands flots l'océan de ses larmes :
 Encore est-ce bien peu pour laver à son gré
 20 Les adorables pieds de son Christ bien aimé :
 Tous ces humides pleurs, ces lamentables ondes,
 Ces tristes souvenirs, ces angoisses profondes,
 Ces souspirs, ces ennuis, ces remords continus,
 Ces regrets, ces sanglots à foule entretenus,
 25 Ces fascheux desplaisirs, cette vive amertume
 Qui dessus ces beaux pieds l'atterre et la consume,
 Tout cela n'est que vent au prix de cet amour
 Qui luy change le coeur et l'enflame tousjour.
 Amour, hé, qui pourroit descrire icy tes larmes ?
 30 Helas tu n'es que feu ! cependant tu produis
 Par deux moites fourneaux* deux fontaines d'ennuis*.
 [.]
 Mais avecque ces feux et ces ondes fluides,
 Avecque tant d'ardeurs et de larmes humides,
 Elle, qui ne pouvoit tesmoigner assez fort
 35 Le regret immortel de son malheureux sort,
 Au milieu des douleurs qui ravagent sa vie,

Elle auroit de mourir aux pieds de Christ envie,
 Et semble que son coeur s'en va de peine ouvrir
 Si celui qui la void ne la vient secourir.

- 40 Autant qu'une ame peut espancher de tristesse,
 Autant qu'on peut souffrir d'angoisse et de detresse,
 Autant qu'on peut pousser de chaleureux sanglots,
 Autant qu'on peut rouler de souspirs et de flots,
 Autant qu'on peut monstrier son amoureuse peine
- 45 Autant aux pieds de Christ le fait la Magdeleine :
 Un orage de pleurs, inondant par ses yeux,
 Lave des yeux d'amour ces beaux pieds precieux,
 Et ses cheveux n'aguere en ses pechez complices,
 Esparpillez d'horreur de ses infames vices,
- 50 Maintenant sans esclat et sans ordre confus,
 Servent pour essuyer les plantes* de Jesus :
 Sus! cheveux (luy disoit sa secrette pensée)
 Sus! beaux crins, vous avez la jeunesse enlassée
 Captive dans vos rethés, et vos secrets appas
- 55 Portoit avec mes yeux les rigueurs du trespas :
 Sus donc! avec mes yeulx également coupables,
 Ostez, si vous pouvez, vos fautes trop palpables,
 Effacez la laideur de vos crimes passez,
 Avecque des sanglots, des souspirs entassez!
- 60 Vous estiez des tyrans à bourreller les ames,
 Noyez vous donc de pleurs, ou brulés vous de flames!
 Et les eaux et les feux ont empire chez moy :
 Je consume d'amour, je m'abysme d'esmoy.
 Sus, sus! avecque moy nettoyez mon offence,
- 65 Secondez ma douleur et faites penitence.
 Vous, mes yeux, autrefois larrons de mille coeurs,
 Vous pleurerez tousjours des humides liqueurs,
 J'espuiseray si bien le bassin de vos charmes,
 J'en tireray tant d'eaux, de souspirs et de larmes,
- 70 Que vos moites sanglots tesmoigneront aux Cieux
 Que vous souffrez, contrits, un tourment en tous lieux;
 Mais un tourment si grand d'avoir esté mauvaise
 Que jamais vostre coeur n'en sera sans mal-aise.
 Et vous, cheveux frisez, rangez, poudrez, hupez,
- 75 Tirannisez d'amour, à flots entrecoupés,
 Vous, beaux crins ondoyans, vous, chevelures blondes,

- Riches de noeuds, d'esclats, de belles perles rondes,
 Amorce des mignons de la folle Cypris,
 De qui les reth's trompeurs ont tant d'esclaves pris,*
 80 *Sus! delaissez l'esclat qui vous a mis en vante*,
 Et servez de torchions³ à la pauvre servante
 Du Christ mon bien-aimé, mon unique, mon tout :
 Il faut que je vous brouille, ou vous coupe du tout*.
 Essayez donc, beaux crins, essayez, déplorables*,
 85 De mon Christ bien-aimé les doux pieds adorables.*

(Livre I, p. 160-165)

³ L'expression trahit la dette de l'auteur à l'endroit de Louis de Grenade ou de Ribadeneyra (Cf. *supra*, note 2). S'il tente, par le biais du discours direct, d'accuser le pathétique que recède l'exigence de la satisfaction, Leclercq ne modifie nullement la substance du thème.

REMI DE BEAUVAIS

- Larmes ? non! je dis mal, Marie ce n'estoient
Des larmes, ains* plustost des perles, qui sortoient,
Rondes, grosses, de choïs, claires, blanches et nettes,
Nourriës à l'humeur des humides Planettes*
- 5 *De tes yeux, pour orner, pour broder tout autour,
Les pieds chiers de celuy qui te brulle d'Amour ⁴.
Non, je resve! c'estoient des larmes, larmes vives,
Larmes filles du coeur, non feintes, non chetives*,
Qu'Amour (en pressurant de ses doigts chaleureux*
- 10 *Le plus dous, le plus net, et le plus savoureux
De tes affections chastement espurées)
Formoit, entre ses mains, en pleureuses horées*,
Et par mille conduits espanchoit, tout ainsi
Qu'en la tiede saison du Printemps adoucy*
- 15 *Les humides vapeurs, couvant dedans les nuës,
Se font meres des eaux et des pluies menuës
Qui pertuisent* le Ciel et tombent, pour laver
L'espoir du laboureur atterré* de l'Hyver.
Ainsi coulent tes pleurs! ainsi trouvent passage*
- 20 *Tes larmes, distillant* au long de ton visage!
Respire désormais! sanglotte! frappe l'air
De l'air de tes souspirs! laisse, laisse couler
Cez ferventes liqueurs si long temps retenuës!
Les tuyaux sont crevez! les digues sont rompuës!*
- 25 *Les flots ont tout gagné! ils s'eschappent dehors!
Ils submergent tes yeux! ils franchissent les bords!
Ah! comme ils vont poussant leurs ondes crystallines
Sur les monts yvoirins, sur les blanches collines
De tes jouës! ah! Dieu, comme ils vont contrebas!*
- 30 *Las! ils te mouillent tout, et ne t'en chaut-il pas ?*

⁴ La métamorphose des larmes en perles est une idée banale. Cf. César de Nostredame, *op. cit.*, p. 3 : "Les Perles et les Larmes ont une tant étroite Sumpathie et ressemblance, qu'elles sont conueues et sont escluses de seule rosée et de seules gouttes, les unes estant filles du Ciel et de l'Aurore et les autres du coeur et de l'oeil". La relation qui unit les perles et les planètes dérive de Pline l'Ancien (cf. *Histoire naturelle*, 9, 35 : "Coelique eis maiorem societatem esse quam maris") chez qui, cependant, ce sont les gouttes de rosée et non les planètes qui engendrent et nourrissent les perles.

*Bon Jesus! cher Seigneur! ô Roy d'Amour immense,
 Qui pourroit dignement celebrer ta clemence ?
 [.]*
Danaë ne vit onc le metal jaunissant
 Flotter en son giron : non Jupin n'est puissant
 35 D'engendrer comme il veut une onde tant chérie.
 Non!, non! je n'en croy rien ⁵. Mais toy, Marie,
 Tu produis aujourd'huy, du tresor de tes yeux,
 (Yeux feconds! yeux vraiment plus benins que les Cieux.)
 Non d'un cher mineral les gouttes riches blondes,
 40 Ainçois* une liqueur que mille et mille mondes
 N'egalent en valeur, un Baume precieux,
 Qui perfume le Ciel, un vin delicieux
 Bien plus que tous les jus de la vigne pampree,
 Un hippocras nouveau qui les Ames recrée,
 45 Une manne à cent gouts, un Nectar delicieux,
 Un friand aliment des esprits bien-heureux,
 Un doux-celeste miel, un sucre, une Ambroisie
 Dont le Roy trois fois grand sa bouche rassasie.
 [.]*
*Elle donc, que l'ardeur sagement desregloit,
 50 Elle, dis'je, qu'Amour, Amour saint, aveugloit
 D'un saint aveuglement, alloit, suivant sa pointe*,
 Et tantost, abaissant sa face presque jointe
 A la moite blancheur des pieds de son Jesus,
 Elle faisoit tomber maintes larmes dessus,
 55 Et tantost, se levant un petit en arriere
 Et contenant le flux de sa chaude paupiere,
 Elle les manioit doucement, tour à tour,
 Et de ses belles mains les frottoit tout autour,
 Quand (ou soit que les bouts de ses bandes* trop lentes
 60 Eussent mal arresté ses perruques volantes,
 Soit qu'Amour eut rompu les nouds de ses ribans)
 On vit, par gros touffeaux, ses longs cheveux tombans
 Descendre flot sur flot du dessous de son Crespe,*

⁵ Cette liberté prise à l'endroit des fables antiques, dépréciées au profit de la matière biblique, incarne un état d'esprit fréquent chez les hérauts de la Muse dévote, ainsi que nous le remarquons dans notre introduction.

- Et parmy tout le lit estaler son or-crespe,
 65 A guise des replis d'un large pavillon,
 Pavillon qui, frangé de maint beau crespillon,
 Emmantela des pans de ses amples courtines,
 Ses doigts, ses mains, ses bras et ses jouës pourprines,
 Et les plantes* encor' de Jesus, si* que, lors,
 70 (Piquée jusqu'au sang des aiguillons plus forts
 Dont Amour, en ferveur, les Ames chastes blesse)
 Elle empoigna soudain les flocons de sa tresse
 Et (comme si le Ciel, bien heurant* son dessein
 Luy eut jetté d'enhaut ce beau linge à-dessein)
 75 Elle en sentit, au coeur, une nouvelle joye.
 — Hé bien, Jesus, hé bien ? veus-tu donc que j'employe
 (Ce dit-elle tout bas) encore ces cheveux
 Pour t'essuyer aussi ? et vrayment, je le veus,
 Tu les auras, ô Dieu, ô ! quel heur que je puisse
 80 T'en faire maintenant ce bien humble service!
 [.]
 Je veux que ce beau poil* que je soulois* estendre
 Si follement, hélas ! pour moy-mesme me prendre
 En y prenant autrui, ce poil qui me servoit
 De reth pour tenir ceux que mon oeil decevoit*,
 85 Me retienne à mon tour. Je veux qu'il m'encordonne,
 Je veux qu'il me captive à suivre ce qu'ordonne
 Ta sainte volonté, et qu'en nulle saison
 Je ne puisse eschapper de si belle prison.
 [.]
 Magdeleine a trouvé la source d'Amour mesme,
 90 Elle en gousté à longs traits, elle s'abreuve à-mesme,
 Et plus ne luy souvient d'elle ny de son corps,
 Tant son esprit, forçant tous ses liens peu forts,
 S'efforce de pousser ses ayles, haut guindées*,
 Dans les champs plantureux des celestes Idées⁶
 95 Amour, qui le conduit, marche, vole devant
 Et, d'un geste mignard, saintement decevant*,
 L'invite à talonner sa carriere emplumée.

⁶ Le caractère ponctuel de ce vocabulaire platonicien invite à en relativiser l'importance.

- Et luy ? comme un veneur, qui parmy la ramée
 D'une espaisse forest, ou parmy les destours
 100 D'un desert montaigneux, va poursuivant son cours
 Un Cerf aux pieds-de-vent, brosse*, passe, traverse,
 Taillis, landes, fossez⁷, et tant que l'onde perse
 Ou d'une vaste mer ou d'un fleuve trop grand
 Ne luy coupe le pas, jamais il ne se rend.
 105 Et comme, de rechef, quand la beste chassée
 (Qui s'est, à corps perdu, dans les flots esclancée)
 Nouë*, gaigne le haut, ne monstrant dessus l'eau
 De la masse du corps que le bout du museau :
 Le chasseur arresté tout pensif au rivage
 110 Voudroit en sa chaleur la suivre encor' à nage,
 Ne fut que le peril d'aller bien-tost au fond
 Luy defend de sonder un gouffre si profond.
 Ainsi l'esprit, suivant Amour qui le devance,
 Le suit, le suit de prez, et si fort il advance
 115 Qu'en fin il ne pourroit davantage allonger
 Son vol s'il ne s'en va, comme Amour, se plonger
 Dans ce grand Ocean, dans ce fleuve sans rive
 Que l'homme ne pourra profondier tant qu'il vive⁸.
 [.]
 Marcelle⁹ qui tousjours costoyoit sa Maistresse,
 120 Voyant qu'en se levant elle avoit en deux pars
 Rejetté, d'un revers, tous ses cheveux espars
 Sur l'une et l'autre espaule, et que jà* par la place
 Ils s'en alloient trainer peu moins d'un quart de brace*,
 Elle les releva et, d'un soin diligent,
 125 Les troussoit sur son bras, quand Marie, allongeant
 Ses longs doigts, luy tira de dessous son aisselle
 La boette qu'elle avoit fait porter quant et* elle.
 — Perfun délicieux ! celuy qui meslangea
 Tant de rares senteurs, dit-elle, ne songea
 130 (Ce croy-je moy) qu'on deut te mettre en tel usage.

⁷ Les deux hémistiches successifs constituent un embryon de vers rapportés.

⁸ Traitement tout à fait remarquable de la métaphore traditionnelle du cerf blessé ou pourchassé, qui prend ici le relais du mythe platonicien de l'attelage ailé.

⁹ Voir *supra*, IV, Desmarets, v. 8, p. 150.

O! que l'homme est souvent plus heureux qu'il n'est sage.
Hé! Dieu, n'est-il pas vray ? On diroit que les Cieux
Reforment aujourd'huy tout ce bas-Monde en mieux.

Je ne voy rien qui n'ait, ce me semble, une envie

- 135 De servir mon Jesus! tout rit! tout me convie
De l'aymer! je voudrois, cher onguent, que ton pris
Fut mille fois plus grand. Mon Dieu, qui m'as appris
A bien aymer, j'aurois encor meilleur courage*
De l'espandre à tes pieds, et n'est-ce pas dommage
- 140 Qu'au lieu de ce vaisseau*, je ne puis espancher
Mon coeur ? mon propre coeur ? je l'irois arracher
Moy-mesme de mon sein, car jaçoit* que ce vase
Luise, mon coeur luit mieux, ton Amour qui l'embraze
L'a rendu transparent. Ce vase est plein d'odeurs,
- 145 Et mon coeur est confit en soèves* ardeurs;
Ce vase est fait au tour, et mon coeur tout de mesme;
Ce vase est tout uny, et mon coeur est sans fard,
Ce vase vient de loin, et mon coeur, bien que tard,
Vient à toy, d'aussi loin comme il y a d'espace
- 150 Depuis le plus haut Ciel jusqu'à la Terre basse.
En un point seulement tu cedes, ô mon coeur,
C'est que tu as perdu ta premiere blancheur,
Et ce vase, or'* qu'il soit d'une pierre si fresle,
A tousjours conservé sa beauté naturelle.
- 155 Mais j'espere, ô mon coeur, que celui qui t'a fait
Pour l'aymer chèrement, t'aura bien-tost refait.
Ainsi va discourant la devote Marie,
Et sa boette au perfun n'est pas encor' tarie.
Sa gauche la soustient, et verse par compas*
- 160 L'odorante liqueur que sa droite, plus bas,
Du fin bout de ses doigts, prend soin de bien estendre
Et bien incorporer dans la peau blanche-tendre
De son aymé Seigneur (bon remede esprouvé
Pour conforter les nerfs quand un membre est grevé¹⁰).

(Livre V, p. 140-155)

¹⁰ Peut-être un souvenir des *Meditationes Vitae Christi* qui, aux interprétations allégoriques des commentaires spirituels, substituent cette notation triviale : "Et quia etiam pedes ipsius Domini propter itinera squalidi erant, eos ungebat pretioso unguento." (Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Mayence, 1609, t. IV, p. 354.)

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Ainsi l'écervelée et coureuse ATALANTE
 (Ayant touché le but de sa course volante)
 Après avoir couru sans frein de toutes parts
 Verse les pommes d'or de ses cheveux espars ¹¹,
 5 Aussi bien que les eaux dont elle est toute moite,
 Avec tous les parfums qu'elle porte en sa boîte
 Pour en oindre les pieds qu'elle tient embrassez,
 Mais si fort, qu'on diroit plutôt embarrassez.
 Ces pieds qu'elle cherchoit avecque tant de zèle,
 10 Ces pieds qui la suivoient, et courroient après elle,
 Qui tirent comme PIERRE, ou d'Amant ou d'Aimant,
 Celle qui fut par tout PIERRE D'ACHOPPEMENT,
 Qui les prend, s'en saisit et d'un coeur tout de braise
 Les lave de ses pleurs, les baise, les rebaise,
 Et peut estre les lèche, et dans cet embarras,
 15 De mesme qu'un cachet, les presse sur son bras.
 Puis s'étant relevée, avec plus d'assurance
 (Après avoir conçu quelque bonne espérance)
 Comme une autre PANDORE ¹², avec sa boîte en main,
 (Non point pleine de maux, pour tout le genre humain)
 20 Brise tout cet albâtre, autre fois si funeste,
 N'y laisse rien du tout, et couche de son reste.
 Ainsi cette prodigue aliène son fonds
 Après avoir changé ses deux yeux en deux fonts
 Dont les EAUX qui couloient luy furent BAPTISMALES,
 25 Capables de laver les ames les plus sales.
 Pour donc faire largesse au Monarque des Dieux
 Répend tout sur son chef cet onguent précieux

11 L'infatigable chasserresse d'Arcadie fut vaincue à la course par une ruse d'Hippomène, qui avait jeté sur son trajet des pommes d'or dont elle voulut s'emparer.

12 "Mythologi [...] Pandoram, ad humanum corpus referunt, foemineo nomine expressum, quod carnis imbecillitas minimo exsolvi potest", note Alciat en marge de l'Emblème XLIII, *In Simulacrum Spei* (Omnia Andreae Alciati Emblemata, Paris, J. Richer, 1589, p. 193). Sur les relations entre la Madeleine et le mythe de Pandore, voir J. Steadman, "Pandora and Saint Mary Magdalene in La Baume-Desdossat", *Romanistisches Jahrbuch*, XI, 1960, p. 202-203, ainsi que R. Braunschweig, "Une source profane de la 'Sainte Pécheresse'", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 28, p. 670-71.

*De qui la bonne odeur rendit la maison pleine,
Le nom de MAGNIFIQUE étant pour MADELAINE,
Dont cette solemnelle et large effusion
Rend tous les spectateurs pleins de confusion.*

(Livre V, p. 89-90)





VIII. "MARIE ESTOIT AU CIEL, ET MARTHE ESTOIT EN TERRE"

Durant tout le Moyen Age, les figures antinomiques de Marthe et Marie symbolisent traditionnellement l'action et la contemplation. En règle commune, les deux orientations de la vie religieuse se voient également accréditées mais, dans leur majorité, les textes sont très loin de refléter un tel équilibre. Le climat monastique dans lequel se développe la pensée théologique du temps a pour conséquence une valorisation quasi inconditionnelle de la *theoria*. Tout au plus concède-t-on aux actifs le droit de mettre leur zèle au service des contemplatifs. Rares sont les esprits acquis à la nécessaire complémentarité des deux vocations.

Les poètes de la Madeleine se montrent en général réceptifs à la portée de cette rencontre de Béthanie qui, dans un climat sensiblement modifié, voit une nouvelle fois la femme aimante aux pieds de son Sauveur. On en viendra même à focaliser sur cette scène l'image de la Pécheresse pardonnée. C'est ce que proposera notamment Martial de Brives dans son *Jugement de Notre Seigneur Jesus-Christ en faveur de Marie Magdelaine contre sa Soeur Marthe*, où le rôle de la ménagère n'est du reste pas aussi déprécié que le laisse entendre le titre¹. François Malaval sera beaucoup plus net, qui intitule sa paraphrase "Contre les empressemens de la Vie active"². Les seize stances qu'il développe à partir du dixième chapitre de Luc sont un véritable réquisitoire contre la charité "remuante" qui oppose ses propres desseins aux visées de la Providence. A l'inverse, Madeleine apparaît comme la garante d'une contemplation passive, que souligne le vocabulaire caractéristique de la dévotion quiétiste³. Dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, saint François de Sales annonce de tels accents : assimilée à l'Epouse du *Cantique*, l'Amante de Béthanie jouit de la présence du Christ dans une sorte de léthargie délicieuse, à la faveur de laquelle son âme reçoit sans même s'en aviser les nourritures et les parfums de la grâce. L'humilité attentive de la Silencieuse accuse l'immodestie de Marthe, dont l'empressement tend à réduire la personne du Christ à sa dimension purement humaine⁴.

¹ *Le Parnasse seraphique et les derniers souspirs de la Muse*, Lyon, 1660, p. 207-230.

² *Poesies Spirituelles* (1671), Cologne, J. de la Pierre, 1714, p. 31-33.

³ Marie est bien ici; ne l'interrompez pas :
M'aimer et m'écouter sont ses plus doux apas :
Dans son repos elle agit davantage :
A mon repos son repos rend hommage :
Morte à soi-même, au monde, à vos combats,
Elle est mieux mon image. (Ed. cit., p. 32.)

⁴ VI, 8, éd. cit. p. 634-35.

Signalons encore, à titre indicatif, la petite pièce satirique de Saint-Evremond qui, derrière la figure de la Madeleine, vise précisément les ambiguïtés du quiétisme :

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement[...]
Ceux qui n'aiment pas la peine
Preignent de la Madeleine
Le mérite d'aimer bien[...]
Telle de qui la tendresse
Fut une humaine foiblesse,
En fait une passion
Qui de jour en jour s'épure,
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.
La Grace du Janséniste,
Les Oeuvres du Moliniste,
Qu'on voit regner tour à tour,
Des Hommes sauoient les Ames:
Mais pour le salut des Femmes

Cette répartition rigide des rôles domine également la pensée de nos poètes. Cédant à une vision unilatérale, les auteurs de la seconde moitié du siècle auront tendance à réduire l'épisode de Béthanie au seul dialogue du Christ et de la disciple élue. L'intervention de Marthe, pourtant essentielle au message de la péricope, ne sera envisagé que comme un détail adjacent, à valeur de contraste. Par ailleurs, la mise en relief de la rencontre mystique répond à des motivations diverses. Tandis que Louis Le Laboureur la présente comme une jubilation amoureuse, la Marie "collée à son souverain bien" qu'esquisse Pierre de Saint-Louis, doit à la paraphrase du *Cantique* le meilleur d'elle-même. En vain Desmarets s'emploie-t-il à réinventer les accents enflammés du divin colloque : sa Madeleine orante est souvent plus excessive qu'authentiquement inspirée. Sous sa plume, en outre, l'expérience illuminative ressemble un peu trop à une leçon de catéchisme.

Juxtaposées à ces interprétations "spiritualistes", les pages vivement colorées que nous lègue Remi de Beauvais prennent plus de relief encore. Non seulement notre capucin réconcilie les deux soeurs, mais il donne à Marthe le premier rôle⁵. Marthe avec, derrière elle, tout un univers domestique fébrile et bigarré. La réussite du tableau n'a d'égale que son originalité. Serait-ce par souci de réhabiliter les vertus ménagères que Remi prend aussi catégoriquement le contre-pied de la tradition ? Une fois de plus, c'est à la peinture qu'il faut demander l'équivalent d'un tel regard. Chez un Rubens, chez un Velasquez⁶, la controverse des deux soeurs s'estompé sous l'excroissance du décor. Lecture oblique, que l'on aurait toutefois tort d'interpréter comme une trahison du sujet. Sans doute est-il un peu étrange de faire passer les acrobaties des gâte-sauces avant l'évocation des entretiens sacrés. En bonne exégèse, cependant, la péricope évangélique n'équivalait nullement à une condamnation des réalités concrètes. Si elle ne rend qu'un reflet partiel du récit original, cette exubérante célébration du temporel visité par la présence divine ne vaut-elle pas les afféteries passe-partout d'un mysticisme de façade ?

Il a fallu l'Amour. (*Lettres*, p. p. R. Ternois, Paris, Didier, 1968, t. II, p. 289.)

5 "Amplification et description du recueil fait par Marthe à Jesus", porte la note marginale (p. 366).

6 P.-P. Rubens (Jan Brueghel et Jan van Kessel), *Le Christ dans la maison de Marthe et Marie*, Dublin, National Gallery of Ireland. Velasquez, *Le Christ dans la maison de Marthe et Marie*, 1618, Londres, National Gallery. L'illustration la plus adéquate du texte de Remi serait peut-être la toile de Joachim Beuckelaer (1575), Bruxelles, Musées Royaux.

Il convient de remarquer que même un François de Sales aime à situer le zèle de Marthe dans un cadre réaliste : "Elle s'émouvait grandement afin de trouver des oranges, des citrons, du vinaigre et semblables choses pour réveiller l'appétit." (*Entretiens spirituels*, XIV, éd. cit., p. 1183).

Sur les diverses représentations de cette scène évangélique, (Le Greco, Le Tintoret, P. Aertsen, C. Engelbrechts, P. de Bloot, Vermeer, Rembrandt), voir Jane Coucheman : "Actio et Passio. The Iconography of the Scene of Christ at the Home of Mary and Martha", *Studi Medievali*, XXVI, 2, 1985, p. 711-719, ainsi qu'une page très documentée du catalogue *Im Lichte Hollands*, p. p. Petra ten-Doesschate Chu et Paul Boerlin, Basel, Kunstmuseum, 1987, p. 92.

REMI DE BEAUVAIS

- Que Dieu, le Filz de Dieu, celuy que tous les Anges
 Adorent prosternez, celebrant ses louanges,
 Que celuy que les Cieux ne peuvent pas loger
 Daigne tant s'abaisser qu'en pauvre passager
 5 Il honore un logis de sa digne presence ?
 O! de quelle gayeté, de quelle diligence
 Le devois tu servir, bonne Marthe! je croy
 Qu'un vassal n'est si prompt en servant à son Roy.
 Car il ne te suffit, et tu ne te contentes
 10 Que les lits preparez soyent parés de leurs tentes*;
 Que les riches tapis, aux solives pendus,
 Pendent de toutes parts ez conclaves* tendus;
 Que les buffets dressez, que les tables tirées
 Luisent comme miroirs tant on les a cirées;
 15 Que tous les serviteurs volent, qui çà, qui là,
 Et qui faisant cecy, et qui mouvant cela,
 Et qui courant au puits, et qui ne tardant guieres
 A rapporter l'eau fresche et remplir les aiguières;
 Qui presentant des fruits cueilliz ce mesme soir,
 20 Et qui donnant du vin pris au rafreschissoir;
 Qui ployant le genoux et qui, la teste nuë,
 Advançant chasque fois la serviette tenuë
 A mesure qu'il suit la piste du coupier*;
 Qui attisant le feu à l'entour du trepier*,
 25 Et qui plaçant de rang les bassins faits à-poste*;
 Qui lavant doucement et de façon dispose*
 Les pieds sales et qui, premier* qu'estre attendu,
 Jettant haut par dessus un grand linge estendu.
 Icy la despensiere appreste les salieres,
 30 Icy les pots boüillans pendent aux cramailles,
 Icy le cuisinier fait ouïr ses cousteaux,
 Icy le boulanger desfourne ses tourtaux*,
 Et tout enfariné, et ceint haut sur ses hanches,
 Et se courbant souvent, trousse qu'il a les manches,
 35 Emplit son corbillon et n'oublie à conter
 Par paires ses gâteaux avant de les porter.
 Icy l'un tient à bras un chevreuil qu'il embroche;
 Icy le chien tourneur* fait tourner mainte broche
 Que les rudes landiers* soustiennent en criant
 40 D'un aigre cry qui fait mal aux dents en l'oyant.

- Chascun est en devoir, et la sale d'entrée,
 Bien que de tous costés jusqu'en haut fenestrée,
 Se remplit d'un gros air, chaudement estouffant
 Parmi les survenans, et tant vont l'eschauffant
 45 Les valets eschauffez à courir : tout resonance,
 Tout bruit; et le portier ne refuse personne.
 Ce nonobstant encor cecy ne te suffit,
 Mais comme une Sara (qui elle mesme fit
 Des gasteaux sans levain, les cuisant sous la cendre,
 50 Aux Anges qui du Ciel estoient venus descendre
 Sous le chesne Mambré ¹) tu as plus de soucy
 Qu'aucun de la maison de t'employer aussi.
 Rien n'est bien assaüssé*, si premier* tu n'en goustes;
 Si la salade est preste, il faut que tu l'esgouttes,
 55 Que tu verses dessus l'huile qui chet si doux
 Et le vin-aigre roux qui provoque la toux
 Tant il est fort, et puis le sel, et que, soigneuse,
 Tu tastes les melons à l'escorce roigneuse;
 Que tu laves bien net la tasse pour Jesus,
 60 Sçavoir quels fruits seront de luy les mieux receus,
 Prendre au coffre, où depuis mainte année passée
 Elle gist tout au fond, la nappe damassée,
 Longue, large, frangée et tissuë aussi fin
 Que toile d'araignée (un peu moins), et en fin
 65 Estre seule et par tout, et soigner* que tout aille
 Ainsi qu'il appartient, et que rien ne defaille :
 N'est-ce pas un grand fait ? Et faut il s'estonner
 Sy elle, ne sçachant à peine où se tourner
 Au milieu de ses gens tant empeschez*, s'advise
 70 De s'en aller hucher* Marie, qui devise
 Ou bien s'arreste là, tout le jour escoutant
 Jesus ? — Et l'on sçait bien qu'il sera plus content
 Qu'elle occupe, avec moy, ses mains en son service,
 Que de la voir ainsi chommer! c'est presque un vice
 75 De ne tenir au poil* semblable occasion
 De meriter! ce dit, en la collision
 De ses pensers divers, Marthe la mesnagere.
 Et (comme simplement son esprit luy suggere)
 En se marchant d'un pas, à elle bien seant,
 80 Elle entre de ce pas où, bas en son seant,

¹ Gn., 18, 1-8.

- Prez des pieds du Seigneur, Marie est attentive
 A l'oïyr discourir, et jà toute craintive
 Soupçonne (car Amour veille tousjours) à quoy
 Sa soeur vise : et de fait son oeuil, bien qu'assez coy,
 85 Nonobstant sa douceur, tient un peu de l'austere
 Si* qu'encor', la voyant, Jesus est veu se taire.
 Et lors, (mais d'un parler familier de tout point) :
 — Seigneur! dit la pucelle, hé! ne te chaut il point
 Que ma soeur m'ayt laissée à moy seule la charge
 90 De servir ? Dis luy donc qu'elle m'ayde! La charge
 Et les chefs du plaignif* de Marthe furent tels.
 Et jà (comme un qui court embrasser les autels
 Quand il fuit les Sergens) Marie la tendrette,
 Reclamant en son coeur à voix chaude et secrette,
 95 L'ayde de son Jesus, triste, le regardoit
 Et de l'oeuil tesmoignoît l'ardeur dont elle ardoit.
 O! belle, qui te vis ainsi preoccupée,
 Où brilloient tes esprits ? Je croy, moy, qu'une espée
 Esmoulû* trenchant, et qu'un bras courroucé
 100 Planté jusqu'à la garde au sein oultrepercé
 D'un pauvre homme surpris, lors mesme qu'il ne pense,
 Devisant à son huys, à se mettre en deffense,
 N'est si prompte à donner le dur coup de la mort
 Comme est, à te navrer, ce propos qui te mord
 105 Et, jà des-jà coupant le conduit de l'haleine,
 Te transperce le coeur! hé donques, Magdeleine!
 Pour aller operer un manger qui perit,
 Il te faudra quitter celui qui te nourrit
 Et dure, permanent, en la vie eternelle
 110 Dez que son Pere-Dieu, de sa main supernelle*,
 L'a signé du vray seau de la Divinité² ?
 Miserable soucy ! triste necessité!
 Que l'Amie du Roy, et qui mange à sa table,
 Le doive abandonner et descendre à l'estable
 115 Pour soigner* d'affourrer les vaches et les boeufs,
 Eschangeant ses perfuns à du fumier bourbeux,
 Et maculant ses pieds, nets et blancs comme albastre,

2 "Ces mots sont durs, mais quel remede! C'est pour l'allusion qu'ils font à ce que dit Jesus en S. Jean 6. c. num. 27. Il semblera plus doux à qui lira le texte." (Note de l'édition originale.)

"Operamini non cibum, qui perit, sed qui permanet in vitam aeternam, quem Filius hominis dabit vobis. Hunc enim Pater signavit Deus" (Jn, 6, 27).

- Dans la fange où les porcs, veautrez, se vont esbattre ?
 Mais va t'en! qu'attens tu ? leve toy! car ta soeur*
- 120 *Né peut icy tarder : et moy je tiens pour seur
 Que Jesus, qui cognoist que sa demande est juste,
 Né la voudra jamais debouter* comme injuste,
 Ny, en faveur de toy, contrevenir au droit
 Qui semble renverser ta cause en cet endroit.*
- 125 *Mais qu'est-ce d'aymer bien ? et qu'est-ce de remettre
 Tant son tort que son droit es mains d'un si bon Maistre ?
 Elle sçayt, elle voyt et ne le semble voir,
 Que son fait pend au fil d'un certain desespoir;
 Elle ne peut nier qu'elle n'en desespere*
- 130 *Et, en desesperant, toutesfois elle espere :
 Admirables effects d'Amour contrepoiné*!
 Autre que toy, Jesus, n'eut onques* appointé
 Un différent si grave; aussi n'est-ce sans cause
 Que l'on te choisit seul arbitre en cete cause :*
- 135 *Quel Salomon auroit presumé d'accorder
 Deux points si controvers, et faire concorder
 Cez deux soeurs ³, alliant leurs bons desirs, en sorte
 Que, sans forcer le droit, et sans que l'arrest sorte
 De la juste equité, chascune à sa façon*
- 140 *A gaigné le procez, si* que d'une leçon
 Elles ont prou sujet (s'il leur en prend envie)
 D'apprendre à s'entr'aymer tout le temps de leur vie.
 Oyez donc, s'il vous plaist, ce Juge supernel*
 Gravement prononcer son decret solennel*
- 145 *Et vuider, en deux mots, cete cause douteuse;
 — Marthe! Marthe! de vray, tu es sollicitieuse*
 Et te troubles beaucoup, apprestant largement
 De quoy bien festoyer tes hostes; autrement*
 Un seul mets au besoin seroit assez : Marie*
- 150 *Cependant, a choisi la meilleure partie
 Qu'on ne doit, par raison, luy oster. Ainsi dit,
 Et Marthe, satisfaite et sans qu'elle en perdit
 Contenance ou changeast de couleur au visage,
 Comprit dez aussi tost, et tint pour un presage*
- 155 *Des choses à venir, l'arrest misterieux
 Du Seigneur : et pourtant*, baissant un peu les yeux*

³ "Allusion, mais de loin, à ce qui est écrit 3. Reg 3.16." (Note de l'édition originale. Cf. 1 R., 3, 16-28 : le "Jugement de Salomon").

Et troussant gentement du pied sa reverence,
Se retire, tandis qu'avec toute assurance
Marie se rassied, et prend possession
160 Du droit qui luy eschet par la concession
Du Juge souverain dont personne n'appelle.
Et ne craint désormais ny que sa soeur l'appelle,
Ny que rien la destourbe* en son contentement
Qui, ça bas commençant, dure eternellement.

(Livre XI, p. 365-373)

LOUIS LE LABOUREUR

- L'incroyable noirceur de ses fautes passées
 Occupe tellement son ame et ses pensées
 Qu'elle croit meriter le plus cruel tourment;
 Et voilà son Seigneur qui luy rend des visites!*
 5 *Ah! son ravissement passe toutes limites,
 Et nul qu'elle ne peut l'exprimer dignement!*
- C'est icy qu'elle voit le Soleil sans nûage,
 Et contemple à loisir son splendide visage.
 O qu'elle y voit d'attraits, de charmes et d'appas!*
 10 *Le flambeau de la Foy luy descouvre sa face
 Des rayons de beauté, de merveille et de grace
 Que les insolens Juifs ne reconnoissent pas.*
- Ses yeux, où du Seigneur les yeux divins se mirent,
 Attachez dessus luy, brillans d'aise l'admirent:*
 15 *Elle voit en Jesus tous les Cieux entr'ouvers :
 Que d'esclairs enflammez! sa veuë est esbloüie,
 Son ame l'abandonne, elle est esvanoüie,
 Et tous ses sens ravis de miracles divers!*
- Les regards mutuels que ce couple s'envoye,
 S'unissans au milieu de leur petite voye,
 Ramassent en un point leur plus grande vigueur;
 Et là s'espessissans, ils composent un foudre
 Qui d'un soudain effort venant à se resoudre
 S'eslance par esclats doucement dans leur coeur.*
 20
- 25 *Marthe, qui porte envie au bien de sa Germaine,
 Se plaint avec douceur qu'elle a toute la peine
 Lors que sa Soeur oysive est près de son Seigneur.
 Louable different! vertueuses querelles!
 Jesus en souriant remet la paix entre elles
 30 Qui ne se querelloient que pour luy faire honneur.*

Il ne s'est jamais veu d'amours si vehementes
Que celles de Jesus et de ces deux amantes :
Tous trois ils sont unis par un commun lien.
Ils ne se quittent point, même dans la distance,
35 Car si le bon Seigneur esloignant leur presence
Emporte leurs deux coeurs, il leur laisse le sien.

(Livre II, p. 22-24)

- C'estoit là qu'à ses pieds, sans avoir soin de rien,
 Marie estoit collée à son souverain bien,
 Savouroit le Nectar de la douce parole
 Du VERBE qu'elle avoit pour son Maistre d'Ecole,
 5 Méditoit, contemploit et goûtoit à loisir
 Cette meilleure part qu'elle vouloit choisir.
 Car pendant que sa soeur au ménage empêchée *,
 De son oisiveté sembloit estre fâchée,
 (Ne pouvant toute seule apprestre le repas)
 10 Elle se repaissoit d'un mets qu'on ne voit pas.
 C'est pourquoi JESUS-CHRIST n'entend pas qu'on la blâme :
 MARIE nourrit son corps, mais lui nourrit son ame
 Qui vaut plus que la viande * et tout ce qui se boit,
 Que tout ce qui se touche, et tout ce qui se voit.
 15 Cela tant seulement est le plus nécessaire,
 C'est la plus importante et sérieuse affaire.
 Ne soyez doncques plus si fort scandalisez
 Si vous voyez MARIE avec les bras croisez,
 Qui peut dire au Cantique avecque l'Espousée :
 20 Icy dans ma maison, je me suis reposée
 Sous l'ombre de celui que j'avois désiré,
 Pour son divin éclat, des Astres admiré;
 Son fruit à mon palais si doux et délectable,
 Fait que je ne veux plus m'asseoir en autre table,
 25 Après tant de douceur ne pouvant désormais
 Satisfaire à mon goût qu'avec ce divin mets.
 C'est là de mon esprit l'immortelle ambroisie,
 Et la manne du Ciel dont il se rassasie ⁴.
 Ainsi parloit MARIE avec cette ferveur,
 30 Pendant qu'elle goûtoit la céleste saveur.

(Livre VII, p. 107-108)

⁴ Paraphrase du *Cantique*, 2, 3 : "Sub umbra illius quem desideraveram sedi, Et fructus eius dulcis gutturi meo", ainsi que du Ps., 104 (105), 40 : "Petierunt, et venit coturnix, et pane coeli saturavit eos."

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

Des grands faits de Jésus Madeleine est ravie :

Par son amour elle ressent

Les honneurs que reçoit ce Verbe tout-puissant.

De le voir, de l'ouyr, n'est jamais assouvie.

5 *Il veut, pour combler son désir,*

La souler d'un divin plaisir,

Et pour la visiter va seul en Béthanie.

D'aise elle a le coeur transporté

Pour cette faveur infinie,

10 *Et bénit mille fois l'excez de sa bonté.*

Les deux soeur à genoux tâchent de reconnoistre

La grace d'un si grand honneur.

Marthe pense aux besoins du corps de son Seigneur,

Médite des apprests dignes d'un si grand Maistre.

15 *Madeleine suit son attrait*

D'ouyr sa parole en secret;

Humble se met à terre, à ses pieds adorables :

Puis contemple son Bien-aimé,

Et dans ses entretiens aimables

20 *Son oreille est ravie, et son oeil est charmé.*

Il veut luy découvrir par ses sacrez oracles

Les secrets de la sainte ardeur :

— L'amour pur, luy dit-il, que je verse en un coeur,

En merveille, en grandeur, passe tous mes miracles.

25 *Croy que de toute éternité*

Dieu n'est qu'amour et que bonté,

Que du Père et du Fils la nature est féconde :

Elle n'a produit que l'Amour,

Et l'Amour a produit le Monde,

30 *Et c'est par amour seul que je t'ay mise au jour.*

[.]

Si tu pouvois sçavoir ce qu'en ton coeur j'opère,

Si le Monde le pouvoit voir,

Le moindre de mes soins luy feroit concevoir

Combien l'ame qui m'aime est heureuse et m'est chère.

35 *Par son amour et par sa foy*

Je la transforme toute en moy.
 Par moy seul elle agit, par moy seul elle souffre.
 Tous ses sens morts et satisfaits
 Sont ensevelis dans un goufre
 40 D'amoureuse langueur, et de joye, et de paix.

Elle sent des ardeurs non jamais assouvies,
 Elle brûle, et veut tout brûler.
 Pour m'acquérir des coeurs, elle veut s'immoler,
 Elle voudroit pour moy répandre mille vies.
 45 Les hommes, d'autres soins pressiez,
 Jugent les Amans insensés,
 Et ne connoissent pas ny leur paix ny leur gloire.
 Malgré les tourmens et les fers,
 Ils sont seurs d'avoir la victoire,
 50 En combattant leurs sens, le Monde et les Enfers.

A remplir leurs désirs, si par fois je diffère,
 Ce n'est que pour les animer :
 Je n'exerce les miens que pour les enflammer,
 Ce n'est que par amour que j'accrois leur misère.
 55 Plus je leur fais souffrir de maux,
 Plus ils ont de force aux travaux,
 Et la gloire est plus haute où je les fais atteindre.
 Ainsi la flamme a plus d'ardeur,
 Plus les vents soufflent pour l'esteindre,
 60 Et de ses ennemis elle fait sa grandeur.

Contemple avec amour l'éternelle nature,
 Par un regard de pure foy,
 Sans l'aide du discours, sans réfléchir sur toy,
 Et pour le Créateur, laisse la créature.
 65 Tu dois, par un ferme penser,
 A Dieu seulement t'adresser :
 Comme l'ardent miroir au Soleil se présente,
 Plus il est droit sans vaciller,
 Tant plus l'ardeur est agissante,
 70 Et luy donne de feu pour agir et brûler.

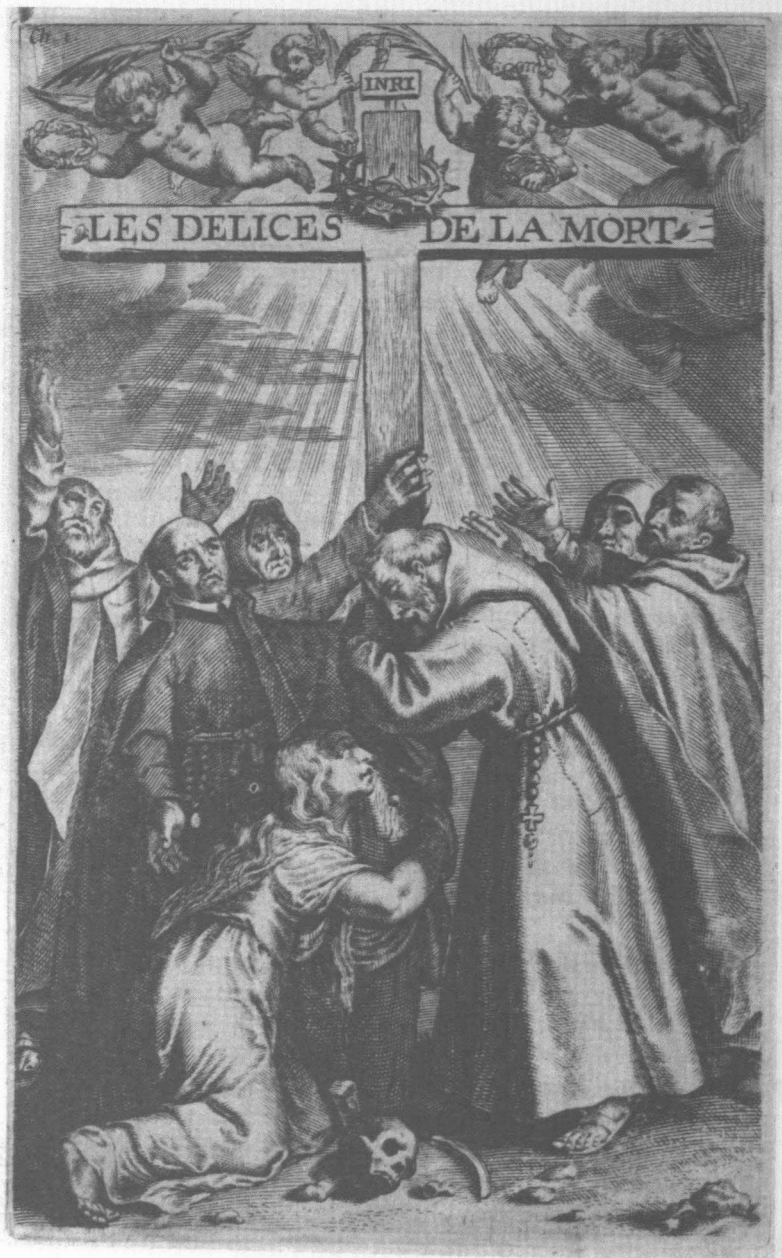
Par mon humanité, monte à ma pure essence :
 Car je suis Homme et je suis Dieu.
 Seul je suis le lien, la voye et le milieu,

- Pour t'unir à ton Dieu, j'ay tout seul la puissance.
 75 Ton oeil te cause des transports,
 Mais il ne peut voir que mon corps :
 Ta foy seule connoist ma nature divine.
 Icy je laisse le discours,
 Je veux à ta haute origine,
 80 Sans me voir, sans m'ouyr, élever tes amours.

 Quelle force d'attrait! et quel comble de grace!
 Devant sa sainte Humanité,
 Marie est transportée en la Divinité
 Qui du sens la sépare, et l'enlève, et l'embrasse,
 85 Pendant que Marthe, par ses soins,
 Du corps veut servir les besoins,
 Se trouble, s'embarrasse aux apprests de la table,
 Et croit, dans son active ardeur,
 Qu'aux grandeurs de ce Maistre aimable
 90 Elle doit du repas égaler la grandeur.

 Mais voyant son désir plus grand que sa puissance,
 Elle ose, en son empressement,
 Se plaindre que sa soeur la laisse indignement
 Pourvoir seule aux devoirs qu'exige sa présence.
 95 — Marthe, répond l'humble Jésus,
 Ton esprit actif et confus
 Travaille* et s'embarrasse en mille choses vaines.
 Marie a fait le meilleur choix
 Des choses utiles, certaines,
 100 Et le seul nécessaire est d'écouter ma voix,

 Marie estoit au Ciel, et Marthe estoit en terre.
 Marie écoute peu sa soeur
 Et, beuvant à longs traits la céleste douceur,
 N'eut pas mesme entendu les éclats du tonnerre.
 105 De son aimable Souverain
 Elle contentoit mieux la faim,
 Puisqu'il n'avoit désir que de l'amour des ames.
 Elle et Jésus vivent de feux,
 Et par leurs mutuelles flammes,
 110 Sans jamais se souler, se nourrissent tous deux,



IX. AU PIED DE LA CROIX, "L'AFFREUSE MAGDELAINE"

L'ampleur des extraits juxtaposés dans cette séquence est significative de l'abondante tradition qui la sous-tend. Dès la seconde partie du XIII^e siècle, la sensibilité religieuse renouvelée par le courant franciscain se pénètre de plus en plus de la vision du Calvaire. Peu à peu émergent les accents d'une piété doloriste dont la rhétorique outrancière fait le plus souvent appel aux réactions d'une psychologie élémentaire. Fondement de toute une littérature édifiante, l'inventaire raisonné des souffrances de la Passion imprégnera pendant de longs siècles la mentalité des fidèles. Aussi la station de la Madeleine au pied de la Croix se rattache-t-elle avant tout à un lieu traditionnel de la dévotion. Nos poètes se borneront donc à cette dimension essentiellement affective, à l'exclusion de toute approche théologique de la scène¹. Louis de Grenade les précédait dans cette voie. Tout imprégné de l'atmosphère des *Meditationes Vitae Christi*, le *planctus* de sa Madeleine s'inscrit au cœur de la méditation du samedi matin².

C'est bien cette recherche du pathétique qui domine les deux passages de *l'Uranie pénitente* où J. Leclercq semble oublier jusqu'à la spécificité de son sujet. Des lamentations sur la catastrophe de la Sixième heure à la complainte apologétique, on serait bien en peine d'apercevoir la Madeleine ailleurs que dans les titres. Ces textes méritaient paradoxalement de figurer dans la présente anthologie, où ils témoignent d'une déviation caractéristique de la littérature magdalénienne.

Très proches également de ce climat doloriste, Le Laboureur, Bussièrès et Pierre de Saint-Louis s'efforcent à tout le moins de le subordonner à la figure centrale de leur poème. C'est ainsi que Madeleine s'assimile partiellement, chez eux, au pécheur méditant devant la Croix. L'investir de la parole n'équivaut cependant pas nécessairement à la confirmer dans son rôle, surtout si son discours n'est qu'un tissu de rhétorique conventionnelle. Chez Le Laboureur, l'Amante éplorée ne dispose, pour traduire son désarroi, que des propos indignés d'une "âme fidèle" d'occasion. Bussièrès s'engage dans une perspective très voisine : si les impératifs de l'équilibre formel lui imposent d'étroites limites, le discours abrégé de sa Madeleine n'en demeure pas moins assez bavard. Pierre de Saint-Louis recourt à une technique opposée, qui enflé jusqu'au grotesque les images héritées des auteurs médiévaux. Mais le résultat n'en est pas plus probant, puisque sa Madeleine disparaît complètement aussi derrière ce volumineux appareil verbal.

À l'encontre de ces tentatives hésitantes, M. A. Durant réussit à maintenir son héroïne sur le devant de la scène. L'ennui est qu'il ne trouve pas grand-chose à en dire, sinon qu'il faut admirer sa douloureuse fidélité. Thème vite épuisé, même si le poète s'ingénie à le distendre par le biais d'une réminiscence historique édifiante. Aussi l'évocation du Christ souffrant reprend-elle assez tôt le dessus.

À son tour, Remi projette et concentre le pathétique du Calvaire dans l'âme de Madeleine. La minceur des idées est ici compensée par l'expressive désarticulation du

¹ C'est ce que démontrerait d'emblée, par exemple, une comparaison avec les pages que, dans sa *Madeleine*, Bérulle consacre à l'expérience du Calvaire : "N'estimons pas cette douceur simplement humaine et naturelle" (Ed. cit., p. 92).

² *Le Livre de l'Oraison et de la Méditation*, trad. cit., p. 531 : "Cette sainte Pêcheresse n'épargnoit pas non plus ses larmes, embrassant les pieds du Sauveur et disant : O lumière de mes yeux ! ô remède de mon âme, qui me recevra désormais, quand je me verray accablé (*sic*) de mes crimes ? Qui guérira mes playes ? Qui répondra pour moy ? et qui me deffendra contre les Pharisiens ? O que ces pieds estoient bien autres, lors que je les lavay de mes larmes, et les essuyay de mes cheveux, et quand vous m'y receustes à misericorde ! O l'aymé de mon cœur, qui me fera ce bien de mourir presentement avec vous ? O vie de mon âme ! comment puis-je dire que je vous ayme, puis que moy vive je vous tiens mort devant mes yeux ?"

langage. Le dynamisme des apostrophes impromptues accentue encore l'impression d'un grand chaos intérieur.

Desmarets veille pareillement à mettre en valeur son héroïne, réduisant à une simple toile de fond l'héritage de la tradition médiévale. C'est dans ce dessein qu'il renchérit sur le rôle dévolu à Marie de Magdala par le récit des évangiles. Mais ses apports relèvent essentiellement d'une imagination sentimentale.

MARC ANTOINE DURANT

Jesus Christ est son tout, sa joye et son repos,
 Elle ne prend plaisir qu'à ouïr ses propos :
 Ores * elle l'entend preschier dedans le temple,
 Ores elle le sert, or' elle le contemple,
 5 Bref elle a tellement buriné dans son coeur
 Les traicts de sa bonté, pitié, grace et douceur
 Que de son saint amour doucement transportée
 Sur luy incessamment tient sa veuë arrestée,
 Tout ainsi que ces fleurs, amies du Soleil,
 10 Qui se tournent tousjours vers luy dez son resveil¹.
 Et comme anciennement une grande Princesse²,
 Non moins belle que sage, accompagnoit sans cesse
 Son espoux, ce grand Roy, qui entendre et parler
 Vingt et deux langues sceust, soit que le vist aller
 15 Dresser ses bataillons contre Paphlagonie,
 Cappadoce, Phrygie, Asie, Bithynie,
 Ou soit que, desconfit par Pompée le grand,
 S'en allast vagabond, par cy, par là errant,
 Ou soit qu'il fust en paix, ou soit qu'il fust en guerre,

¹ L'Héliotrope appartient à la symbolique de l'iconographie chrétienne, ainsi qu'il apparaît notamment dans un vitrail de Saint-Remi de Reims où "deux tiges d'héliotrope [sortent] du nimbe qui entoure le visage de la Vierge et de saint Jean qui assistent éplorés à la Mort du Christ" (M.-M. Davy, *Initiation à la Symbolique romane*, Paris, Flammarion, 1977, p. 210).

² Il s'agit d'Hypsistrateia, que Plutarque, dans sa *Vie de Pompée*, présente comme la concubine de Mithridate. A en croire l'historien grec, "elle avoit bien tousjours esté hardie et avoit un coeur d'homme, tellement que Mithridates pour l'amour de cela l'appeloit Hypsicrates. [...] Estant vestue en homme d'arme Persien, et ayant le cheval de mesme, elle ne se trouva jamais lasse ni recreue pour quelques longues courses que fit le Roi, ni jamais ne se lassa de servir sa personne". (*La Vie des Hommes illustres*, trad. Amyot, Paris, B. Macé, 1608, t. 2 p. 83.) Il semble cependant que la source de notre auteur soit plutôt les *Facta et dicta memorabilia* de Valère Maxime, dont le Livre IV, 6, *De Amore conjugali*, propose l'exemple d'Hypsistrateia, assimilée en l'occurrence à l'épouse de Mithridate : "Hypsicratia quoque regina Mitridatem conjugem suum effusus caritatis habenis amavit, propter quem praecipuum formae suae decorem in habitum virilem convertere voluptatis loco habuit. Tonsis enim capillis equo se et armis adsuefecit, quo facilius laboribus et periculis eius interesset. Quia etiam victum a Cn. Pompeio per efferatas gentes fugientem, animo pariter et corpore infatigabili secuta est. Cuius tanta fides asperarum atque difficilium rerum Mitridati maximum solacium et jucundissimum lenimentum fuit. Cum domo enim et penatibus vagari se credidit, uxore simul exulante." (*Auteurs latins*, p. p. M. Nisard, Paris, 1841, p. 664.)

- 20 *Ou bien en son País, ou en estrange terre.*
Et jamais ne laissa que, vestuë en habit
D'homme, fidelement par tout ne le suivit.
Magdaleine de mesme, en quelque part que voye
Jesus Christ s'en aller, là mesme elle s'avoue.*
25 *Jamais ne l'abandonne : elle le suit tousjours,*
Mesme marchant au lieu où finit ses beaux jour.
Elle l'accompagna, bien que la troupe sainte
Des Apostres pour lors, surmontée de crainte,
Luy fauçast compagnie, et fuyant à grand pas,
30 *Le delaissast trainer par les Juifs au trespas.*
Tant fut ferme en amour, tant fut elle fidele
A son divin amant que, grosse d'un saint zele,
Se tint auprès de luy quand de le mettre à mort
Ses maupiteux bourreaux faisoient tout leur effort.*
35 *En croix elle le voit comme un voleur estendre,*
Attacher, bourreller, marteler, cloüer, pendre :
Elle le voit mourir, elle voit son costé
Fendre, player, brescher, par trop de cruauté.*
Après elle le voit quand, le fil de sa vie
40 *Tronçonné* par les mains de la cruelle envie,*
Il jette las, hélas! du chef, mains, pieds et flanc,
Pour laver nos pechez maints ruisselets de sang.
Et bien que mille morts ceste fidele amante
Souffrist en son esprit pendant telle tourmente,
45 *Si* ne laisse pourtant de se tenir tousjour*
Ferme au pied de la croix, comme une forte Tour³.

(Livre III, fol. 31 v° - 32)

3 "Magdalena, turris, sed melius, sic ut a monte montanus, ita turrensis a turri dicatur". Cette note de saint Jérôme (*De Nominibus hebraicis*, P. L. 23, col. 842) sera amplement paraphrasée par Odon de Cluny : "Bene etiam Maria Magdalena dicitur, quia Magdalus interpretatur turris, et significat ecclesiam. Turris enim non solum sublimior, sed et tutior domus est, non facile hostibus patiens, ac per hoc Ecclesiam designat, quae terrena deserens coelestia desiderat, pugnans inter spirituales nequitias, fortitudinemque suam non sibi, sed Domino commitens, ora cum propheta dicens : *Esto mihi, Domine, turris fortitudinis a facie inimici*." (P. L. 133, col. 716.)

JACQUES L'ECLERCQ

[Extase de la Magdeleine ayant vu son bien-aimé Jesus mourir]

O Cieux, qui pouvez voir les douleurs où je suis,
 Escoutez les accents de mes tristes ennuis*;
 O Cieux, dont la rigueur cause mon infortune,
 Pardonnez aux regrets de mon ame importune;
 5 O Cieux, ô Cieux, hélas! vous avez vu mourir
 Mon Dieu, mon coeur, mon tout, mais sans le secourir!
 Il est mort, le Sauveur du Ciel et de la terre,
 Il n'a pas eschapé le combat et la guerre
 Des humains malheureux! sujet à cet effort,
 10 Il est mort, mon Jesus, mon Jesus est donc mort ?
 Hé! pourquoy mourez vous, source aimable de vie ?
 Pourquoy vous rendez-vous le butin de l'envie,
 L'opprobre, le scandale et le ris des vivans,
 Le mespris, le joüet de tant de poursuivans
 15 De ce peuple maudit, dont la rage infernale
 Vomit en vostre corps une fureur brutale ?
 Aviez vous resolu de descendre ici bas
 Afin d'y recevoir un si honteux trespas,
 Et pour l'homme meschant, homme ingrat, homme traistre,
 20 Qui pour tant de bienfaits juge à la mort son maistre ?
 Est-ce là le guerdon* que vostre humilité,
 Qui vous fait si chetif*, a de vous merité⁴?
 Sont-ce là les faveurs ? ô funebre salaire :
 Crucifier son Dieu sur le mont de Calvaire!
 25 Mais le faire mourir ? quoy, pendre en une croix
 Le maistre des humains, le puyssant Roy des Rois ?
 Homme, hélas, homme ingrat, qui fait que tu ne pasmes,
 Quand tu vois en la Croix tant d'opprobre et de blasme
 Que tu as, malheureux, jetté dessus ton Dieu ?
 30 Vois tu bien sans plore Jesus mort en ce lieu ?
 Jesus est mort, pecheur, il a perdu la vie,
 Tant il avoit, mourant de te la rendre envie :
 Hélas, Jesus est mort, il est mort pour toy seul,
 Et cependant ton coeur ne creve pas de dueil,
 35 Tu ne souspires point, tu n'espans point de larmes,

⁴ Souvenir des "Impropres" chantés au cours de la liturgie du Vendredi Saint, pendant l'adoration de la Croix.

Après tant de tourmens, après tant de vacarmes!
 Ha! Roche, ha! Diamant, es-tu sans sentiment ?
 Ouvre tes yeux aux pleurs, espanche un element,
 Et regardant Jesus pendu dessus cet arbre,
 Fens d'un fer de douleur ta poitrine de marbre.

40

Il est mort, ton Seigneur, il est mort, ton Jesus!
 Hé! c'est pour tes pechez : ne deviens-tu confus ?
 Tu l'as crucifié, pecheur abominable,
 Tu l'as mis en l'estat où tu le vois pendu :

45

Mais les derniers abbois il a pour toy rendu,
 C'est par toy qu'il est mort, et ta faute premiere
 L'a reduit sous la faux de la Parque meurdriere.

50

O rude traictement : le vassal a meurdry
 Son Maistre à mille coups, et n'est pas attendri :
 Son coeur n'est pas touché, sa rage continuë
 De deschirer sa chair sur la Croix toute nuë!

55

Hé! est-ce pas assez d'estre mort sur la Croix ?
 Faut-il pour les pecheurs remourir mille fois ?
 Ouy je voy, mon doux Christ, que la race mortelle

Ne cessera jamais de vous estre cruelle :
 Elle est ambitieuse, ingrante, sans raison,
 Qui ne peut obeyr à vos loix qu'en saison*,
 Car s'elle croit en vous, ce n'est dans l'efficace
 De vostre sang benit, dont elle fuit la grace.

60

Aussi vois-je comment le sang la jugera
 Quand, pour n'avoir voulu s'appliquer vos merites,
 Elle ira dans l'enfer à des maux sans limites :
 Pour avoir mecogneu vostre paternité,
 Que peut-elle esperer, qu'un feu d'eternité
 Qui, ne consommant point, consommera ses crimes,
 Aux cachots des Enfers, perdurables abymes,
 A jamais malheureuse, à jamais sous le faix,
 Loin de vostre Sion, loin de sa sainte paix.

65

Qu'heureuses, ô mon Dieu, seront les ames saintes
 Qui, dans les longs regrets des ameres complaints
 Où les portent vos maux, suivant le Saint Esprit
 Se nourriront d'un coeur penitent et contrit,
 S'uniront à la Croix, embrasseront vos peines,
 Formeront de leurs yeux deux humides fontaines
 En plorant leurs pechez : ces ames, ô mon Dieu,
 Jouyront de vos biens dans le celeste lieu,
 Seront à tout jamais, en vous voyant, contentes,

70

75

80 Pour avoir icy bas esté bien penitentes;
 A jamais dans le Ciel en jouyssant de vous,
 Elles vous aymeront, ô mon divin Espoux :
 Quoy! de voir à jamais l'esclat de vostre face ?
 Vivre en vous à jamais! à jamais! quelle espace*!

(Livre V, p. 231-34)

[Transport de la Magdeleine auprès de la Vierge pâmée au pied de
 la Croix]

85 Où irez vous encor, ô Mere douloureuse,
 Sans esprouver par tout la peine rigoureuse
 Où le Ciel a réduit vostre calamité
 Qui tire la douleur à son extrémité,
 Et où suivra vos pas l'affreuse* Magdeleine
 Sans tenir en son coeur une pareille peine ?
 O peine, ô déconfort, déplorable mechef*,
 90 Pouvoit il bien escheoir un desastre plus grief ?
 O Cieux, ô Cieux, hélas, regardez, pitoyables,
 De la Mere de Dieu les regrets lamentables!
 Escoutez ses soupirs, recevez ses sanglots
 Qui poussent de son coeur un deluge de flots,
 95 Voyez, voyez combien elle souffre d'allarmes,
 Ayez pitié de voir le torrent de ses larmes!
 Et si de ses amis le malheur vous espoint*,
 Voyez mes tristes yeux réduits en mesme point :
 Je n'en puis plus, mon coeur en larmes se distille,
 100 Et désormais le jour ne me luit qu'inutile.
 O Cieux, ô Cieux benins, ne nous refusez pas,
 Secourez nos ennuy*, hastez nostre trepas!
 Voyez que nous mourons à chaque moment d'heure
 Pour ne pouvoir mourir d'une mort assez seure.
 105 Puis que vos dures loix ont ravi nostre Dieu,
 Pourrions nous mieux ailleurs mourir que dans ce lieu ?
 Aussi bien voyez vous que sa Mere dolente,
 Qui se sent trespasser d'une mort violente,
 Ne peut abandonner le corps de son enfant
 110 Eslevé sur la Croix de* l'enfer triomphant.
 Mais vous couvrez vos yeux d'un manteau de tenebre,

- Honteux à regarder un trepas si funebre,
 Vostre front se pallit, vos astres à rebours
 N'esclairent plus là haut la sphere de leur cours,
 115 Le soleil se fait noir et, contre sa nature,
 Monstre d'un front sanglant que son auteur endure ⁵:
 Il eclipse ses yeux sous un nuiteux manteau
 Jusqu'à tant que son Dieu sortira du tombeau;
 La Lune est tout en sang, toute la terre tremble,
 120 J'à les creux monuments levent les morts ensemble;
 Un cahos, un desordre est meslé dans les airs,
 Les Elemens confus ne vont que de travers;
 Le Ciel broüillé de nuit assemble son tonnerre
 Afin d'en estonner* la race de la terre.
 125 O Terre creve toy! devore dans ton sein
 L'engeance des mortels et tout le genre humain!
 Malheureuse, engloutis au fond de tes entrailles
 Ceux qui font au grand Dieu de telles funerailles ⁶!
 Vous, tristes Elemens, tesmoins d'un tel affront,
 130 Vangez tous les pechez que les hommes lui font!
 Arretez vos effects, ministres de Nature,
 Punissez tout l'horreur d'une si grande injure!
 Mais vous, ô Cieux, fauteurs d'un si honteux trespas,
 Après tant de couroux, ne vous esparnez pas,
 135 Vangez vous des humains, vangez vous de vous mesmes,
 Aussi bien que de tous, et de la Parque blesme :
 Vous n'avez de IESUS monstre nulle pitié,
 Vous avez à sa mort quitté toute amitié,
 Vous l'avez fait mourir par la race mortelle,
 140 O Cieux ! qui punira vostre faute immortelle ? ⁷

(Livre VI, p. 242-244)

⁵ Le motif du soleil en deuil, lié aux ténèbres de la Sixième Heure, peut être envisagé notamment comme un écho des *Larmes de Saint Pierre*, v. 367 sq.

⁶ Allusion indirecte au châtimement de Datan, Abiron et Coré, engloutis dans la terre avec leurs familles et leurs biens pour s'être révoltés contre l'autorité de Moïse ? (Nb., 16, 31-32)

⁷ L'accusation portée contre le ciel est ici un écho des reproches adressés au Père, "coupable" d'injustice dans la mesure où il tolère le sacrifice de l'innocent parfait. Ce motif typique d'une dévotion doloriste pourrait avoir sa source dans la question théologique de l'adhésion de la volonté du Fils à celle du Père (Cf. Th. d'Aquin, *Somme théologique*, Pars III, Qu. 46, art. 7 R). Cependant le climat émotionnel de l'interpellation invite à l'envisager avant tout comme une variation sur le *lema sabachtani* (Mt., 27, 46). Le fait est que ce paradoxe semble solliciter les poètes

REMI DE BEAUVAIS

Et sur-ce, le voylà qu'en criant il expire :
 Et Marie, et du coup, et comme Dieu l'inspire,
 Saute en pieds, et courant, et cuidant* se hausser
 Jusqu'à luy pour au moins de sa levre amasser
 5 Les reliefs des souspirs qu'il jettoit à l'extreme,
 Ne peut et rechet bas sur ses pieds, aussi blesme
 Qu'un linge! Et vivre encor ? et durer ? et rester
 En vie ? et qu'on l'oblige encore à subsister ?
 Jesus! ô! n'est-ce pas luy faire tort ? arreste!
 10 Demeure! la voylà qu'elle suit, elle est preste,
 Elle vient, elle meurt, elle rend, elle veut
 Te remettre en tes mains son esprit et ne peut :
 Elle n'en a pouvoir si tu ne luy ordonnes,
 Elle n'en a congé si toy tu ne luy donnes!
 15 Voylà qu'elle se fait de la force* : elle estend
 Les deux bras allongez et sa gorge elle tend,
 Elle ouvre grand sa bouche : fuche* la donc, fay signe,
 Dis le mot, et soudain, et plus blanche qu'un cigne
 Qui delaissant les eaux s'esleve pour voler,
 20 Son ame sortira pour te suivre par l'air.

plutôt que les théologiens. Voir notamment Marguerite de Navarre, *Miroir de Jhesus Christ crucifié*, v. 309-316, p. p. Lucia Fontanella, Alessandria, Ed. dell'Orso, 1984, p.13 :

De toy l'exemple en ce miroer voy,
 qui tout ainsi qu'un damné par la loy
 a Dieu s'adresse et le prie en criant :
 a luy je veulx crier en le priant,
 car exaulcé je serai de celluy
 qui t'a laissé pour moy sans nul apuy,
 qui t'a laissé, Seigneur, et faict le sourd,
 mais te laissant a mon secours accord.

Sous un angle plus nettement affectif, Jean de Sponde reprendra une idée semblable :

Tu prinz nostre party, et te rendis en somme,
 Pour ravir au danger tous les hommes, un
 [homme,
 Et chargeas leurs pechez toy mesme sans peché;
 Alors pour nous aimer, Dieu te prit comme en
 [haine,
 Et pour nous soulager, te donnant nostre peine,
 Le vaisseau de son ire en toy fut espanché.

(*Stances de la Cene*, v. 109-114, *Oeuvres littéraires*, p.p. A. Boase, Genève, Droz, 1978, T.L.F., p. 239).

- Ah! que c'est cruauté, ah! Dieu que c'est bien estre
 Prez la mer sur le bord, ou voir de la fenestre
 Sa nef (que l'on ne peut atteindre) sillonner
 Loin voguant par les flots, et nous abandonner!
 25 Car mourant on se meurt, et la douleur se passe,
 Mais vivant en douleur, on ne vit, on trespasse,
 On meurt cent fois le jour, et le prolongement
 De vie n'est sinon qu'un surcroist de tourment.
 Lamentable départ! et qu'on l'ayt redigée*
 30 A cete extremite ? et qu'on l'ayt obligée
 Au prescrit* impiteux* de si mortel decret ?
 Que mourant on n'ayt l'heur de mourir de regret ?
 Dure obligation! et qu'à l'heure dernière,
 Et qu'au fort, et quand moins on deut estre arriere,
 35 On t'aïlle refusant de pouvoir l'approcher ?
 Ah! qu'on t'obligeroit bien mieux de t'arracher
 Le coeur hors de ton sein et, d'une large espée,
 Traverser tes costés et ta gorge coupée!
 Car aussi, que te vaut de serrer embrassant
 40 Ce gros tronc de la Croix, que tu croules pensant
 Toi seule l'abaisser ? ô! belle, ô! tu t'efforces
 Pour neant! c'est un faix qui surpasse tes forces !
 Il faut des bras charnus plus que les tiens cent fois,
 Bras de fille sont-ils pour cela ? Toutesfois
 45 S'il te vient, si tu prens, si tu as, si tu trouves,
 Si tu sens, en l'estat auquel tu te retrouves,
 Quelqu'ombre d'allegeance* en cet aveugle estrif*,
 Estrive! tire! fay! car il n'est si chetif*
 Qui n'espere. Or vouloir ou penser t'en reprendre,
 50 Moy ? je t'en veux louër de l'oser entreprendre.
 Hoche*! hoche! fay choir ce beau fruit, il est tien,
 Le voyslà de saison, il est meur : serre! tien
 L'arbre au pied! que s'il chet ne permets qu'autre y touche
 Si premier* tu ne l'as savouré de ta bouche!
 55 Est-ce trop t'arroguer*? nanny! et tout chascun
 Te prise hautement de ce que, plus qu'aucun
 De ceux qui l'ont aymé ou l'ayment, tu t'avances
 Jusques là; car fougant*, car pleurant tu devances
 Tout le monde qui doit te ceder. Ainsi donc,

60 *Absorbée d'ennuys *, si quelqu'un le fut onc *,*
 *Magdeleine eslochoit * la Croix à-bras serrée,*
 Et l'eut, ce luy sembloit, seulette deterrée,
 Et seule descloüé son Jesus, nonobstant
 65 *Les Gardes qui tandis * s'en rioient, attendant*
 *Que l'ordre du Prevost, qu'on estoit allé querre *,*
 Vint pour le destacher et le porter en terre.

(Livre XVI, p. 586-588)

LOUIS LE LABOUREUR

5 *Jesus perd la vigueur; tout son sang qui bouillonne,
 Pour noyer nos pechez, le quitte et l'abandonne;
 Sa mort va de la Mort nous faire triompher;
 Ce trepas inhumain a des vertus si fortes
 Qu'il nous ouvre du Ciel les glorieuses portes,
 Et dans un mesme temps ferme celles d'Enfer.*

10 *Ses deux pieds entr'ouvers sembloient dire à la Sainte,
 La voyant dessous eux de cruels maux estreinte :
 – Magdelaine, voicy maintenant nostre rang*;
 Cy-devant, bonne fille, en tes vives allarmes,
 Tu nous as plusieurs fois arrousé de tes larmes,
 Et voilà qu'aujourd'huy nous t'arrousons de sang.*

15 *Marie enfin se pâme, et cette Vierge mere,
 Le coeur outrepercé d'une douleur amere,
 Rend l'esprit sans mourir, morte de mille mors⁸.
 Jesus la voit : hélas! que son amour est tendre!
 Ce bon Fils desira pouvoir alors descendre
 Pour luy donner secours ou mourir sur son corps.*

20 *L'Apostre tant chery, que mesme glaive blesse,
 Court pour la relever, et brave sa foiblesse;
 La Sainte vainement y veut aller aussi,
 Enfin tous ses efforts n'agissans qu'en sa langue,
 Elle fait à Jesus cette triste harangue
 Que d'un haut ton de voix elle commence ainsi :*

25 *– O Jesus, est-ce vous ? Jesus, est-ce vous mesme
 Que je contemple en croix, et dont la peine extreme
 Fait reciproquement mes extremes douleurs ?
 Vous, que je voy couvert de sang, de cloux, d'espines,
 Estes-vous ce Jesus plein de vertus divines
 30 Qui n'agueres entra couvert de tant de fleurs ?*

⁸ Allusion au mystère de la Compassion de la Vierge, que désigne déjà le second verset du *Stabat Mater* :

Cuius anima gementem,
 Contristatam et dolentem,
 Pertransivit gladius.

35 O sacrilege horrible! ô forfait sans exemple!
 Ainsi, peuple changeant, demolis-tu le temple
 Qu'avec tant de ferveur on t'a veu reverer ?
 Semblable à ces Payens, pour mieux cacher ton crime,
 Couronne-tu de fleurs l'innocente victime,
 Et baise-tu celui que tu veux deschirer ?

40 Ils sont meilleurs que toy, ces Payens miserables :
 Quoy qu'ils rendent honneur à des Dieux innombrables,
 Si grand qu'en soit le nombre, ils les adorent tous,
 Et toy qui n'en as qu'un, qui te visite en terre,
 Tu le combles d'affrons, tu luy livres la guerre,
 Tu l'attaches en croix, tu le perces de cloux!

45 O Ciel par trop long-temps ta justice differe!
 O Feu, dans ce moment devalle de ta Sphere
 Et, te precipitant d'un fort et viste saut,
 Enveloppe Sion d'un orage de flammes
 Pour reduire au neant ces assassins infames
 Qui massacrent celui qui te plaça là-haut.

50 Air vaste, le sejour des vents et des tempestes,
 Brise de tes carreaux* ces criminelles testes,
 Lance dessus les Juifs cent foudres de ton flanc;
 Ou du moins, pour monstrier que quelque ennui* t'afflige,
 Fais plûvoir icy bas, par un nouveau prodige,
 Pour pleurer cette mort un deluge de sang⁹.

55 Vous, ô verres mouvans, Eaux larges et profondes,
 Pour engloutir ce peuple en vos bruyantes ondes,
 Transportez en ces lieux vos sources et vos lits.
 Terre, si tu ne veux favoriser les crimes,
 60 Ouvre pareillement tes effrayans abîmes,
 Et que tous ces meschans y soient ensevelis.

⁹ Cf. Ex., 7, 14-25.

Mais pas un ne se meut; qu'ils sentent ta colere,
 O Ciel, et que chacun detruise son contraire;
 Que l'Eau noye le Feu, que le Feu seche l'Eau;
 Que la Terre suffoque* en soy l'Air qui l'enserre;
 65 Et que l'Eau, l'Air, le Feu, liguez contre la Terre,
 De leur commun debris luy fassent un tombeau.

O mon Jesus, j'ay tort, ils ne sont point coupables,
 Et sans vous, les chetifs* de tout sont incapables;
 Non, non, pour se sauver Jesus seul est trop fort;
 70 S'il ne vouloit mourir pour laver nos offenses,
 Les Juifs seroient en poudre, et sans autres deffences
 Luy seul d'un seul regard auroit fait cet effort.

Mais au contraire, hélas! il est si debonnaire
 Qu'il implore pour eux la pitié de son Pere,
 75 Disant que ces bourreaux ne le connoissent pas :
 La peur que tost ou tard son courroux les punisse
 Augmente ses tourments, redouble son supplice,
 Et precipite encor l'heure de son trespas.

Vous voulez donc mourir, ô Jesus, ô mon ame ?
 Vous me voulez laisser dans la peine et le blasme ?
 80 Ah! plustost, mon Sauveur, retirez moy du jour!
 Si vous ne permettez qu'avecques vous je meure,
 Ces peuples enragez s'escrîront à mesme heure
 Que mon coeur n'eut pour vous qu'une legere amour!

Là sa plainte cessa, là tous les airs fremirent,
 Et les tristes Echos de tous costez gemirent :
 85 Les Anges furent mesme esmûs de ses tourmens;
 Le choeur melodieux, cette troupe celebre,
 Soupira dans les Cieux son oraison funebre
 90 Et fait avec la voix pleindre ses instrumens.

(Livre III, p. 31-35)

JEAN DE BUSSIERES

- Amour, que pretens-tu ? de quel nouveau caprice
 Peux-tu faire à ce Coeur un si mauvais office ?
 Ne peux-tu séjourner en un lieu sans douleur ?
 Et faut-il que l'épine accompagne ta fleur ?
 5 Pourquoi luy fais-tu voir, à ce coeur tout de flamme,
 Un objet surprenant qui de cent coups l'entame ?
 Son Amant attaché sur un infame bois,
 Ses membres déchirez, sa languissante voix,
 Le sang à gros bouillons coulant des ouvertures,
 10 La teste en mille endroits couverte de blessures,
 Tout le corps sur ce bois rudement estendu,
 Parmi tant de tourmens ce beau corps suspendu;
 Sont-ce les doux objets d'une amour jôÿssante ?
 Sont-ce les doux transports d'une fidelle Amante ?
 15 Elle les void pourtant, ces objets de douleur,
 Et void ce corps mourant demeurer sans chaleur;
 Cet Amant ne vit plus, à ses yeux il expire,
 Et consomme en mourant son amoureux martyre.
 — O Corps, dit-elle alors (elle croit l'embrasser)
 20 Corps qui pouvois jadis les beautez effacer,
 Non des hommes mortels, mais des Esprits celestes,
 Beau Corps, qui t'a flestry de ces marques funestes ?
 Devois-tu donc t'unir à la Divinité
 Pour estre des humains si laschement traité ?
 25 Devois-tu n'estre rien que la mesme Innocence
 Pour après n'estre rien que la mesme Souffrance ?
 Cheres Mains, qui combliez les Ingrats de bien-faits,
 Attendiez-vous de nous de si cruels effets ?
 Lors que vous repariez nos plus fascheuses pertes,
 30 A ce fer inhumain deviez-vous estre ouvertes ?
 Beau Chief, Thrône eslevé de ce Corps innocent,
 Qui vous a couronné de ce Cercle perçant ?
 Pour vous establir Roy, faloit-il tant d'épines ?
 Faloit-il ces attraitz à des beautez Divines ?
 35 Soleil de Majesté, sont-ce là vos rayons ?
 Astres, qui remplissiez ces vivantes prunelles,
 Qui change vostre esclat en tenebres mortelles ?
 Sauveur, Espoux, Amant, vous ne me parlez plus,
 Et cet organe saint à respondre est perclus*.
 40 Les souspirs à ces mots interrompans sa plainte,

*S'eslancent au dehors, et n'ont plus de contrainte.
Les pleurs suivent après, et portent le secours
Que les souspirs aislez attendent de leur cours.
Mais les torrens de pleurs, ny les souspirs de flame,
45 Ne peuvent ralentir les douleurs de son ame;
Elles prennent vigueur dans ce court agrement,
Et sa langue poursuit à plaindre son tourment.*

(P. 226-228)

MARTE voyant ici cette Amante fidelle,
 Toujours aux mêmes pieds : — Ne vous plaignez plus d'elle!
 C'est bien vous qui devez l'aider à cette fois,
 Lors qu'elle apprend par coeur et prend la sainte Croix :
 5 Y voyant son Sauveur estendu de la sorte,
 Elle ne veut porter que celle qui le porte,
 Trop heureuse à son tour de pouvoir se charger
 De ce joug si suave et fardeau si léger.
 Le firmament n'a point sur son dos tant d'étoiles,
 10 La terre tant de fleurs, ny la mer tant de voiles,
 Phoebus tant de rayons, l'Iris tant de couleurs,
 Que son coeur de soucis, d'ennuis et de douleurs.
 C'est ainsi qu'elle assiste à tes sanglantes couches,
 Belle CROIX qui pour elle as de si fortes touches ¹⁰,
 15 Où les nerfs de JESUS, souffrant pour son salut,
 Sont tendus et tirez ainsi que sur un LUTH ¹¹.
 Instrument pitoyable où l'on voit, quand tu brilles,
 Des ESPINES pour Rose ¹², et des cloués pour chevilles,
 Que ta mélancholie est propre à son Amant,
 20 Bois, au feu de l'Amour pitoyable instrument,
 Que MADELAINE tient, touche, embrasse et manie,
 Se laissant transporter à la douce harmonie
 De tes charmans accords, et fredons* excellens,
 Mariez par MARIE aux soupirs, aux tremblans*.

10 La touche est une pièce d'ébène fixée au manche des instruments, et sur laquelle sont tendues les cordes.

11 L'image est peut-être dérivée d'une comparaison pieuse que développe notamment la passion moralisée dite *Selon la sentence d'Aristote* : "Pourquoy nous devons sçavoir que comme l'instrument de musique quand les cordes sont bien tendues, comme d'une harpe ou autre instrument sonnans à cordes, de tant l'instrument en sonne plus melodieusement; et pourtant celluy ou celle qui chante a hault voix, toutes les vaines de son corps si estandent. Et ainsi le benoist filz de Dieu fut estandu en la croix tant que les vaines de son corps rompirent. Lors il dit aucunes parolles pour monstrer son enseignement, lesquelles parolles et voix la creature doit plus volentiers ouyr que nulles autres parolles ne voix ne quelque instrument, car c'est la souveraine melodie de l'ame." (Lyon, 1500 (n. st.), fol. t [vi].)

Par un autre biais, l'on pourrait rapprocher cette image de l'assimilation courante du Christ à Orphée. Cf. notamment Claude-François Menestrier, *L'Art des Emblèmes*, Paris, 1684, réimpr., New-York et Londres, Garland Publishing, 1979, p. 72.

12 En lutherie, la rose ou rosace désigne une décoration circulaire ornant la table d'harmonie de certains instruments. La comparaison de la croix à un luth n'est évidemment pas de celles qui s'imposent de toute évidence!

- 25 *INSTRUMENT* de Salut et de miséricorde,
 Vous de qui l'amour joïe, et que la grace accorde
 Pour le faire parler, et dire en expirant
 Sept mots, ou sept motets sur un bel air mourant,
 Après l'avoir monté sur votre bois infame,
- 30 Et sur le ton plus haut de la plus haute game,
LUTH, mille fois plus beau que le Ciel tout voûté,
 Et mille fois plus cher, pour avoir tant coûté,
 Pour cordes, servez-vous du poil* de cette belle,
 Qui vous sert de Pleureuse et non de chanterelle.
- 35 O Maistre tout céleste, incomparable son!
 Divine tablature! admirable leçon!
 O comme elle estude, qu'elle est occupée,
 Du sang de son Epoux et de ses pleurs trempée!
MARTHE, si c'est à vous qu'on donne *L'ACTION*,
- 40 *MARIE*, hélas! pour soy n'a que la *PASSION*;
 Ayez vous la pratique, elle a la théorie :
MARTHE, l'une est à vous, et l'autre est à *MARIE*.
 Soyez dans les emplois, agissez au dehors,
 Elle agit au dedans, plus d'esprit que de corps;
- 45 Ne vous estonnez pas que dans un tel partage
 Sur vous vostre cadete emporte l'avantage;
 N'en soyez pas fâchée en votre coeur amer,
 L'amour luy vient de droit, son nom ne fait qu'aimer.
 Laissez-là donc icy, prez du bois qui la brûle,
- 50 Comme elle vous laissoit autrefois toute seule,
 Après vostre ménage et dans vostre Château.
 Elle est aussi contente, en ce sanglant côtau,
 Son Amant sur la Croix luy semble autant aymable
 Que du temps qu'il estoit assis à vostre table,
- 55 En ce temps de plaisir, de douceur et de miel;
 Elle n'ayme pas moins son vinaigre et son fiel,
 L'*Absynthe*, l'*Aloës*, la *Myrrhe* du Calice,
 Et tout ce qui luy peut augmenter son supplice,
 Tout ce qui vient de luy la contente et luy plaist,
- 60 Elle succe le sang aussi bien que le lait.
 Laissant pour son amour toutes les créatures,
 Elle ayme ses plaisirs autant que ses tortures,
 Les Epines, les Clouds, les Croix et les Douleurs
 Autant qu'elle feroit les roses et les fleurs;
- 65 Rien ne peut rebuter cette ame généreuse,
 Parce qu'elle est toujours plus que tous amoureuse.

Ainsi dans cet estat sanglant et douloureux,
 Il me semble d'ouïr que ses yeux amoureux,
 Remarquant sur son Chef la couronne pressée,
 70 De tant de piquérons* horrible et hérissée,
 Tout en feu, tout en eau, tout perdu, tout troublez,
 Après tant de sanglots et soupirs redoublez,
 Après tant de torrens, après tant de ravines,
 La font ainsi parler à ces rudes épines :
 75 – Doux et piquants rayons du Soleil de la Croix,
 Qui servez de Couronne au Roy de tous les Roys
 Et qui, si rudement, vous empressez pour oindre
 Ce Pontife Eternel, ou plutôt pour le poindre*,
 Hélas! que faites-vous, cruels officieux?
 80 Prodiguez-vous ainsi ce Chrême précieux?
 Adorables fleurons de son saint Diadème,
 Flèches d'une douleur et d'une amour extrême,
 Lancetes, rougissez d'un honteux repentir,
 Aussi bien que du sang que vous faites sortir.
 85 Si MARIE est autant qu'une MER D'AMERTUME¹³,
 Crevez de mes péchez le puant Apostume,
 Aymables éguillons, en cette extrémité,
 Apportez du remède à mon infirmité;
 Pour en guérir, je dois n'estre pas épargnée,
 90 Venez m'ouvrir la vaine, afin qu'une seignée
 Faite si bien à temps, et si bien à propos,
 Opère mon salut et cause mon repos.
 C'est de vous que dépend la santé de mon ame,
 Prévenez donc ma mort, après ma vie infame,
 95 Soyez mes éperons, épines que j'attends,
 (Préférables en tout aux Roses du Printemps)
 Pour me faire courir aux biens de l'autre vie
 Où mon Sauveur mourant m'appelle et me convie.

(Livre VII, p. 112-114)

13 Voir éventuellement S. Jérôme, *Liber de Nominibus Hebraicis*, P. L., 21, col. 842 : "Mariam plerique aestimant interpretari, illuminant me isti, vel illuminatrix, vel smyrna maris, sed mihi nequaquam videtur. Melius autem est, ut dicamus sonare eam stellam maris, sive amarum mare."

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

Un mont pierreux paroist hors des murs de Solyme,
Entre le couchant et le Nord,
Fertile seulement en débris de la mort;
Jamais herbe ny fleur ne germa sur la cime.
5 Pour arbres, il n'eut que les bois
Des ignominieuses croix;
Par tout n'estoient semez que des objets funestes,
Des testes et des os épars,
Des corps les déplorables restes,
10 Dont la triste blancheur luisoit de toutes parts.

Ce Dieu qui fit d'un mot le Ciel, la Terre et l'Onde,
Qui peignit de mille couleurs
Les champs et les vallons, les herbes et les fleurs,
Pour sa mort a le lieu le plus affreux du Monde.
15 Sa foiblesse arreste ses pas,
Il est traîné par les soldats
Sur la montagne infame, avec sa lourde charge
Dont la pesanteur jusqu'aux os
Luy fit une blessure large
20 Qui comme un soc tranchant luy sillonna le dos.

Madeleine le suit sur ses traces sanglantes,
Ressent tous les coups dans son coeur
Que souffre par amour cet aimable Sauveur,
Puis le void dépouillé par leurs mains insolentes.
25 Le corps par le sang épanché
S'estoit à la robe attaché :
Ils font, en l'arrachant, cent blessures nouvelles;
Dessus l'arbre il est estendu,
Puis cloué par leurs mains cruelles,
30 Et par quatre ruisseaux son sang est répandu.

Mais lorsque de la Croix sur la terre étenduë,
Vers le Ciel fut dressé le bois,
Et que le corps pesant, attaché sur la Croix,
Sentit sur les seuls clous sa charge suspenduë,
35 Quel esprit, quelle voix, quel coeur
Peut représenter la douleur

Que souffrit par amour l'adorable Victime ?
 Qui pourroit ne pas compatir
 Aux tourmens que pour le grand crime
 Ce divin Rédempteur a voulu ressentir ?

Madeleine, ton coeur souffre ce qu'il endure,
 Ton corps est au pied de la Croix :
 Peux-tu voir sans mourir l'estat où tu le vois ?
 Ton amour en ton coeur grave chaque blessure,
 Tu vois souffrir honteusement,
 Tu vois expirer ton Amant
 Dans l'outrageux mépris de la foule ennemie.
 Madeleine, peux-tu le voir
 Dans cette effroyable infamie
 Et mettre encore en luy ton amour, ton espoir ?

Plus il est méprisé, plus son Amante l'aime.
 Plus il a voulu s'abaisser,
 Plus son amour est fort, et veut se rehausser,
 Et luy rend plus d'honneur, plus sa honte est extrême.
 Malgré les orgueilleux mépris
 De tant d'injurieux esprits,
 Son amour se r'anime, et triomphe sans cesse
 Au dessus de la cruauté.
 Sa foy se relève, et la presse
 De rendre plus de gloire à sa Divinité.

Ainsi dans un cristal on void une huile pure,
 Pendante devant un autel,
 Pour brûler en l'honneur du Monarque immortel
 De nulle autre liqueur ne craindre la souilleure,
 Quoy qu'en elle on puisse verser
 Toujours on la void se hausser :
 Elle se rend toujours maistresse et triomphante;
 Nulle eau ne la peut abysmer,
 Elle est toujours pure et luisante,
 Et sans cesse pour Dieu preste à se consumer.

O Mère de Jésus, sur ton Fils adorable
 Des Juifs tu ressens la rigueur.
 Te peut-il bien rester la force dans le coeur,
 Pour supporter debout cette veüe effroyable ?

75 Quoy donc, sans foiblesse et sans pleurs,
Tu peux souffrir tant de douleurs,
Et du Père adorer sur ton Fils la justice ?
Ce Père en cette extrémité,
Pour luy faire ce sacrifice
80 Te fait part d'un rayon de sa Divinité.

85 *Madeleine en son cœur n'a contre sa tristesse
Que la force de son ardeur,
Qui peut de ses douleurs soutenir la grandeur,
Mais ne peut de son corps soutenir la foiblesse.
Sous l'angoisse il a succombé,
Au pied de l'arbre il est tombé,
Ne pouvant se porter, et porter tant de peines.
Elle adore le sang versé,
Elle frémit, et dans ses veines,
Par l'excez de l'horreur tout le sien est glacé.*

*Tu consoles, ô Christ, ta Mère et ton Apôtre,
Et par tes véritables soins,
Tu veux après ta mort pourvoir à leurs besoins,
D'un devoir mutuel les liant l'un à l'autre.*

95 *Tu consoles mesme un Voleur,
Et tu luy fais, dans sa douleur,
La promesse du prix de la vie éternelle.*

*Tu parles pour tes Ennemis,
Mais pour ton Amante fidelle*

100 *Tu n'as dit un seul mot, et tu n'as rien promis.*

Mais l'Amante ne veut, n'attend nulle parole,
Ne prétend nul soulagement.
Souffrant, voyant souffrir, elle a double tourment,
Et sa seule souffrance est ce qui la console.
105 Mais son doux Sauveur se baissant
Luy jette un regard languissant :
D'un regard réciproque elle void son martyr,
Et par ce regard mutuel
110 Ils se disent ce que peut dire
L'amour compatissant, consolant et cruel.

Ce tendre allégement dans cette peine horrible,
Au lieu d'amoindrir la douleur,
La renforce, l'émeut, l'irrite dans le coeur,
La rend plus délicate, et d'autant plus sensible.
O Christ! tu vas mourir d'amour,
Rien ne peut te ravir le jour,
La mort n'ose approcher : tu meurs par l'amour mesme.
Madeleine aussi veut mourir,
Mais tu veux que celle qui t'aime
Puisse, en te survivant, et t'aimer et souffrir.

115

120

(Livre IX, p. 167-173)



X. "CONGNOISSANT PARTOUT UNE ETERNELLE ABSENCE"

Les lamentations de la Madeleine auprès du Tombeau vide connaissent un précédent célèbre dans une homélie attribuée tantôt à Origène, tantôt à saint Anselme. Comme l'a amplement démontré Mgr Saxer, ce texte, dont on peut situer la rédaction entre 1150 et 1175, est en fait de provenance cistercienne¹. Le *Planctus Magdalenae*, qu'il serait plus correct d'intituler, suivant son *incipit*, sermon *Audivimus*, connut une vaste diffusion dès le XIII^e siècle. Son retentissement se maintiendra sans éclipse jusqu'à l'âge baroque². Nicolas Coëffeteau, qui en agrège largement la substance à son *Tableau de la Penitence de la Magdeleine*³, en procure une fort belle traduction.

Amplification du récit johannique, le *Planctus* du pseudo-Origène explorait, par le biais du *Cantique*, les résonances de la Passion dans l'âme de la Madeleine. Les poètes en retiendront surtout le volet médian, long monologue où l'expression de la douleur et de l'amour entretient une tension haletante. De tous nos auteurs, Durant demeure le plus proche de cette paraphrase, par le choix des motifs et par la permanence du style exclamatif. Mais la mièvrerie de certains tours compromet largement la qualité émotionnelle de son esquisse. De même, la Pleureuse de Leclercq garde, au cœur de son désarroi, des accents câlins, voire enjôleurs, qui ne sont ici guère de mise. Chez l'abbé Cotin, les supplications alternent avec de brefs passages descriptifs où se profilent les traits de la disciple échevelée. Mais comment l'auteur concilie-t-il une telle exaspération des sens avec un plaidoyer si bien conduit ? Les arguments qui, dans le *Planctus*, se chevauchaient au hasard d'un désespoir incohérent réapparaissent ici sous la forme d'un discours linéaire un peu trop maîtrisé. Cette rage de raisonner imprègne également l'élégie de Godeau, d'inspiration voisine, encore que le cadre en soit légèrement distinct. Le pathétique n'y exclut jamais le nécessaire support d'une structure logique. Au gré de trois maigres strophes, Desmarests avoue enfin son peu d'attrait pour les incertitudes expressives d'une âme à vif. Il se borne à un rappel prudemment circonstancié du récit de saint Jean, ce qui le situe bien sûr à cent lieues de la candide beauté du *Planctus*.

¹ V. Saxer, "L'homélie latine du Pseudo-Origène sur Jn XX, 11-18 : tradition manuscrite et origine historique", *Studi Medievali*, XXVI, 2, déc. 1985, p. 667-76.

² Voir H. Hansel, art cit., *Z.D.L.*, 1937, p. 363-388. En attendant l'édition promise par V. Saxer, la version la plus accessible de ce texte demeure celle qu'avait reproduite L. Bourgain, *op. cit.*, p. 373-383. Les qualités formelles de ce sermon sont bien mises en évidence dans l'article de M. Jennings, "The Art of the Pseudo-Origen Homily", *Medievalia et Humanistica*, N. S. 5, 1973, p. 139-152.

³ Paris, S. Cramoisy, 1620. (*Septiesme Discours*.)

MARC-ANTOINE DURANT

- Chetive* que je suis, qu'est-ce que je feray ?*
Où es tu mon bon maistre ? où est-ce que j'iray
Te chercher maintenant ? je ne le puis comprendre,
Je ne sçay (tant je suis triste) quel conseil prendre.
 5 *Je suis de toutes parts assaillie d'ennuis* :*
Si je ne me departs de ce lieu, je ne puis
Trouver mon bien-aimé, pour qui tant je soupire.
Si pour le rechercher, d'icy je me retire,
Je ne sçay où aller. Si je veux m'esloigner
 10 *D'icy, ce m'est la mort, si j'y veux séjourner,*
Ce m'est une douleur, hélas! incomparable.
Il me vaut mieux garder la Tombe pitoyable
De mon doux Jesus Christ, que de l'abandonner :
Ce sera donc icy que, sans m'en esloigner,
 15 *Je finiray mes jours, afin qu'après ma vie*
Auprès de mon Seigneur je sois ensevelie.
Mais hélas! miserable! Ah! pourquoy n'ay je pris
Garde à tout cecy lors que mon maistre fut mis
Dans ce saint monument ? Pourquoy, mal-advisée,
 20 *M'en allay-je d'icy si tost, comme insensée ?*
Que ne me tins-je auprès de son corps glorieux ,
Ferme, sans m'absenter ? Ha! j'auroys bien fait mieux ,
Je ne pleurerois or' , car souffert point je n'eusse*
Qu'on le m'eust enlevé, ou à tout le moins j'eusse
 25 *Sans rien craindre, tousjours courageuse, suivy,*
Les Pille-monument qui, cruels, l'ont ravy.
Mais, Ha! voulant chommer, selon la loy, la feste,
J'ay perdu de la loy le Seigneur qui m'a faite.
Ha! que feray je donc! Las! à qui plus pourray-je
 30 *Maintenant m'adresser ? Quel support attendray-je ?*
Qui à ceste heure aura pitié de mon martyre ?
Qui me monstrera Cil que sur tout je desire ?*
Las! hélas! dittes luy que blessée d'amour,

Et vefve de confort je languis à ce jour.
 35 Mais, ô mon bien-aimé, retourne, je te prie ¹,
 Rends l'esclat de ta face à ta pauvre Marie.
 Ah! fay que je ne sois frustrée de l'honneur
 De voir, et oindre encor ton corps, ô mon Seigneur.

(*Livre III, p. 38 v^p -39*)

¹ Ct., 4, 8, ainsi qu'une réminiscence de 7,1.

JACQUES LÉCLERCQ

[Magdeleine au Sepulchre]

- Pauvrette, regardant par tout ce triste lieu
S'elle ne pourroit voir les marques de son Dieu,
Son esprit traversé de mille inquietudes
La pousoit de chercher les sombres solitudes,*
- 5 *Les coins plus reculez, pour voir si quelque part
On n'auroit pas tiré son Seigneur à l'escart.
Mais, congnoissant partout une eternelle absence,
Et qu'elle ne pouvoit jouïr de sa presence,
Elle entroit aux clameurs, regrettans mille fois*
- 10 *Ou de revoir son corps, ou d'entendre sa voix.
— Cher object de mon coeur (disoit-elle, dolente)
Qui fait que vous n'oyez ma plainte violente,
Que vous ne voyez pas les larmes de mes yeux ?
Voulez vous, loin de vous, que j'accuse les Cieux*
- 15 *Qui, n'estant pas contens de vous oster la vie,
Font que vostre despoüille aujourd'hui m'est ravie,
Et que je ne puis pas vostre corps parfumer
Des onguens qui devoient vos membres embaumer ?
J'avois de ce dessein mon ame preparée,*
- 20 *Mais las! vostre presence est de moy separée,
Il ne m'est point permis vous rendre ce devoir,
Je ne peux, mon Soleil, maintenant vous revoir :
Vous estes esclipsé, ma languissante veuë,
D'une encombreuse nuit de clarté despourveuë,*
- 25 *Est voillée en ce lieu. Respondez, mon Espoux,
Aux clameurs de mon coeur qui soupire après vous :
Où estes vous allé, dites moy, ma chere ame,
Viendrez vous pas vers moy pour appaiser ma flame ?
Elle me va bruler si je ne voy bien-tost*
- 30 *Vostre corps à mes yeux, salutaire depost,
L'arche de mon amour, le siege de ma joye,
L'attente de mon coeur, le phare de ma voye,
L'arsenal des douceurs, la source de tous dons,
Le tresor des vertus, tout le bonheur des bons,*
- 35 *Seul astre de mes yeux, beau miroir de la grace :
Quand pourray-je mirer sur vostre object ma face,
Et voir sous le rideau de vostre humanité
Luire les traicts vivans de la divinité ?*

- Sera-ce pas bientost, ô ma sainte lumiere,
 40 Qu'illuminant les cris de ma triste priere,
 Vous reviendrez me voir ? Las! ô mon doux JESUS,
 Si vous ne retournez, mon ame n'en peut plus,
 Tant plus contre le deuil sa peine s'évertuë
 Tant plus d'un long regret vostre absence me tuë.
 [.]
- 45 Amour, hélas amour, est-il vray que la flame
 Dont vous m'avez bruslé s'esteint loin de mon ame ?
 Quoy ? la dedaignez vous, et ne voulez vous pas
 La consoler bien tost de vos divins apas ?
 Ayez pitié de moy, regardez que la vie,
 50 Si vous ne vous monstrez, me doit estre ravie,
 Et qu'il me faut mourir! ou faites, s'il vous plaît,
 Que la Parque en ce lieu me perce de son trait
 Pour me rejoindre à vous morte plutost que vive,
 Puisque de vous revoir tant d'absence me prive,
 55 Mourons donques icy, car je veux tesmoigner
 Que je n'ay peu jamais le sepulchre esloigner*;
 Attendant mon JESUS, ô tombe bien-heureuse,
 Icy je veux finir ma peine rigoureuse,
 Icy je veux quitter la douleur qui m'espoint* :
- 60 Reçois mon corps mourant, ne le refuse point,
 Prends le dedans ton sein, mets dans ton ouverture
 Sa despoüille, et le mal qui sans fin me torture :
 Je veux estre à mon Christ compagne après la mort,
 Puisque j'ay tant aymé suivre son mesme sort;
 65 Vivante je n'ay pas sa presence esloignée*,
 Pourquoi de son tombeau serois-je destournée ?
 Arrive que ce soit, le vivre ou le trepas,
 Le Sepulchre sacré je ne quitteray pas;
 J'y mourray désormais, pleine d'amour collée,
 70 Si ce n'est que mon Dieu m'y rende consolée,
 Ou qu'il m'y face voir la gloire de son corps
 Sortant ressuscité du creux palais des mors.

(Livre VII, p. 251-260)

CHARLES COTIN

- Des liens de son corps son ame est prisonnière,
 Ses yeux baignez de pleurs entr'ouvrent la paupière,
 Elle entre-voit dans l'air une sombre clarté,
 Et portant ses regards d'un et d'autre costé,
 5 Les plus proches objets elle discerne à peine;
 Son poulmon oppressé pousse une foible haleine,
 Elle allonge les bras, elle étend tout le corps,
 Et revient à regret de l'empire des morts.
 De ses premiers soupirs elle reprend l'usage,
 10 Et ses pleurs à longs flots luy baignent le visage
 Où, parmi les chagrins si tristement tracez,
 Les oeillels sont flétris, et les lys effacez.
 Enfin elle s'écrie : O le plus beau des hommes,
 Et des siècles passez, et du siècle où nous sommes,
 15 Amant, qui tiens mon coeur à tes loix asservy,
 Adorable JESUS, dis-moy qui t'a ravy ?
 Est-ce point que le Ciel, ennemy de la terre,
 En cachant tes beautez luy déclare la guerre ?
 Ou si la main de Dieu t'élève dans les Cieux,
 20 Afin de couronner tes faits victorieux ?
 C'est là que sur un trosne où toute gloire abonde,
 Tu régissois le sort du haut et du bas monde,
 Quand tu daignas descendre, et vivre parmi nous,
 Du salut des mortels heureusement jaloux.
 25 Ne quitte point la terre, il n'est pas temps encore;
 De l'Océan glacé, jusqu'au rivage More,
 Elle invoque à longs cris ton Nom et ta bonté,
 Et le bras triomphant dont l'enfer est donté.
 Est-ce luy qui retient dans ses prisons funèbres,
 30 Le père des clartez au milieu des ténèbres ?
 Non, non, lors que JESUS paroistroit dans ces lieux,
 Leur éternelle nuit fuiroit devant ses yeux;
 Cette noire demeure, et ses horribles portes,
 Et ses chaisnes de fer ne sont pas assez fortes
 35 Pour arrester celuy qui fait tomber les monts,
 Et qui de leur ruïne accable les démons.
 Serois-tu point perdu dans cette mer profonde,
 Qui fait de ses longs bras une ceinture au monde ?
 Mais tu sceus autrefois marcher dessus les eaux,

- 40 *Et fis du sein des mers aux Hébreux des vaisseaux,
Que peut contre ta voix une mer couroucée,
Et de contraires vents diversement poussée ?
Et les vents et la mer sont soumis à tes loix,
Et tous les élémens n'écoutent que ta voix*².
- 45 *Un excès de douleur violente, et contrainte
De sanglots redoublez interrompt cette plainte,
Etouffe sa parole, et ne luy permet pas
De plaindre des malheurs pires que le trépas.
On voit assez de fois que les eaux d'un orage*
- 50 *Grondent contre les monts qui ferment leur passage,
Et que, ne trouvant point de voye à leur débord,
Un flot repousse l'autre et brise son effort :
De mesme en cet estat où se voit Magdeleine,
Une peine toujours succède à l'autre peine;*
- 55 *En longs gémissemens sa parole se pert,
Et ses accens confus allarment le désert;
Mais comme on voit souvent que les ondes enflées,
Entraignent les rochers dans le fond des vallées,
Surmontent leur obstacle et, tonnant d'un grand bruit,*
- 60 *Ce torrent débordé par les plaines s'enfuit;
Après un grand combat, d'une pareille sorte
Au torrent de ses pleurs la Sainte ouvre la porte,
Remplit de ses clameurs les antres et les bois,
Et comme si Jésus répondoit à sa voix :*
- 65 *— Te plais-tu, luy dit-elle, en la troupe des Anges
Qui font de toutes parts résonner tes louanges,
Et dont l'auguste main commence d'étoffer
Le char d'or et d'azur où tu dois triompher ?
Le feront-ils plus beau que ce grand tabernacle,*
- 70 *De la terre et des Cieux magnifique spectacle,
Cet éclatant Soleil, ce palais spacieux,
D'où tu régis sans peine et la terre et les Cieux ?
Rien ne peut, ô JESUS, te plaire que toy-mesme,
En toy seul tu jouïs d'une gloire supresme;*
- 75 *Ou si quelque séjour est aimable pour Toy,
C'est un coeur tout brûlant et de zèle et de foy :*

² L'auteur combine ici diverses allusions scripturaires : Jésus marchant sur les eaux (Mt., 14, 25; Mc, 6, 48; Jn, 6, 19) et apaisant la tempête (Mt., 8, 27; Mc, 4, 41; Lc, 8, 25), encadrant une image dérivée de l'épisode du passage de la Mer Rouge (Ex., 14, 21 sq.).

- Mais un si bel excès seroit-il point mon crime ?
 Et l'ardeur de te suivre est-elle illégitime ?
 Seroit-ce faire au monde une honteuse cour
 80 Que de brûler du feu de ta divine amour ?
 Etois-je une perfide ? étois-je une rebelle ?
 O Dieu, fus-je innocente, ou fus-je criminelle
 Quand tu guéris mes maux, quand tu brisas mes fers,
 Et me vins affranchir du tyran des enfers ?
 85 Cette oeuvre de ta main, si j'ay bonne mémoire,
 Fit voir également ton amour et ta gloire :
 Ah! rend moy mes douleurs, ah! rend moy mes tourmens,
 Ou me laisse revoir le plus beau des Amans.
 De mes justes devoirs ta gloire est offensée ?
 90 Tu méprises l'ardeur d'une Amante insensée ?
 Et porter des parfums pour embaumer ton Corps,
 Est le digne sujet de mes tristes remords ?
 J'ay donc cru que tes yeux, ces lumières fidelles,
 Qui couvrent de splendeur les voûtes éternelles,
 95 Que ces astres divins pouvoient estre mortels;
 Je cherche ton Sépulchre, il te faut des Autels.
 Peut-estre la splendeur qui sa tombe environne,
 Au lieu de m'éclairer, m'éblouit et m'étonne;
 Je croy trouver mon mal où je trouve mon bien,
 100 Et par trop de clarté je ne discerne rien:
 Je ne puis supporter la lumière en sa source,
 Le Soleil de Justice ³ au milieu de sa course
 Allume un si grand jour que ce m'est une nuit,
 Et l'honneur qu'il me fait, luy-mesme se détruit.
 105 Quelle étrange façon de punir mon audace!
 Il m'ordonna pourtant de le suivre à la trace,
 Quand il eut de mon coeur tout le trouble écarté,
 Je dois à son amour la joye et la clarté.
 Reçois, divin Espoux, cet amour qui me lie
 110 A ton sacré Sépulchre au dueil ensevelie,
 Et qui me luit tout seul en ce triste séjour
 Où jamais le soleil n'avoit porté le jour.
 Quand tu veux mettre à bas les colonnes du monde
 Et que tu veux mesler l'air et la terre et l'onde,
 115 Ton Amour te résiste, il fléchit ton courroux,
 Et sçait bien détourner la fureur de tes coups.

³ *MI.*, 4, 2 : "Et orietur vobis timentibus nomen meum *sol justitiae*."

- A nous faire périr tu ne peux te résoudre,
 Au lieu de condamner, il t'oblige d'absoudre,
 Ton Amour fait tomber les armes de tes mains,
 120 Obtient miséricorde, et sauve les humains.
 Que si ton pouvoir cède à sa douce contrainte,
 Si tu chéris un coeur plein de zèle et de crainte,
 Sois mon juge, ô Seigneur, et contemple le mien
 Qui croit que ton service est son souverain bien.
 125 Mon ame avec mes sens n'a point d'intelligence,
 Et je ne consens point à l'aveugle licence,
 Qu'inspire ce tyran, cet amour furieux,
 Qui nous traîne à la mort et nous bande les yeux.
 Ce qu'on met icy bas au nombre des délices,
 130 Le monde et ses attraits, me semblent des supplices,
 Et je croy que nos coeurs de fureur transportez
 Vont boire le poison au sein des voluptez :
 Leurs visages fardez, doux tyrans de la terre,
 Nous présentent la paix, et nous livrent la guerre;
 135 Leurs cruelles douceurs, leurs perfides appas
 Représentent la vie et donnent le trépas :
 Graces à mon Sauveur je n'en suis point charmée,
 Contre tous leurs assauts ma raison s'est armée,
 Je ne connois pas trop leur absynthe et leur fiel
 140 Et j'attens de JESUS, et la manne et le miel.
 JESUS est mon Amour, ma gloire, et mon empire,
 C'est pour luy que je vis, pour luy que je soupire,
 Et pour luy que je meurs, si je n'ay le pouvoir
 D'obtenir par mes pleurs cet heur de le revoir.
 145 Ainsi dit Magdeleine au milieu des alarmes,
 Où ses ardens soupirs accompagnent ses larmes;
 Elle a dessus le front dépeinte sa langueur,
 Et l'on voit dans ses yeux les peines de son coeur.
 La nuit ne paroist point plus noire que sa robe,
 150 Quand le flambeau du jour au monde se dérobe,
 Et que de l'Orient, à l'autre extrémité,
 Ce n'est plus qu'un chaos couvert d'obscurité :
 Le voile infortuné dont sa teste est couverte,
 De son premier bonheur représente la perte;
 155 Il est taché du Sang qui vint du sacré Corps,
 Où la rage des Juifs imprima ses efforts.
 Ainsi que des soleils obscurcis d'un nuage,
 De leur premier éclat ses yeux n'ont que l'image.

- Son visage est défait, et sa triste pasleur
 160 D'une Lune en éclipse imite la couleur.
 Pleine de son tourment, confuse, et sans parole,
 Et de ce qu'elle estoit n'estant plus que l'idole *,
 Magdeleine languit, et meurt incessamment
 De ne pouvoir mourir une fois seulement.
 165 De raison, de conseil, et d'espoir dépourveuë,
 Elle sort du tombeau, jette par tout la veuë,
 Regarde les rochers, les plaines et les monts,
 Accuse les mortels, déteste les demons,
 Leve les mains au Ciel, implore sa clémence,
 170 Y pousse des sanglots avecque véhémence,
 Qui doivent l'obliger à luy donner secours,
 Et qui pourroient fléchir les Tygres et les Ours.

(P. 39-45)

ANTOINE GODEAU

- Mes yeux ont veu mourir le Dieu de la Justice,
 Et la main de l'Amour a fait ce sacrifice.
 Pouvois-je recevoir un coup moins attendu ?
 En perdant mon Seigneur, n'ay-je pas tout perdu ?
 5 Quel desespoir n'est juste ? et quel dessein tragique
 N'est maintenant permis à ma flamme pudique ?
 Qu'au lieu de soupirer sur le bord de ces eaux,
 Ne vas-je déchirer son Juge et ses Bourreaux !
 Que ne vas-je brûler une ville exécration,
 10 Qui fit un criminel d'un Monarque adorable !
 Mais la douleur m'emporte, et je ne songe pas
 Que je gaigne la vie en cet heureux trepas.
 Changez-vous donc, mes yeux, en deux source de larmes,
 Et n'employez jamais que ces débiles armes;
 15 Mon coeur, ne pousse plus que de tristes soupirs,
 Empoisonne ta playe, aigri tes déplaisirs,
 Et ne permets jamais les regrets à ma bouche,
 S'ils doivent apaiser la douleur qui te touche.
 Appaiser ma douleur, Dieu ! quelle lascheté,
 20 Quelle meconnaissance et quelle impiété !
 JESUS, si je brûlois d'une flamme ordinaire,
 Si je n'aimois en toi qu'une vertu vulgaire,
 Si j'attendois de toi, pour prix de mes ardeurs,
 Les fragiles plaisirs et les vaines grandeurs,
 25 Le beau feu dont mon coeur ne se veut jamais plaindre
 Pourroit avec raison dans mes larmes s'éteindre.
 Mais je t'aime, ô JESUS, et ce beau Nom comprend
 Ce qu'eut jamais la Terre et le Ciel de plus grand;
 Mais tu meurs, ô JESUS, et tu meurs pour mon crime,
 30 Ta Croix est ton autel et ton Corps la victime.
 Seul Astre dont mon coeur veut recevoir le jour,
 Un favorable excès de clemence et d'amour
 Pour sauver des ingrats t'a fait perdre la vie ?
 Tu laisses triompher la malice et l'envie ?
 35 Un cercueil a l'honneur de couvrir ce beau Corps
 Où le Ciel épandit ses plus riches trésors ?
 Tes beaux yeux ont perdu ces clartez et ces flammes
 Qui gravoient le respect et l'amour dans les âmes ?
 Les roses de ton teint ont perdu leur couleur ?
 40 Et sur toi chaque membre a souffert sa douleur ?

- O miracle! ô prodige! ô crüeille aventure!
 O sujet de frayeur pour la Race future :
 Celuy qui de nos maux est l'unique support
 A voulu se soumettre à la loy de la Mort.
- 45 Mais vous, qui dans le Ciel celebrez ses loüanges,
 Temoins de sa grandeur, saintes Troupes des Anges,
 Avez-vous pu souffrir que des fers inhumains
 Fissent rougir de sang la neige de ses mains ?
 Ces mains dont il soustient la masse de la terre ⁴,
- 50 Qui conduisent les Cieux, qui lancent le tonnerre,
 Et qui par un effort digne de leur pouvoir,
 Vous comblerent jadis de gloire et de sçavoir,
 Quand, donnant à leur crime un ombre de justice,
 Ses lasches ennemis le menoient au supplice;
- 55 Quand ceux qui le jugeoient, devenant ses bourreaux,
 Exerçoient sur son corps mille tourmens nouveaux,
 Que chacun contre luy vomissoit son blaspheme,
 Qu'il estoit couronné d'un sanglant diademe,
 Qu'il portoit sur son dos son autel glorieux,
 Et que desjà la mort nageoit dedans ses yeux,
- 60 Deviez-vous pas alors de vos sieges descendre ?
 Auprès de vostre Roy, deviez-vous pas vous rendre,
 Et perdre des ingrats qui, ce semble, ont tenté
 D'eterniser leur nom par leur impieté ?

(*Les Larmes de Sainte Magdelaine*, éd. cit., p. 406-407)

⁴ Cf. Ps., 94, 4 : "In cuius manus fundamenta terrae et excelsa montium ipsius sunt".

JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN

- Mais l'amour et la foy réveillent Madeleine :
 Rien ne la peut épouvanter;
 Elle va dans la nuit, sans se faire escorter,
 Et de riches parfums porte une boîte pleine.
 5 Marie, ah! que l'amour est fort :
 Sans Jésus, soit vivant soit mort,
 Tu ne saurois plus vivre, et rien ne peut te plaire!
 Du jour à peine le flambeau
 Commence à dorer l'hémisphère,
 10 Qu'elle arrive aux abords du célèbre tombeau.

 Elle entre au monument d'un courage* intrépide,
 Espère alléger son tourment
 En donnant des baisers aux pieds de son Amant.
 Mais, confuse, elle void que le sepulchre est vuide.
 15 Elle en sent de vives douleurs,
 Elle renouvelle ses pleurs,
 Elle sort de la grotte et s'arrête, incertaine;
 D'ennuy son coeur est abattu.
 Deux Anges, pour guérir sa peine,
 20 Luy disent : — Pourquoi donc, ô femme, pleures-tu ?

 — Ils ont osté mon Maistre. O crauté! dit-elle,
 Où doncques l'ont-ils emporté?
 L'un des deux luy répond : — Il est ressuscité!
 Mais en vain d'un éclat leur visage étincelle :
 25 Tout le Ciel, pour l'entretenir,
 Ne pourroit pas la retenir.
 Nul autre que son Dieu ne peut la satisfaire :
 Amour, rien ne peut t'arrêter,
 Et rien ne sauroit te distraire;
 30 Tout ce qui s'offre à toy ne fait que t'irriter.

(Livre X, p. 182-183)

XI. "NOLI ME TANGERE"

Au même titre que l'Onction de la Pécheresse, l'appartition du Ressuscité à la Madeleine représente l'un des pôles essentiels du thème. Dans une perspective ecclésiale, Madeleine se voit octroyer, à la faveur de ce récit, sa mission d'"apôtre des apôtres". Mais la majorité des commentateurs anciens sont avant tout sensibles à la dimension mystique de cette rencontre, dont surgit la notion de "grâce d'attente". S'ils demeurent encore perceptibles dans certains textes de notre *corpus*, ces accents n'en sont pas moins fortement éclipsés par la dominante psychologique.

Pour Marc-Antoine Durant, le *Noli me tangere* n'est qu'une prolongation du *Planctus*, dont la saveur est un rien diluée dans les surcharges du discours ornemental. Leclercq, qui élude curieusement l'élément dramatique de la scène, concentre son attention sur l'énigmatique réserve du Christ. Mais les justifications bien embrouillées qu'il lui attribue trahissent les embarras d'une religiosité empesée. Une fois encore, chez lui, le sens du sacré tend un peu à se confondre avec le culte des convenances.

Haut en couleur comme à l'accoutumée, Remi n'approche que partiellement, peut-être, le sens de cette révélation pascalle. Néanmoins, la faconde de ce texte luxuriant, la vivacité et la hardiesse de certaines images ne ressortissent pas uniquement à l'habileté du "petit maître" dont nous avons apprécié ailleurs la verve ingénue. Très théâtralisé, l'élan qui porte la Madeleine vers son divin Amant ne constitue pas, sans doute, la meilleure initiation à un mystère où tout se passe dans le silence. Mais la dynamique haletante de ce désir impuissant suggère une expérience spirituelle poignante.

A l'instar de Leclercq, le proluxe Cotin ne s'attarde nullement au drame des retrouvailles tronquées, pas plus du reste qu'il ne souligne les résonances spirituelles de la séquence. Tout se résume pour lui dans un décor, qu'il brosse avec charme, sans paraître s'aviser du gauchissement qu'il impose de la sorte à la source johannique. Desmarests se montre en définitive un porte-parole bien plus fidèle de la glose traditionnelle, qui interprète la défense du *Noli me tangere* comme une épreuve de la foi. En revanche, on cherche en vain le moindre frémissement de vie dans ce Ressuscité intransigeant et dogmatique.



MARC-ANTOINE DURANT

- Or comme Magdaleine, à guise d'une femme
 A qui son mary meurt, tourmentoit sa pauvre Ame,
 Et que, deschevelée, et assise au dessus
 La pierre du Sepulchre à jamais glorieux ,
 5 Serroit à jointes mains la rondeur albastrine
 De son gauche genouil encontre sa poitrine,
 Elle va regardant derriere soy ¹, et voit
 Son bien-aimé Seigneur, que point ne recognoist;
 Mais bien, en s'estonnant* de la prompte venuë
 10 D'un que ne cognoist point, ses plaintes continuë,
 Renforce ses souspirs, ne cesse de pleurer
 Et de nouveaux regrets sa constance ulcerer.
 Jesus Christ ce luy dît : — Pourquoi pleures tu, femme ?
 Qu'as tu de tant et tant tourmenter ta pauvre ame ?
 15 Quoy ? as tu point perdu quelque chose aujourd'huy ?
 Cherches tu point quelqu'un ? dy moy qui est celuy!
 Hé! tu ne me dis mot, as tu peur que je sçache
 Le nom de cil* duquel la perte tant te fasche ?
 Mais, ô le seul amour et l'unique desir
 20 De ceste Ame mourant pour toy de desplaisir,
 Las! pourquoi luy fais tu une telle demande ?
 Pourquoi (ô doux Jesus) hé! pourquoi luy demande
 Le subject de ses pleurs ? Ne sçais tu pas comment
 N'aguere elle t'a veu eslever meschamment
 25 Sur l'arbre de la croix, comme un voleur infame ?
 Tu le sçais, nonobstant ores* tu luy dis : — Femme,
 Pourquoi larmoyes tu ? Las! à peine expirez
 Sont trois jours, qu'elle a veu de longs clous acerez
 Percer, navrer, playe* par grande felonnie
 30 Tes innocentes mains (dont si souvent benie

¹ La description plastique de la myrrhophore rappelle assez précisément la manière de César de Nostredame :

La gauche main delicatement blanche
 Jointe à son bras qui sort nud de la manche,
 Plus blanc que neige, avec ses doigts polis
 Qui font ternir l'excellence du lys,
 Lasse et sans poulx s'alloit, mollete et tendre,
 En s'allongeant sur l'autre cuisse estendre
 Qui, decouvrant son pied blanc et charnu,
 Laissoit le dextre au genouil retenu ... (Ed. cit., v. 45-52).

- Tu l'avois, ô Seigneur) et tes pieds glorieux,
 Qu'elle avoit emperlé des perles de ses yeux,
 Neantmoins tu luy dis : — Pourquoi pleures tu, femme ?
 Encores, ce que plus va torturant son ame,
 35 Seigneur, ha! Seigneur, c'est qu'elle croit pour certain
 Que quelque Juif, ou bien quelque soldat Romain
 Ait desrobé ton corps, qu'embauser venoit ore*,
 Pour l'outrager, player* et bourreller encore!
 Nonobstant tu luy dis d'une assuree voix :
 40 — Pourquoi, femme, pourquoi seule icy je te vois
 Pleurer si chaudement ? Di (femme desolée)
 Que cherches tu au tour de ce saint Mausolée ?
 Tu sçais que c'est toy seul qu'elle cherche (ô Seigneur)
 Tu sçais, voire tu sçais que rien que ton honneur,
 45 Ta crainte et ton amour ne respire en son ame,
 Et hélas! tu luy dis : — Que cherches tu, ô femme ?
 Pourquoi te troubles tu ? pourquoi vas tu errant
 Seule par ce desert, lamentant et pleurant ?
 Ha! bon Dieu, ceste Amante est tellement pressée
 50 Des troubles qui luy vont ulcerans la pensée
 Que, comme une personne aveugle qui ne t'eust
 Jamais veu, maintenant cognoistre ne te peut.
 Et c'est pourquoy, hélas! te voyant ne delaisse
 De plus en plus geiner* son ame de tristesse,
 55 Comme si l'on t'avoit du Sepulchre enlevé,
 Ou qu'encore ton corps fust de vie privé.
 Ainsi donc, ne pouvant ceste Dame cognoistre
 Jesus Christ, va soudain pensant que c'est le maistre
 Du jardin où estoit, si bien que d'un propos
 60 Entresuiivy de pleurs, de souspirs et sanglots :
 — Si tu as (ce luy dit) transporté d'icy (Sire)
 Celuy que tant je cherche, et que seul je desire,
 Dy (je te pry) dy moy le lieu où tu l'as mis
 Et, soit ou près ou loing, ou chez nos ennemis,
 65 Je m'en iray le prendre au peril de ma vie!
 Ah! (femme) que dis tu ? Joseph d'Arimathie,
 Gentil-homme d'honneur, et autant advisé,
 Hardi et courageux qu'un autre, n'a osé
 Sans congé* de Pilate, et nuictamment, descendre
 70 Le corps de Jesus Christ de la croix, pour luy rendre
 L'honneur de sepulture. Et toy, las! comme estant
 Plus hardie que luy, te vas or'* promettant

- L'enlever, et porter en plein jour sans licence ?
 Vouloir plus qu'on ne peut, c'est très-grande imprudence.*
- 75 *Mais dy moy (Magdaleine) Hé! de grace, dy moy,
 Si le corps de ton maistre est en la cour du Roy,
 Quel conseil prendras tu ? ou s'il est en la salle
 Du malheureux Caïphe, ou voire dans la Hale,
 Au beau milieu des Juifs, que feras tu pour lors ?*
- 80 *— Rien ne m'empeschera (ce dit elle) qu'alors
 Je ne l'aïlle enlever, deussé je tout à l'heure
 Estre vive enfouye en quelque fosse obscure,
 Ou taillée en morceaux, La mort n'a rien d'amer,
 De terrible ou fascheux, qu'on souffre pour* aimer.*
- 85 *O amour très-parfaict, ô courage admirable,
 Non de femme, ains* d'un homme à Hercule semblable!
 Qu'en dites vous, Seigneur? Hé! pouvez vous bien voir
 Ceste Dame, pour vous, tant de larmes pleuvoir
 Sans en avoir pitié ? ce n'est vostre coustume*
- 90 *De vous cacher de ceux qui sont en amertume.
 Que tardez vous donc tant or'* à vous declarer
 A elle ? voulez-vous donc encor retirer
 Preuves de son amour, qui n'a point son semblable ?
 Estes vous devenu ores* impitoyable,*
- 95 *Pour* n'avoir point pitié des troubles de son coeur ?
 La voulez vous laisser trespasser de douleur ?
 Non, non, et par ainsi vous luy dittes : — Marie!
 Comme dire voulant : — Reconnois, je te prie,
 Celuy qui te cognoist par ton nom, et ne sois*
- 100 *Plus en peine pour moy que vif tu r'aperçois.
 Tout ainsi que du ciel les tenebres ombreuses
 Au lever du Soleil se dissipent confuses,
 Tout de mesme à la voix claire de Jesus Christ,
 Magdaleine s'en va detristant son esprit.*
- 105 *Alors comme un Poussin pepiant fuit soubz l'aile
 De sa mere, soudain que, clouquante*, l'appelle,
 Ainsi toute joyeuse elle va l'approchant ²,
 Et sa veuë sur luy fixement attachant :*
- Rabboni, ce luy dît, ha! mon bien aimé maistre,*
- 110 *Pourquoy tardez vous tant à vous faire cognoistre
 A moy qui, ne pouvant en aucune façon
 Vivre sans vous revoir, sens tant de marisson*,*

² Comparaison reprise aux évangiles. Cf. Mt., 23,37; Lc., 13,34.

- De tristesse et d'ennuy*, qu'à peu près je ne laisse
 Au pouvoir de la mort la corporelle caisse
 115 Qui mon ame detient aux liens de la langueur.
 Ce nonobstant, hélas! vous connivez*, Seigneur,
 Au tourment douloureux qui si fort me martyre,
 Et bien que vous soyez celui que je desire,
 Que j'allois recherchant dans le logis des morts,
 120 Vous ne me disiez pas qu'en fussiez sorty hors,
 Tout revestu d'honneur, de liesse et de gloire,
 N'y moins que de la mort vous eussiez eu victoire!
 Ainsi parle, et tout dueil s'estrange* de son coeur,
 Sa force luy revient; tant seulement sa veuë
 125 Troublée demeurait d'une petite nuë :
 Car ainsi que le ciel, quand il a beaucoup pleu
 Ne devient tout à coup serain, mais peu à peu,
 Ainsi l'oeil larmoyant peu à peu se seraine*,
 Et petit à petit s'adoucit toute peine.
 130 Or ainsi que la rose au feuillage declos,
 Ayant eu longuement la pluie sur le dos,
 Languist, comme estonnée*, et va baissant la teste,
 Que si le Soleil vient à poindre sur le feste
 De son arbre à l'escorce espineuse, ou que l'air
 135 Grossier et nuageux se rende beau et clair,
 Elle va s'esgayant, et peu à peu redresse
 Les cheveux doux-flairants de sa pourprée tresse;
 Tout ainsi ceste Dame, ayant du tout* esteint
 Le dueil qui desseichoit les roses de son teint,
 140 Reprint tous ses esprits avec telle assurance,
 Que de joye aussitost un ou deux pas s'avance,
 Pour de nostre Sauveur les saints pieds embrasser
 Et iceux* du corail de ses levres presser³.
 Jesus Christ quelque peu se recule en arriere,
 145 Et, mettant une main ainsi qu'une barriere
 Au-devant d'elle, afin de viste l'empescher
 De ne passer plus outre et de ne le toucher :
 — Arreste! ce luy dit, tout beau, tout beau (Marie)!
 Ne me vueille toucher, contiens toy, je te prie,
 150 Ne t'avance pas tant, retiens un peu tes pas,

³ Le climat "ronsardien" de ces vers tient à la fois au choix de l'image et à l'imitation formelle. On notera du reste que l'ensemble du développement s'étend sur 14 vers, ce qui, à l'exclusion de la disposition des rimes, l'assimile à un sonnet.

- Tu me verras assez cy après : ne crains pas
 Que si tost je m'en aille en la cour de mon Pere;
 Je veux pour quelque temps encor' icy bas faire
 Sejour, pour me monstrier vraiment resuscité.*
- 155 *Je ne suis pas encore en triomphe monté :
 Va t'en donc tout soudain revoir en diligence
 Mes frères, et leur dy comme ayant par l'effort
 De ma croix debellé* les enfers et la mort,
 Je monteray en bref de ce mondain repaire*
- 160 *En triomphe honorable à mon bien-aimé pere,
 A mon Dieu et le vostre. — A tant*, sans plus parler,
 Disparut, se perdant comme une Nuë en l'air.*

(Livre III, fol. 39 v^p - 42)

JACQUES LECLERCQ

- Après que Jesus-Christ, expirant au Calvaire,
 Eut fait voir que son corps, à la mort tributaire,
 Avoit payé le prix deu pour nostre rançon,
 Que, descendu vivant dans l'obscure prison
 5 De l'Erebe infernal, il eut tiré les Peres
 Attendans par sa Croix de sortir de miseres,
 Puis, que trois jours après son bien-heureux trespas,
 Se fut monstré vivant, radieux, plein d'apas,
 Triomphant de la mort aux yeux de Magdeleine,
 10 Qui ne vivoit qu'en dûeil, et d'amertume pleine,
 Au souhait de le voir bien tost ressuscité,
 Qu'il eust de ses regards son angoisse arrêté,
 Portant d'un jardinier la rustique apparence,
 Trouva⁴ ses chauds desirs payez d'un doux refus :
 15 — Non (dit-il) garde toy de toucher ton JESUS !
 Je suis ressuscité, mais ce corps tout celeste
 Ne doit point aux mortels estre si manifeste,
 Ny palpable et commun comme il fut autrefois,
 Avant qu'il eut acquis les lauriers de la croix;
 20 Je sçay que tu l'as oingt et qu'en ma sepulture
 Tu as de m'embauser mis ta soigneuse cure*;
 Tes onguens precieux, mes membres honorans,
 Ont embaumé ce corps de parfums odorans,
 Aussi (vestu qu'il est de celeste lumiere)
 25 En son divin esclat tu le vois la premiere;
 Mais sçache, en cest estat, que je t'aime plus fort
 A cause de ton dûeil : aux douleurs de la mort
 Tu m'as montré l'ardeur d'une amante fidelle,
 Au point que tout estoit en mes maux infidelle;
 30 Aussi je te promets d'estre ton doux amant :
 Enchasse ma parole, ainsi qu'un diamant,
 Dedans l'or de ton coeur, et resjoüy ton ame
 Avec le vif esclat de ta premiere flame.

(Livre VIII, p. 262-263)

⁴ Le sujet de trouva est de toute évidence Madeleine.

REMI DE BEAUVAIS

- Comme donc en plorant et l'espaule tournée
 La dolente se fut des Anges destournée,
 Jesus, qu'elle cherchoit tantost vif, tantost mort,
 Luy parut plus que vif : non pourtant que de port,
 5 Ny d'habits encor' moins, il semblast celuy mesme
 Qui naguere en douleurs sur la Croix pendit blesme,
 Ou que froid et sans vie on avoit despendu
 Et dans un grand linceul au Sepulcre estendu;
 Car (y joint que d'ailleurs gens des champs, à toute heure,
 10 Secoüant le sommeil, vont de cure* meilleure
 Exerciter* leurs nerfs au travail soucieux,
 Tandis qu'au frais du jour l'air sou-rit gracieux)
 Les habits et son port furent d'homme champestre;
 Non pas d'un qui conduit les troupeaux aux champs paistre
 15 Ou qui, de l'aiguillon picquant ses boeufs couplez,
 Repaistrit*, labourant, les campagnes à bleds,
 Ainçois* d'un qui, par art esveillant la Nature,
 S'employe diligent à la digne culture
 Des plantes et des fleurs, et des arbres aussi,
 20 Chose dont on ne peut s'acquitter sans soucy.
 Sa main qu'il avançoit de façon bien decente
 S'honoroit d'une besche à la hante* luisante,
 Comme si, coustumiers d'ainsi la retoucher,
 Ses doigts l'eussent licée à force de bescher.
 25 Sa perruque à gros flocs* rustiquement troussée,
 Et d'un rude chapeau à bords larges pressée,
 (Bien qu'elle fut prou longue et qu'elle replendist
 Mieux qu'onques*) se cachoit et craignoit, eut on dit,
 De paroistre au dehors, presque de la maniere
 30 Que l'on voyt, ès cachots* d'une riche miniere*,
 L'or jaunir pallissant et craintif se cacher
 Du Mineur qui le cherche et qui l'ayme si cher.
 Mais qui le cognoistroit desguisé de la sorte ?
 Fusses-tu mille fois plus fine et plus accorte*
 35 Que ce Prince Itaqueois des Gregeois le plus fin,
 Si* n'en chevirois* tu, chere Marie ⁵! En fin,

⁵ "A raison principalement qu'il ne cogneut Achilles desguisé" (Note de l'éd. originale).

- Soit que luy, donnant loy aux especes receües,
 Leur nië* le credit d'estre d'elle apperceües,
 Soit que le deuil trop grand la face errer ainsi,
 40 Soit comment que ce soit que luy advient cecy,
 Elle voit et ne voit son Jesus tout ensemble :
 C'est Jesus et ce n'est son Jesus, ce luy semble.
 [.]
 Grand Jardinier nouveau ⁶! toy qui cognois les plantes
 Des plus rares vertus qu'en noz ames tu plantes,
 45 Seigneur! il n'appartient qu'à toy de la guarir,
 Puis que c'est pour toy seul qu'elle meurt sans mourir,
 D'une mort qui luy est plus tristement amere
 Que la mort de nos jours le plus triste sommaire*.
 — O femme! quel sujet te force de plore ?
 50 Que cherches tu ? dit-il, feignant de l'ignorer,
 Et (comme un qui recuit ses esmaux, et prend garde
 De ne les eschauffer qu'à mesure) il se garde
 De se manifester qu'à remises*, de peur
 Que (tout ainsi qu'on voyt une lente vapeur
 55 Touchée du Soleil par trop chaud, se dissoudre)
 Le sursaut trop subit ne la face resoudre*
 Et tomber morte aux pieds de sa Vie. Et vrayment
 Qui doute qu'au revers de ce grand changement
 Elle n'eut defailliy et cheut là, sans rescousse,
 60 Comme une fleur de lis entre deux vents secousse* ?
 Mais luy (qui sçayt cacher la lumiere en ses mains)
 Mais luy (qui de rechef la revele aux humains)
 Descouvre peu à peu, et parcelle à parcelle,
 Annonce la splendeur de son esclat à celle
 65 Qu'il cherit, pour ainsi l'eslever à joüyr
 Doucement du bien seul qui peut seul l'esjoüyr ⁷.
 Belle! mescognois tu celuy qui est d'essence
 Le primaire rayon de toute cognoissance ?
 Marie! ne vois-tu celuy qui, tout voyant,

⁶ Cf. Grégoire le Grand, *Homilia in Evangelia*, XXV, in Joan. 20, 11-18 :
 "Forsitan nec errando haec mulier errabit, quae Jesum hortulanum credidit. An non ei
 spiritaliter hortulanus erat, qui in eius pectore per amoris sui semina virtutum virentia
 plantabat" (P. L., 76, col. 1192).

D'une manière plus générale, l'image du *Christus Hortulanus* désigne la revanche
 du Christ sur Adam, premier jardinier du Paradis terrestre.

⁷ Cf. Jb, 36, 32-33 : "In manibus abscondit lucem, / Et praecipit ei ut rursus
 adveniat. / Annuntiat de ea amico suo, quod possessio eius sit, / Et ad eam possit
 ascendere."

- 70 *Se plaist d'illuminer tout homme en luy croyant ⁸ ?*
Cête lampe des Cieux, qui jamais n'est à l'ombre,
Brulle devant tes yeux, et tu la trouves sombre ?
Rameine! tien chez toy ce sourcil esgaré!
Ce maistre Jardinier, qui te semble paré
- 75 *D'estrangere façon, t'est plus que domestique* :*
Donc le Roy de ton coeur seroit-il un rustique ?*
Et s'il est, puisqu'il est Jardinier voyrement,
(Car encore en ce point ton errant jugement
Né forlonge) veus tu qu'il languisse à la porte*
- 80 *Du jardin de ton coeur, desormais qu'il t'apporte*
Ces fleurs que, repiqué d'espines, il cueillit
Si fresches, et d'un art si cousteux embellit
Des gouttes de son sang espandu sur les branches
Du rosier qui, sans pair, germe les roses franches ?
- 85 *Donc le flair* doucereux, doucement exalé*
De ce flairant tresor, n'est-il encore allé*
Jusqu'à ton nez ? ton nez qui desdaigne, sur terre,
Toute fleur qui ne vient de son riche par-terre ?
O s'il te desployast ! ô s'il vouloit t'ouvrir
- 90 *Le devant de son sein et, benin, discouvrir*
Ce fleuron amoureux, la rose d'escarlatte
Esclose là dedans et qui, vive, dilate
Son ardent vermillon, comme va dilatant
Ses rayons le Soleil au matin quand, sortant
- 95 *D'Orient, il paroist et tout joyeux efface*
La nuit triste qui fuyt le vermeil de sa face ⁹ ?

⁸ Jn, 8, 12.

⁹ Il est intéressant de voir comment, à partir de la figure du Jardinier, Remi s'ingénie à tisser un réseau de notations scripturales et symboliques diverses. Le *jardin du coeur* (v. 80) renvoie une fois de plus au verset 4, 12 du *Cantique*, qui sera le plus souvent attribué à la Vierge Marie dans la tradition iconographique chrétienne (*Hortus conclusus*). De son côté, la rose rouge désigne d'abord le Christ dans sa Passion : "Christus vera fuit rosa, sanguine proprio rubricatus", note saint Albert le Grand dans ses *Laudes mariales* (*De Laudibus Beatae Mariae Virginis, Opera omnia*, p. p. P. Borgnet, Paris, Vives, 1898, t. 36, p. 669). Mais elle rappelle aussi les blessures de la crucifixion : "Inspice manum unam et alteram, si florem rosae invenias in utraque. Inspice pedem et unum et alterum, numquid non rosei ? Inspice lateris aperturam, quia nec illa caret rosa ..." (*Vitis Mystica* attribuée à saint Bernard de Clairvaux, P. L., 184, col. 715). Enfin, l'allusion à la plaie du côté est à envisager dans le contexte de la dévotion au Sacré-Coeur. Celle-ci se développe dès le XIII^e siècle dans la tradition monastique, et connaît une large diffusion à partir du XVI^e siècle. Cependant, le culte du Coeur blessé d'amour restera indissociable de la vénération des cinq Plaies, et cela jusqu'aux révélations faites à sainte Marguerite-

- O! si tu luy troussois contremont* vers le bras
 Sa manche, ô! si, levant un petit* ses rebras*,
 Tu luy faisois monstrier ses mains, ô! si sa robbe
 100 Trainante ne couvroit ses pieds qu'elle desrobe!
 Il est si treschargé de fleurs qu'à chaque pas
 Il les laisse couler à terre contre-bas :
 Et toy, qui fays estat d'en estre tant amie,
 Restes là sans les voir, ainsi qu'une endormie ?
 [.]
- 105 Miserable transport! acrisie* soudaine!
 Se noier au surjon* et chercher la fontaine;
 Estre en l'eau jusqu'aux yeux et se plaindre de soif;
 Mordre et ne savourer au rayon le miel soef!
 Retourne! bride court ton oeil qui se destourne
 110 De son contentement, la part qu'il se contourne!
 — Donc veux-je moy tousjours la faire ainsi plorer ?
 Donc la puis-je tousjours souffrir de m'ignorer ?
 Donc me doy-je tousjours celer d'elle ? Marie!
 (Dit Jesus). Et soudain, à ce mot qui r'allie
 115 Ses esprits dissipez et luy meut tout le coeur,
 Elle n'a ny advis, elle n'a ny vigueur,
 Elle n'a ny desir, ny loysir, ny espace,
 Ny d'essuyer ses yeux, ny de lever sa face,
 Ny de former discours, ny de faire autre fors*
 120 Tressaillir, et du coup, et de tous ses efforts,
 Et de tout ce qu'elle est, et tout ce qui luy reste
 De vie, et, rebandant ses nerfs à toute reste,
 Se retourne, et tournant, jette un haut cry pointu,
 Ainsi qu'on oyt crier un Geay presque abatu
 125 De l'archer, quand, battant de son ayle touchée,
 Il fait deux ou trois bonds auparavant qu'il chée.
 Les oyseaux d'alentour volent effarouchez
 Et quittent leurs rameaux d'où ils chantoient juchez,
 Et elle, à bras ouvers, et bien accoustumée
 130 A ce geste, se pousse ainsi qu'une affamée :
 — Et Maistre! (ce dit-elle) et tandis* la voylà
 Cheute bas à ses pieds. — Ah! Seigneur, es tu là ?
 Et ne t'appercevoir ? et ne m'estre avisée!
 Et ne jetter plus tost sur ton oeil ma visée ?

- 135 O! Jesus, ô! Seigneur, ô! cent fois désiré
 Maistre! ô! Maistre, où as-tu si long temps demeuré ?
 [.]
 Bon Jesus! elle tombe! elle chet! elle fond!
 Arriere! elle s'en vient du sommet jusqu'au fond!
 Ah! voy! voy la bondir contre terre, esperduë,
 140 Et la poudre* voler tout autour espanduë!
 Est-ce donc à crédit* que tu t'es reculé ?
 Dieu! que s'en faillloit-il que son chef n'est allé
 Hurter contre ton chef ? et seroit-ce sa faute,
 Toi demeurant si prez, elle chëant si haute ?
 145 Hé! donques son transport n'est encor tout passé ?
 Belle! à quoy pensoys tu ? tu l'eusses embrassé,
 (Croy-je moy) car aussi tes deux mains jà haussées
 Envers luy, ne s'estoient pour neant* avancées.
 Quoy! ne luy avoir pris ses beaux pieds à l'abord ?
 150 Et, du moins, pouvois tu l'arrester par le bord
 De l'habit! c'est erreur, mais non pas volontaire :
 Ce conseil luy manquoit. Et voyez la se taire,
 Et voyez la pasmer, transie (diroit-on).
 Ses larmes distillant* luy roulent au menton,
 155 Et (ses yeux esraillez*, et plus qu'esmerveillée)
 La Belle, ainsi tombée en terre agenouillée,
 Demeure à bras ouvers, clinée* contre-bas,
 Pour atteindre à Jesus qui ne luy permet pas!
 Comme on voyt quelquefois la cigoine ou la pië,
 160 Au milieu de son nid sur ses oeufs accroupie,
 Forjetter* en avant le col et s'allonger
 Pour atteindre du bec quelque oysel estranger :
 Les replis de sa cotte espanis* à la ronde,
 Qui deçà, qui delà, font mainte spire ronde,
 165 Et elle, respirant et souspirant souvent,
 Et recrochant ses mains, n'ameine que du vent!
 — O! que n'ay-je la serre, ô! que n'ay-je la harpe*!
 O! et que je te serre, ô! et que je te harpe* :
 Dites! qu'en puis-je mais ? ce n'est à moy qu'il tient!
 170 Je tasche d'approcher, j'approche, il me retient!
 Il m'empesche, et seroit-ce à moy chose loysible
 De le violenter, quand benin, quand paisible,
 Et quand, plus gracieux, et quand, plus que moy prompt,

- Il avance ses doigts et me soustient le front ¹⁰ ?
 175 Je le cuidois* surprendre, et si luy m'a surprise,
 Doy-je moy pour cela devenir mal-apprise ?
 Je courrois à ses pieds, et s'il me tend la main,
 Le puis-je desdaigner, luy qui m'est tant humain ?
 — Ne me veuillez toucher! (dit Jesus) car jusqu'ore*
 180 Je ne suis remonté prez de mon Pere encore.
 Ne le veuillez toucher, luy qui te veut tenir,
 Ne veuillez l'approcher, luy te veut souter.
 Belle! qu'aymes tu mieux : ou bien que luy te tienne
 Comme il fait, ou que toy, en cete ferveur tienne,
 185 Tu le puisses tenir, et seule et de loysir
 Embrasser en baysant ses beaux pieds à plaisir ?
 — J'ayme mieux tous les deux, et plus, s'il fut possible.
 Mon souhait en ce fait est-il reprehensible ?
 — O! s'il te l'eut permis, quand aurois tu voulu
 190 Te souler* de souler ton appetit goulü ?
 Tous les Anges luitteurs, tous les Sampsons ensemble
 Ne se fussent deffaits de tes las*, ce me semble!
 Et Jacob, fit-il bien de laisser envoler
 Celuy qui le benit avant de s'en aller ¹¹ ?
 195 — Il devoit l'arrester : qui, pour une priere,
 Serrant à bras son Mieux, reculerait arriere ?
 — Mais, Belle, il n'est pas temps! Un jour, un jour viendra,
 Quand l'amour qui çà-bas nous joint, nous conjoindra
 D'un lien plus heureux en la Beatitude
 200 Qui là haut n'est sujette à la vicissitude.
 — Tu voudrais me tenir, et tu me dois quitter,
 Sinon de coeur, si* bien de corps, pour t'acquitter
 D'une charge honorable et des plus dignes qu'onque*
 En terre je commis à personne quelconque.
 205 — Donc n'est-ce pas desdains, nanny, c'est en faveur

10 Allusion au "noli me tangere", petit fragment de chair demeuré intact sur le crâne de la Madeleine que les pèlerins vénéraient à Saint-Maximin. Cette relique désignait l'endroit où le Christ ressuscité aurait posé la main pour modérer les transports de la disciple. Comme tous les prodiges de ce genre, cette pieuse curiosité n'échappera pas, dès le XVI^e siècle, aux sarcasmes de certains esprits critiques. Rappelons notamment ce mot de François du Moulin de Rochefort qui, évoquant "ceste piece de cher qui est sur son front et que les frerez jacobins appellent *Noli me tangere*", poursuit ironiquement : "mais de ma part je l'appelle *Noli me credere*. Car les evangelistes qui ont escrit que la Magdalene touchea les pieds de Jesuschrist ne disent point que Jesuschrist touchea jamais le front de la Magdalene" (*Vie de Madeleine*, 1516 ?, Paris, B.N., fr. 24.955, fol. 75 r°).

11 Gn., 32, 25-30; Jg, 15 et 16.

De maint coeur desolé que ton benin Sauveur
 Differe d'accomplir ton bon desir pour l'heure.
 Autre opportunité s'en offrira meilleure :
 Sage qui en saison * borne ses appetis.
 – Va t'en donc retrouver mes freres, et leur dis :
 Je monte où j'ay laissé mon Pere et vostre Pere,
 Mon Dieu et vostre Dieu. Va! Marie, obtempere!
 Cours viste! il n'est plus temps de chommer desormais!

(Livre XVII, p. 622-633)



- Mais voicy le Sauveur : pour marquer sa venuë,
 De longs rayons de feu font éclater la nuë.
 Le Ciel plus que jamais éclate à l'Orient,
 Et le Soleil fait voir un visage riant.
- 5 Enfin il apparoist : cette beauté première
 Des feux du firmament efface la lumière;
 Luy-mesme il est le jour, son visage et ses yeux
 Découvrent aux humains le chef-d'oeuvre des Cieux.
 Cet immortel Amant parle à la sainte Amante :
- 10 Tous les vents, attentifs à sa voix ravissante,
 N'osent pas seulement agiter les roseaux
 Ny mesler leurs soupirs au murmure des eaux;
 Tant de ruisseaux errans au sortir de leurs sources
 Ont arrêté leurs pas au milieu de leurs courses,
- 15 Favorisent le calme et, de crainte de bruit,
 Un flot n'est point poussé de celui qui se suit.
 En un liquide argent les eaux semblent changées,
 De branches de corail leurs rives sont chargées,
 L'or et les diamans font luire les graviers,
- 20 Et la fontaine dort à l'ombre des lauriers.
 Les larmes de l'Aurore en ce jour repandues
 Paroissent des rubis et des perles fonduës,
 Et l'humide cristal qui coule de ses yeux,
 Est pareil à celui qui compose les Cieux.
- 25 Les myrthes, ébranlez à petites secousses,
 Ont parfumé les airs des odeurs les plus douces
 Qu'ils offrent au Sauveur, ainsi que leur encens,
 Pour déclarer leur zèle et leurs vœux innocens.
 Là des Chantres aïslez la céleste harmonie
- 30 A d'un si beau séjour la tristesse bannie;
 De leurs rares accords ils ravissent les champs,
 Et Jésus est l'auteur et l'objet de leurs chants.
 Quel bonheur a suivi sa divine présence!
 Qu'il a produit d'effets, d'amour et de puissance!
- 35 Tout a changé de forme et, d'un triste désert,
 Ses regards ont fait naître un paradis ouvert.
 Quand la nef de l'Eglise alloit faire naufrage,
 La voix du Fils de Dieu fit écarter l'orage,
 Des Autans irritez dissipa les complots,

- 40 Mit un frein à la mer, et fit taire les flots ¹²,
 Tant il est favorable à l'ame qui le prie!
 Il calme ainsi le coeur de l'ardente Marie :
 Parmi tant de soupirs, parmi tant de douleurs,
 Et dans un Océan d'amertume et de pleurs,
- 45 Il appaise la Sainte, il remplit son attente,
 Satisfait de son coeur la flamme impatiente
 Et, malgré tout le trouble en son ame excité,
 La remet au chemin de la félicité.
 Magdeleine à l'instant a changé de visage,
- 50 Ses beaux yeux où la mort avoit peint son image,
 Et si long-temps couverts des ombres du tombeau,
 Ne le céderoient pas au céleste flambeau :
 Des désirs de son coeur ils sont les interprètes,
 Leur langage est secret, leurs paroles muettes.
- 55 Mais JESUS les entend, et c'est assez pour eux :
 Le saint Amour y règne avecque tous ses feux;
 Ils disent que JESUS est l'auteur de la grace,
 Et que sa Royauté toute autre gloire efface,
 Et ceint de ses rayons le front des Potentats
- 60 Que sa puissance élève au timon des Estats.
 Magdeleine conçoit ses bontez éternelles,
 Et pour suivre JESUS son Amour a des aisles;
 Elle en boise les pas, et ces lieux tant aimez
 Gardent en mille endroits ses baisers imprimez.
- 65 Que peut-on ajouter à ces rares merveilles ?
 La musique des Cieux est moins douce aux oreilles,
 Que la voix dont JESUS assure le repos
 De la divine Amante, avecque ce propos :
 — Je suis ressuscité par ma propre puissance,
- 70 Et j'ay fait tout fléchir sous mon obéissance;
 Mes Elûs, par ma croix remis en liberté,
 Ont rompu les liens de la captivité;
 Je meine à mes costez la Force et la Justice,
 Et de mes ennemis je confonds la malice;
- 75 Enfin les noirs esprits par mon bras combatus
 Demeurent à jamais à mes pieds abatus;
 Mais de si grands sujets de triomphe et de gloire
 N'ont point de ton amour effacé la memoire;
 J'ay pitié des malheurs que ton ame a soufferts

12 Mt., 8, 23-27; Mc, 4, 34-41; Lc, 8, 22-25.

- 80 *Et, pour te consoler, je reviens des enfers.
Je jure par mon thrône et par mon diadème
Que tu dois prendre part à ma gloire suprême,
Et je veux qu'à jamais les Anges soient témoins
Que j'ai sceu reconnoistre et tes pleurs et tes soins.*
- 85 *Ainsi voyant JESUS Magdeleine est ravie
De posséder un bien que le Ciel mesme envie,
Que le chœur des Vertus ¹³ désire incessamment,
Et qu'après tant de maux elle obtient en aimant.*

(P. 51-54)

13 La Vulgate traduit notamment par *Virtus* le *dunamis* de la Septante qui désigne des vertus célestes. Selon Grégoire le Grand, les Vertus sont les anges députés à l'accomplissement des miracles. Voir notamment A. Vacant et E. Mangenot, *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. XV, Paris, Letouzey, 1950, col. 2473.

JEAN DESMARETS DE SAINT-SORLIN

D'eux elle se détourne ¹⁴, et Jésus se présente;

Mais n'est pas connu de ses yeux.

Bien que le Fils de Dieu soit présent en tous lieux,

Il se cache souvent à l'ame son Amante.

5 — Quelles sont, dit-il, tes douleurs ?

Et pourquoy répans-tu des pleurs ?

Mais il sçait que pour luy son excez la transporte.

— Dy moy du moins où tu l'as mis,

Dit-elle, afin que je l'emporte.

10 O transport amoureux ! sçais-tu ce que tu dis ?

Elle croit qu'à l'amour toute chose est possible :

L'amour ne veut rien consulter.

Où veut-elle, où peut-elle à l'instant l'emporter ?

Elle croit que l'amour rend sa force invincible.

15 Jésus, content de son ardeur,

De ses yeux dissipe l'erreur

Et luy disant : — Marie! alors se fait connoistre.

O veuë heureuse! ô doux transport!

De joye elle crie : — O mon Maître!

20 Surprise de le voir triomphant de la mort.

Elle veut l'embrasser : mais Jésus se retire.

— Ah! dit-il, ne me touche pas,

Croy moy, par ta foy seule, affranchy du trépas.

L'amour pur de nul sens la preuve ne désire.

25 Pour me croire ressuscité

D'autres, dans l'incrédulité,

Voudront par le toucher aider leur foy tremblante ¹⁵ :

Croy que mon corps est glorieux :

Le coeur de ma fidelle Amante

30 Doit estre assez content du bonheur de ses yeux.

14 Des Anges (voir *supra*, X, v. 19 sq.).

15 Allusion à l'épisode de Thomas l'incrédule (Jn, 20, 24-29).

Ouy, tu me vois vivant : va le dire à mes frères!
 Ils estoient confus et troublez;
 Au Palais de la Cène ils s'estoient rassemblez,
 Où la Vierge adoucit leurs tristesses amères.
 35 Marie arrive en la Cité,
 Leur dit qu'il est ressuscité :
 Des Anges et de Christ leur conte la parole.
 A peine osent-ils l'espérer,
 Mais la Vierge qui les console
 40 Par ses doux entretiens tâche à les r'assurer.

(Livre X, p. 184-185)

XII. "QUELLE RAGE, O JUIF ..."

Telle qu'elle s'inscrit dans le destin de la Madeleine, la persécution des premiers chrétiens doit davantage aux caricatures de la légende qu'aux évidences de l'histoire. L'intolérance des Juifs à l'endroit des disciples figure en effet comme le point de départ de la *Vita apostolica* qui fonde la tradition de la Madeleine provençale¹.

Très anecdotique dans ses données, cette séquence s'adapte parfaitement au génie propre de nos magdaléniens. En un bref inventaire qui ne manque ni de relief ni de vigueur, Durant détaille les tourments infligés aux martyrs. Leclercq apporte un soin comparable à sa description de la nef désamarrée : toutefois la multiplication, un peu facile en l'occurrence, des termes techniques relève plus de la compilation lexicale que de la vision poétique. Exemple caractéristique d'allégeance trop crédule aux théories de la Pléiade!

A la suite de Balin, Leclercq et Remi épilogue avant tout sur les terribles conséquences qui sanctionneront la cruauté des bourreaux. Empruntées plus ou moins directement à Flavius Josèphe, les circonstances sinistres de la ruine de Jérusalem se voient encore interprétées dans la perspective de la "Vengeance du Christ" qui, au Moyen Age, servait de contrepartie aux récits de la Passion. L'indignation un rien conventionnelle qui anime ces pages flétrit comme à plaisir l'image stéréotypée du Juif pervers et sordide. Et le châtiment à la fois grotesque et raffiné que le doux Remi de Beauvais réserve à ce bouc émissaire en dit long sur les impondérables de la "sensibilité baroque"!

¹ Voir Appendice I, 2, p. 353.

Les Juifs ne respirans

- Que flammes, fer et mort, ainsi que vrais tyrans,
 Inventoient tous les jours quelque nouveau supplice
 Contre ceux qui, n'estans entachez d'aucun vice,
 5 Tachoient les esclairer du flambeau de la foy,
 Et leur faire advoüer Jesus Christ pour leur Roy.
 Ils prirent cestuy-cy de toute sa chevance*,
 Celuy-là vont chassans du lieu de sa naissance;
 On essoreille* l'un, l'autre on va esborgnant,
 10 Ils enasent* ceux-cy, ceux-là vont bastonnant,
 Les uns ils font mourir en prison de famine,
 Les autres de langueur, et aucuns de vermine
 Qui les alloit rongean, pouilleuse, jusqu'aux os,
 D'autres de puanteur, ou faute de repos.
 15 Ceux-cy, comme brebis, on lie, traîne, esgorge,
 Ou bien sans dire gare, on leur coupe la gorge.
 Ceux-là sont mis en croix, ceux-cy sont submergez,
 Aucuns sont poignardez et d'autres fustigez,
 On despouille cestuy jusques à la chemise,
 20 Puis à coups de cailloux on le massacre et brise,
 On envoye celuy aux ombres du trespas
 En le precipitant d'une haute roche en bas.
 On plombe à coups de poing les uns, d'autres on geine*,
 L'un est mis au carquan, un autre l'on enchaîne
 25 De grands chaisnons de fer. Bref ces loups sont si fort
 Desireux d'immoler les Chrestiens à la mort
 Qu'ils respandent leur sang ainsi qu'eau de fontaine
 Dedans Hierusalem : mais ils perdent leur peine,
 Car pour un Baptisé que mourir ils faisoient
 30 Cent autres tout soudain de sa mort renaissent¹.

(Livre IV, fol. 45 v° - 46)

¹ Le thème de la fécondité des martyrs qui suscitent de nouveaux chrétiens est une constante de la prédication des premiers siècles. Une formule célèbre de Tertullien en résume l'essence : "Plures efficimur, quotiens metimur a vobis : semen est sanguis Christianorum" (*Apologeticus*, 50, 13).

- Quelle rage, ô Juif, saisit ton jugement,
 Qui mets les Saints en proie aux floflotantes ondes ?
 Les infernales soeurs en cruautez fecondes,
 Horriblent* tes esprits bandez contre les Cieux,
 5 Leur foüet et leur flambeau tyrannise tes yeux,
 Les serpens chevelus, arrachez de leurs testes
 Et dardez dans tes flancs, font sur toy des conquestes ².
 Mais bien tost on verra des signes par les airs,
 Presageans les malheurs de ce peuple pervers :
 10 Que des puissans Romains la jeunesse espandüe
 Assiegera Solyme, et la verra renduë;
 Que l'Empereur mettra le harnois à son fils,
 Pour le sac de la ville ³, et Juifs deconfits
 Dont les meres, hélas! par divine vengeance,
 15 Sanglanteront leurs mains du sang de leur engeance ⁴,
 Pour en rostir le corps et contenter leur faim,
 Ainsi que d'un Pelops que Tantale inhumain
 En viande* desguisa ⁵. Mais ce sera la rage
 Assiegeant les boyaux qui fera ce carnage,
 20 Et comblera de mort les maisons de Sion.
 Mars, sous l'aigle marchant, plus cruel qu'un lion,
 Esgorgera le reste, et verra ruinée
 Depuis les fondemens la ville infortunée.
 Mon sang devient glacé quand j'y pense, et surpris
 25 De foiblesse est mon corps, de douleurs mes esprits.

(P. 2-3)

² On reconnaît dans cette périphrase les Erinnyes qui poursuivent les criminels avec des fouets mêlés de reptiles. Leur chevelure est enlassée de serpents, signes de leur férocité et de leur origine infernale.

³ Proclamé empereur en 69, Vespasien abandonnera à son fils Titus la direction de la guerre de Judée. Cf. *infra*, Leclercq, v. 72.

⁴ L'horrible image de la mère dévorant son enfant est apparemment tirée de Flavius Josèphe, *De Bello Judaeorum*, VI, 201-220. Voir *infra*, Leclercq, v. 83 sq. La même vision connaît chez A. d'Aubigné une formulation plus saillante encore (*Les Tragiques, Misères*, v. 95 sq.) Mais le motif figure déjà dans les "Lamentations de Jérémie", II, 20.

⁵ Tantale, recevant les dieux à sa table, leur servit les membres de son fils Pélopes.

- Le Juif, qui n'entend pas un Miracle si haut,
 S'irrite d'y penser, son courage* tressaut,
 Jure que c'est abus, et qu'une telle secte
 Des croyans de JESUS se doit tenir suspecte,*
 5 *Qu'il la faut abolir, que, pour l'exterminer,
 Un general Exil s'en doit déterminer.*
*On se bande contr'eux, on poursuit les fidelles,
 Ils souffrent des affrons, des larcins, des querelles,
 Dedans Hierusalem, personne ne les veut,*
 10 *A les voir seulement, un murmure s'esmeut,
 On dit de les bannir, et jeter au naufrage
 De l'impiteux Neptun leur débile courage*.*
*Ils s'escartent aussi : maints, en pays divers,
 Vont preschant JESUS CHRIST pour Dieu de l'univers.*
 15 *Mais, sur tous les Esleuz, la troupe Judaïque
 Des faits de Magdeleine insolemment se picque,
 Abhorre son parler, maudit ses actions,
 Scandalize son coeur de ses devotions,
 Rejette les appas de sa divine grace,*
 20 *Né la pouvant souffrir aussi bien que sa race.*
*Elle est toute contraire au College du Juif,
 On la pousse au danger dans un vaisseau chetif,
 Ayant pillé ses biens d'une insolence avare.*
Ceste fureur aussi s'expand sur le Lazare :
 25 *Il n'estoit regardé que d'un très-mauvais oeil,
 Depuis estre vivant revenu du cercueil.*
*Marthe le suit encor, Maximin et Marcelle,
 Celidoine et le reste, entre dans la nacelle⁶.*
*Elle estoit entr'ouverte et voyoit on ses bancs**
 30 *Chansis*, rompus, percez, fendus par les deux flancs.*
La polaine sans cloux et les planches pourries
 Donnoient, en cent costez, de l'ouverture aux pluyes*

⁶ La Vita apostolica (BHL 5443), qui constitue le plus ancien récit de la venue de Madeleine en Provence, n'attribue à cette dernière que Maximin comme compagnon de voyage. (Cf. Faillon, *op. cit.*, II, col. 441). Le pseudo-Raban agrandit considérablement la cohorte : outre Marthe et Marcelle, il énumère une vingtaine de disciples (Trophime, Eutrope, Parménas etc.) à qui écherront les diverses provinces d'Europe occidentale. Des versions plus récentes mentionnent d'autres accompagnants encore, dont Sidoine (Cedonius, Celidonius), l'aveugle-né de l'évangile de Jean (ch. 9).

- Aussi bien qu'aux escueils de l'orageuse mer.
 Ils n'avoient, pauvres Saints, de rames à ramer,
 35 Le Navire est sans mast, sans anthene, sans voilles⁷,
 Sans chable, sans pilote autre que les estoilles,
 Le timon sans arrêts, les cordages usez,
 La hune sans bourserts*, les estais renversez,
 Le tillac decloüé, les varengues perduës,
 40 Le fond mal calfeutré, le reste à contremont*.
 Dans ce meschant vaisseau les fidelles s'en vont
 A la mercy des vens, roulans à l'aventure
 Sur l'onde dont les flots passent*, par l'ouverture,
 Les flancs outrepercez. Le peuple sur les lieux
 45 Du rivage et du port le conduit de ses yeux,
 Regarde curieux quelle route les meine,
 Impatient de voir que la soufflante haleine
 Des autans, des borées, des aquilons venteux
 Les pousse violens au naufrage impiteux.
 [.]
 50 Juif, hé! qu'avez vous fait d'exiler une troupe
 Qui porte le danger et le naufrage en croupe ?
 Avez vous resolu de les faire mourir,
 Les forçant de Neptun les phlogrondes* courir ?
 Voyez vous que la mort jour et nuit les tallonne,
 55 Tant plus leur foible nef sur l'escume seillonne ?
 Quelle rage du bien, quelle humeur vous a pris,
 De les pousser au vent d'un infame mespris ?
 Vous estes agitez des affreuses Megeres,
 Quand vous les deschassez aux terres estrangeres
 60 Où mille serpenteaux, en noeuds de feux retors,
 Vous les font exiler en des barbares bords*.
 Mais sçachez, enragez, perfides que vous estes,
 Qu'on vaira sur les Cieux des signes manifestes,
 Des prodiges affreux, pronosticques de mort,
 65 Tesmoigner à vos chefs que vous avez eu tort

⁷ Cette énumération privative, que l'on retrouve à moins de frais chez d'autres auteurs, dut être assez frappante pour que ses échos atteignent la littérature populaire. On en retrouve l'écho, par exemple, dans les imprécations des Juifs que met en scène la *Conversion de Sainte Marie-Madeleine* de L. Durand :

Allez, sans voile et sans cordage,
 Sans mât, sans ancre, sans timon,
 Sans aliments, sans aviron,
 Allez faire un triste naufrage. (*Cantiques de l'Ame dévote*, éd. cit., p. 191.)

- D'exiler les amis de celui que vos haines
 Ont pendu sur la Croix, ô troupes inhumaines !
 Un jour qui n'est pas loin, Dieu vous fera sentir
 D'un crime si cruel le sanglant repentir;
- 70 Quand, allarmant sur vous les forces romulides*,
 On verra saccager vos murailles perfides,
 Et qu'un Tite Empereur, secondé du grand Dieu,
 Vestu de son harmois, armé de son espieu,
 Comme un Mars foudroyant assiegera Solime,
- 75 Qui fit du Dieu des Dieux une si vile estime⁸.
 Alors, ô Juifs! alors, on verra vos citez,
 On verra vos horreurs et vos ferocitez,
 Autrefois sur le Christ indignement portées,
 Vous avoir de ses mains ces vengeances portées,
- 80 Et l'extreme forfait que vous avez commis,
 Vous forcer, affamés, de manger vos amis.
 Que dis-je ? un coup d'horreur, un comble de miseres,
 Fera voir (ô malheur) des lamentables* meres
 Esgorger leurs enfans, pour assouvir la faim
- 85 Qui rongera leur coeur d'un désir inhumain.
 Jamais aux noirs Enfers le malheureux Tantale
 Ne souffrit de tourmens que le vostre n'esgale.
 Le perfide Pelops, le sanglant Ixion,
 N'ont receu tant de Maux que souffrira Sion⁹.
- 90 Le funeste Mavors¹⁰ desgorgera le reste,
 Dessous l'aigle marchant, honoré de conquête.
 A sac, au sang, au feu, les maisons se voirront,
 Et mille corps occis dans le sang se noirront.
 Hierusalem sera de flammes embrasée,
- 95 Et jusqu'aux fondemens sa muraille rasée.

⁸ Saint Jean Chrysostome est l'un des premiers à établir une relation entre la destruction de Jérusalem et le châtement des Juifs "déicides" (*Commentaire sur le Ps. VIII*, P. G., 55, col. 110 sq.). Le présent texte apporte à ce lieu commun une nuance qui annonce les considérations de Bossuet sur l'endurcissement des Juifs, principale cause de la punition divine (Cf. *Sermon pour le IXe Dimanche après la Pentecôte* [1652] sur la Bonté et la Rigueur de Dieu envers les pécheurs, *Oeuvres oratoires*, p.p. Lebarq, Urbain et Levesque, Bruges, DDB, t. 1, 1926, p. 132 sq.). Voir F. Lovsky, *L'Antisémitisme chrétien*, Paris, Cerf, 1970, p. 164 et *passim*.

⁸ Sommé de se mesurer à la course avec Oenomaüs, dont il prétend épouser la fille, Pélops fait perfidement endommager le char de son rival. Sa race en sera maudite. On connaît par ailleurs le châtement d'Ixion qui, pour avoir trompé les dieux et les hommes, fut attaché à une roue lancée à travers l'espace.

⁹ Nom poétique et archaïque de Mars.

*Helas! le sang me gele en pensant au malheur
Qui la doit saccager au cours de sa douleur*¹¹.

(Livre VIII, p. 264-268)

¹⁰ Tout ce passage est largement imité de Balin (cf. *supra*, v. 21 sq.).

REMI DE BEAUVAIS

- Gens pires qu'enragez! est-ce là le respect
 Que porte vostre fast* à celle dont l'aspect*
 Fait naistre un nouveau jour la part qu'elle se tourne,
 Plus qu'un autre Soleil qui des Indes retourne ?
 5 Vous, qui vous arroguez* le renom de prudents,
 Practiquer le mestier de traistres impudents!
 Ah, vieillards! vous avez trouvé vostre Susanne ¹² :
 Mais vous ne la deussiez ny charger sur un asne,
 Ny voïer aux poissons! nanny, vous feriez mieux
 10 (Repistant les vieux pas de voz nobles ayeux)
 De l'avoir, de voz mains, à grands coups lapidée.
 Ah! mais vous redoutez cette rude glandée*
 Qui gresla sur le chef de voz predecesseurs.
 Certes! il vous eschet d'estre leurs successeurs
 15 De bon droit, tant de sang que de rang, et encore
 De courage* vilain, comme il paroist jusqu'ore*!
 Race de Canaan et non pas de Juda ¹³!
 Non, non! ne craignez pas : Daniel qui plaïda
 Et maintint autrefois le droit des Innocentes
 20 Ne viendra confuter* vos malices recentes!
 Mais un autre Advocat, un fidele tesmoin,
 Et qui haut, et qui bas, et qui prez, et qui loïn ¹⁴,
 Un Juge sans appel, et qui parmy les ombres,
 Et qui, sous les cachots des Enfers les plus sombres,
 25 Fait d'un oeuil perscrutant ses informations,
 A sondé le très-fond de voz intentions,
 Et de fait condamné voz testes criminelles
 Au supplice eternal des flammes eternelles.

¹¹ Voir le chapitre 13 du Livre de Daniel. Sur le châtement implicitement promis à Suzanne, accusée d'adultère, voir Deut., 22, 21 et 24.

¹² Dn., 13, 56 : "Semen Chanaan et non Juda".

¹³ Cf. I Jn, 2,1 : "Advocatum habemus apud Patrem".

- 30 *Eschapper ? nanny! non! Traistres! vous y viendrez,*
Et dessus, et dessous, et de sel saupoudrez,
Et tournez, et virez dedans la leschefritte
Du Prince de Babel, vostre charroigne fritte
Servira de mangeaille à ce Ver non mourant,
 35 *Qui tousjours mordillant, et tousjours devorant,*
Et tousjours formillant dans voz playes recentes,*
*N'achevera jamais voz peines renaissantes*¹⁵.

(Livre XIX, p. 705-706)

14 Cf. Jr., 29, 22 : "Ponat te Dominus sicut Sedeciam et sicut Achab, quos *frixit* rex Babylonis in igne", ainsi que Is., 66, 24 : "Et egredientur, et videbunt cadavera virorum qui praevicari sunt in me. *Vermis eorum non morietur*, et ignis eorum non extinguetur; et erunt usque ad satietatem visionis omni carni." Voir également Mc, 9, 42 et 47. C'est sur de semblables références bibliques que se fonde le répertoire traditionnel des supplices infernaux qui alimentera tout un pan de la prédication. On consultera notamment à cet égard J. Delumeau, *Le Pêché et la Peur*, op. cit., ch. 13, p. 416 sq. En l'occurrence, Remi associe le ver du remords au feu éternel qui, selon la formule de Tertullien, "ne consume point ce qu'il brûle, mais le répare" (cité par Delumeau, loc. cit., p. 418).

XIII. "DIEU SERVIT DE NOCHER ..."

Si les données primitives de ce récit remontent à la légende provençale, on peut néanmoins le considérer sans exagération comme une création propre de l'épopée magdalénienne. Les fécondes mises en oeuvre que connaît ce motif chez nos poètes s'expliquent d'abord par la présence presque inconditionnelle d'un épisode maritime dans les grandes oeuvres du répertoire héroïque. *Topos* que justifie du reste la crainte généralisée suscitée par la mer et ses écueils¹. L'atmosphère de transparence quasi féerique qui préside au voyage des compagnons du Christ ne se rattache-t-elle pas, *a contrario*, à ce même sentiment d'insécurité ? Seul l'auteur tardif de la *Madelaine dans les Rochers* se contentera des bruyants poncifs de la mer en furie apaisée par une intervention divine. Jean de Bussières l'avait précédé dans une voie analogue, il est vrai, en réactualisant le schéma tout aussi conventionnel de la lutte des Anges et des Démon. Plus subtils en revanche, leurs prédécesseurs recourent, pour traduire les effets de la Providence, à une image inversée de la tempête, dont tous les éléments sont en quelque sorte revêtus de leur signe contraire.

Cette idylle marine rejoint au demeurant une thématique familière à l'imagination baroque, que fascine le monde étrange des habitants de l'onde. On remarquera l'ampleur très caractéristique que revêt ce tableau sous la plume de Louis Le Laboureur, attentif plus qu'un autre à en domestiquer les composantes. La métamorphose qu'il fait subir à l'embarcation de fortune trahit à cet égard une évolution du goût significative.

¹ Voir en particulier J. Delumeau, *La Peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978, p. 29 sq.

MARC-ANTOINE DURANT

Très-tous estant entrez en barque avec les armes
De souspirs et sanglots, vœux, oraisons et larmes,
Magdaleine aussitost se met à deux genoux,
Et prie en ceste sorte à la veuë de tous :

- 5 — O bon Dieu, qui jadis delivras nos vieux Peres,
Au vent de leurs clameurs, d'infinies miseres,
Et qui, de la prison d'Egypte estans partis,
La mer soubz leurs talons sechias et despartis,
Et la leur fis passer à pied sec pour les faire
15 Seigneurs de ce pays ¹ qui t'est, las! si contraire,
Hé! regarde en pitié ce desolé Vaisseau,
Sans Pilote exposé à la mercy de l'eau,
A ce que las! helas! nos jà mourantes vies
Dans les flots de la mer ne soient ensevelies.
20 Sauve nous, sauve nous (Seigneur) nous t'en prions,
Et sois nostre nocher, afin que nous puissions,
Arriver à bon port, célébrer la memoire
De nostre delivrance à ton honneur et gloire.

[.]

- Les Juifs qui, transportez de courroux et de rage
25 Ainsi que loups, s'estoient attroupez au rivage,
De perches et rouleaux*, et de mains s'efforçoient
De pousser le Navire en mer, tant qu'ils pouvoient.
Une moite sueur sans cesse, goutte à goutte,
De leurs fronts chaleureux* jusqu'au sein leur degoute,
30 Le poulmon leur bat-bat, tant ils se travailloient*
Pour faire cheminer la Nef où ils vouloient.
La Nef en fin chemine, et les vents infideles
Semblent jà menacer la troupe des fideles
D'un naufrage prochain. Mais Dieu, qui au besoin
35 Tousjours se montre avoir et la garde et le soing
De ceux qui travaillez* d'ennuis* pour sa defence,
N'ancrent qu'en sa bonté leur totale esperance,
Pitoyable delasche un favorable vent,
Qui du rivage va le Navire esloignant.
40 Le Navir' retentist aux Adieux pitoyables
De ceux qui delaissoient leurs foyers delectables.
La terre on perd de veuë, on n'apperçoit rien plus

¹ Ex., 14, 21 sq. Cf. *infra*, *Madelaine dans les Rochers*, v. 44.

Que les flots doux-coulants et les lambris des cieux;
 La mer au ventre creux se calme d'allegresse
 45 Dessoubs la pesanteur du fardeau qui la presse,
 L'eau autour de la Nef, volante, se blanchist,
 Et soubs son dos vouté siffle, bruit et fleschit,
 Si bien que sans danger la carraque* devote
 Des Chrestiens embarquez, ayant Dieu pour Pilote,
 50 Pour boussole la foy, pour rames l'oraison,
 Pour voiles l'esperance, et la croix pour blason,
 S'en vient en peu de temps surgir, non sans merveille,
 Au maritime port de la riche Marseille.

(Livre IV, fol. 48-49 v^o)

JEAN BALIN

- Cependant le navire a traversé les ondes,
 Merveille, sillonnant les eaux les plus profondes,
 Où l'on voit alentours les dauphins par milliers
 Nager en pleine mer, pour gagner les lauriers,
 5 Que *, si Dieu n'empouppoit la navire fenduë,
 Luy donneroient le bransle en ramant de la queuë,
 Comme on dit qu'autrefois, assemblez par le chant
 Du harpeur Arion, chargé d'or et d'argent,
 Ont fait voile soubz luy parmy la mer Aegée,
 10 Ont porté l'Asceran dans sa ville esloignée,
 Tout sanglant qu'il estoit, et récemment occis ².
 Aeole aussi rangeoit les vents de ses sourcis,
 L'Auton et Orion enserrés dans sa voute,
 L'Illirique entre tous, qui fait perdre la route
 15 Des villes d'Occident ³; les gracieux Zephirs,
 Parmy l'air et les flots, mignardoient leurs souspirs,
 Accordans leur musique à costé du navire,
 Seure au fond, seure ès flancs, d'où l'onde se retire :
 Tels sont les calfeutrez qui vont domptant les mers.
 20 Après qu'il eut bravé mille pointus rochers,
 La Scille des bateaux, Charibde des naufrages,
 Qui desrobent les yeux des pilotes plus sages,
 Ayant passé les flots, qui vont par tournoyement
 Se perdre dans un gouffre, et puis en un moment
 25 Regagnent le dessus — les flots où la galere
 S'accroche à des escueils, et ne s'en peut retirer,

² Menacé d'être dépouillé par les matelots du navire qui l'emmène en Sicile, Arion prend sa cithare pour en jouer une dernière fois avant de se jeter dans la mer. Aussitôt une troupe de dauphins se rassemble autour de lui. L'un d'eux emportera le poète sur son dos jusqu'au rivage. La légende d'Arion, rapportée par Hérodote, avait notamment été reprise dans les *Emblèmes* d'Alciat.

L'Ascéran est Hésiode, natif d'Ascrea en Béotie. Son cadavre, jeté à la mer par ses meurtriers, sera rapatrié par des dauphins (Plutarque, *Le Banquet des Sept Sages*, 19 c, p. p. J. Defradas, Paris, Klincksieck, 1954, p. 80).

³ Les vents désignés dans ce passage ne sont pas aisément identifiables. Cf. la version latine du texte :

Sistitur Aeoliis pariter nebulosus Orion
 Carceribus, juxtaque Notus, sed primus Iapix
 Noxius occiduas pelago spectantibus urbes.

L'Auton est une forme courante pour l'Autan; Orion, qui n'a rien à voir ici avec la constellation du même nom, correspondrait-il à *Eurus*, vent d'est matinal ? Quant à l'Illirique (*Iapix*), sa provenance géographique l'assimilerait également à un vent d'est.

- Et les flots recourbez entre les sombres rocs,
 Qui vont baissant le chef pour se battre à grands chocs —,
 Ils descouvrent les tours et les murs de Marseille,
 30 Que l'eau bat-bat sans cesse, où soudaine merveille
 Les assure du lieu de leur fatal séjour :
 Le flot devient revesche au navire, et d'un tour
 Le chasse par la route au port, où tousjours mille
 Sont ancrez seurement près des murs de la ville.
 35 Un nuage poudreux s'eslança vers les cieux ,
 Qu'une clarté nouvelle escarta loin des yeux ;
 Des lambris azurés s'entend la voix divine :
 — Voicy le lieu promis qui tes courses termine;
 Entre, troupe fidelle, et succede aux Gentis
 40 Qui sont entierement de mes graces partis.
 Accours viste au danger des ames desvoyées,
 Guide les au sentier des voutes estoilées,
 Où d'un sucré nectar j'abbreuve les heureux .
 J'ayderay ton emprise* et tes faicts valeureux :
 45 Espreuve ta vertu, et fais qu'elle s'envole
 Dessus l'aisle des vents, de l'un à l'autre pole.
 Le navire est en fin accueilly dans son port :
 Le port courba son sein, et l'embrassa bien fort.

(P. 3-4)

JACQUES LÉCLERCQ

- Le vaisseau va singlant sur la glace marine,
Il sent les flots amers de l'ondeuse Thetis;
Mille jeunes Dauphins de l'escume sortis
Environnent ses flancs et, rendans l'onde esmeuë,
5 Semblent le pou-pousser du bransle de leur queue.
Les Seraines au fond, entendant ce doux bruit,
Levent la teste en haut de l'onde qui refuit
Et, voyant le debat des troupes escaillées,
Sautans à petits bonds sur les ondes sallées,
10 Envieuses beautez s'approchant de la Nef,
Espandent à l'envi la tresse de leur chef,
Debattent de l'honneur, et veulent, eschauffées,
Au dessus des Dauphins emporter les trophées.
Les Saints furent ravis de leurs charmeuses voix,
15 Qui calment de Neptun les orageuses loix.
Leur chant fut si mignard, si rempli de delices,
Qu'il pouvoit endormir les plus fameux Ulices ⁴
Aux transports des accents, aux ectazes des sons,
Que firent les accords de leurs douces chansons.
20 Les vents furent charmez d'une telle Musique :
Aeole s'endormit, le facheux Illirique
Ne pensa plus, séduit, aux routes d'occident.
Le Dieu Marin, là-bas, coucha son long Trident,
Auton et Orion se monstrèrent propices⁵.
25 Les Glaucques ⁶ et Tritons y rendirent services,
Les gracieux Zephirs espendirent autour
Des souspirs esventez des graces et d'amour.*

⁴ C'est en fait aux Dioscures que Poséidon (ou Neptune) donne le pouvoir d'apaiser la tempête. Des sirènes, on ne connaît que le chant séducteur auquel résistent Ulysse et Orphée.

⁵ Nouvelle imitation caractéristique de Balin. Voir *supra*, v. 12-15.

⁶ Divinités marines. Glaucus était un pêcheur béotien qui, après avoir goûté à une herbe merveilleuse, fut transformé en dieu marin et reçut le don de prophétie.

- Dieu servit de Nocher, de Pilote et de voile,
 Il estoit leur timon, leur ancre, leur estoille,
 30 Il empoupoit tousjours la route de la nef
 Qui voguoit asseurée, exempte de mechef*.
 Elle evita le Scyllé et le danger extreme
 Du Charibde facheux, conduite du Supreme,
 Et sans secours humain, sans pilote et nochers,
 35 Passa loin des escueils, des bancs et des rochers.

(Livre VIII, p. 168-169)

- [...] *La nef vole, et desjà les murailles*
*Et les tours de Joppée*⁷ *fuyent loin de leurs yeux,*
Et jà rien n'apparoist sous la cappe des cieux*
Que le bleu du manteau de la vaste Amphitrite,
 5 *Qui se frise menu sous le vent qui l'irrite.*
Et cent gros escadrons des peuples escaillez,
En poussant hors des flots leurs muffles esmaillez
Et jouant plaisamment de leurs queue's, fanfarent
Autour de la fregate, et les uns luy preparent,
 10 *Par les champs ondoyans, la voye, et vont devant,*
Autres marchent en flanc, et les autres, suivant,
Semblent contr'imiter la forte arriere-garde
D'un ost bien ordonné. L'Ocean les regarde*
 15 *Et (joyeux qu'il en est) rit, fronçant, à ronds plis,*
Son visage ridé : — Evités les replis
Des rives! tirez droit en haute mer, grand'erre,*
Et n'ayez jà soucy de costoyer la terre!*
*Ne saluez personne en la voye*⁸ *! n'entrez*
Dans nul port à sejour! que si vous rencontrez
 20 *Isle, coste ou pays dont l'aspect vous invite,*
Par cas, à y choisir demeure, passez viste!
Voguez! et soit de jour, et soit mesme de nuit,
Suivez tousjours l'Esprit qui, sage, vous conduit.
Sage! grand Empereur des Provinces liquides!
 25 *Quel spectacle non veu! Dieu! comme tu les guides*
Loin des rocs, loin des bancs, loin des gouffres gloutons,
Loin de tout encombrier!*

(Livre II, p. 41-42)

⁷ Il s'agit du port de Jaffa. Le compte des syllabes suggère ici l'apocope du -e final.

⁸ Réminiscence scripturaire : "Neminem per viam salutaveritis" (Lc, 10, 4).

JEAN DE BUSSIERES

- Lazare estoit sur Mer, et la famille sainte*
Que composoient ses Soeurs, et qui faisoit sa crainte,
Abandonnée aux vents, dans le mesme vaisseau,
Sans voile et sans timon, voguoit au gré de l'eau.
5 *Les Juifs pleins de fureur et de rage homicide,*
Choisissans pour bourreau cet Element perfide,
Exposoient à ses flots tant de Chefs innocens,
Pour leur faire souffrir la mort par tous les sens.
10 *Mais l'Ange qui conduit cette Nef vagabonde,*
La porte sans danger où tout danger abonde;
Il ouvre les escueils, il appaise les flots,
Seul il fait le devoir de mille Matelots
Et, d'un bois depourveu de timon et de rame,
Il dresse un Arc pompeux sur les eaux qu'il entame.
15 *On diroit que la Nef, par de secrets ressorts*
Triomphant de la Mer, estouffe ses efforts;
Que les flots, convertis en un Marbre liquide,
Né gardent plus rien d'eux que leur nature humide;
Que ce profond Abysme a perdu sa fureur,
20 *Que mesme il n'ose pas estre un objet de peur,*
Et que les vents, fermez dans leurs grottes profondes,
Né peuvent plus sieger sur le Trône des ondes.
Mais le Demon, voyant que ces foibles mortels,
S'ils sortent du danger, vont perdre ses Autels,
25 *Appelle ses egaux, pour former des tempestes*
Qui puissent accabler ces innocentes testes.
Mille Esprits aussi tost se meslent dans les eaux
Pour dresser dans leur sein de funestes tombeaux :
Chaque vague a dans soi l'Esprit qui la tourmente,
30 *Chaque vague est un trait de la Mort menaçante;*
Mais ny le fier Demon, ny l'Enfer irrité,
Né peuvent ebranler le Cristal arrêté.
Son visage est egal, son front paroît sans ride,
Et l'Enfer pousse en vain l'Element qui le bride;
35 *Les vents, quoy qu'appellez, ne sont pas moins retifs :*
Dans le fonds de leur Antre ils se trouvent captifs.
Le Demon, emporté de sa rage enflammée,
Se fait luy-mesme un flot contre la Nef charmée.
Mais la Nef, dans son cours plus ferme qu'un rocher,
40 *Dontant ce fort Esprit, ne le souffre approcher;*

Il cache sous les eaux son depit et sa honte,
 Contraint d'aider encor le bois qui le surmonte.
 Du flot il monte en l'air, il fait un corps de vent,
 De ses plus grands efforts, il le pousse en avant;
 45 Mais le vent aussi-tost sur la vague retombe,
 Et son Thrône flotant ne luy sert que de tombe.
 Et comme on void le nid des foibles Alcyons
 Braver de l'Ocean les agitations,
 Tout ceder aux oyseaux qui sont encore à naistre,
 50 La Mer n'estant plus Mer, afin qu'ils prennent l'estre ⁹,
 De mesme le depost au Navire commis,
 Où le Maistre du Ciel a ses plus chers Amis,
 Vole, dontant les vents, les Mers et la Nature,
 Et fait de ses dangers sa plus noble aventure,
 55 Jusqu'à ce qu'à Marseille il entre dans le Port,
 Triomphant du Demon, des Juifs et de la Mort.

(P. 216-218)

⁹ La présence de cet oiseau mythique, dont le nid flotte sur la mer, désigne l'apaisement des flots.

LOUIS LE LABOUREUR

- Seigneur, permettez-vous, dans les Cieux où vous estes,
 Qu'après vostre trespas, vos glorieux Athletes
 Souffrent encor icy la persecution ?
 Vous n'estes plus, Jesus, vous n'estes plus en terre,
 5 Oubliez la pitié, servez vous du tonnerre
 Et reprimez l'orgueil de l'infame Sion.

- Ce peuple fait main basse, il emprisonne, il tuë,
 Et sur tous les Chrestiens sa fureur effectuë;
 Rien ne peut l'esmouvoir, il veut tout opprimer :
 10 Magdelaine est saisie, et Lazare avec elle,
 Marthe avec Maximin, Joseph avec Marcelle,
 Et tous en mesme nef sont exposez sur mer.

- Ils n'ont ny Mariniers, ny gouvernail, ny voiles,
 Ils ne connoissent point les vents ny les estoiles;
 15 Ils voguent incertains à la mercy des flots,
 Ils n'ont pour se dresser ny Phare ny Boussolle;
 L'Amour seul les conduit, l'Amour seul les consolle,
 Et fait en leur faveur des miracles nouveaux.

- C'est au port de Japha que ce vaisseau demare,
 20 Conduit à l'oeil de loin par ce peuple barbare
 Qui presume le voir bien tost couler à fond :
 L'insensé bat des mains, le furieux s'escrie,
 Et ne voit pas que l'eau, temperant sa furie,
 Applanit par respect les bosses de son front.

- La mer n'eust de long-temps une telle bonace:
 Peu de vagues partout luy sillonnent la face,
 Tant la discrete a peur d'arrester leur dessein;
 S'il arrive par fois qu'elle en fait quelques unes,
 Ce n'est point proprement de ces vagues communes,
 30 Mais des soupirs d'amour qu'elle esclot de son sein.

De menus flots, dorez d'un rayon de lumière,
 S'entrepoussent l'un l'autre, et devant et derrière,
 Pour venir faire hommage à ce riche vaisseau :
 Chacun, pour l'aborder, se mignarde, se frise,
 35 Et luy rend par amour mesme honneur qu'à Moyse
 Quand le Nil le receut dans son petit berceau ¹⁰.

Le rigoureux Borée et l'Affricain humide ¹¹
 Ont laissé le séjour de l'empire liquide
 A la discretion du Zéphir amoureux .
 40 Ce petit Roy de l'air, les delices des plaines,
 Essaye en cent façons par ses molles haleines
 D'obliger envers luy ce vaisseau bien-heureux .

Les beaux enfans du calme, ennemis des tempestes,
 Les benings Alcyons luy font de douces festes
 45 Et luy monstrent de près leurs paisibles petits ¹² :
 C'est le gage certain, c'est le fidelle ostage
 Qu'ils donnent de la paix, que par exprès message
 Ils viennent annoncer de la part de Thetis.

Mille Dauphins, sortans de leurs maisons profondes,
 50 Voltigent tout dispos dessus l'azur des ondes,
 Et suivent ces Chrestiens avec un gay transport;
 Ils vont à leurs costez, par ordre et par mesure,
 Affin que s'il leur vient quelque triste aventure
 Ils les puissent sauver et les mettre à bon port.

Les Baleines aussi, ces mobiles montagnes,
 Veulent pareillement estre de leurs compagnes;
 Elles suivent de loing, n'osant les aborder,
 Elles ne soufflent plus de l'eau par leur narine,
 De crainte que, tombant dans cette nef voisine,
 60 Sa cheute par hazard les peust incommoder.

¹⁰ Ex., 2, 3, (Cf. *infra*, Pierre de Saint-Louis, v. 8).

¹¹ Borée souffle du nord; l' "Affricain" du sud-ouest.

¹² Voir *supra*, note 9.

*S'ils estoient submergez par quelque aspre tourmente,
 Cette troupe marine, à ce malheur presente,
 Pour leur donner secours se plongeroit exprès;
 Elle les recevroit dans ses larges entrailles,
 65 Et les environnant de vivantes murailles,
 Comme un autre Jonas ¹³ les vomiroit après.*

*La Remore espineuse, aux rochers si connuë,
 A cette belle pompe* est de mesme venuë;
 Dans la crainte de nuire, elle nage à costé,
 70 Elle se promet bien, tant elle a de courage,
 D'arrester leur vaisseau, s'il avient un orage,
 De peur que par les vents il ne soit emporté ¹⁴.*

*Mais pourquoi m'engager à desdire une histoire
 Qui lasseroit ma langue ainsi que ma memoire ?
 75 Ne me suffit-il pas de dire seulement
 Que tous les habitans du poissonneux empire
 Eschangent le pouvoir qu'ils ont eü de nuire
 Au dessein de servir au moindre evenement ?*

*Les Anges, contemplant de là haut ce miracle,
 80 Demeurent tout ravis d'un semblable spectacle,
 Et d'une belle envie en leur coeur sont espris;
 Ils partent aussi-tost, suspendus par leurs ailes,
 Et, dressans leur essor vers ces amans fidelles,
 Ils comblent de merveille encore leurs espris.*

*85 Chacun de prime abord met sa main à l'ouvrage :
 L'un fournit d'avirons, et l'autre de cordages,
 L'un apporte un grand mast, et l'autre un gouvernail;
 L'un dore le navire, un autre tend les toiles;
 L'un consulte l'aiguille, un autre les estoiles,*

¹³ Jon., 2, 11.

¹⁴ La rémore ou échinéïs a la réputation légendaire de retarder ou d'arrêter la progression des navires en se fixant au gouvernail. Cf. Plutarque, *Oeuvres morales*, trad. d'Amyot, Lyon, P. Frellon et A. Cloquemin, 1594, t. 2, *Des Propos de Table*, II, 7, p. 63: "Chaeremonianus le Trallien, un jour qu'on avoit apporté un grand nombre de petis poissons de toutes sortes, nous en monstra un qui avoit la teste longue et pointue, et nous dit qu'il ressembloit proprement à celui qu'on appelle Remora ou Echeneis, lequel il disoit avoir veu naviguant en la mer de la Sicile, et s'estoit grandement esmerveillé de voir la propriété et force naturelle qu'a ce poisson de retarder et alentir sensiblement le cours d'une navire cinglant en pleine mer ..."

90 Et tous sont occupez à differend travail.

Un de ces bien-heureux acheve l'entreprise,
 Et, se guindant en l'air, par honneur arborise ¹⁵
 Le Drapeau de la croix pour servir d'Estendard.
 Magdelaine, au milieu de ces ravissans charmes,
 95 Ne le peut regarder sans respendre des larmes,
 Et sentir en son coeur de cruels coups de dard.

Enfin il est parfait, rien ne manque à son lustre,
 Ce vaisseau de supplice à jamais est illustre,
 Plus chacun d'eux le voit, plus il va l'admirant;
 100 L'or qui brille par tout mille esclats se renvoie,
 La voile est de velours, les cables sont de soye,
 Et l'attirail de bois est d'un cedre odorant.

La Reine de Memphis, si fameuse en l'histoire,
 Qui signala* le nom d'un petit promontoire
 105 Par le honteux succez* d'une lâche action ¹⁶,
 Cleopatre, en un mot, dans sa grande puissance,
 N' estalla point jadis tant de magnificence
 Au jour qu'elle parut sur la mer d'Actiom.

Ils voguent en vainqueurs, ces vaillans Argonotes;
 110 Ils ont par grand honneur des Anges pour Pilotes,
 Qui tiennent dessous eux tous les flots en prison :
 Ils bravent à ce coup l'insolente fortune,
 Et, triomphant par tout d'Eole et de Neptune,
 Ils s'en vont conquerir une riche toison.

A la fin ce beau Coeur, cette celeste troupe,
 La moitié sur la proüe, et l'autre sur la poupe,
 Entonne gravement un cantique nouveau.
 Tout se tait pour l'oïir, on n'entend bruit quelconque;
 Les Tritons seulement, confus, jettent leur conque,
 120 Et de honte qu'ils ont se cachent dessous l'eau.

Les Tiïorbes*, les Luts, les Violes parlantes,
 Mariez aux accors de tant de voïx charmantes,

¹⁵ Curieux emploi d'*arboriser* pour *arborer* : hisser un pavillon.

¹⁶ Allusion au promontoire d'Actium.

Composent un concert de mille tons divers :
 Ces bien-heureux Martyrs, ravis de ces merveilles,
 125 Se faschent que leurs corps n'est tout percé d'oreilles,
 Pour mieux oïr leurs chans et mieux goûter leurs vers.

— O France, disent-ils, que d'honneur et de gloire
 Tu reçois, en ce jour d'éternelle memoire,
 Par ces six estrangers qui se vont joindre aux tiens!
 130 O France, vante-toy qu'au mespris de l'Asie
 Le Seigneur tout-puissant entr'autres t'a choisie
 Pour te mettre en depost ses fidelles Chrestiens!

(Livre I^{er}, p. 45-53)

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Aussi-tôt que la Mer eut reçu ce fardeau,
 Sa fureur s'addoucit aussi bien que son eau,
 Et se trouva par tout tranquille et dans le calme,
 Portant de la Judée une si belle palme,
 5 Qui du Navire estoit comme l'arbre et le mas,
 Pour estre transplantée en de plus doux climats.
 Le Ciel faisant pour elle, et pour toute l'Eglise,
 Ce qu'il fit autrefois pour le petit Moïse,
 Et les Anges mandez pour abbatre les flots,
 10 L'office, et le devoir des braves Matelots.
 Sur un char azuré, le Dieu marin Neptune,
 Tout interdit de voir cette bonne fortune,
 Et sans pouvoir comprendre un pareil accident,
 Arreste ses chevaux et baisse son trident,
 15 Reconnoissant assez, au cours de cette barque,
 Que la Mer reconnoit un plus puissant Monarque,
 Si-tôt qu'à son signal, les cornets des tritons
 Font sauter et bondir les Dauphins et les Thons,
 Quand on voit tout autour les vertes Néréïdes,
 20 Escorter ce bateau sur ces plaines humides,
 Où cette troupe court pour y parèdre mieux,
 Coëffée également de Joncs et de glayeux;
 Les Syrènes en suite embouchent leurs coquilles,
 Et marient leurs voix à celles de ces filles
 25 Qui toutes ont en main des branches de corail
 Afin d'en augmenter la pompe et l'attirail.
 On voit monter du fond les troupes escaillées,
 De ce beau train naval toutes esmerveillées,
 Qui portent sur leur dos, de leur pays natal,
 30 Les perles, l'ambre-gris, la nacre et le crystal.
 Ny les monstres marins, ny la lourde Baleine,
 N'osent plus respirer, pour n'émouvoir la plaine.
 Eole ne court plus, avec ses postillons,
 Pour exciter sur l'eau de subits tourbillons.
 35 Sur son teint si poly, qu'il semble estre solide,
 Cette vieille Thétis n'a plus aucune ride,
 Et, voyant son désir et plaisir accompli,
 Paroit toute ajustée et ne fait pas un ply,
 Les tempestes sans bruit estant toutes allées

- 40 *Troubler en autre part les campagnes salées,
Et la Mer, la grand mère, après ce poids receu,
Ainsi qu'auparavant n'a plus le dos bossu.
On la voit redressée, on la voit aplanie,
D'un pavé d'Améthiste ou de Saphir unie,*
- 45 *Heureuse de porter sous un Ciel doux et pur,
Ces cinq Estoiles d'or sur un beau champ d'azur* ¹⁷.
*Que si la haute Mer, pendant cette courvée *,
Paroit en quelque endroit doublement élevée,
A gros boüillons enflée et jusqu'au Ciel montée,*
- 50 *Ce n'est que de l'orgueil qu'elle a de la porter.
Tous les vents attachez aux pieds de MADELAINE
Retiennent par respect leur souffle et leur haleine,
Exceptez seulement quelques petits zéphirs
Qui la font avancer autant que ses soupirs,*
- 55 *Faisant floter en l'air, d'une façon galante,
Le voile de sa teste et sa tresse volante,
Tous superbes et fiers de baiser ce bel or,
Et friser en passant cet ondoyant thrésor,
Si bien que l'on peut voir, voyant ces flotes* blondes,*
- 60 *Tout ce que font les flots et ce que font les ondes,
Et comme le Soleil, y répandant ses rays,
Redore ce cordage et se prend à ses rets,
Quand les hautains Autans, Aquilon et Borées,
N'osent plus sillonner ces plaines azurées,*
- 65 *Où ces séditeux et forçats forcenez
Sont comme des mutins, ou lutins enchaînez.
Toutefois MADELAINE, avec tant de bonace,
Ne cesse d'arroser et la mer et sa face,
Et, sans cesse ny fin déplorant ses malheurs,*
- 70 *Semble la faire croître et l'enfler de ses pleurs,
Pendant que les poissons s'empressent et se hatent
Pour avaler cette eau, pour qui tous s'entrebattent,
Tant ils sont pour cela dans l'eau même embrasez
Et si fort désireux de s'en voir arrosez.*
- 75 *D'autres sous leur maison faite de Porcelaine,
(Ne pouvant pas bien voir en face MADELAINE)
Faute d'original ont recours au tableau,*

¹⁷ Allusion au blason de l'ordre des Carmes : le champ en est d'azur, et le nombre des étoiles d'or a varié au cours des siècles. L'auteur désigne ici les cinq passagers de la barque miraculeuse.

Et tous admiratifs la regardent dans l'eau,
 Ainsi pris et surpris d'une telle imposture :
 80 Au lieu du naturel, ils prennent la peinture,
 Demeurant satisfaits et ravis de la voir
 Au fond de ce flotant et liquide miroir,
 Percant d'un oeil mouïllé la vitre crystalline
 Où son voile à travers leur semble une Bouline*,
 85 Et son port gracieux la leur fait estimer
 Cette Divinité qui nâquit de la Mer.

(Livre VIII, p. 123-125)

LA MADELAINE AUX ROCHERS

- Des vagues en courroux le sifflement redouble,
 L'afreux tonnerre gronde, et joint avec grand bruit
 Les feux de la tempeste aux horreurs de la nuit :
 Le démon implacable, insolent et bizarre,
- 5 Abîme dans la mer Madelaine et Lazare;
 D'un tourbillon en fougue il hurle en furieux,
 Et du fond de la mer les porte auprès des Cieux.
 Lazare est intrépide, et le coeur de la Sainte
 Laisse aux foibles Héros les frissons et la crainte;
- 10 Le Démon enragé, sur des gouffres ouvers,
 Leur fait du haut des Cieux voir le fonds des enfers,
 Mais la Sainte en un feu le plus divin qu'on voye,
 Sans duëil et sans effroy se noyoit dans la joye,
 Et Maximin et Marthe, et Chelidonius,
- 15 Chantent, prests à mourir, des hymnes à JESUS :
 – Quoy! dit la Madelaine, un maître du tonnerre
 Descend du haut des Cieux au centre de la terre!
 Pour l'esclave du crime, un Dieu maître des Rois!
 Quoy! l'immortel pour l'homme expire dans la Croix !
- 20 Et trahir nôtre espoir jusques à craindre encore!
 Non, mon coeur est fidelle à mon Dieu que j'adore;
 J'espère en luy, Lazare, et veux bien aujourd'huy,
 Comme il est mort pour moy, mourir aussi pour luy.
 Lazare en loüant Dieu répond à ces paroles;
- 25 Ils ne consultent tous ny l'aiman ny les poles,
 Et se laissent conduire avec tout l'Univers
 A l'Eternel Auteur de tant d'objets divers :
 Ainsi, preste à périr sur la mer de Syrie,
 La Sainte voit le calme en domter la furie;
- 30 Voit des flots orgueilleux tous les monts aplanis,
 Et ce vaisseau coulant sur ces miroirs unis;
 Non, je ne peindray point les effroyables Syrtes,
 Et point la mer de Cypre ou de l'Isle des Myrthes ¹⁸
 Point d'un art éclatant sur le pompeux dessein,

¹⁸ "Syrtes, duo sinus periculosissimi in mari Libyco, quia Africam propriam dictam alluit. [...] Utraque Syrtis navigantibus est periculosissima quod mare ibi vadosum sit, arenae vehens cumulos, qui loci faciem vicissim immutant, dorsaque et brevia in alia atque alia loca transferunt" (Ch. Estienne, *op. cit.*, fol. 414).

"Myrtoun Pelagus, pars maris Aegei [...] habet insulas plurimas, Cythera Calauriam, et quae Aeginam cingunt, et Salamivem, et ex Cyladibus plerasque" (*Ibid*, fol. 311).

- 35 *Le Bosphore de Thrace, et point le Pont-Euxin,
Point ces écueils hideux de la mer de Sicile :
Je ne parleray point de Charybde et de Scille;
Oüy, je laisse aux Auteurs l'imagination,
Les beautez de la Fable et de la fiction,*
- 40 *Et fay mieux aborder la flote qui se noye
Qu'aux rives de Carthage et qu'à celles de Troye.
Oüy, le sang de JESUS où nous sommes lavez
Est pour nous la mer rouge où nous sommes sauvez,
Et qui lit des Hébreux la fuite et le passage,*
- 45 *D'un miracle éclatant voit l'admirable image.
Mais tout beau, je m'égare, et suy mal mon dessein;
L'art pour n'ennuyer pas précipite la fin,
Et la Croix de Jésus est le port où j'aborde
Sur des mers de justice et de miséricorde.*
- 50 *Laissons-là les démons, l'orage et les dangers,
Et cent peuples divers et cent bords* étrangers;
Vaisseau miraculeux ! grande image flotante
Des destins agitez de l'Eglise éclatante ¹⁹!
Sans connoître des mers l'étenduë et le tour,*
- 55 *La Sainte dans Marseille aborde avec le jour.*

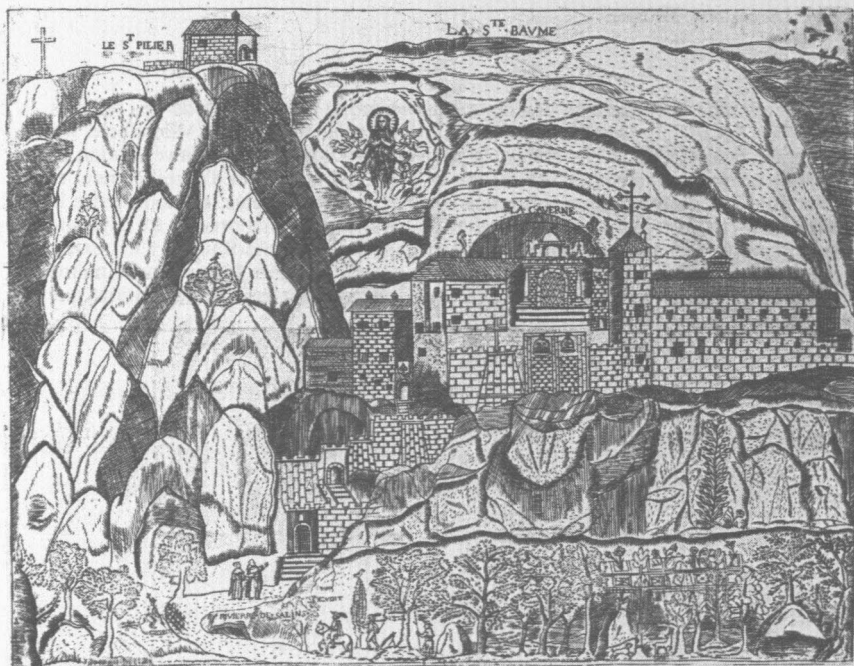
(P. 5-7)

¹⁹ La symbolique du navire de l'Eglise remonte au IIIe siècle au moins, et pourrait tirer son origine de la tradition juive. Voir Jean Daniélou, *Les Symboles chrétiens primitifs*, Paris, Seuil, 1961, p. 65-76.

XIV. LA SAINTE-BAUME

L'évocation de la Madeleine pénitente dans sa grotte qui, au-delà de nos poèmes héroïques, focalise l'ensemble de la littérature magdalénienne du XVII^e siècle, n'a plus grand rapport avec la *Vita eremetica* dont elle procède. Prélude à la vénération de la sainte ermite, le tableau de son refuge se veut déjà porteur et d'enseignement et d'émotion. Les descriptions répertoriées ici se situent toutes plus ou moins entre le *topos* du *locus horridus* et une tentative de localisation plus précise qu'explique notamment la persistante célébrité du pèlerinage de la Sainte-Baume. Ces textes, toutefois, ne sauraient être dissociés du vaste *corpus* littéraire inspiré par le même sujet. Nous ne pouvons ici que renvoyer à l'étude largement assortie de citations que lui a consacrée Yves Giraud¹.

¹ "«Admirable séjour d'horreur et de plaisir». Le paysage poétique de la Sainte-Baume au XVII^e siècle", *Mélanges Couton*, Lyon, Presses Universitaires, 1981, p. 199-222.



JEAN BALIN

- Un endroit se descouvre, où costaux amassés
 Chevauchent les grands monts l'un sur l'autre entassés,
 Et s'empestrent des tours d'un pierreux labyrinthe,
 A costé de Marseille, où nulle trace empreinte
 5 Acheminoit les pas; or' un sentier estroit,
 Serpente à maints tours, met les pas en destroit*.
 Il eschele les cieux, et puis se precipite
 En abysmes profonds de* secousse subite.
 Après avoir gauchy par maints rocs sourcilleux,
 10 Le plus hupé de tous espouvante les yeux
 De* son superbe front, il fait dans ses entrailles
 Un furieux debris* de ses rudes esquailles;
 Il s'esgueule* en beant, il devient antre creux,
 Repaire des serpens, espouvantable, hideux,
 15 Et doit estre un palais à Sainte Magdelaine.

(P. 25-26)

- En Provence il y a, dans les flancs d'une Roche,
 Un antre tenebreux, d'où sans peine on n'approche,
 Antre que les anciens Sainte Baume ont nommé,
 Qui par tous les cartiers du monde est renommé.*
 5 *Il est fort escarté de tout bruit populaire,
 Il estoit autresfois des bestes le repaire,
 Et maintenant il est de peres habité
 Qui, devots, soubz les loix pleines de sainteté
 Du grand saint Dominique ont obligé leurs vies,*
 10 *Pour jamais ne les rendre aux vices asservies*¹.
*Les ombres dans cet Antre ont leur regne tousjour,
 Qui gardent que jamais n'y rayonne le jour,
 Ou si quelque clarté s'y voit inopinée,
 C'est de quelques esclairs la flambe forcenée.*
 15 *Le soleil de son huis n'approche en aucun temps,
 L'air y est nebuleux, les vents y sont frequents,
 Qui poussent tout au tour l'eau coulant de vitesse,
 La neige d'y tenir ses assises ne cesse,
 Les tonnerres y vont canonnants maintesfois*
 20 *Avec telle fureur que tout tremble à leur voix,
 Rien ne croist à l'entour que chardons et espines,
 On n'y voit que troupeaux de bestes sauvagines,
 Qu'Orfrayes, que Serpens, Butors et maints oyseaux
 D'augure malheureux, Chahuans et corbeaux,*
 25 *Or ce lieu tant affreux, tant trouble et solitaire,
 Magdaleine choysit pour penitence y faire.*

(Livre V, fol. 56 v^o - 57)

¹ C'est en 1295 qu'à la demande de Charles d'Anjou Boniface VIII autorisa l'installation des Dominicains à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume. La garde du sanctuaire fut d'abord confiée à quatre religieux, deux prêtres et deux convers, nombre qui fut bientôt doublé. (Voir *La Sainte Baume en Provence*, par l'Abbé Maille, Brignoles, 1860, p. 162 sq. et J. Bernard, *La Sainte Baume*, Paris, SOS, 1981, p. 88.)

- Ah! Chartre tenebreuse, ennuyeuse* prison,
 Fy de tout! si je n'ay tout le Ciel pour maison.
 Et que fay-je icy, moy ? que tardé-je ? Fuy, belle,
 Ton Amy, ton Espous, ton mieux chery t'appelle.
 5 Luy donc ? Pour en secret, pour arriere du bruit,
 Pour seulet, avec toy, savourer le dous fruit
 De vos tendres amours, que la bouillante presse
 Du monde sans repos trop fadement oppresse.
 — A l'escart! vien! dit-il. Là te veux-je tenir,
 10 C'est là que, privement, j'yray t'entretenir.
 J'ay là hault, ez recez* du desert, un mien Antre
 Oû mesme le Soleil, qui tout voit, jamais n'entre,
 Fors* peut estre ès longs jours, quand au soir, tout vermeil,
 Son beau front luy commence à pancher de sommeil.
 15 Viel Antre naturel que, dans la vive roche,
 Ma docte main prit soin de creuzer icy proche,
 Dès lors que je posay, de long et de travers,
 L'éternel fondement à ce Globe-univers;
 Affreux, espouventable, horrible de surface,
 20 Et qui transit le coeur et fait blesmir la face
 A quiconque d'embas, planté droit, rez* l'escueil*,
 En renversant le col, le mesure de l'oeuil.
 Et tel l'ay-je construit pour Fort, muny sans garde,
 Et pour en estranger*, par sa mine hagarde,
 25 Ceux qui, trop eschauffez d'appetit curieux,
 Voudroient s'en approcher de plus près que des yeux :
 Voir ceste masse enorme, arrogante, concise*,
 Et en sa pesanteur austerement assise,
 Au lieu plus eminent, sur le dos relevé
 30 Du mont qui gist dessous perplexement* grevé*,
 Si que*, du mal qu'il sent, la sueur luy degoutte
 Et s'escoule en ruisseaux jusqu'aux pieds goutte à goutte ?
 Voir, comme d'un grand four, l'entrée du manoir,
 Ceste gueule sans yeux qui, beant, bée noir,
 35 Ce portail sis en ayr, sans abord, sans montée,
 Ceste lucarne, ainsi qu'un nid d'Aigles montée
 Hors d'eschelle et de trait, plus haut que tous les pins
 Les plus hauts qui, du chef, font ombre ez monts Alpins,
 S'esrailler, à façon de quelque arche rustique,

- 40 Mais dont tout l'ornement, oeuvre de main antique,
Ores* devenu laid, se seroit destaché,
N'y restant que le nud, des limas* pourlesché ?
Voir cest aspre sourcil, ce rude frontispice,
Orgueilleux en l'horreur du chëant precipice
- 45 Qui luy pend sous le seuil, vaste et desmesuré,
Menasser de si prez le haut Ciel azuré
Et d'un faiste atourné de cent pointes cornuës,
Barrer, malgré les vents, le champ libre des nuës ?
Prodigieux aspect*! mais paisible, au regard,
- 50 De voir, palle d'effroy, esperdu de regard,
Hydeux (comme un pendent qui, sans misericorde,
Mis aux ceps*, n'attend plus que la rouë ou la corde)
Le Peril imminent d'une crouppe glisser
Et tomber, diroit on, et, tombant, relisser
- 55 Certains marbres scabreux*, ez endroits ou Nature
Semble avoir negligé d'estreindre la suture
Des perrons deschirez et par ou l'Oser veut
Surprendre quelquefois la forteresse, et ne peut!
Et cent gouffres patents*, cent rompeuës vallées,
- 60 Et, jusques aux Enfers, sombrement ravallées,
Et cent rocs malotrus*, roides monts esbrechez,
Qui dessus, qui dessous, l'un sur l'autre couchez,
(Selon ou que l'hyver ou l'Auton* ou le foudre,
Ou le temps qui reduit toutes choses en poudre,
- 65 Les ont biffez du gros*, les culbutant à bas)
Sont là, comme rempars, arriere-clos du Pas*
Et, comme porc espics irritez, se hierissent
De haliers, de buissons, d'espines qui ferissent*
Jusqu'au sang, d'eglentiers, en leur saison fleuris
- 70 Pour neant* en ces lieux, de buys, de tamaris,
De genests, de houx nains, de blaffardes feucheres*,
(Là propres, mais ailleurs molestes* aux jacheres)
Et, par places, de troncs d'arbres pesle-meslez,
Aucuns* secs, autres verds et autres mutilez,
- 75 Mal parcreus*, avortons, nouailleux*, sans ramée,
Autres flairans* encor la püante fumée
Du tonnerre, autrefois cheut dessus, des fousteaux*,
Des chesnes qu'on ne peut ny dresser en poteaux,
Ny doler* en chevrons, ny former en solives,
- 80 Ny en vis de pressoir pour raisins ou olives.
Bref Oreb, le Mont-Dieu, le Mont-saint, du passé

- 160 Oeuvres qui, en trante ans, d'eux-mesmes se destruisent,
 Maisons qui, la pluspart, sous leurs toits surdorez,
 Couvrent les saletez de maints coeurs ulcerez,
 Plus ords* devant mes yeux que n'est, en la voyrie,
 La charroigne d'un chien qui put au nez, pourrie.
- 165 Mais icy tout est net, tout est saint, tout est pur,
 Que dis-je ? Un temps viendra, quand quiconque est impur
 Ira la larme à l'oeuil, et la douleur empreinte
 Sur le front, expier ses taches, avec crainte,
 A la douce faveur de ce lieu qui, pour lors
- 170 Hanté*, regorgera en celestes tresors,
 Et (comme un riche eserin, dont l'or vuide conserve
 Le flair* du musc jadis mis dedans en reserve)
 Restera souevement parfumé pour toujours
 Des soupirs odoroux que, de nuit et de jour,
- 175 Explorée, en ton lit, souhaitant ma presence,
 Ton coeur y doit, bientost, espandre en mon absence.

(Livre III, p. 88-94)

LOUIS LE LABOUREUR

Elle entra dans l'espais d'une forest sauvage :
 Les buissons s'escartoient pour luy faire passage,
 Et cachioient sous leurs bras leurs aiguillons trenchans;
 Ses pas y produisoient mille fleurs odorantes,
 5 Et les oyseaux, enflants leurs gorges resonnantes,
 Poussoient en son honneur mille sortes de chants.

Toute herbe venimeuse, à son abord propice,
 Ou meurt de secheresse, ou quitte sa malice;
 L'If se sent dérober ombre et vie à la fois ⁶,
 10 Le serpent engourdy luy-mesme s'empoisonne,
 Et le Loup estonné*, sans sçavoir qui l'estonne,
 Prend sa course aussi-tost et s'enfuit hors du bois.

A peine elle est au pied de la haute Montagne
 Que d'un torrent de pleurs la voilà qui se baigne,
 15 Et parlant au Seigneur, va s'escriant ainsi :
 — Comme toy sur un Mont je veux finir ma vie,
 Mais pour mieux t'imiter et suivre mon envie,
 Que n'y puis-je endurer mesme supplice aussi!

A voir l'aspre grandeur de cette grosse Masse,
 20 Peu s'en faut que d'effroy tout le sang ne se glace;
 Certains esprits d'horreur se coulent dans les yeux :
 On doute* que, semblable au gouffre de Tenare ⁷,
 Qui de sa profondeur atteint au noir Tartare,
 Ce mont par sa hauteur ne tousche aussi les Cieux,

Là, d'eux mesmes tirans leurs vieilles origines,
 Le haut Chesne et le Houx tout herissé d'épines,
 Le Genievre et le Buis croissent abondamment.
 Ces arbres en tout temps conservent leur verdure,
 Et quelque rude froid que chacun d'eux endure,
 30 Ils ne quittent jamais ce riche vestement.

⁶ Les baies de l'if sont traditionnellement considérées comme vénéneuses.

⁷ Cf. *supra*, I, Durant, v. 104.

- Agreables ruisseaux , dont la course rapide
 Dessus un sable d'or roule un argent liquide,
 Rivages tapissez d'un riche émail de fleurs,
 Que mille saules-verds défendent des chaleurs,
 5 Grands bassins de porfire où l'onde fugitive,
 Montant et retombant, se plaist d'estre captive,
 Superbes promenoirs où la Nature et l'art,
 Meslent si richement les beautez et le fart
 Ronds, parterres, berceaux , labyrinthes, allées,
 10 Grotte où l'ambre se mesle aux pierres congelées,
 Jardins délicieux , où le Père des jours,
 Faisant naistre les fleurs, fait naistre ses amours,
 Fleurs, de qui sa chaleur enrichit la Nature,
 Et scait d'un si beau lustre animer la peinture,
 15 Arbres où l'émeraude en la feüille reluit,
 Les perles dans les fleurs, et l'or dessus le fruit,
 Enfin, aymables lieux , où mon ame ravie
 A goûté les plaisirs d'une si douce vie,
 Un sauvage Rocher me force à vous bannir,
 20 En cet heureux moment, hors de mon souvenir.
 Rocher qui retentis des Cantiques des Anges,
 Pourrois-je bien chanter tes illustres loüanges ?
 Que ton horreur me plaist, que dans sa sombre nuit,
 Un agréable jour à mon ame reluit!
 25 Que j'ayme à voir tomber de tes voûtes humides
 Des globes de cristal et des perles liquides!
 Que ton profond silence est éloquent pour moy,
 Et que j'en suis touché d'un agréable effroy!
 Sous mes pieds maintenant j'oy gronder les orages,
 30 Sous mes pieds maintenant se forment les nüages
 D'où sortent les éclairs et les foudres brûlans
 Par qui Dieu fait trembler les pêcheurs insolens.
 A peine puis-je en bas voir les cimes chenuës
 De ces saintes forests aux chasseurs inconnuës,
 35 Où les timides cerfs, sans crainte de leurs traits,
 Courent en liberté sous les feüillages frais.
 Là les Ours, oubliant leur rage naturelle,

Broûtent avec les dains l'herbe tendre et nouvelle ⁹;
 Là, dès que le Soleil sort du milieu des eaux,
 Son retour est bény par le chant des oiseaux,
 40 Qui ne redoutent point que des mains sacrilèges,
 Dans ce sacré séjour pour eux tendent des pièges.
 Là, malgré la rigueur des plus rudes hyvers,
 Les arbres en tout temps gardent leurs cheveux verds;
 45 Les tourbillons des vents, où se mesle la foudre,
 N'osent ny les courber, ny les réduire en poudre;
 L'avare bucheron n'y pointe point la main,
 Et sur luy le respect est plus fort que le gain;
 Les Bergers d'alentour et les jeunes bergères
 50 N'y viennent point danser sur les saintes fougères;
 Ils n'osent y mesler leurs aigres chalumeaux,
 Ny quand le chaud les brusle y mener leurs troupeaux.
 Mais, ô fameux Rocher, faut-il pas que j'avouë
 Que ce n'est pas ainsi que tu veux qu'on te louë ?
 55 Non, tu n'es glorieux que d'estre le séjour
 De l'exemple parfait d'une parfaite amour,
 De cette Pécheresse, illustre par ses charmes,
 Et plus illustre encor par le cours de ses larmes.
 C'est icy que ses yeux n'estoient jamais lassez
 60 D'effacer par des pleurs des crimes effacez,
 De payer par des pleurs l'usure de ses flâmes
 Qu'autrefois leurs regards versèrent dans les ames.
 C'est icy que son corps aussi bien que son coeur
 Vivoit du doux amour de JESUS son vainqueur.
 65 C'est icy qu'en l'amour de JESUS affermie,
 Elle estoit d'elle-mesme, elle-mesme ennemie;
 Que ce fidelle amour défendoit à ses sens,
 De trouver hors de luy des plaisirs innocens;
 Que lors que le Soleil, lassé du tour du Monde,
 70 Sur un lit de corail dormoit au sein de l'onde,
 A peine cet amour pour modérer son feu,
 Souffroit que sur la pierre elle dormist un peu.

(La Sainte Baume, éd. cit., p. 409-410)

⁹ Cf. Is., 11, 7 : "Vitulus et ursus pascentur, simul requiescent catuli eorum".



MARIA MAGDALENA

*Magdalena, soror diuæ charissimæ Marthæ,
Fastum, delicias, luxuriamq; cauet.*

*Angelico gaudet deserta per ania coctu:
Et sacrum attenta percipit aure melos.*

JEAN BALIN

[...] ce corps miné d'une sèche maigreur,
 Os nus dedans le sein tracé* de mainte veine,
 Perruque en peloton, de mousse toute pleine,
 Yeux haves et profonds, dont autrefois les traits
 5 Estoient plus gracieux que des astres les rays,
 Face creuse, sans chair, hydeuse et blemissante,
 Front beché par sillons, peau du gosier pendante.
 [.]

- Mais, Deesse ¹, ouvre moy les secrets de ton ame :
 Voudrois tu que ton corps fut caché sous la lame
 10 Du cercueil, fin des maux que tu vas endurant ?
 Non, tu veux endurer la peine et le tourment :
 Ton corps fuyt le repos, tu veux estre couchée
 Dessus un lict pierreux qui te sert de jonchée
 De roses et de lys, et tu trouves plus beaux
 15 Sur ton corps les habits decouppés par lambeaux
 Que la pourpre des Roys. Les antres tout moussus
 Te sont plus gracieux que les tapis tissus
 D'un or qu'on a chargé de pierres precieuses.
 Les eaux d'un clair ruisseau te sont plus savoureuses
 20 Que les vins de Metymne ² autrefois tant prisés.
 Les mets delicieux sont par toy mesprisés,
 Et les vents sont des mets remplissans ta poitrine,
 Qui respire tousjours de la grace divine.
 Pour palais lambrissé tu prens un roc affreux,
 25 Qui tient le Roy des vents enfermé dans ses creux :
 Les vents s'entrechoquans d'une horrible furie,
 Rendent à ton oreille une grand melodie.
 Les cistres et les luths, et les chants douxereux,
 Les levres mignardant un parler amoureux,
 30 Ne t'ont chatouillé tant : tes larmes desbordées
 Et tes sanglots espais te servent de risées.

¹ "Déesse" est évidemment la transposition du *diva* qui désigne la sainte dans la version latine du poème de Balin. On trouve la même option "humaniste" notamment chez le P. J. Sautel, *Divae Magdalenae ignes saevi et piaae lacrymae*, Lyon, 1656.

² "Methymna, vel Methymne, urbs Lesbi. Illic nascitur optimum vinum" (Ch. Estienne, *op. cit.*, fol. 301 v°). Cf. Ovide, *Ars amatoria*, I, v. 57 : "Gargara quot segetes, quot habet Methymna racemos."

[...] ce hideux corps

Qui sembloit, effroyable, une image des morts :
Il estoit decharné, maigre, tremblant et matte*,
Desnué de sa chair jadis si delicate.

- 5 Une pasle rigueur le deformoit, affreux,
Le front sec et terni, les yeux haves et creux,
Les os nus, languissans, noircis de mainte veine,
Perruque en peloton de mousse toute pleine³,
Aux jouës, au gosier, partout sa noire peau
10 Luy pend comme au fantome eslevé du tombeau.
[.....]

Tousjours en sa douleur, affreuse, eschevelée,
Jacoit* que les glaçons d'une froide gelée,
Que les frimats, les vents, qu'un rigoureux hyver,
Hoste injurieux, luy veulent estriver*

- 15 Le Roc de sa constance, et briser le courage*,
Elle ne cede pas aux assaux de son aage :
Les plus rudes efforts que luy donne le temps
Ne sont à son desir qu'un plaisant passe-temps.
Nî l'Hyver, ni l'Esté, le Printemps, ni l'Automne,
20 Nî pas un element contraire ne l'estonne*,
Inesbranlable, entiere, ardante à tous assaux,
Elle trouve les vents non moins que les vassaux
Sujets de luy ceder, estouffans leur haleine
Si tost qu'elle commande à leur troupe mutine.

- 25 Mais s'elle fait jamais quelque commandement,
C'est avec un amour logé profondement
Aux desirs de patir, et de presser la terre
De faire à ses pechez une eternelle guerre.
Elle conjure tous les hostes des bas lieux
30 De vanger les malheurs qu'ont engendré ses yeux,
Et de n'espargner pas leur rigueur vengeresse
Pour punir en ce Roc son ame pecheresse.

- Elle endure la soif, la faim, le froid, le chaud,
De tous les soins communs un continu deffaut;
35 Le souci qu'elle doit à repaistre sa masse
Dans celui de l'esprit aux prieres se passe,

³ Nouvelle reprise textuelle de Balin, *supra*, v. 3.

Un saint souspir au Ciel eslan   doucement
 Luy sert de nourriture et d'un fort aliment,
 Que si trop fort la soif luy presse la poitrine,
 40 Un ruisseau doux coulant d'une source argentine [...]
 Au coin du creux Rocher luy fournit de liqueur
 Qui rafraichit ses feux et contente son coeur.

(Livre IX, p. 332-333)

MARC-ANTOINE DURANT

- Là seule, sans jamais en partir ou parler
 A personne, elle veit trente et trois ans rouler.
 Elle y passoit les jours, et les nuicts presque entieres
 En contemplation et devotes prieres,
 5 Dont la suave odeur agreoit tellement
 Au Monarque sans pair du doré firmament
 Qu'il leslevoit souvent, d'un transport extatique,
 Sur les gonds azurés de la pleine celique
 Où, joyeuse, avalloit le nectar doucereux
 10 Dont se vont abreuvants les esprits bien-heureux.
 Ses yeux tousjours alloient larmoyans de tristesse
 Soubs le dur souvenir de sa folle jeunesse;
 Son chaste coeur tenoit banque ouverte aux soupairs,
 Son penser ne vogoit qu'aux celestes plaisirs,
 15 Sa face s'en alloit de jour en jour deteinte
 Soubs les austeritez de sa vie tres-saincte,
 Tout ainsi que les fleurs, battues roidement
 De la gresle, qu'on voit se flestrir lentement.
 Souvent à coups de poing se plumboit la poitrine,
 20 La haire nuict et jour pointeloit* son eschine.
 Jamais pour faim qu'elle eust ne mangeoit, sinon lors
 Que Dieu, pour l'entretien de son debile corps,
 Tout bon luy envoyoit, par le saint ministere
 Des Anges bien heureux, sa prebende ordinaire.
 25 Quant à ses vestemens, dez que ceux qu'elle avoit
 Sur le dos, quand s'en vint dans la Roche où vivoit,
 Furent si deschirez et rompus que, sans cesse
 Ils s'en alloient, tumbans en pieces de vieillesse,
 Elle, se voyant nue et ne voulant souffrir
 30 Ses membres descharnez au jour se decouvrir,
 S'en alloit despoüillant les lambrunches* sauvages
 Ou quelques plans ombreux, de leurs larges fueillages.
 En ayant fait amas, elle les assembloit
 Et, à faute d'aiguille et de fil, les cousoit
 35 D'une espine et des poils* que tiroit de sa teste,
 Puis, en ayant tramé un saion* ou robette,
 Elle s'en habilloit. Mais voyant que plustost
 Tel vestement n'avoit endossé, qu'aussi tost
 Il s'en alloit rompu, elle en quitta l'usage,
 40 Et dez lors, demeurant nue (comme un Sauvage),

- Jamais pour pluie ou vent, pour chaud ou froid qu'il fit,
 Pauvrette, las! hélas! n'usoit d'aucun habit,
 Mais pour tous vestemens, ses cheveux, comme un voile,
 Par main d'ouvriere faict de quelque belle toile
 45 Tramée à filets d'or, couvroient la nudité
 De son corps, que les os perçoient de tout costé.
 Je ne veux point couvrir du bandeau de silence
 Son austere coucher : j'ay fraiche souvenance
 D'avoir veu quelque fois le lieu où s'alictoit
 50 Quand le somme pesant ses beaux yeux ennuitoit*.
 Quand doncques le soleil, pere de la lumiere,
 Alloit desattellant dans l'onde marinere
 Ses coursiers pied d'airain, et que jà*, par les cieux,
 Vesper luyre faisoit ses flambeaux radieux,
 55 Ceste Dame bouchoit sa deserte caverne
 De deux ou trois faisceaux faits de festons* de verne*,
 De peur que quelque Loup, ou quelque autre animal
 Sauvage, ne luy fist en dormant quelque mal;
 Puis elle alloit tournant visage vers un antre
 60 Creusé dans un recoin de la Roche, où l'on n'entre
 Qu'à dos courbé, n'ayant ce creux antre en longueur
 Qu'une toise et demie, et autant en largeur,
 Si qu'il semble un sepulchre, ou des ours le repaire,
 Le manoir de la nuict, d'horreur et de misere.

(Livre V, p. 57-58)

LOUIS LE LABOUREUR

C'est là qu'à son loisir ce prodige en constance
 Caresse * tendrement la dure Penitence,
 Et dans ses privautez savouïre mille appas.
 La Nature confuse admire ces merveilles,
 5 Et s'estonne comment en des rigueurs pareilles
 Elle ne souffre pas plustost mille trespas.

Elle est dans une niche estroite, courte et basse,
 Où son corps prisonnier n'a point assez d'espace,
 Soit pour son estenduë ou soit pour sa hauteur.
 10 Elle rampe tousjours sur cette froide pierre
 Et, dans les saints transports du zele qui la serre,
 Reclame incessamment son cher Libérateur.

Que ton pouvoir est grand, doux Enchanteur des ames,
 Quand le divin Jesus est l'objet de tes flâmes :
 15 Amour, sages fureurs, admirables excès!
 Mal-heureuses santez! heureuses maladies!
 Mal-heureuses cent fois les ames refroidies
 Qui ne ressentent point tes violens accès.

Cette Fille à l'amour se donne toute en proye,
 20 Elle en fait ses plaisirs et sa plus belle joye :
 L'Amour, le mesme Amour ne sçauroit mieux aimer.
 Elle attise sans cesse une si douce braize,
 Et craint tant que ce feu quelque jour ne s'appaise,
 Qu'elle meurt du desir de s'en voir consumer.

Depuis qu'en ce cachot ce martyre elle endure,
 Son corps s'est fait plus dur que la bronze n'est dure;
 Le Rocq mesme plus tendre à ses pleurs s'amollit :
 Sensible à la Pitié qui de son trait le touche,
 Il quitte sa froideur à l'endroit de sa couche
 30 Et, selon son pouvoir, prend la forme d'un lit.

Ses habits déchirez sont allez en poussiere,
 Ses cheveux en leur lieu la couvrent toute entiere :
 Voilant sa belle peau de leur riche Thresor,
 Ils estalent au tour leurs crespelures blondes,
 35 Et d'abord*, à la voir au milieu de ces ondes,
 On penseroit qu'elle est dans une estuve d'or.

(Livre V, p. 73-74)



PIERRE DE SAINT-LOUIS

- C'est pour ces grands sujets qu'on la voit reculée
 Au fond de cette BAUME où, toute échevelée,
 Elle gît de son long sur ce rude pavé
 Que son corps ou ses pleurs semblent avoir cavé*,
 5 Ne voulant reposer qu'en cette dure couche
 Où (les larmes aux yeux, les plaintes à la bouche,
 Une main sous la teste et les cheveux rempant
 Jusques à ses talons en façon de serpents)
 Elle veut pour soutien, et de fleurs et de pommes*,
 10 Languissante d'amour, seule, et bien loin des hommes,
 Se tenant au dessous de cet affreux Rocher,
 Son Dome, son Couvert, son Lambris, son Plancher,
 Sa Chambre, sa Maison, son Cabinet, sa Sale,
 Son Toict, son Pavillon et son Impériale*,
 15 Son Palais, son Jardin, son Champ, sa basse-Cour,
 Son Château, son Rempart, son Donjon et sa Tour,
 Son Alcove, son lit, son fort, sa Citadelle,
 Son Temple, son Autel et toute sa Chapelle,
 Où la nuit, par un trou tout-à-fait obligeant,
 20 La Lune luy fournit une lampe d'argent,
 Puis le jour, le Soleil son frère, à l'ordinaire,
 Vient par ce mesme endroit prêter le luminaire.
 Pour cierges ou flambeaux, en de si sombres lieux,
 On peut voir seulement les éclairs de ses yeux,
 25 Qui sont les Bénitiers d'où coule l'eau bénite
 Qui chasse le Démon jusqu'au fond de son gîte.
 La Croix ne manque pas dans un Temple si Saint,
 Ny le tableau non plus sur sa face dépeint.
 En ce saint Hermitage, on n'entend autre cloche
 30 Que le bruit de l'Echô qui résonne en sa Roche,
 Qui répond nuit et jour avec ses tristes sons,
 Apprend d'elle, répète et redit ses LECONS,
 Qui sont, comme je croy, celles de JEREMIE,
 Tant sa voix me paroît de la joie ennemie :
 35 Car j'entends à la fin, dans son affliction,
 Deux fois JERUSALEM, par répétition⁴.

⁴ Allusion aux *Leçons de Ténèbres*, premier nocturne des matines du *triduum* sacré (jeudi, vendredi et samedi saints) dont les répons sont empruntés aux *Lamentations* de Jérémie. Chaque leçon se termine par la même invocation : "Jerusalem, Jerusalem,

- Dans ce *TEMPLE* vivant, que tant de zèle anime,
Son esprit est le *PRESTRE*, et son corps la *VICTIME*,
Son amour est le *FEU*, son cœur est l'*ENCENSOIR*.
- 40 Fumant par ses soupirs du matin jusqu'au soir,
Quand elle y fait brûler le sacré *Thymiame*
De la haute Oraison, qui réjouyt son ame ⁵,
Qui, comme un grain d'encens jetté sur le charbon,
Plus elle est embrasée et plus elle sent bon.
- 45 Elle a pour tout son chant, *Hymnes* et *Psalmodie*,
Ses rétractations et sa *PALINODIE*.
Si dans ce lieu l'*Autel* a quelque parement,
L'*OR* de ses blonds cheveux en fait tout l'ornement,
Ou ce que la *Limace ARGENTE* de sa bave,
- 50 C'est tout ce qui s'y voit de pompeux et de brave*.
Au pied d'un *CRUCIFIX*, une *TESTE DE MORT*,
Ou de *MORTE* plutost, luy déclare son sort,
Y voyant sur son front ces paroles écrites,
Qu'avec elle, *LECTEUR*, il faut que tu médites :
- 55 'Dans les trous de mes yeux, et sur ce crane ras,
'Vois, comme je suis morte, et comme tu mourras,
'J'avois eu, comme toy, la chevelure blonde,
'Les brillans de mes yeux ravissoient tout le monde,
'Maintenant je ne suis que ce que tu peux voir,
- 60 'Sers toy doncques de moy comme de ton miroir.'
Sur ce portrait sans masque, où tout lui peut parêre,
Elle voit ce qu'elle est et ce qu'elle doit estre,
Et, regardant toujours ce têt* de trépassé,
Elle voit le *FUTUR* dans ce *PRESENT PASSÉ*.
- 65 Cependant que le Tronc de cette affreuse tête
N'est plus, dans son tombeau, qu'un reste de squelette,
Encor bien qu'elle eût eu le port, la majesté,
La grace et les attraits d'une rare beauté,
Qu'elle eût esté possible*, autrefois couronnée,
- 70 Ou de chapeaux* de fleurs et de roses ornées,

convertere ad Dominum Deum tuum". La grande tradition musicale française des *Leçons de Ténèbres* qu'illustreront notamment Couperin et Lalande échappait, au XVII^e siècle déjà, à un cadre strictement liturgique (Lambert, Charpentier, Nivers). Voir à ce sujet l'article très précis de G. Massenekil, *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, London, Mc Millan, t. 10, 1980, p. 410-412.

⁵ Transposition de *thymiama*, terme utilisé par la Vulgate pour désigner les parfums brûlés sur l'autel du sacrifice. Cf. Ex., 30, 36 : "Sanctum Sanctorum erit vobis thymiama" et *passim*.

- Que mille Adorateurs, de ses yeux embrasés,
 Se fussent trouvez pris dans ses cheveux frisez.
 C'est ce que fait MARIE, et ce qu'elle contemple
 Dans ce trou qui luy sert d'Oratoire et de Temple.
 75 C'est ainsi que, pensant ce qu'elle fut jadis,
 Elle fait de ce coin un petit Paradis,
 Y recevant du Ciel la céleste rosée,
 Comme la MÈRE PERLE au Soleil exposée ⁶.
 Où, bien qu'elle ait toujours la mort devant les yeux,
 80 Son esprit toutefois vole et vit dans les Cieux;
 Ce visage changé luy fait changer de face,
 Et sa neige se fond auprès de cette glace.
 Ses yeux, comme Alambics, qui coulent nuit et jour,
 Font distiler l'eau rose ⁷ au feu de son amour,
 85 Dont la suave odeur, s'épendant par sa BAUME,
 L'encense, la remplit, la parfume et l'embaume.
 Et comme la rosée épanchée au matin
 Fait les pleurs de la nuit répandus sur le Thim,
 Lors que du jour vermeil elle pleure l'absence,
 90 Désire son retour et cherche sa présence,
 De même MAGDELEINE, en cette obscurité,
 (Pendant que son Soleil luy cache sa clarté
 Et pour un peu de temps la prive de ses charmes)
 Arrose sans cesser la terre de ses larmes.
 95 Enfin ayant ces yeux en cette eau tout confits,
 Se fond et se confond au pied du CRUCIFIX.

(Livre II, p. 16-18)

⁶ La tradition veut que les huîtres conçoivent leurs perles par la rosée. Cf. *supra*, VII, n. 4.

⁷ Extrait de roses ou d'autres fleurs utilisé pour la toilette.



XVI. "ARDANTE ET LUMINEUSE"

Si le XVII^e siècle a d'abord célébré dans la Madeleine un exemple du repentir, il n'a pas été insensible pour autant à la dimension mystique qui constitue le motif premier de sa retraite au désert. Cependant, cette vie contemplative se verra appréhendée presque exclusivement dans ses manifestations surnaturelles, au détriment de sa dynamique plus secrète. Un tel angle de vue s'explique en partie par l'influence d'une littérature spirituelle d'essence métaphorique. Par ailleurs, cette thématique de l'élévation dans les airs, si chère aux peintres de l'époque, peut aisément se prévaloir de la tradition hagiographique.

Alors que, chacun à sa manière, Jacques Leclercq, Louis Le Laboureur et Pierre de Saint-Louis dissolvent la miraculeuse assomption dans une phraséologie volubile, au risque d'en banaliser la substance, Remi de Beauvais emprunte, pour approcher ces terres mouvantes, une voie sensiblement plus originale. Les apostrophes qui ponctuent son texte y engendrent un profond clivage entre une Madeleine aérienne, rayonnante, et l'anonyme troupe des fidèles à laquelle s'agrège le poète. Ainsi se trouve clairement affirmé le caractère privilégié de l'expérience qui ravit la sainte à ses attaches terrestres. Plus étonnante encore nous paraît la prière de Madeleine, oscillant entre les outrances exclamatives d'un style débridé et la suggestion d'un au-delà — ou en-deçà — du langage. A certains instants en effet, la surabondance des impératifs et des interjections monosyllabiques réduit les mots à n'être plus que des points d'appui rythmant l'ineffable.

JACQUES LECLERCQ

*Le Ciel ayant pitié des rigueurs de sa peine,
Pour ne la point laisser d'amertume si pleine,
Pour desecher un peu les flots de ses douleurs
Et l'orage ondoyant des ruisseaux de ses pleurs,
5 Choisissant les plus gais des celestes Phalanges,
Luy depeschoit, benin, la troupe de ses Anges :
Esprits divins et purs qui, bavoiant* les airs,
S'abaissoient vers la Sainte, ardans de mille esclairs.
[.]*

La Sainte les oyoit

10 *Et, chantant avec eux, son esprit esgayoit
De Psalmes tous divins, puis, faisant quelque pose,
Montrant vouloir oïr quelque sublime chose,
Taschoit de l'esjoïr au train de ses amours.*

*L'un luy pinçoit le luth, l'autre, sur une lyre,
15 Fredonnoit des accords qu'un mortel ne peut dire;
Les uns de saints motetz, par souspirantes voix,
Les chants après les sons reprenoient quelque fois,
Les autres, d'un gay Cistre, ou sur une Mandore*,
Luy sonnoient les grandeurs de celuy qu'elle adore,*

20 *Et d'un air composé d'un amoureux dessein,
Luy chantoient de la grace ardante dans son sein.
Lors le feu vif et saint, qui le coeur luy embraze
Ainsi qu'un corps sans ame, immobile, pesant,
Sans mouvoir, sans parler, l'ame au Ciel ravissant,*

25 *Quoy que l'austerité de ses horribles peines
Aye noircy son front de languissantes veines,
Et que la poenitence où son amour l'induit
Aye aux pleurs embroüillez son visage reduit.*

*Mais chacun des esprits durant l'extaze forte
30 A soin de l'honorer; chacun le doigt* luy porte :
L'un luy lave le front, l'autre essuye ses yeux,
L'autre la rend pareille aux Cherubins des Cieux,
Luy met dessus le Chef une heureuse guirlande,*

35 *Un autre esparand des fleurs, l'autre sur le Rocher
(La grotte parfumant) distille un baume cher :
Enfin tous à l'envy, dedans cette caverne,
Estallent les faveurs de la salle superne*
Et, banissant l'horreur qu'elle tenoit jadis*

- 40 *Pour l'ame de la Sainte, en font un Paradis.*
Beau Paradis d'amour, Paradis de delices,
Paradis de la terre où se purgent les vices,
Où l'amour des mondains trouve une prompte mort,
Mais où l'amour du Ciel trouve un assuré port.
- 45 *De ce beau Paradis, la troupe radieuse*
Eslevoit Magdeleine ardante et lumineuse
Chaque jour par sept fois vers la voûte des Cieux,
Dardant mille brandons du regard de ses yeux
A son Amant Jesus, et, parmi la Musique
- 50 *Des Anges la portant, demouroit estatique,*
Confite dans l'amour de celui qu'elle aymoit,
Qui tous ses sens ravis dans son coeur abismoit :
Le Ciel jettoit ses feux et desserroit ses portes
Afin de voir l'esbat des celestes Cohortes
- 55 *Aux doux embrassemens de ce corps qui, contrit,*
Joüit des dons du Ciel que luy rend son esprit.
Que de feux ! que d'amour pour une pecheresse!
O astres qui brillez au voûté firmament,
O Ciel, ô terre, ô mer, ô feu, vif element,
- 60 *Que direz-vous icy ? rougirez-vous de honte*
Qu'une femme icy bas de gloire vous surmonte ?
Astres, quittés l'esclat de vos yeux scintillans,
Magdeleine icy bas a les siens plus brillans!
O Ciel, advouë icy que la terre possede
- 65 *Un thresor excellent, qui ta grandeur excede!*
O terre, ô elemens! voyez que vostre sein
Indigne tient un corps de merveilles tout plein!
Et toy, mer, qui produis les perles Indiennes,
As-tu quelque splendeur qui vaille bien les siennes ?
- 70 *O feu, de qui le centre est au sein du Croissant,*
Qui, vif en tes effets, va tousjours accroissant ¹,
As-tu bien tant d'ardeur au brasier de ta flame,
Que Magdeleine icy porte d'amour en l'ame ?
— Amour, que tu m'es doux (dit-elle en soupirant)
- 75 *Amour, que me fais-tu si, mon coeur expirant*
En tes divins attraits dedans les bras des Anges,
Je ne peux de mon Dieu dire assez les loüanges!
Dieu! Dieu! mon coeur! mon tout! ô mon divin soulas!*

¹ Selon toute évidence, le quatrième élément apparaît ici sous la forme d'une périphrase désignant le soleil, source du feu lunaire.

Je meurs d'amour! Jesus! j'expire entre vos bras!

- 80 *Un doux ravissement après ce beau discours
La transportoit au sein de l'amour des amours;
Elle entroit en extaze, et son ame eschauffée
Emportoit de son Christ le sublime trophée;
Elle attiroit son coeur, le baisoit, le gardoit,
85 Et le sien dans le sien par amour luy rendoit ².
Ce reciproque amour d'union souveraine
Embrassoit tellement le corps de Magdeleine
Que si les Anges saints qui la guidoient* en l'air
Eussent esté mortels, ils eussent peu bruler :
90 Ce celeste brasier de sa flame allumée
Eut d'un trop vif esclat leur troupe consumée.*

(Livre IX, p. 326-331)

² Sur les antécédents de la dévotion au Sacré-Coeur, voir *supra*, XI, note 6.

- [...] Qui est donc
 Celle qui, d'or vestuë et d'odeur parfumée,
 Monte par le Desert comme un brin de fumée ?
 Voyez! diroit on pas que c'est un droit sion *
- 5 De perfun exalé, d'une confection
 Où la mirrhe, où l'encens, et par où toutes les sortes
 De poudres de senteur ont part ³ ? D'où que tu sortes,
 Où puisses tu loger et où, sept fois le jour,
 En razant le plancher de l'immortel sejour,
- 10 Te puisses-tu guinder*, ô, revien, Sulamite,
 Revien! laisse toy voir! permets que l'on imite
 Ces tiens pas non encor practiquez des humains ⁴!
 Nous te suivons de l'oeuil! nous te tendons les mains!
 Nous allongeons les bras! nous courons sur les pointes
- 15 De noz pieds et (serrant les jambes, à coups* jointes)
 Nous haussons le menton! nous lançons en avant
 Le col, comme un Heron qui s'envole et prent vent.
 Nous volons jà* de coeur après toy! Mais la masse
 De ce corps nous cravante*, ainsi qu'une Limace
- 20 Qui tousjours porte à-dos son errante maison,
 Et, la part qu'elle rampe, est par tout en prison.
 O! s'il te pleust nous dire où tu t'es emplumée!
 D'où, comme un astre neuf, tu sors vif allumée,
 D'où, Phenix rajeuni par le feu, tu as pris
- 25 Ton vol, et quel Dedal te l'a si bien appris ⁵ !
 O! s'il te pleust au moins, et c'est chose facile
 A toy, à qui jamais rien ne fut difficile,
 De nous tendre, sans plus, un des bouts crespillez
 De ces longs filz dorez qui, large esparpillez,
- 30 Te coulent aux talons, et dont, comme une estoille,
 A longs crins tu te vets au lieu de riche voyle!
 Ne pourroit on finer* d'oyseleur tant expert
 Qui te sceust attraper ? Mais hélas! on te pert
 De veuë. Hélas! hélas! on auroit bel attendre,

³ Ct., 3, 6 : "Quae est ista quae ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhae, et thuris, et universi pulveris pigmentarii ?"

⁴ Ct., 7, 1.

⁵ "Petites fouguettes du creu de l'Autheur sur le ravissement de Magdeleine" (Note de l'éd. originale).

- 35 On auroit beau penser te remettre ou te tendre
Des pieges, à l'entour des fontaines! Tu n'es
De ces oyseaux niais* ou qui, pour estre nés,
Je dis pour estre esclos là tout proche, en leur ayre,
Ne forlongent* un bois. Nanny! Ton ordinaire
40 C'est de prendre l'essor, comme ayant à desdain
Tout ce qui, tant soit peu, flaire* ou sent le mondain.
[.]
Helas! pour estre telle et pour avoir trouvé
Un Amy qui te sçait caresser* en privé,
Qui t'ayme chèrement, qui t'embrasse à toute heure
45 Et qui, benin, te fait goustier la part meilleure,
Te faut il desdaigner l'accointance de ceux
Qui, restés icy bas, soupirent angoisseux,
Regrettent leur malheur et sont las de plus vivre
S'il ne leur est permis, ô Belle, de te suivre ?
50 S'emplumer de pennons ? se façonner des ayles
Comme un Aigle ? toucher aux brillantes rouëlles*⁶?
S'en voler dans les Cieux ? Ah! nous irons gravir
Contremont* ce rocher pour de là te ravir
(Si nous ne pouvons mieux) quand, au soir revenuë,
55 Tout le monde estonné* fremit à ta venuë.
Quand les Princes du Ciel, admirant ton arroy,
Te convoyent ainsi que l'espouse d'un Roy
Dont les vives beautés font sembler tenebreuse
La splendeur des flambeaux qui, par la nuit ombreuse,
60 Et par toute une sale, et par tous les piliers,
Et par tout un Palais l'esclairent à milliers,
Lors que, le Bal finy, lors que, plus honorée,
On la meine coucher en sa chambre parée.

(Livre III, p. 99-103)

- Je defaus, mon Jesus! je defaus! et me semble
65 Qu'amour, impatient, jà-desjà desassemble
Tous mes os de mes os et que, pour te chercher,
Mon Ame se destache arriere de la Chair.

⁶ Allusion aux voûtes célestes ?

⁷ Cf. Pr., 23, 5 : "Ne erigas oculos tuos ad opes quas non potes habere, quia facient sibi pennas quasi aquilae et volabunt in caelum."

- Ayde! Jesus! hé bien! quel ayde puis-je attendre ?
Que puis-je demander ? que puis-je moy pretendre*
70 *Sinon qu'Amour me tue ? ô! c'est ce que j'attens,
Car d'autre allegement, certes, je n'en pretens.*
*Non, je ne cherche pas qu'on vienne donner treve
A mon mal, non! plus tost je veux que mon coeur creve
A force de t'aymer, ô Jesus, laisse moy!*
75 *Laisse! je veux bruller, va t'en, esloigne toy!
Va t'en! ne m'ayde pas! retire toy, retire!*
*Non fay! las! mon Jesus, las! qu'ay-je voulu dire ?
Approche! vien! demeure! arreste! ô le plus beau
Des hommes, ô splendeur de l'eternel Flambeau,*
80 *Vive Image de Dieu! clair Miroir sans macule!
Chaste brandon d'Amour! Jesus! ne te recule,
Ne t'esloigne de moy, si-non je me mourrois!
Vivre sans toy ? Jesus! ô non, je ne pourrois!
Non! plus tost mille fois sans moy! ma chere vie!*
85 *Ma joye! mon soulas*! mon soucy! je devie!
Mes discours (tu le voys) bronchent* à tout propos.
[.]*
*Enigmes Amoureux ! Qui les veut expliquer
Il les doit, avant tout, luy mesme practiquer.
Marie! qui pourroit mieux que toy nous en dire*
90 *Le vray sens ? Mais tais toy! Car Amour ne desire
Qu'on aille publier ses misteres abstrus*,
Misteres qui ne sont ny seront jamais creux
D'aucun, s'il n'est monté par dessus les estages
Des cabinets où l'Ame enfante les Images⁸.*
95 *Car c'est en cet endroit qu'il t'est permis d'ozer
Sans craindre, sans rougir, requerir d'un baiser
Dieu mesme qui (navré* de ton oeil qui luy touche
Au fond du coeur⁹) accouple à ta bouche sa bouche,
Te caresse en ses bras, te paist de ce miel doux*
100 *Qui coule de sa levre et, comme un chaste espous,
Te flatte en te nommant ores* sa toute-belle,*

⁸ Formule d'inspiration nettement platonicienne, combinant peut-être le "mythe de la caverne" (*Rép.*, VII, 514 sq.) et l'ascension de l'âme ailée (*Phèdre*, 247 b sq.).

⁹ Cf. *Cl.*, 4, 9 : "Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum".

L'ensemble de ce passage, qui reflète de manière diffuse le climat du *Cantique*, s'inscrit dans le sillage de la mystique épithalamique. Voir notamment Louis Cognet, *Introduction aux mystiques rhéno-flamands*, Paris, Desclée, 1968, p. 16 sq.

Ores sa mieux aymée, ores sa colombelle,
 Son espouse, sa soeur, sa douce, et tout cela
 Que recherche, en amours, une Ame qui est là.

[.]

- 105 – Voilà! tu nous viendras lancer mille brandons
 Tout à coup dans le sein, puis, quand tu vois la flamme
 Qui commence à manger le plus beau de nostre ame,
 Tu t'en vas! tu t'enfuys! Tu nous quittes, ainsi
 Comme si tu n'avois de nous aucun souci.

[.]

- 110 Atten moy! ô! c'est trop, c'est par trop s'ecarter,
 Atten moy, ô! c'est trop, c'est par trop se haster.
 Je ne puis t'esgaler à la course, tu sautes
 Comme un Geant isnel* par les sentes plus hautes
 De la voye du Ciel, tu bondis comme un Daim
 115 Ou comme un jeune fan de Biche au pied soudain
 Qui, sur les monts fleuris court, pressé de la crainte,
 Pour éviter des chiens la dangereuse attainte ¹⁰.

O! Jesus, ô! Sauveur, ô! Seigneur, ô! mon Dieu,

O! retourne, ô! revien dans mon coeur, au milieu,

- 120 O! retourne, ô revien, revien! je ne te chasse
 Pour te nuire, je veux seulement voir ta face!

Le voicy! le voicy! je le tiens! il est mien!

Je l'ay! je l'ay trouvé! je l'ay pris, çà! voy! tien!

Voilà! tu me fuyois, qu'as tu gagné ? çà! paye

- 125 Mes amoureux travaux*! çà! paye! que j'essaye,
 Çà! donne! donne moy ce doux fruit sans amer,
 Ce fruit de pris sans pris, le pris de bien aymer.
 Ne me le dois-tu pas ? çà donc! que je t'accolle!
 Çà! vien que je te baise, çà! vien que je me colle

- 130 Avec toy, jointe à toy : tu ne me sortiras
 Jamais plus de mes bras, jamais plus tu n'yras
 Sans moy...

(Livre VI, p. 176-178)

¹⁰ On remarquera la double allégeance de ces vers qui combinent l'image pétrarquaisante de la bête aux abois avec des réminiscences bibliques; cf. Ct., 2, 9 : "Similis est dilectus meus capreae, hinulouque cervorum." ou encore Is , 35, 6 : "Tunc saliet sicut cervus claudus ..."

PIERRE DE SAINT-LOUIS

- Muse, il est déjà temps, en ce lieu solitaire,
 De rehausser ton vol pour un autre mystère :
 Sors donc de cette BAUME, et quitte ces déserts,
 Pour prendre ton essor bien avant dans les airs;
 5 Pour y suivre des yeux cette femme excellente,
 Qui tire droit au Ciel comme une Aigle volante.
 Spectacle épouvantable autant que ravissant,
 Vous rendez à ce point mon génie impuissant :
 Ma plume ne sauroit, du haut de la montaigne,
 10 Voler dans cette humide et liquide campagne;
 Qui pourroit s'y guinder* sans des ressorts vivants,
 Ou sans estre emporté sur les ailes des vents ?
 Qui, sans un hypogryphe ou sans quelque Pégaze,
 Pourroit estre témoin d'une si haute extase ?
 15 Tu n'attendras donc pas qu'on vienne icy planter
 L'eschelle de Jacob ¹¹ pour t'y faire monter,
 Sans laquelle pourtant cette gendarmerie
 Fait descendre et monter l'admirable MARIE
 Qui, parmi ces esprits montants et descendants,
 20 Exhale de son coeur mille soupirs ardents.
 [.]
 Mais n'appréhende point, vien, vien, mon Uranie,
 Si tu veux escouter la céleste harmonie;
 Entend comme l'on fait entendre de concerts
 A celle que je chante, à celle à qui tu sers;
 25 Regarde la monter, affluente* en délices,
 Et comme elle s'en va courir ces hautes lices;
 Voy comme elle est portée en ces hauts pavillons
 Sur le dos emplumé de tant de postillons;
 Prends garde comme tous s'empressent autour d'elle,
 30 Et qu'à l'envy chacun veut luy tendre son aile,
 Se débatant entre-eux qui la portera mieux
 Et la mettra plus près de la voute des Cieux,
 Comme s'ils désiroient de la voir tôt logée
 Dans le point vertical de son haut Apogée,
 35 Pour augmenter le nombre et l'éclat des flambeaux
 De la Chapelle ardente où sont tous les plus beaux,

¹¹ Gn., 28, 12 sq.

- Admire, en contemplant, ses volantes bannières,
 De son char triomphant les brillantes ornieres;
 Ne la perds pas de veüe, et regarde comment
 40 Elle s'en va tout droit contre le firmament;
 Ne découvres-tu pas, à travers ces beaux voiles,
 Comme déjà son front est couronné d'étoilles ?
 Ne te semble-t'il pas que desjà le Soleil
 La couvre d'un drap d'or qui n'a pas son pareil ?
 45 Que la Lune foulée argente sa chaussure,
 Que les Astres sont prests d'arondir sa coëffure ¹²,
 Que le Soleil, la Lune et le Ciel même encor
 Luy vont faire un habit d'argent, d'azur et d'or,
 Le Soleil luy donnant le fin or de sa teste,
 50 La Lune cet argent que son frère luy preste,
 Et le Ciel s'employant, aussi de son côté,
 Le bleu-mignon qu'il a de tous deux emprunté,
 De sorte qu'on peut voir en cet habit si rare
 Presque autant de couleurs dont l'Arc-en-Ciel se pare.
 55 C'est en cette peinture, et par ce coloris,
 Qu'elle passe pour l'Arc et surpasse l'Iris.
 Un spectacle si beau, par dessus le tonnerre,
 Pourroit tirer à soy tous les yeux de la terre
 Qui, dans le doux éclat d'un éblouissement,
 60 Demeureroient ravis d'un tel ravissement.
 Triomphe sans pareil! éclatante merveille!
 Trop haute également pour l'oeil et pour l'oreille :
 L'un ny l'autre ne peut estre en ces lieux porté
 Pour entendre ces tons et voir cette clarté.
 65 Il ne faut doncques pas, MUSE, que tu présumes
 Que l'on te donnera des ailes et des plumes :
 Pour voler, pour décrire un triomphe sans pair,
 Il faut estre tout autre, il ne faut pas remper!
 Ne t'y hazarde pas, quitte cette esplanade
 70 Sans faire une si haute et longue promenade;
 Confesse ingénüment que tu ne scaurois pas
 Dans cette vaste lice aller le même pas;
 Que ce n'est point à toy de suivre MADELAINE,
 Et que pour la trouver il faut perdre l'haleine.
 75 Te lasserais-tu pas d'un si pénible tour

¹² Cf. Ap., 12, 1 : "Mulier amicta sole et luna sub pedibus eius, et in capite eius corona stellarum duodecim."

- S'il t'y falloit monter jusqu'à sept fois le jour ?
 Merveilleuse volée! Admirable Colombe
 Qui monte autant de fois comme le juste tombe! ¹³
 Il me semble la voir, sur une légion*
- 80 *Qui la porte et l'escorte en cette région :
 Je voy comme elle part, de même qu'une flèche,
 Pour faire à ces beaux murs une notable brèche,
 Attaquer ce Palais, des feux étincellants,
 Et le prendre ou surprendre, avec ce camp-volant,*
- 85 *Avec cet escadron si pompeux et si leste.
 Elle va pour ouïr la musique céleste,
 Ce mélange divin de voix et d'instruments
 Les plus mélodieux, les plus doux et charmants.
 Les Violes, les Luths, les Cornets, les Trompètes,*
- 90 *Dont toujours on se sert pour de nouvelles Festes,
 Et qui font éclater, dans le Ciel et dehors,
 Les tons irréguliers des discordants accords.
 Ces Amphions Aïlez, ces divines Syreïnes
 Surpassent de beaucoup toutes les voix humaines*
- 95 *Des plus doux Arions, ou chantres Anciens,
 Qui ne furent jamais si bons Musiciens,
 Qui chantent en B Mol, par la Clef de Nature,
 Sans Game, sans leçon, sans Art, sans tablature,
 Et jamais Apollon, avecque ses neuf Soeurs,*
- 100 *N'égalerent au chant ces Chantres de neuf Choeurs.
 C'est ainsi qu'on exalte, ainsi que l'on récréé
 Et l'oreille et les yeux de cette ame sacrée,
 Luy faisant savourer, prez des faux-bourgs des Cieux,
 Par un tel avant-goût la gloire de ces lieux,*
- 105 *Disons donc qu'en ces Airs, Hymnes, Chants et Musiques,
 MADELAINE est autant que l'Espouse aux Cantiques,
 Pendant qu'elle joÿnt de ces concerts si doux
 Que font les courtisants de son divin Espoux,*

(Livre IX, p. 136-140)

¹³ Allusion indirecte à Lc, 17, 4 : "Et si septies in die peccaverit in te ..." ?

XVII. APOTHÉOSE

Cette ultime séquence renchérit encore sur l'élément merveilleux qui colore la légende provençale. Avec plus ou moins de détails, les poètes relatent les derniers instants de la Madeleine, qu'assiste en général saint Maximin. Le visage lumineux de la sainte ainsi que les odeurs suaves qui montent de sa sépulture figurent au nombre des ornements obligés de tout récit hagiographique. Ces traits solliciteront en particulier les poètes de la génération baroque, attentifs entre tous aux manifestations visuelles de l'expérience intérieure. Quant au triomphe de l'âme bienheureuse, il peut n'être qu'une reprise des extases antérieures, dont l'éclat se voit confirmé par son caractère définitif. Néanmoins cette vision traduit tout aussi bien la dynamique convergente du ciel et de la terre qui imprègne la sensibilité religieuse du temps. Si l'intronisation céleste de la Madeleine n'inspire guère au-delà de son babillage coutumier le chartreux Durant, les quelques vers que lui consacre Leclercq ont une autre résonance. N'était la rapidité de l'esquisse, on ne se sentirait pas trop éloigné des silencieuses clartés qui couronnent les *Tragiques*.



MARC-ANTOINE DURANT

Ainsi meurt Magdaleine : ainsi, après avoir
 Passé mille dangers, elle commence à voir
 Le port tant désiré où, joyeuse, descharge
 A l'ayde de la mort sa corporelle charge.

- 5 Son ame au desloger de la vieille maison
 De son corps, où estoit comme en une prison,
 Fut portée soudain par le saint ministère
 Des bien-heureux Espritz au celeste repaire.
 Là ne fut pas plustost arrivée que Dieu
- 10 L'embrasse, accolle*, baise et l'assied en un lieu
 Si parfaitement beau, que rien n'est en ce monde
 Qui aux saintes beautez d'un si beau lieu responde.
 De cecy non content, pour tous mondains honneurs,
 Richesses, vanitez, bombances et grandeurs
- 15 Dont, pour l'amour de luy, elle fut desdaigneuse,
 Il la comble de gloire et la rend lumineuse,
 Blanche, belle, impassible, et claire beaucoup plus
 Que le fils rousoyant* de Latone, Phoebus.
 Il luy cerne le chef d'une riche couronne,
 20 Son col d'un grand carquan* tout perleux environne,
 Et pour toute angustie*, indigence ou douleur,
 Il la va bien-heurant du comble de bonheur,
 D'une felicité qui n'a point sa semblable,
 Eternelle, infinie, immense, inestimable,
- 25 Et laquelle n'est pas subjecte à changement
 Comme tout ce qu'on void en ce bas firmament.
 Son corps, lequel flairoit* un odeur plus suave
 Que le baume et le musc, ou l'ambre de Sudave¹,
 Après avoir esté lavé devotement,
- 30 Fut par Saint Maximin entombé* dignement
 Dans le sacré pourpris* de la ville laquelle,
 En memoire de luy, Saint-Maximin s'appelle.

(Livre V, p. 67-68)

¹ Peut-être l'actuelle Suceava, ancien séjour des princes de Moldavie.

JACQUES LECLERCQ

- Un grand tas de souspirs, eslancez vers les Cieux,
 D'un sublime transport la rendirent ravie
 Et, dedans cette extaze, elle quitta la vie :
 Amour d'un trait si chaud luy consumma le coeur
 5 Qu'il emporta son ame au sein de son Seigneur.
 Le corps à deux genoux, comme estant en priere,
 Resta tousjours enceint d'une ardante lumiere,
 Car le Temple à sa mort de clarté rayonna
 D'un trait de feu plus vif, qui tout environna.
 10 La grace de l'amour estoit si bien depeinte
 Sur son front, qu'on eut dit qu'elle n'estoit esteinte,
 Et bien qu'elle dormit, son visage vermeil
 Dardoit des raiz luisans plus drus que le Soleil
 Quand il esclaire à plomb le cristal d'une glace.
 15 Maximin qui la voit d'une si belle grace
 Arreste ses pensers, et ne sçait bonnement
 Juger de son trespas qu'avec estonnement.
 Ses jouës font tant voir et de Lis et de Roses,
 Et d'un souris divin tant de graces ecloses,
 20 Qu'il croit non pas la mort mais l'amour, d'un doux trait,
 Estre venu toucher son sublime pourtrait,
 Pour embrazer des coeurs, autant après sa vie
 Qu'elle faisoit jadis, des amoureux suivie.
 Aussi ne la voit-on que pour aimer l'amour
 25 Qui transporta son ame au celeste sejour.
 Mille flairans* parfums et mille odeurs persiques
 Embaumerent le Temple, et puis mille Musiques,
 Mille concerts des voix des Anges radieux,
 Remplissoient de mottets et la terre et les Cieux.
 30 Un Cantique entonné de douce melodie
 Jusqu'à la sainte Cour à ses voeux applaudie,
 Environnant son corps en clarté rayonnant
 La conduisit au sein du souverain Tonnant.
 Le Ciel à son abhort entr'ouvrit ses barrieres,
 35 Il jetta mille esclats de celestes lumieres
 Honorant son accueil, et mille chants divers
 Firent sonner partout son nom dans l'Univers.

EN MANIERE DE CONCLUSION

Au seuil de cette présentation fragmentaire de la Madeleine héroïque, nous avons situé l'intérêt principal de notre recherche dans la rencontre d'un thème et d'un genre. Il faut désormais s'interroger plus avant sur l'originalité de ce domaine précis de la production magdalénienne. Outre ses particularités évidentes, telles son ampleur, son respect la dominante narrative ou son effort pour exploiter l'ensemble du thème, en quoi une épopée sur la Madeleine se démarque-t-elle d'une élégie, voire d'une homélie sur le même sujet ?

La réponse ne s'impose pas à l'esprit. Plutôt que de spécificité, c'est de conformité que l'on serait tenté de parler en premier lieu. Au fil des fragments alignés sur le schéma arbitraire d'une *vita*, l'on est amené à reconnaître avant tout les diverses inflexions qui rattachent notre Madeleine à ses soeurs dévotes ou lyriques. Lorsqu'ils sont amenés à traiter des scènes ou des motifs qui désignent leur thème dans sa singularité, nos poètes ont plus que jamais tendance à couler leur inspiration dans un moule conventionnel. C'est ainsi que la prosternation de la Pécheresse, le combat des remords et de la grâce, la complainte de l'Amante abandonnée ou les mortifications de la Solitaire donnent presque invariablement lieu à des morceaux de bravoure où s'entrecroisent avec plus ou moins de bonheur des procédés stylistiques quasiment dictés par chacune de ces situations. Pris isolément, ces tableaux ne se distinguent en rien, sinon peut-être par leurs dimensions, des élégies ou des chansons spirituelles dont on avait depuis longtemps analysé les orientations majeures. Relever dans ces textes les indices topiques de la tension ou du paradoxe, y noter une fois de plus la combinaison ambiguë du discours pétrarquaisant et de l'inspiration dévotionnelle, en apprécier la tendance à l'hyperbole pathétique et au dolorisme n'équivaut en définitive qu'à confirmer ce que l'on savait déjà.

Plus intéressants nous apparaissent les détours où se laissent significativement entraîner la plupart de nos poètes. On a vu combien, en dépit d'une vocation héroïque parfois hardiment claironnée, ils demeurent constamment tentés par des voies plus communes : le prédicateur imbu de ses effets, le moraliste un peu borné, le romancier insouciant et copieux ressurgissent à la moindre occasion, enrichissant le projet initial de nuances complémentaires non négligeables. Gardons-nous d'interpréter ces modulations comme le simple court-circuitage d'éléments parasites. Ce serait vraisemblablement céder à une limitation excessive du genre. Ne vaudrait-il pas mieux envisager, dans cet accueil à la multiplicité des intonations et des formes, l'une des qualités propres de l'épopée religieuse au XVII^e siècle ? Il reste loisible à chacun de déplorer les risques de confusion, sinon d'anarchie indissociables d'une telle ouverture. Mais l'on pourrait tout aussi légitimement considérer dans ces manières alternées d'autres symptômes que ceux du laisser-aller ou de l'essoufflement. Dans leur bigarrure même, ces épopées dévotes relèvent peut-être d'un dessein assez cohérent.

Il suffit pour s'en convaincre de s'aviser de la quasi permanence, au sein de notre *corpus*, de trois registres bien définis : en même temps qu'elles favorisent une poétique de l'ingéniosité pour traduire l'énigme d'une figure tissée de contradictions, toutes les oeuvres répertoriées marquent peu ou prou une tendance et à l'admonestation et au divertissement. Or ce qui pourrait n'être que coexistence artificielle d'éléments disparates s'inscrit en fait dans une relation d'interdépendance qui nous paraît consacrer la validité du genre. Sans doute un tel processus n'est-il guère qu'un avatar de l'inévitable *placere et docere*, les séductions du romanesque et du style pointu étant en l'occurrence subordonnées à la présentation d'une cause édifiante. Mais si les rapports qui régissent ces trois pôles sont parfaitement limpides, semblable schéma n'en demeure pas moins caractéristique d'une visée précise, dont la portée dépasse apparemment le domaine réservé de l'histoire littéraire.

L'origine de ces épopées magdaléniennes suggère en effet, indépendamment de leur succès problématique, la nature de leur destination. Bien plus, la majorité des préfaces les désigne explicitement comme une contribution à la réforme des moeurs et à l'affirmation de la doctrine chrétienne. Or qu'avons-nous trouvé dans ces ouvrages ? Quels

enseignements nos magdaléniens tentent-ils de glisser dans les interstices de leurs constructions imaginaires ou de leur lyrisme alambiqué ? Outre l'affirmation d'un moralisme figé, nous distinguons fréquemment chez eux un souci constant de rappeler, de préciser même la portée des grands dogmes de la foi chrétienne. Qu'ils interviennent sous l'aspect d'un exposé systématique — entretiens du Christ et de la Contemplative de Béthanie, prédication de la Madeleine aux Marseillais — ou d'une évocation indirecte liée à un épisode merveilleux, ces intermédiaires dogmatiques recouvrent en général une ampleur susceptible de les imposer d'emblée à l'attention. S'ils suspendent délibérément le cours du récit, de tels morceaux ne sauraient pourtant être envisagés sous l'unique aspect de l'asymétrie ou de l'arbitraire. Disparité n'est pas nécessairement synonyme de discordance. La coordination des deux discours, celui de la narration édifiante et celui du rappel doctrinal, ne se ramène nullement à un rapiécage de fortune. Elle nous paraît au contraire entrer parfaitement dans la visée d'une littérature pensée par des clercs. Cependant, pour ingénieuse qu'elle soit, cette rencontre de l'utile et de l'agréable n'en favorise pas moins une religiosité aux perspectives assez étroites.

L'une des constantes les plus remarquables de notre *corpus* réside, en effet, dans cette disproportion entre les élans démesurés de la sensibilité et la médiocrité des exigences spirituelles qui les justifient. Quelle est la substance réelle de la rhétorique parfois si délibérément outrancière qui imprègne nos textes, sinon une perception assez naïvement manichéenne de l'aventure humaine ? Qu'elle porte son regard sur le Christ en croix ou sur les désordres de sa vie passée, la Madeleine — ou son interprète — n'y trouve finalement matière qu'à une appréciation étriquée du juste et de l'injuste. La surabondance des exclamations et des interjections ne changera rien à la chose : de la jubilation triomphaliste aux tourments de l'âme accablée, nos poètes ne se départissent pas un instant de cette assurance foncière qui les engage à décider de tout. Les voici réduits dès lors à projeter sur leur Madeleine un esprit voisin de celui d'une *Imitatio Christi* dont on aurait rogné les angles. Encore cet ascétisme banalisé sonne-t-il nécessairement faux puisque, par définition, les dés sont pipés : la retraite pénitente et mystique n'est en fait que le couronnement obligé d'une sainteté "canonique", abusivement érigée en modèle. Telle est à notre sens la méprise profonde qui, indépendamment des réussites de détail, pénalise l'ensemble de ces épopées magdaléniennes.

Trop timidement rivés à leur pieux dessein, nos auteurs n'ont pas su prendre, en quelque sorte, les risques d'un sujet qui, au-delà des certitudes de leur foi, les invitait à l'humilité face au mystère. A la contemplation féconde de l'espace sacré dans lequel, au terme de sa dérive et de sa lassitude, l'homme redécouvre le Sens, ils ont préféré le zèle bavard d'une recension exhaustive. Comme toutes les expériences essentielles, l'itinéraire de la Pécheresse pardonnée relève d'une inévitable banalité. Mais c'est au coeur de cette banalité, précisément, que se recueille le secret d'un destin exclusif et irréductible. Or il faut bien avouer que la figure ardente et impénétrable de la sainte Amante, telle que l'esquisse sa légende, ne résiste guère à l'outrecuidance involontaire du récit dévot. Non seulement ce dernier relève d'une myopie singulièrement réductrice, assimilant le péché de Madeleine à une simple faute de comportement, mais il exalte le résultat de la pénitence au détriment même de son enjeu. Renversement des perspectives qui favorisera, du reste, les inévitables exhortations à l'adresse des mondaines auxquelles on propose une recette éprouvée pour devenir des saintes.

Le ton délibérément anecdotique qui marque l'épisode de la conversion désigne clairement la superficialité d'un tel regard. La courtisane repentie intéresse en effet davantage nos poètes que le miracle de la grâce salvatrice dont elle est le témoin. Le recours aux divers procédés du néo-pétrarquisme pour traduire l'amour que la Madeleine voue à son Sauveur est à cet égard des plus significatifs. Il faut certes compter avec un phénomène de mode; mais celui-ci n'explique pas tout. Le choix d'un registre où le jeu intellectuel l'emporte nécessairement sur l'émotion équivaut à nos yeux à un certain aveu d'impuissance. Alors que l'évangile de Luc soulignait la mystérieuse corrélation du péché et de l'amour, nos poètes héroïques se tiennent prudemment à l'écart de ce fécond paradoxe qui constitue pourtant l'une des virtualités essentielles de leur thème. S'ils évoquent en Madeleine la "divine Amante", son amour n'apparaît bien souvent chez eux

que sous la forme d'un élément de décoration romanesque, sans lien profond avec l'expérience du péché et de la grâce.

Vue sous cet angle, la médiocrité littéraire de nos Magdaliades ne relèverait pas tant de la gaucherie de provinciaux attardés que d'une visée théologique presque entièrement accaparée par un moralisme statique. A quelle catégorie de fidèles s'adressaient en définitive les exhortations consonantes de nos magdaléniens ? Comment situer cette littérature spirituelle si différente, et dans son projet et dans sa facture, des oeuvres nées à la même époque dans le rayonnement de l'Ecole française ? Parler de christianisme populaire nous semble en l'occurrence bien risqué, ne serait-ce que dans la mesure où ce terrain de l'histoire de l'Eglise est encore mal défriché. Du reste, le niveau d'élaboration de ces oeuvres les restreint par définition à un public cultivé, que le recours obligé à l'élément romanesque situe cependant très en-deçà de l'élite spirituelle du temps. C'est donc à l'usage de chrétiens de bonne souche, mais suffisamment sollicités par les attraits du siècle pour qu'il soit souvent nécessaire de les rappeler à l'ordre, que nos poètes pourraient avoir mis au point, sous l'égide de la Madeleine, une formule de "dévotion aisée". Que cette option se soit révélée, en fin de compte, un assez mauvais calcul n'enlève rien à sa valeur documentaire. Les tentatives réitérées à partir de la même recette prouvent au contraire qu'elle avait, théoriquement, tout pour bien fonctionner. Or le visage du christianisme qui se dégage d'une telle doctrine apparaît non seulement lacunaire, mais quasiment tronqué de l'essentiel, dans la mesure notamment où la leçon édifiante se substitue à une expérience authentique de l'amour divin. Ne pourrait-on pas reconnaître dans un pareil gauchissement les limites d'un effort pastoral plus soucieux d'embrigader les chrétiens sous la bannière d'un modèle unique que de les assister dans leur démarche individuelle ?

"Guide des Pécheurs" trop unilatéralement programmée, la Madeleine épique est certes une émanation de la Réforme catholique, comme on l'a maintes fois rappelé. Cependant, sa relation avec le renouveau post-tridentin mériterait d'être précisée. Envisager l'ensemble de ces textes comme l'expression directe de l'effort doctrinal et pastoral qui marque le catholicisme de ce temps aboutirait à des conclusions trop hâtives. Nous inclinierions à y voir plutôt les prolongements mitigés d'un discours dont ils sont incapables d'assumer la vigueur. Il suffit, pour s'en aviser, de comparer nos Madeleines avec celle d'un Bérulle, par exemple, dont la qualité spirituelle, servie par une langue admirable, saisit le destin de la sainte à la fois dans son essence universelle et dans son irréductible intimité. Ne faisons pas grief à Marc Antoine Durant ou à Pierre de Saint-Louis de n'avoir rien réalisé de tel : ce serait aussi absurde qu'injuste. Mais il faut tout aussi bien admettre que la Madeleine "baroque" ne correspond pas aussi exactement qu'on l'a cru parfois à l'inspiration profonde de la Réforme catholique. On serait plutôt tenté de dire qu'elle n'en est que l'écume, encore qu'une telle image ne rende guère compte de l'ampleur quantitative du phénomène : pour un Bérulle, si attentif à cerner en Madeleine la dimension secrète du visible, combien de pieuses frivolités ?

S'ils manifestent une tentative intéressante pour concilier un souci de pastorale avec la pratique des belles-lettres, nos poèmes ne compteront donc jamais parmi les fleurons de la littérature spirituelle. L'on est même en droit de se demander dans quelle mesure un résultat aussi problématique justifiait la mise au jour de tant de vers qu'une retranscription plus aérée ne débarrasse pas nécessairement de leur poussière. Mais nous avons vu également, au cours de notre itinéraire, que les Magdaliades répondaient à des critères multiples, dont certains échappent du reste en partie au domaine de l'inspiration religieuse. Il n'est donc pas dit, après tout, que notre petite collection ne doive retenir que les amateurs de bric-à-brac. Outre l'intérêt incontestable que présentent les oeuvres mineures pour l'histoire littéraire, ces textes réservent peut-être à la patience d'un lecteur curieux quelques discrètes récompenses.

APPENDICE I : LES LÉGENDES PRIMITIVES

1. LA VITA EREMETICA (BHL 5453-5456)

La vie érémitique, qui remonte à la fin du IXe ou au début du Xe siècle, représente l'un des plus anciens témoignages rédigés de la légende de Madeleine en Occident. D'origine italienne, ce récit s'est propagé, ainsi que le révèle l'étude du manuscrit, en Allemagne et en Italie bien avant d'atteindre la France. Jean Misrahi en a procuré la seule édition moderne, d'après un manuscrit du Brooklyn Museum¹. Voici, dans ses grandes lignes, le contenu de ce premier épisode légendaire.

Au lendemain de l'Ascension, Madeleine, qui ne peut plus souffrir la vue d'un seul homme (*virum* !), gagne le désert sous la conduite de l'Esprit. Elle y demeurera trente années, oubliée de tous, en compagnie des anges qui lui apportent sa nourriture et la servent tout au long du jour. Au terme de cette retraite, elle est découverte par le prier d'une communauté religieuse qui passe son Carême dans une solitude voisine. Les détails fabuleux de cette "invention" n'intéressent pas directement notre sujet. En revanche, le dialogue du prêtre et de sa mystérieuse interlocutrice annonce déjà certains traits caractéristiques de la légende en formation. Après s'être présentée comme la pécheresse pardonnée de l'Evangile, Madeleine évoque sa vie d'extase continue : fréquemment élevée dans les airs au milieu des chœurs angéliques, elle se sent à chaque fois remplie d'une douceur onctueuse (*suavitate melliflua*). Cependant la rencontre du saint homme lui signifie sa mort prochaine. Avant de sortir de sa caverne, elle lui demande un manteau pour couvrir sa nudité. Le prêtre l'emmène dans son église, où il célèbre la messe et lui donne la communion. C'est lui qui se chargera ensuite de sa sépulture. Le tombeau de Madeleine deviendra rapidement le lieu d'un culte qu'encouragent de nombreux miracles. Le récit se termine par un rappel d'identité : cette Madeleine est bien la pécheresse libérée de sept démons qui confessa ses fautes aux pieds du Christ. Elle tenait son nom du château de Magdala.

En fait, cette première vie érémitique résulte d'une adaptation de la *Vie de Marie l'Egyptienne* (BHL 5415)², qui est elle-même un épisode de la *Vie de Zozime*, faussement attribuée à Sophronius, évêque de Jérusalem (VIIe siècle). Il suffit de parcourir les deux légendes pour déceler cette filiation que suggéraient assez naturellement les destins parallèles des repentis. C'est donc à l'Egyptienne que la Madeleine doit non seulement la conclusion de son histoire, mais encore l'un des traits fondamentaux de son personnage³ : l'anachorète dépouillée à l'extrême que recouvre une chevelure lourde de connotations symboliques. Notons pourtant que la parenté qui unit les deux solitaires n'aboutira jamais à une confusion totale. L'abondance des similitudes ne parvient pas à estomper une distinction d'importance. On se souvient, en effet, que l'interminable séjour de l'Egyptienne au-delà du Jourdain a pour but essentiel la mortification destinée à la purifier de sa vie dissolue. Or cette couleur pénitentielle est rigoureusement absente de la *Vita eremitica*. Au contraire, on y trouve par deux fois l'évocation de jouissances spirituelles qui font de cet exil un avant-goût de la béatitude céleste. La solitude est douce à Madeleine, et les privations qu'elle implique ne sont pas ressenties comme telles. Sur ce point, notre légende semble tout à fait indépendante du modèle dont elle a par ailleurs scrupuleusement calqué le déroulement formel. Elle maintient dans son esprit une orientation spécifique qui remonte peut-être à la scène de Béthanie. Effaçant jusqu'au souvenir de la pécheresse publique, l'intimité du Christ et de la disciple préférée souligne la vocation essentiellement contemplative de la sainte. C'est dans cette perspective que l'ont honorée les Grecs, et c'est sous cet aspect que nous lui voyons commencer sa

¹ "A Vita Sanctae Mariae (BHL 5456) in an eleventh-century manuscript", *Speculum*, 18, 1943, p. 335-339.

² P. L., 73, col. 671-90.

³ Sur le lien entre l'Egyptienne et la Madeleine, voir notamment P. Meyer, *H.L.F.*, XXXIII, p. 97.

carrière médiévale. Ainsi, dans un premier temps, deux figures distinctes incarnent la double polarité de l'Amante et de la Pénitente. Par la suite, ces deux aspects se rejoindront dans la tension dialectique qui fait tout l'intérêt du thème. Mais il n'est pas sans importance de constater que la Madeleine prostrée dans sa grotte et tourmentée de remords n'est pas née de la tradition hagiographique⁴.

Cette version primitive, dite brève, de la *Vita eremitica* se double d'une variante amplifiée qui sera interpolée dans la *Vita apostolica* (BHL 5443, *pars media*)⁵. La substance du récit ne connaît pas de modifications appréciables, encore que les adjonctions ne se limitent pas toujours à un rôle purement décoratif. Nous relèverons, en analysant le cycle de l'apostolat provençal, les accents particuliers de cette rédaction plus tardive.

2. LE SERMON ATTRIBUÉ À ODON DE CLUNY (BHL 5439-5441c) ET SA VERSION REMANIÉE (BHL 5450-5451b)

De prime abord, on peut légitimement hésiter à classer parmi les documents hagiographiques le sermon *In Veneratione Sanctae Magdalenae* qu'une attribution tardive prête à Odon, abbé de Cluny (+942)⁶. Contemporain ou presque de la *Vita eremitica*, ce texte offre une compilation de toutes les péripécies relatives à la Madeleine "unitaire". Le rayonnement du milieu clunisien explique sa large diffusion à partir du XI^e siècle. Tant par sa matière que par sa tonalité, il s'identifie au genre de l'homélie cultivé dans les monastères. L'auteur exclut de son propos tout récit légendaire pour concentrer son attention sur la glose des textes évangéliques. Cependant, si le sermon du pseudo-Odon n'a en soi rien d'une *vita*, il n'en figure pas moins à ce titre dans les plus anciens manuscrits où il se combine avec divers épisodes apocryphes. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle qu'il retrouvera, comme oeuvre isolée, sa signification propre.

Le destin exemplaire de la Madeleine sert donc surtout de base à maints développements théologiques et moraux, empruntés pour la plupart à Grégoire le Grand. D'où la nécessité d'une narration unifiée, sans lacunes ni disjonctions trop sensibles. Pour combler les blancs de la tradition scripturaire, l'auteur aura recours à la prudente solution des lieux communs appuyés sur l'autorité anonyme des anciens. Ainsi les origines de la pécheresse sont-elles brossées en quelques traits banals et hâtifs : née de parents illustres, elle est appelée Madeleine en référence à son château; l'affluence des biens favorisant, comme on le sait, les vains plaisirs, l'adolescente se retrouve, au bout de deux phrases, victime des sept démons. *Ut Patrum asserunt traditiones*. Telle est la source de ce fameux chapitre de la "Mondanité" sur lequel, moins pudiques et plus pittoresques, les siècles à venir s'attarderont davantage. La narration se borne ensuite à enfilier l'un après l'autre les épisodes familiers, inaugurant un ordre que retiendront la majorité des conteurs : bénéficiaire de la miséricorde du Christ, Madeleine l'accompagne dans sa mission; suit la scène de Béthanie que prolonge la Résurrection de Lazare; la présence de la disciple élue tout au long de la Passion justifie enfin son rôle privilégié au matin de Pâques; la dernière image présente l'Apôtre de la joie, rayonnante contrepartie de celle qui apporta sur terre la tristesse du péché.

L'intérêt de cet opuscule réside moins, on le devine, dans le récit que dans la somme des commentaires qui s'y greffent. Or ceux-ci ne modifieront qu'indirectement l'évolution de la légende. Il sied pourtant de mentionner ici l'une de ces gloses, dans la mesure où elle paraît inaugurer une approche psychologique du personnage. Prostrée aux pieds de son Sauveur, la pécheresse en larmes prend la parole, pour la première fois dans son

⁴ W. Aus der Fünften se montre comme nous sensible à la connotation mystique de cette vie recluse : [Es ist] die Liebe zu ihrem Herrn — noch nicht [...] die Reue über ihr Sündenleben, die sie aus der Welt in die Einöde führt." *Op. cit.*, p. 104. Voir également, *ibid.*, p. 164.

⁵ Faillon, *op. cit.*, t. II, p. 445 sq.

⁶ P. L., 122, col. 713-721; Faillon, *op. cit.*, t. II, p. 558-572.

histoire. Ses propos, dont le rythme et l'élan valent certes mieux que le contenu, annoncent de nombreux morceaux de bravoure sur le même sujet :

O Domine Jesu clementissime, [tu] qui omnia scis et cordium inspector es verus, qui non vis mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat : tu ipse intelligis quid mei deprecant singultus, quid lacrymae ab imo erutae flagitent, quid meus amarus exoret gemitus. Peccatrix sum, immunda sum, omnium nefandorum criminum labe polluta; sed quia meam ab annis prioribus contaminavi vitam, ad te Dominum meum, qui es vita aeterna, confugio ut male perditam restituas vitam, et me de barathri faucibus clementer eripias, misericorditer liberes, potenter abstrahas, qui solus laborem et dolorem consideras⁷.

Parallèlement à l'oeuvre originale se répand, surtout en Italie et en Allemagne, une version remaniée du sermon d'Odon (BHL 5450-5451 b), que Faillon⁸ reproduit sous le titre de "Vie Anonyme n° 2". Ni lui ni les Bollandistes ne se sont avisés de la teneur exacte de ce texte, que la suppression des gloses contribue effectivement à distancer de son modèle. En réalité, son auteur se borne à une seule intervention originale, rapportant comme un épisode autonome l'onction de Béthanie, alors que le pseudo-Odon réunissait tous les éléments de ce rituel dans la scène du pardon. Comme l'homélie dont elle procède, cette variante simplifiée est agrégée, dans la plupart des manuscrits, aux traditions légendaires.

3. LÉGENDES LIÉES À L'APOSTOLAT PROVENÇAL

L'éblouissante apparition pascalle avait investi la nouvelle apôtre d'une mission évangélisatrice. C'est donc dans cette optique que les récits apocryphes prolongeront son destin. Les plus notables sont la *Vita apostolica* (BHL 5443, *pars prima et postrema*) et la *Vita Omnipotentis* (BHL 5442). Les rapports qui lient ces deux textes se révèlent d'autant plus malaisés à estimer que leur datation n'a pu être établie avec la précision souhaitable. L'un et l'autre se rattachent en tout cas au pèlerinage de Vézelay dont ils suggèrent la popularité croissante au cours du XI^e siècle. Associée à la *Translatio prior* (BHL 5488), la *Vita Omnipotentis*⁹ semble avoir connu un piètre succès en regard de la *Vita apostolica*¹⁰ dont nous nous bornerons à donner ici un résumé rapide.

Dès la naissance de l'Eglise, la persécution des Juifs disperse la première communauté chrétienne qui entreprend alors d'évangéliser les peuples. Madeleine s'embarque avec son protecteur Maximin, l'un des septante disciples, dans un navire qui les emmène tout droit à Marseille. Notons à ce propos l'existence d'autres versions, qui font de ce voyage apostolique un exil forcé, rappelant par là-même un récit très répandu dans les milieux hébraïques de la France méridionale : ce seraient des Juifs que les Romains, vainqueurs de Jérusalem, auraient poussés de force dans trois navires non appareillés. Guidés par la Providence, les passagers échouent sur les côtes françaises où ils fonderont les communautés de Marseille, Toulouse et Bordeaux. La parenté de ces narrations invite bien à les considérer dans le prolongement l'une de l'autre, encore que le sens de la filiation demeure à définir¹¹. De Marseille, nos deux apôtres gagnent la ville d'Aix où Maximin établit l'église dont il deviendra *rector et pontifex*. Leur prédication s'accompagne de miracles propres à hâter la conversion des foules. Sa mission accomplie, Madeleine apprend sa fin prochaine grâce à une apparition du Christ qui

⁷ *Loc. cit.*, col. 715.

⁸ *Op. cit.*, t. II, p. 437-446.

⁹ La meilleure édition moderne de ce texte est due au P. B. de Gaiffier, art. cit., *Anal. Boll.*, 69, 1951, p. 147-157.

¹⁰ Faillon, op. cit., t. II, p. 433-451.

¹¹ H. Lewy considère la légende hagiographique comme un remaniement christianisé du mythe hébraïque, thèse qui demeure à démontrer. Voir "Imaginary Journeys from Palestine to France", *Journal of the Warburg Institute*, I, 3, 1938, p. 252-253.

l'invite à partager sa gloire. Elle est ensevelie par les soins de saint Maximin qui, selon l'usage, embaume son corps d'aromates. Sur son tombeau, où sont sculptés les épisodes marquants de sa vie, l'évêque d'Aix fait ériger une basilique dans laquelle il prévoit l'emplacement de sa propre sépulture. Le prestige de ces lieux consacrés ne tarde pas à y attirer en masse les pèlerins.

Cette belle histoire, qui ne fait pas mystère de ses liens avec le culte de la sainte, s'enrichit dès le XII^e siècle d'une interpolation de la *Vita eremitica*. Les scènes du désert constituent dès lors le noyau de toute la légende apostolique dont elles modifient considérablement la tonalité. Il s'agit en fait d'une version plus récente de l'épisode analysé précédemment, que les Bollandistes ont classée en fonction du corps auquel elle se rattache : BHL 5443 "*pars media*"¹². Les multiples adjonctions et, d'une manière plus générale, la couleur de ce récit trahissent un goût du pittoresque et du détail frappant que l'on chercherait en vain dans la version primitive. Particulièrement significative à cet égard, l'évocation de la retraite préparée par les anges : on y décèle tous les attributs du paysage sinistre qu'une tradition durable fixera sous l'emblème du *locus horridus*. Ainsi la notion de retraite se concrétise dans l'image obligée de la caverne. Madeleine y fera trente ans sa demeure, au pied d'une montagne hérissée de pics rocheux. Pas la moindre source, pas la moindre pousse végétale dans ce lieu d'amertume dont l'aridité sera interprétée plus tard comme une invite à la pénitence. Dans un premier temps, toutefois, ce dénuement ne vise qu'à mieux traduire l'abondance des consolations spirituelles dont le Seigneur rassasie son Amante. Plus encore que l'ancienne *Vita eremitica*, cette version amplifiée insiste en effet sur la parfaite sérénité d'une solitude dont la composante ascétique est sublimée dans une sorte de miracle permanent : *corporeis alimentis nullatenus indigebat*. On le voit, ces textes démentent d'eux-mêmes l'appellation de "vie pénitente" par laquelle on les a longtemps désignés. La prédominance du registre concret s'affirme davantage encore dans le récit des visions bienheureuses. Non seulement les élévations quotidiennes qui anticipent la gloire céleste de la sainte correspondent aux sept heures canoniques, mais celle-ci perçoit de manière sensible — *corporeis etiam auribus* — le chœur des anges célébrant la louange divine. Est-il trop hasardeux de considérer dans une telle notation l'apologie esquissée du service liturgique ? On se souviendra que, sous l'influence clunisienne, cette fonction avait acquis un crédit qui en faisait l'unique justification de l'état monastique, au détriment des autres points de la règle bénédictine¹³.

L'insertion de la vie au désert dans le destin apostolique de la Madeleine favorise la localisation de son ermitage à proximité d'Aix. Néanmoins, il faudra attendre la seconde partie du XIII^e siècle pour que se précise la tradition qui situe à la Sainte-Baume le dernier séjour terrestre de notre héroïne. C'est dans un manuscrit bernois de la *Vita eremitica* dont le *terminus a quo* ne remonte pas au-delà de 1173 que V. Saxer a découvert la première mention explicite du fameux pèlerinage provençal¹⁴. Le contexte de la *Vita apostolica* explique également les modifications que subissent les derniers paragraphes de l'interpolation. Le religieux auquel Madeleine annonce sa mort imminente est chargé par elle d'avertir l'évêque d'Aix. Au matin de Pâques, elle apparaîtra une dernière fois à son compagnon avant de gagner la béatitude éternelle. Le rite de sépulture et la conclusion du récit reprennent la version primitive, à un détail près : durant sept jours, le corps de la sainte exhale une odeur délicate. On reconnaît là un *topos* du genre hagiographique, bien typique au demeurant de cette seconde manière, prompte à fixer dans une formule vivement concrète le passage des réalités intemporelles¹⁵.

Dernier volet de ce tableau provençal, le fameux "miracle de Marseille" dont les péripéties séduiront plus d'un auteur. Cette curieuse aventure constitue à l'origine l'un des chapitres de la *Vita Postquam [Post] Domini Jesu Christi* (BHL 5457-5458), vaste

¹² Faillon, *op. cit.*, II, p. 445 sq.

¹³ Voir André Vauchez, *La Spiritualité du Moyen Âge occidental*, Paris, PUF, 1975, p. 38 sq.

¹⁴ *Le Culte de Marie-Madeleine en Occident*, *op. cit.*, t. II, p. 130-131.

¹⁵ La comparaison des vertus aux parfums semble du reste très classique. *L'Imitatio Christi*, notamment, exploite ce *topos* à diverses reprises.

compilation dérivée de la *Vita apostolica*. Sa structure réunit plusieurs éléments familiers aux spécialistes du folklore et de la littérature populaire. Insensible à la prédication de Madeleine et de son compagnon, un puissant seigneur - certaines versions en feront le roi de Marseille - supplie en vain les idoles de lui accorder un héritier. Madeleine, soucieuse d'agréger à son troupeau une ouaille de ce prix, obtient des époux qu'ils adressent au vrai Dieu leur supplication. L'heureuse nouvelle d'une prochaine naissance réjouit les néophytes, sans toutefois parvenir encore à les convaincre. Avant de se soumettre au baptême, ils tiennent à se rendre à Jérusalem — ou à Rome — afin d'y être instruits dans la foi par l'apôtre Pierre. Après quelques jours de navigation, tandis que fait rage la tempête, la dame met au monde un fils, puis succombe à ses douleurs. A la requête de son époux, on dépose sur un flot le corps de la mère, ainsi que l'enfant qui ne saurait survivre. Le voyage se poursuit jusqu'en Palestine. A son retour, deux ans plus tard, le seigneur retrouvera avec son enfant celle qu'il avait laissée pour morte. Grâce à la protection de Madeleine, elle a survécu dans un état de complète léthargie et, en rêve, a pu suivre son mari dans ses pérégrinations. Le baptême des illustres époux marquera l'avènement définitif du christianisme en Provence.

A. Schmidt¹⁶ et G. Huet¹⁷ ont déjà souligné la dépendance de ce conte à l'égard du *Roman d'Apollonius de Tyr*, oeuvre de la basse Antiquité latine qui, au gré d'un remaniement christianisé, connut jusqu'à la Renaissance une fortune constante auprès du public. C'est également au cours d'une traversée agitée que l'épouse d'Apollonius accouche d'une fille. Tenue pour morte, elle sera retrouvée vivante au terme d'aventures étranges et compliquées. Cet emprunt rend manifeste la part des épisodes "préfabriqués" dans la rédaction des vies de saints. Par ailleurs, cet état primitif de la légende réunit déjà toutes les composantes que M. Zink relève dans les sermons français qui en sont issus¹⁸. Le couple dépourvu d'héritier, l'enfant abandonné, la pseudo-résurrection miraculeuse représentent autant de motifs singuliers que le récit hagiographique réussit imparfaitement à intégrer¹⁹.

Ce conte édifiant et pathétique rapporte le plus remarquable prodige qu'ait accompli Madeleine de son vivant. En revanche, les miracles posthumes sont foison, épilogue obligé de toute hagiographie digne de ce nom. Nous n'insistons pas sur ces récits conventionnels — guérison d'un aveugle, sauvegarde d'un naufragé — qui ressortissent davantage à l'histoire du culte qu'au personnage de la Madeleine. Il en va de même pour les deux relations du transfert des reliques à Vézelay. Le premier de ces textes, qui prolonge la *Vita Omnipotentis* (BHL 5488)²⁰, semble n'avoir rencontré qu'un succès limité. Aussi les moines reviendront-ils à la charge pour assurer le crédit de leur sanctuaire. Dès le XI^e siècle, la *Translatio posterior* se répand dans les lectionnaires hagiographiques²¹. Cette seconde légende met en scène le moine Badilon, envoyé à Aix pour y soustraire le tombeau de Madeleine à la profanation des Sarrasins qui dévastent la Provence. Les précieuses reliques seront ramenées au monastère de Vézelay que vient de fonder Gérard de Roussillon. L'auteur inscrit ces événements sous le règne de Louis le

16 "Guillaume le Clerc de Normandie, insbesondere seine Magdalenenlegende", *Romanische Studien*, 4, 1880, p. 493-542.

17 "Un miracle de Marie Madeleine et le roman d'Apollonius de Tyr", *Revue d'Histoire des religions*, 74, 1916, p. 249-255.

18 *Op. cit.*, p. 374-352.

19 Parmi les incarnations littéraires de cette légende, citons, outre la version bien connue de Guillaume le Clerc, une Vie anonyme en prose, de la fin du XII^e siècle (p.p. R. Taylor et al., *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XCVIII, 1982, p. 20-42) et, beaucoup plus proche de nos textes, la *Vie de Marie Magdaleine par personnages* (p.p. J. Chocheyras et G. A. Runnals, Genève, Droz, 1986). On trouvera dans l'introduction de cette dernière édition des indications intéressantes sur la diffusion de cette légende annexe.

20 Voir B. de Gaiffier, art. cit., p. 131-144.

21 Voir Saxer, *Le Dossier Vézélien*, op. cit., p. 28.

Pieux et de son fils Charles le Chauve, à savoir vers 749 : chronologie trop fantaisiste pour garantir l'autorité du témoignage.

4. DERNIERS APPORTS À LA LÉGENDE

Les textes que nous venons de répertorier convergent dans une tradition dont il est difficile de reconstituer les strates successives avec une exactitude rigoureuse. Nous ne pouvons que renvoyer sur ce point aux savants travaux, déjà anciens de Hansel²² et surtout de Saxer. Les divergences mineures qui opposent ces deux érudits soulignent la difficulté d'aboutir à des résultats indiscutables. L'un et l'autre insistent sur le rôle fondamental de Vézelay, lieu où se cristallisent les divers éléments de la légende. L'une des premières compilations, rédigée selon Saxer aux environs de 1050, réunit la *Vita Omnipotentis* et la *Translatio prior*. Mais il faut compter avec une série préalable de récits oraux nés autour du sanctuaire. La *Vita apostolica* appartiendrait à la seconde phase de la propagande inaugurée en faveur du pèlerinage. L'adjonction de la *Translatio posterior* et des miracles posthumes en favorisera la diffusion. A leur tour, le sermon du pseudo-Odon et son remaniement se combinent avec d'autres épisodes pour former une histoire complète. Semblables compositions n'échapperaient pas à la disparité si l'origine et la destination communes de leurs éléments n'en assuraient la cohésion.

Le XII^e siècle n'apportera que peu de chose à notre légende, se bornant surtout à fixer l'acquis dans de vastes synthèses. La plus illustre d'entre elles, faussement attribuée à Raban Maur, réunit dans un discours prolixe une documentation scrupuleusement exhaustive. Son auteur, vraisemblablement un disciple de saint Bernard²³, introduit dans son récit une série de détails qui nous paraissent aujourd'hui bien superflus. Ainsi l'énumération des parts d'héritage qui échoient à Madeleine, Marthe et Lazare, indications qui cependant ressurgissent dans toutes les narrations ultérieures : Marthe reçoit Béthanie de Judée, Marie le château de Magdalon en Galilée, tandis qu'une seconde Béthanie, sur le Jourdain, échoit à Lazare. Par souci de clarté, sans doute, plusieurs versions attribueront à ce dernier des possessions en ville de Jérusalem. Mais ce serait faire tort au pseudo-Raban que de limiter son apport à des précisions minutieuses. On observe pour la première fois chez lui la juxtaposition des récits apocryphes et de la glose spirituelle. Fidèle à la tradition dont ils découlent, les commentaires se bornent aux pages évangéliques du récit. Dans son ensemble, cette oeuvre n'en esquisse pas moins la rencontre inattendue et féconde de la théologie et du merveilleux chrétien²⁴.

Avant d'achever cette revue des légendes primitives, il faut signaler encore un récit d'élaboration tardive qui inclut à la fois la mondanité et la conversion de Madeleine. C'est à Hansel que revient le mérite d'avoir mis en lumière cette *Vita Fuit in Jherusalem*, autrefois attribuée à Isidore de Séville (BHL 5452)²⁵. Le texte s'ouvre sur un dialogue piquant entre Marthe et Madeleine, la première étalant sa morale grondeuse, la seconde affichant en retour une désinvolture ironique. Il va sans dire que les reproches moroses de l'aînée ne convainquent guère la petite mondaine. Aussi, changeant de tactique, Marthe entend-elle de lui brosser un portrait du Christ dont la séduction est encore soulignée par une manière d'énigme : *Numquid regem illud nosti, cuius vultus omnem intuentem decorat, cuius pulchritudinem omnis rationalis creatura miratur, quem si respexeris laetissimam te dimitteret ?* A l'ouïe de ce sermon nouveau, la coquette se mue instantanément en pénitente pleurant son infamie, au grand dam il est vrai de la

²² Die Magdalenenlegende, op. cit.

²³ Voir V. Saxer, "La Vie de Sainte Marie-Madeleine attribuée au Pseudo-Raban Maur, oeuvre claravallienne du XII^e siècle", *Mélanges Saint Bernard*, Dijon, 1954, p. 408-421.

²⁴ Cette compilation qui semble bien connue au XVII^e siècle aurait servi de point de départ au récit des *Acta Sanctorum*. Son attribution à Raban ne sera pas remise en cause avant le XIX^e siècle, ainsi que le prouve notamment le recueil de Faillon.

²⁵ Op. cit., p. 114 sq.

psychologie la plus élémentaire : *O Jhesu mi dulcissime, ubi te quaeram, ubi te inveniam ?* Les exigences d'un récit condensé aussi bien que les licences du merveilleux justifient, à cet endroit, l'arrivée du Christ accompagné de Lazare. Si radicale qu'elle fût, la conversion n'a pas changé notre Madeleine. C'est à la fascination d'un visage qu'elle se rend, bien plus qu'aux attrait d'une doctrine: *Erat autem facies Jhesu pulchra valde et aspectus supra modum delectabilis, ita quod nemo intuentium illum esset, qui non supra modum amplexatus fuisset*. Cette première entrevue trouvera son accomplissement dans la maison du Pharisien. Libérée de ses fautes, Madeleine entame avec la Mère de son Sauveur un dialogue où se conjuguent les motifs parallèles de la vierge et de la purifiée.

Si nous avons cité d'abondance ce texte relativement peu notoire, c'est qu'il introduit au fameux chapitre de la vie mondaine sur lequel le Moyen Age finissant et la période baroque aimeront à s'attarder. La vivacité du discours accuse l'originalité de cette séquence dont le sujet purement romanesque se prêtera à des variations fantaisistes²⁶. Selon Hansel, sa rédaction primitive, d'origine néerlandaise comme l'atteste l'analyse des manuscrits, remonte au XIV^e siècle. L'oeuvre ne semble pas avoir connu de répercussion directe dans le domaine francophone. Est-ce par le relais des Passions rhénanes que nos fatistes et nos prédicateurs adoptent l'épisode dans lequel ils fixeront l'essentiel de leur Madeleine ? Nous ne pouvons que signaler ici ce problème d'histoire littéraire qui exigerait de reprendre à la base les enquêtes, jadis bien contestées, de Maurice Wilmotte²⁷.

²⁶ On notera cependant que l'intervention de Marthe figure déjà dans la vie *De Sancta Maria Magdalena* d'Honorius "Augustodunensis", P. L. 172, col. 979.

²⁷ *Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre française*, Paris, Bouillon, 1898.

APPENDICE II : LES COMPILATIONS ABRÉGÉES

Comme la plupart des récits hagiographiques, la vie de sainte Marie Madeleine va profiter du vaste système de propagation que favorisent les recueils d'abrégés. Pour mieux envisager l'ampleur d'une telle diffusion, on se souviendra des liens étroits qui associent ces textes à la liturgie. En même temps que la commémoration des saints s'aggrave à la récitation des offices¹, les épisodes édifiants s'ajoutent les uns aux autres, au point que la dimension des légendiers finit par compromettre à plus d'un égard leur utilisation. Non seulement leur contenu outrepassa les capacités des cérémonies liturgiques, mais la multiplication des détails, souvent redondants, décourage les copistes les mieux intentionnés. Le dominicain Jean de Mailly fut apparemment l'un des premiers à réagir contre cette situation en rédigeant son *Abrégé des gestes et miracles des saints* (1243), entreprise qu'il justifie avec à-propos :

Comme beaucoup de pasteurs n'ont pas à leur portée les passions et vies des saints, laquelle, en vertu de leur charge, ils devraient connaître et prêcher pour exciter la dévotion des fidèles envers ces bienheureux, nous rassemblerons ici ces vies sous une forme abrégée, et spécialement celles des saints dont les noms figurent au calendrier. La brièveté de ce petit ouvrage ne risquera pas d'engendrer la lassitude, et le défaut de livres n'excusera plus désormais ces pasteurs².

C'est donc par souci de mettre à la portée de tous un héritage devenu trop lourd pour être transmis tel quel avec efficacité, que le prêcheur auxerrois compile et simplifie les récits relatifs aux saints du Martyrologe. S'il fut lui-même très vite oublié, son exemple fit école. On connaît le succès immédiat et durable de son illustre émule, Jacques de Voragine, dont la *Legenda Sanctorum* paraît aux environs de 1260 : l'ouvrage ne tardera pas à devenir, sous l'appellation significativement élogieuse de *Legenda aurea*, l'un des plus populaires dans toute la chrétienté. Sa renommée éclipsera du reste celle d'autres compilateurs que la postérité aura toujours tendance à ne considérer qu'en fonction de l'illustre archevêque de Gênes. Ainsi Barthélemy de Trente, et son *Epilogus Vitae Sanctorum* (1245-1246), bien antérieur cependant à la *Légende dorée*. Ainsi Bernard Gui, autre fils de saint Dominique, dont le *Speculum sanctorale* (1324) sera, il est vrai, rarement copié. Ainsi enfin Vincent de Beauvais, que l'on consulte peu à titre d'hagiographe, encore que son *Speculum historiale* ait servi plus d'une fois à Jacques de Voragine.

La vie de sainte Madeleine que propose l'*Abrégé* de Jean de Mailly résume avec une sobriété parfaite les principales données de la tradition scripturaire et apocryphe. L'auteur ne mentionne pas la retraite au désert. Pour ce qui est de la fameuse conversion du seigneur de Marseille, il se contente d'un exposé schématique qu'il place non dans le déroulement chronologique de l'histoire, mais au terme de la section réservée aux miracles posthumes. Pour sa part, Vincent de Beauvais combine avec habileté le sermon du pseudo-Odon de Cluny, la *Vita apostolica*, la *Translatio posterior* et la traditionnelle collection des prodiges³. Le souci de l'exhaustivité l'emporte largement, chez cet esprit encyclopédique, sur les impératifs d'une présentation claire; ainsi le voit-on privilégier les enjolivures de détail et les traits merveilleux. A lui seul, le miracle de Marseille recouvre trois chapitres. Alors que la *Vita apostolica* déléguait au seul Maximin la tâche d'enseigner les Gentils de Provence, Vincent y associe explicitement Madeleine, dont la beauté rayonnante corrobore l'éloquence⁴. Cette innovation explique peut-être la curieuse transition qui amène l'épisode de la solitude contemplative. Après s'être longuement

¹ Voir R. Aigrin, *op. cit.*, p. 127; 166; 236.

² *Ed. cit.*, p. 12-13.

³ *Speculum Historiale*, Livre IX, ch. XCIII-CXI; Livre XXIII, ch. CLII-CLIII.

⁴ *Loc. cit.*, Livre IX, ch. XCV.

consacrée à la prédication, la sainte s'avise brusquement d'un précepte de saint Paul : *mulieres in ecclesiis tacere*⁵! Incongrue à nos yeux, une telle motivation ne suggère-t-elle pas la circonspection instinctive d'un clerc face au modèle difficilement assimilable de l'apôtre féminine ? Du moins les trente années de la Sainte-Baume permettaient-elles de récupérer une Madeleine plus conforme à la condition effacée de ses répondantes, vierges ou veuves.

C'est, nous l'avons dit, par sa diffusion davantage que par son contenu que la *Légende dorée* mérite d'être envisagée à la fois comme aboutissement et comme référence de toute la tradition hagiographique⁶. Comme Vincent de Beauvais, Jacques de Voragine passe rapidement sur le récit, supposé connu, des évangiles. En revanche, il multiplie, dans l'espace limité que lui désigne le plan de son ouvrage, les circonstances anecdotiques. S'il n'invente rien lui-même, s'il se contente de répertorier sans le moindre esprit critique la matière accumulée par ses prédécesseurs, il ne manque cependant ni d'intelligence ni de sensibilité. Son goût pour les évocations visuelles et les spectacles saisissants justifie en partie le succès d'une oeuvre souvent considérée encore comme l'une des sources majeures de l'iconographie chrétienne. C'est sous sa plume, par exemple, que se confirmera l'image de la prêcheuse dont le charme, mieux encore que le verbe enflammé, séduit les païens les plus endurcis. La conversion du seigneur marseillais devient chez lui l'objet d'un véritable petit roman où de timides essais d'analyse psychologique s'intègrent avec assez de bonheur dans un cadre essentiellement fabuleux. La retraite contemplative est présentée comme l'aboutissement naturel de la mission apostolique. Jacques de Voragine juxtapose deux traditions distinctes qui ne recoupent pas exactement, d'ailleurs, les versions successives de la *Vita eremitica* : tandis que la première développe longuement la figure du prêtre ermite qui sert d'intermédiaire entre la sainte agonisante et son père spirituel Maximin, le second récit n'intervient que comme une ratification laconique du précédent, fondée sur l'autorité un peu arbitraire d'Hégésippe. Il est important, pour notre propos, de noter que cette vie au désert demeure encore tout à fait dissociée de l'idée de pénitence. Enfin, entre deux miracles posthumes, Jacques de Voragine mentionne, pour la réfuter, la tradition qui fait de Madeleine la fiancée de saint Jean. Selon ce récit d'origine obscure, la jeune fille, jalouse de Christ qui lui avait arraché celui qu'elle aimait, se serait livrée par dépit au scandale et au déshonneur. Il importait dès lors que Dieu la favorisât de grâces particulières, sans quoi la vocation de Jean eût entraîné la perte d'une âme. On reconnaît partiellement dans ce schéma un motif familier de la littérature édifiante, qu'illustre entre autres la célèbre *Vie de Saint Alexis* : le renoncement *in extremis* au mariage pour préserver la virginité de l'un ou des deux futurs époux⁷. Nombreux sont les auteurs ecclésiastiques à expliquer de la sorte la destinée de Jean, dont ils font l'époux des noces de Cana⁸. En revanche, la fiancée reste anonyme, à l'exception d'une source orientale qui l'assimile à Suzanne. Faut-il, comme le propose Hansel⁹, déceler dans cette variante nouvelle la projection du couple silencieux et solidaire que forment Jean et Madeleine au pied de la croix ? De toute manière, les auteurs français se tiendront toujours prudemment à l'écart de cette séduisante affabulation. Abstinence d'autant plus remarquable que plusieurs d'entre eux n'hésiteront pas à inventer de toute pièce les héros masculins susceptibles d'alimenter le destin hasardeux de la courtisane : du galant Rodigon de la Passion d'Angers à l'inepte Tigrane que s'efforce d'oublier la

⁵ I Cor., 14, 34.

⁶ Cf. J. Szöverffy, "*Peccatrix quondam femina* : a survey of the Mary Magdalen Hymns", *Traditio*, 19, 1963, p. 101 : "This legend collection is, of course, relatively late [...], but it contains many motifs scattered in earlier legendary sources and therefore it is convenient for us to use it as a kind of background".

⁷ Voir B. de Gaiffier, "A propos de la vie de saint Alexis", *Analecta Bollandiana*, LXV, 1947, p. 157-195.

⁸ Voir à cet égard les nombreux exemples que cite Cajetan en marge du *De tempore celebrandi nuptias* de Pierre Damien, P.L. 145, col. 665-668.

⁹ *Op. cit.*, p. 99.

*Madeleine dans les Rochers*¹⁰ défile une série de portraits plus ou moins réussis, mais dont aucun n'approche la mélancolique saveur de ce conte venu de nulle part. N'est-on pas en droit de déplorer quelque peu cette respectueuse réserve ? En ne peut-on supposer que, si Jacques de Voragine avait rapporté ce récit sans le discréditer de son appréciation négative, il se fût révélé, comme tant d'autres, source féconde pour les artistes et les écrivains des siècles suivants¹¹ ?

¹⁰ Voir *supra*, p. 000.

¹¹ Le motif apparaît dans un poème germanique d'inspiration biblique, *Der Saelden Hort* (1298), p. p. H. Adrian, *Deutsche Texte des Mittelalters*, vol. 26, Berlin, 1927. Parmi les auteurs modernes qui en ont fait leur profit (voir Hansel, *op. cit.*, p. 99 sq.), nous mentionnerons au premier chef Marguerite Yourcenar, dont la nouvelle intitulée "Madeleine ou le Salut" réalise l'une des incarnations les plus bouleversantes de notre thème (*Feux*, Gallimard, 1936, ²1957, ³1974).

APPENDICE III : LES VIES EN LANGUE VULGAIRE

La légende de notre sainte sert de point de départ à diverses élaborations en langue vulgaire, dont la floraison se développe surtout à partir du XIII^e siècle. Dans leur ensemble, ces textes n'apportent rien de neuf. Ils témoignent le plus souvent des préoccupations pédagogiques et pastorales de l'Eglise, soucieuse de faire passer son enseignement au-delà des milieux cléricaux. La célébrité croissante dont jouit le culte de la Madeleine à partir du XI^e siècle ne peut qu'encourager un tel effort de diffusion.

Parmi les plus anciens témoignages qui nous soient parvenus figurent de simples traductions, où les circonstances anecdotiques l'emportent généralement sur la dimension spirituelle du texte de base. Ainsi en est-il, par exemple, d'une adaptation du pseudo-Odon supprimant toutes les gloses qui faisaient l'intérêt de l'original¹. De même, les récits apocryphes de la *Vita Postquam* se prêtaient le mieux du monde à la vocation essentiellement populaire de leur transposition². A ces premières tentatives succèdent des réalisations plus complexes. P. Meyer signale une compilation de la fin du XIII^e siècle qui pourrait dévier de l'*Abbreuiatio* de Jean de Mailly³. Si la combinaison des divers épisodes en un récit n'est pas à porter au crédit du remanieur, celui-ci se signale cependant par de discrètes interventions, surtout dans l'ordre du ton et des accents. Notons à cet égard le portrait de la jeune châtelaine de "Magdales" :

Ele fut mout gentis et mout riche et mout bele, ne n'ot pas de mari; et pour la grand habondance des biens temporex qu'ele ot, ou elle trop se delita et trop amprit, et pour sa biaté ele mit son corps a pechié, qu'ele n'estoit plus apelée Marie, mais poicherasse⁴.

L'équation qui associe la beauté et la richesse au règne du péché se rencontre déjà, nous l'avons vu, dans le sermon du pseudo-Odon, mais les inflexions propres que donnent à cette version française telle redondance, tel couple synonymique, en font déjà l'esquisse des pittoresques "mondanités" à venir.

Ce caractère paraît, très accusé, dans la version beaucoup plus tardive que propose un légendier exécuté à Ath (Hainaut) entre 1428 et 1429⁵. Des considérations morales sur les dangers inhérents aux félicités mondaines, on est passé progressivement à une peinture susceptible de saisir l'imagination autant que de former la conscience. Il n'est guère surprenant, dès lors, que l'épisode de la conversion, riche entre tous en virtualités émotionnelles, acquière les traits et la dimension d'une scène autonome :

S'avint que preechier oy Jhesucrist, si que durement fu si de s'amour inspirée, que de ses pechiés amerement se repentí. Si que, par le grant contrision de sen coer li decoururent des yex larmes sanghines, et tant fu esprise de l'amour de Dieu qu'elle fui e de hai et d'espr[er]it tout pechiet, toute joie mondaine et toute carnalité. E fu embute de grasse e de douçour espirituelle, que toute cose prienne ne li pleut car tout sen coer, sen desir et sen plaisir ot mis en Dieu amer, tout tous tamps puis l'ensieuwi⁶.

Autre indice de l'évolution psychologique dont témoigne ce récit, la signification double, pour ne pas dire ambiguë de la vie érémitique. Les privations de la sainte y apparaissent à

¹ Ce texte fut recopié vers 1770 par La Curne de Sainte-Palaye à partir du Ms. de La Clayette (XIII^e s.), aujourd'hui disparu. Paris, B.N., fonds Moreau 1715. Voir P. Meyer, *Notices et Extraits de Mss de la B.N.*, XXXIII, 1, p. 64. L'auteur mentionne une autre traduction analogue, *ibid.*, XXXIV, p. 195.

² Paris, B.N., f. fr. 6447, dernier quart du XIII^e siècle. Voir *Notices et Extraits, op. cit.*, XXXV, p. 36-39.

³ *Notices et Extraits, op. cit.*, XXXVI, p. 136-139.

⁴ B.N., f. fr. 988, fol. 125 c, *loc. cit.*, p. 137.

⁵ Bruxelles, Bibliothèque Royale, ms. 10295-10304. Voir la notice détaillée qu'en fournit P. Meyer dans *Romania*, 30, 1901, p. 295-316.

⁶ Fol. 113 v^o.

la fois comme condition de son élévation spirituelle et compensation de ses débordements passés. Si elle ressort en toute clarté, la valeur de la pénitence n'en est pas précisée pour autant. Malgré l'habileté manifeste de l'auteur, l'intervention du remords et de la contrition rompt quelque peu l'harmonie de l'idylle mystique. En effet, ces notions "négatives" entraînent une disparate qui les désigne comme un élément étranger à la tradition primitive :

Et li douce Magdlaine, qui toute se pensée et s'entente veult mettre en l'amour de Jhesucrist par contemplation, s'en alla en une haute roce à xiiii milles de Marseille où, par l'espace de xxxiii ans et plus demora toute seulle et nient congneute, n'onques ne gouta ne ne mengea de viande corporelle, ains vesqui seulement de la douçour que par sa sainte contemplation prist, comme toute ravie de l'amour de Dieu en savourant espirituellement et seulement les biens dou ciel; car el tamps des vii cures canonicques estoit cascun jour en l'air translatée de sains anges, et raportée sur la roce à sen lieuchon. De grace corporelle, mondaine et terrienne n'avoit cure, n'onques ne se veult pardonner ses peciés. Jà sceüst elle vraiment que Dieus li eüst pardonnés tous entirement, et par çou l'amoit Diex tant que de sa gloire le repaissoit et sousenoit corporellement⁷.

Au chapitre des récits en vers, il convient de mentionner la légende provençale éditée par C. Chabaneau⁸. Ecrite entre 1250 et 1279, elle ne fait que traduire une compilation latine du type de celles qu'utilisent, à la même époque, Jacques de Voragine et ses pairs. Sans doute fut-elle suscitée par la renommée croissante du pèlerinage de Saint-Maximin. Les autres mises en oeuvre versifiées de notre légende n'enrichissent guère le portrait de Madeleine. A l'instar des traductions et des adaptations en prose, elles se bornent à transmettre la matière des *vitae* latines. Le premier exemple connu, d'origine anglo-normande, remonte au XIII^e siècle; il n'en subsiste qu'un fragment de 42 vers, révélant un contenu essentiellement narratif⁹. Tel est également le cas de la vie *Confort est al pecheür*, du début du XIV^e siècle, que Schmidt considère comme un simple remaniement de la *Légende dorée*¹⁰. L'incipit souligne le caractère didactique de l'édifiante histoire qu'il place sous le signe de l'exhortation. Cette orientation, que l'on pourrait approximativement qualifier de pastorale, semble se confirmer dans un autre poème de la même époque, *Or escoutés, vous qui solez pechier*¹¹. Gardons-nous toutefois d'y voir un trait spécifique du genre : la Madeleine est depuis longtemps l'une des figures favorites des prédicateurs, ainsi que le prouvent entre autres les nombreux sermons répertoriés par Michel Zink¹².

On sait que le génie de la chaire réside moins dans l'invention que dans la mise à profit d'une thématique préexistante. Les homélies en langue vulgaire consacrées à sainte Marie Madeleine se contenteront presque toujours d'un exposé traditionnel dont il suffira de déduire les implications théologiques et morales. Celles-ci paraissent même accréditées de façon si univoque que l'on peut, au besoin, s'abstenir d'en faire état ouvertement. D'où l'incertitude quant à l'étiquette qu'il convient d'attribuer à certains textes. Sermon ou simple récit hagiographique? Michel Zink minimise l'importance de semblables classifications qui nient l'interpénétration manifeste des divers types d'écrits religieux. Aussi est-ce sans trop de scrupules qu'il englobe dans son étude sur l'éloquence sacrée au Moyen Âge le *Sermon de la Magdelaine* dont l'appellation, au vu de nos catégories

⁷ Fol. 115 v°.

⁸ *Revue des Langues Romanes*, 3e série, XI, 1884, p. 157 sq.

⁹ *Seignurs ke Deu amez*, York, Bibl. du Chapitre, ms. 16 K 13, fol. 128. Voir H. L. F., XXXIII, p. 368.

¹⁰ British Museum, ms. Cotton, Domitian XI, fol. 92-95. Voir Schmidt, "titre", *Romanische Studien*, 4, 1880, p. 538-539.

¹¹ Besançon, ms. 254, fol. 165 sq.

¹² *Op. cit.*, Table analytique des Sermons, p. 483 sq : n° 17 - 197 - 359 - 360 - 387 - 388 - 389 - 572 - 639.

actuelles, est un rien usurpée. Cette compilation de provenance septentrionale¹³ est dominée par un récit très circonstancié du miracle de Marseille, matière propre entre toutes à tenir en haleine l'auditoire que le prédicateur se proposait de conquérir.

Divertir en incitant à la vertu : l'heureuse conjonction d'opportunités complémentaires qu'offre un tel épisode explique sa place prépondérante dans la *Vie de Madeleine* de Guillaume le Clerc¹⁴. A l'exception d'une brève introduction, l'essentiel de ces 710 octosyllabes tourne autour de l'histoire du "riche home" converti par sainte Marie Madeleine. La variété de la matière, jouant tour à tour sur les registres contrastés du psychologique et du merveilleux, met en valeur le talent du poète, dont la vivacité créatrice se colore d'une discrète tendance au pathétique. Ces qualités de conteur sont du reste loin d'exclure l'intention moralisatrice : sur chaque détail de l'aventure, Guillaume projette des considérations qui, toutes banales qu'elles sont, n'en révèlent pas moins une intervention personnelle délibérée. On devine, par exemple, l'apologiste de la croisade dans les vers exaltés qui saluent le départ du seigneur provençal pour Jérusalem. De même, la tempête qui assaille le navire est l'occasion d'inévitables sentences sur la versatilité de la fortune mondaine. Encore les relents de pédantisme qui guettent de tels passages trouvent-ils une compensation bienvenue dans le rythme et l'émouvante vigueur du récit. C'est en définitive dans l'art de jauger les effets que réside la qualité majeure de Guillaume le Clerc : s'il raconte un miracle édifiant sans négliger les facilités du genre, il sait aussi en extraire une expérience humaine susceptible d'une confrontation féconde avec la réalité commune¹⁵.

Ainsi qu'on le voit, ces diverses adaptations se révèlent trop tributaires de l'hagiographie latine pour refléter de manière originale l'évolution du thème. On retiendra cependant l'importance croissante que revêtent les motifs de la mondanité, de la conversion et de la pénitence, dans lesquels se résumera presque exclusivement la figure de la Madeleine vers la fin du Moyen Age. Par ailleurs, il convient de noter que la réalisation la plus spécifiquement littéraire, celle de Guillaume le Clerc, se concentre sur un élément marginal de la légende : non seulement la sainte prêchese n'y a pas la première place, mais sa présence se limite, en quelque sorte, à une fonction de "*dea*" *ex machina*. A la limite, n'importe quelle figure de la *Légende dorée* pourrait lui être substituée. Ce n'est pas la Madeleine qui intéresse le conteur normand, mais un *exemplum* fertile en situations pathétiques qu'il aura l'art d'exploiter. Quelles que soient les qualités de son oeuvre, on chercherait en vain chez lui la première émergence d'une Madeleine "littéraire".

¹³ Edité par Ch. Platz d'après le ms. de la Bibliothèque Dobrée de Nantes, *Bulletin des jeunes romanistes*, 13, juin 1966, p. 1-14. Selon Zink, *op. cit.*, p. 30-31, ce texte remonte aux années 1179-1180.

¹⁴ Premier tiers du XIII^e siècle. Edité par R. Reinsch, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 64, 1880, p. 85-94, et par A. Schmidt, *loc. cit.*

¹⁵ On connaît une autre élaboration versifiée de ce récit dont subsiste un fragment de 13 strophes. Ce texte a été édité par G. Doncieux, *Romania*, XXII, 1893, p. 265-270. Ms. de Trèves, milieu du XIII^e siècle.

GLOSSAIRE

Sigles utilisés

B.	: Jean Balin
C.	: Charles Cotin
D.	: Marc Antoine Durant
D.S.S.	: Jean Desmarets de Saint-Sorlin
G.	: Antoine Godeau
L.	: Jacques Leclercq
L.L.	: Louis Le Laboureur
Mad. R.	: <i>La Madeleine dans les Rochers</i>
P. S. L.	: Pierre de Saint-Louis
R.	: Remi de Beauvais

Sources principales

HUGUET, E.	<i>Dictionnaire de la Langue française du XVI^e siècle</i> , Paris, Champion, Didier, 1925-1967 (7 vol.).
FURETIERE, A.	<i>Dictionnaire universel</i> , La Haye et Rotterdam, 1690.
RICHELET, P.	<i>Dictionnaire françois</i> , Genève, 1680.
—	<i>Dictionnaire de l'Académie française</i> , Paris, Coignard, 1684.
WARTBURG, W. von	<i>Französisches etymologisches Wörterbuch</i> , Tübingen, Basel, 1922 sq. (FEW)

A

ABORD (D'), loc. adv.	: incontinent, dès le premier abord (P.S.L., III, 56, 91; V, 11, B., VI, 8, L.L., XV, 35)
ABRIER, v. tr.	: mettre à l'abri, couvrir (R., IV, 35)
ABSTRUS, adj. qual.	: abscons, difficile à pénétrer (R., XVI, 91)
ABUS, s. m.	: tromperie (L., IV, 54, 61, 67, R., IV, 44)
ACCOLER, v. tr.	: embrasser (D., XVII, 10)
ACCORT, adj. qual.	: adroit, habile (R., XI, 34)
ACRISIE, s. f.	: désordre, défaut de jugement (R., XI, 105)
AFFETÉ, p.p.	: gracieux (D., VII, 95)
AFFLUENT, adj. qual.	: abondant (P.S.L., XVI, 25)
AFFREUX, adj. qual.	: qui épouvante (L., IX, 87)
AINS, AINÇOIS, adv.	: mais, au contraire (D., I, 144, L., IV, 20, R., VII, 2, 40, D., XI, 86, R., XI, 17)
ALLEGANCE, s. f.	: allégement, soulagement (R., IX, 47)
ALTERE (EN), loc. adv.	: en haleine, dans un profond désir (P.S.L., II bis, 45)

ANGE (EAU D'),	: nom donné à diverses lotions parfumées (iris, benjoin etc.) (P.S.L., II bis, 52)
ANGUSTIE, s. f.	: détresse, angoisse (D., XVII, 21)
APRETADOR, s. m.	: élément de la parure ? cf. APRESTER, se préparer, faire toilette (FEW, IX, 318 a) (P.S.L., V, 53)
ARDRE, v.	: brûler (D., II, 12, L., IV, 16)
ARENE, s. f.	: sable (R., XIV, 92)
ARRAISONNER, v. tr.	: raisonner, amener à la raison (D., III, 20)
ARROGUER (S'), v. pr.	: s'attribuer (R., IX, 55, XII, 5)
ASPECT, s. m.	: vue, regard (R., XIII, 2, XIV, 49)
ASSAUSSER, v. tr.	: accommoder à l'aide d'une sauce (R., VIII, 53)
ATIFETS, s. m. pl.	: parements féminins (P.S.L., V, 46)
ATTENTER, v. tr.	: tenter, entreprendre (R., VI, 21)
ATTERÉ, p.p.	: abattu, accablé (R., VII, 18)
AUCUN, pr. ou adj. ind.	: quelqu'un, quelque (R., XIV, 74, 105, 140)
AUTON, s. m.	: autan, vent du sud (R., XIV, 63)
AUTREMENT, adv.	: cependant (R., VIII, 147)
AVETTE, s. f.	: abeille. (D., I, 9)
AVOLÉ, adj. qual.	: étourdi, tête folle (R., I, 24)
AVOYER (S'), v. pron.	: se mettre en route (D., IX, 24)

B

BANC, s.m.	: siège des rameurs, dans une galère (D., XII, 29)
BASTER, v. intr.	: suffire (R., III, 3; IV, 42)
BAVOLER, v. intr.	: pendre; voler bas, voltiger (R., II, 15, L., XVII, 7)
BESSON, s. m.	: jumeau (D., II, 54)
BIENHEURER, v. tr.	: favoriser (R., VII, 73)
BLANDICE, s. m.	: flatterie, cajolerie (D., I, 118)
BLUETTE, s. f.	: petite étincelle (R., IV, 10)
BLUETTER, v. intr.	: étinceler (R., V, 97)
BORDS, s. m. pl.	: rivage, contrée lointaine (D., XII, 61, Mad. R., XIII, 49)
BOSSÉ, p.p.	: orné de reliefs (R., V, 68)
BOUFFER, v. intr.	: se gonfler de colère (R., VI, 30)
BOULINE, s. f.	: cordage servant à maintenir les voiles (P.S.L., XIII, 84)
BOURSERT, s. m.	: voile du mât de misaine (D., XII, 38)
BRACE, s. f.	: unité de longueur, égale à cinq pieds (R., VII, 123)
BRAGARDER (SE), v. r.	: se parer, s'orner (D., II, 30)
BRANCHER (SE), v. pron.	: se pendre (R., XIV, 127)
BRAVE, adj. qual.	: brillant, habile, élégant (D., I, 66, 314, R., XIV, 155, P.S.L., XV, 50)
BRAVOURE, s. f.	: brillant; fanfaronnade (P.S.L., II, 45)
BRIGUE, s. f.	: cabale, menées secrètes (D., II, 17)
BROCATEL, s. m.	: tissu de fil ou de laine, utilisé en tapisserie (P.S.L., V, 54)
BRONCHER, v. intr.	: trébucher, errer ((R., XVI, 86)
BROSSER, v. tr.	: parcourir dans tous les sens un bois, une forêt (R., VII, 101, L., XIV, 23)

C

CACHOT, s. m.	: cachette, endroit secret (R., V, 96, XI, 30)
CADENE, s. f.	: chaîne (D., II bis, 24)
CADUC (MAL), loc. s.	: épilepsie (P.S.L., III, 24)
CARBOUCLE, s. m.	: rubis, escarboucle (R., V, 69)

CARCAN, s. m.	: collier (D., I, 208, R., II, 33, P.S.L., V, 50, D., XVII, 20)
CARESSER, v. tr.	: traiter avec faveur (L.L., XV, 2, R., XVI, 43)
CARRAQUE, s. f.	: vaisseau de combat (D., XIII, 48)
CARREAU, s. m.	: foudre de Jupiter (L.L., IX, 50)
CARTEL, s. m.	: assignation à un duel (L., IV, 37)
CAUT, adj. qual.	: prudent, sage (D., I, 337)
CAVER, v. tr.	: creuser (P.S.L., XV, 4)
CELIQUE, adj. qual.	: céleste (D., II, 28)
CEPS, s. m. pl.	: chaînes, entraves (R., XIV, 52)
CERASTE, s. m.	: vipère d'Egypte très venimeuse (R., XIV, 92)
CHABLE, s. m.	: câble (D., XII, 36)
CHALEUREUX, adj. qual.	: chaud, échauffé (D., XIII, 29)
CHAPEAU, s. m.	: couronne (P.S.L., XV, 70)
CHANSI, adj. qual.	: moisi (D., XII, 30)
CHETIF, adj. qual.	: vil, méprisable (D., I, 245, 259, R., VII, 8, L. VIII, 22, R. VIII, 48, L.L., VIII, 68, D., IX, 1)
CHEVANCE, s. f.	: bien, richesse (D., XII, 7)
CHEVIR, v. tr. ind.	: venir à bout de quelqu'un ou de quelque chose (R., XI, 36)
CIL, pron. dém.	: celui (D., X, 32; XI, 18)
CLINER, v. tr.	: incliner, abaisser (R., IV, 23; VI, 4; XI, 157)
CLINQUANT, s. m.	: faux brillant (P.S.L., V, 49)
CLOUQUER, v. intr. :	: glousser (D., XI, 106)
COLLOQUER (SE), v. pron.	: se placer (R., IV, 3)
COMPAS (PAR) loc. adv.	: avec ordre et mesure (R., VII, 159)
CONCLAVE, s. m.	: salle, lieu de réunion (R., VIII, 12)
CONFIN, s. m.	: voisinage (R., XIV, 89)
CONFUTER, v. tr.	: détruire, anéantir les arguments de l'adversaire (R., XII, 20)
CONGÉ, s. m.	: permission, autorisation (R., IX, 14, D., XI, 69)
CONNIVER, v. intr.	: consentir, se faire complice de (D., XI, 116)
CONTREDIT, s. m.	: objection, contestation (L., VI, 9)
CONTREMONTE, adv.	: vers le haut (R., XI, 97, D., XII, 40, R., XVI, 53)
CONTREPOINTER, v. tr.	: contrarier (R., VIII, 131)
CORRIVAL, s. m.	: rival; partenaire (D., I, 294)
COUPIER, s. m.	: coupe (R., VIII, 23)
COUPS (À), loc. adv.	: en un instant, brusquement (R., XVI, 15)
COURAGE, s. m.	: détermination intérieure, ensemble des dispositions du cœur (D., III, 64, L., VI, 26, L., VII, 10, R., VII, 138, D., XII, 2, 12, R., XII, 16)
COURS, s. m.	: allée propice à la promenade (P.S.L., II, 5)
COURVÉE, s. f.	: charge, corvée (P.S.L., XIII, 47)
COUTELASSE, s. f.	: coutelas, grand poignard (B., IV, 22)
COUVERT, s. m.	: abri (P.S.L., XV, 12)
CRAVANTER, v. tr.	: abattre, écraser (R., XVI, 19)
CRANCELIN, s. m.	: sorte de coiffure en forme de diadème (R., II, 42)
CREDIT (À), loc. adv.	: en pure perte (R., XI, 141)
CUIDER, v. intr.	: penser, croire, estimer (R., IV, 45; IX, 3; XI, 175)
CURE, s. f.	: souci, soin (L., XI, 21, R., XI, 10)
CURIEUX, adj. qual.	: soigneux (R., V, 90)

D

DARDER, v. intr.	: lancer un trait (R., XIV, 125)
DE, prép.	: par (L., IX, 110, B., XIV, 8, 11)
DEBELLER, v. tr.	: vaincre complètement (D., XI, 158)
DEBONDER (SE), v. pron.	: se répandre (R., VI, 36)
DEBRIS, DESBRIS, s. m.	: vestiges d'un objet saccagé, écroulement, amas d'objets brisés (B., XIV, 12, L., XIV, P.S.L., V, 31)
DECEVOIR, v. tr.	: tromper (D., I, 97; II, 11, P.S.L., III, 107, R., V, 13; VII, 84, 96)
DEDUIC, s. m.	: distraction, plaisir, amusement (D., I, 100, 251, 303, 309)
DEGRÉ, s. m.	: marche d'escalier (L., XIV, 13)
DEMYCEINT, s. m.	: corsage (R., V, 70)
DEPARTIR, v. tr.	: distribuer (D., I, 74)
DEPLORABLE, adj. qual.	: digne de pitié (L., VII, 84)
DESBAUCHER (SE) v. pron.	: se détourner, se défendre (L., VII, 7)
DESIGNER, v. tr.	: dessiner (R., XIV, 126)
DESPLAISANT, adj. qual.	: chagrin, mécontent (D., III, 39)
DESTOURBER, v. tr.	: troubler (R., VIII, 163)
DESTROIT (METTRE EN)	: mettre en difficulté (B., XIV, 6)
DISPOST, adj. qual.	: convenable, bien réglé (R., VIII, 26)
DISTILLER, v. intr.	: dégoutter, couler (R., VII, 20; XI, 154))
DIVERS, adj. qual.	: contraire, opposé (D., VII, 110)
DOL, s. m.	: dommage, chagrin (D., I, 108)
DOLER, v. tr.	: blanchir et unir le bois avec la do Loire (R., XIV, 79)
DOMESTIQUE, adj. qual.	: proche, familier (R., XI, 75)
DOUGÉ, adj. qual.	: délicat, subtil (R., II, 39)
DOUTER QUE, v. intr.	: se demander si (L.L., XIV, 22)
DOUTEUX, adj. qual.	: indécis, incertain (L., VI, 25, R., VI, 18)
DRAPPEAU, s. m.	: pièce de drap ou de linge (R., IV, 40)
DRILLER, v. intr.	: aller vite, s'enfuir (R., IV, 9)

E

EMPESCHÉ, p. p.	: occupé (R., VIII, 69, P.S.L., VIII, 7)
EMPRISE, s. f.	: entreprise (B., XIII, 44)
ENASER, v. tr.	: couper le nez de quelqu'un (D., XII, 10)
ENCOMBRIER, s. m.	: passage difficile (R., XIII, 27)
ENFLEURER, v. tr.	: orner de fleurs (D., I, 210)
ENGIN, s. m.	: piège; tromperie (D., II, 6)
ENNUI (ENNUI), s. m.	: peine, tourment (L., VII, 12, 31; IX, 2, 102; R., IX, 60, L.L., IX, 63, D., X, 5; XI, 113; XIII, 36)
ENNUITER, v. tr.	: aveugler, couvrir d'obscurité (D., XV, 50)
ENNUYER (S'), v. pron.	: se tourmenter, éprouver une vive contrariété (R., VI, 21)
ENNUYEUX, adj. qual.	: douloureux, insupportable (R., XIV, 1)
ENSEIGNE, s. f.	: insigne (P.S.L., V, 59)
ENTOMBER, v. tr.	: ensevelir (D., XVII, 30)
ENTREGEANT, s. m.	: civilité, habileté dans les rapports sociaux (P.S.L., II, 67)
ERRE, s. f.	: train, allure (D., III, 13, R., XIII, 16)
ESCUEIL, s. m.	: élan (R., XIV, 21)
ESGUEULER (S'), v. pron.	: crier à perdre voix (B., XIV, 13)
ESLOCHER, v. tr.	: ébranler (R., IX, 61)

ESLOIGNER, v. tr.	: s'éloigner de (L., X, 56, 65)
ESMOULU, adj. qual.	: affilé (R., VIII, 99)
ESPACE, s. f.	: (L., IX, 82)
ESPANIR, v. tr.	: s'épanouir, s'ouvrir (L., IIa, 22, R., XI, 163)
ESPOINDRE, v. tr.	: exciter, stimuler (L., IX, 97, X, 59)
ESRAILLER, v. tr.	: écarter, étirer avec effort (R., XI, 155)
ESSOREILLER, v. tr.	: couper les oreilles à quelqu'un (D., XII, 9)
ESTAFIER, s. m.	: domestique armé, valet de pied (D., II bis, 41)
ESTOMAC, s. m.	: poitrine, cœur (R., IV, 15, VI, 29)
ESTONNER, v. tr.	: ébranler, effrayer (R., VI, 3, L., VIII, 124, D., XI, 9, 132, L.L., XIV, 11, 83; XVI, 55)
ESTRANGER, v. tr.	: éloigner (R., XIV, 24)
ESTRANGER (S'), v. pron.	: s'éloigner de (D., XI, 123)
ESTRIF, s. m.	: combat, effort (R., IX, 47)
ESTRIVER, v. intr.	: contester, résister (B., VI, 6, L., VI, 23, R., IX, 48)
ESTUDE, s. m.	: soin, souci (D., II, 30)
EVENTÉ p.p.	: dissipé, écervelé (P.S.L., II, 42)
EXERCITER, v. tr.	: exercer, entraîner (R., XI, 11)

F

FAST, FASTE, s. m.	: pompe, orgueil ostentatoire (L., II, 8; XIV, 1, R., XII, 2)
FESTON, s. m.	: brin, guirlande (D., XV, 56)
FERIN, adj. qual.	: cruel, sauvage (D., VII, 21)
FERIR, v. tr.	: frapper, blesser (R., XIV, 68)
FERRÉ, p.p.	: dur, garni d'une ferrure (D., II bis, 9)
FEUCHERE, s. f.	: fougère (R., XIV, 71)
FEVRE, s. m.	: artisan (D., III, 97)
FIER, adj. qual.	: cruel, redoutable, farouche (R., V, 11, P.S.L., V, 28)
FINER, v. tr.	: trouver (R., XVI, 32)
FINS, s. f. pl.	: frontières, (R., I, 7)
FLAIR, s. m.	: odeur (R., XI, 85, XIV, 172)
FLAIRANT, adj. qual.	: odorant, parfumé (R., XI, 86, D., XVII, 26)
FLAIRER, v. intr.	: exhaler un parfum (R., XIV, 76; XVI, 41, D., XVII, 27)
FLANQUER, v. tr.	: fortifier, munir d'un bastion (B., IV, 25)
FLOC, s. m.	: mèche de cheveux (R., XI, 25)
FLOTE, s. f.	: touffe (de cheveux) (P.S.L., XIII, 59)
FONDER, v. tr.	: appuyer, consolider (B., IV, 25)
FORCE (SE FAIRE DE LA)	: se faire violence (R., IX, 15)
FORÉ, p.p.	: percé (terme de serrurerie) (R., V, 91)
FORJETTER, v. tr.	: chasser, jeter (R., XI, 161)
FORLONGER, v. tr.	: s'éloigner (R., XI, 79; XVI, 39)
FORMILLER, v. intr.	: s'agiter (R., XII, 35)
FORS, prép.	: sauf, excepté (R., XI, 122; XIV, 13)
FOUDRE, s. m.	: conquérant (B., IV, 18)
FOUGUER, v. tr.	: s'abandonner à son impétuosité (R., IX, 58)
FOURNEAU, s. m.	: récipient de terre, tuyau (L., VII, 31)
FOUSTEAU, s. m.	: hêtre (R., XIV, 77)
FREDON, s. m.	: vocalise, roulade très ornée (D., I, 8, P.S.L., IX, 23)

G

GEINER, v. tr.	: torturer (D., XI, 54; XII, 23)
GENT, adj. qual.	: gracieux (R., II, 5)
GENTIL, adj. qual.	: noble, de bonne race (R., I, 9)
GENTILLESSE, s. f.	: noblesse (D., III, 93)
GLANDÉE, s. f.	: brisure, déchirure (cf. FEW., IV, 148 a) (R., XII, 12)
GLIER, v. intr.	: glisser, couler (L., II, 42)
GOSSER, v. tr.	: ironiser, se moquer de (B., II, 5)
GREVER, v. tr.	: accabler, charger (R., XIV, 30)
GROS, s. m.	: la plus grande partie (R., XIV, 65)
GUERDON, s. f.	: récompense (L., IX, 21)
GUERDONNER, v. tr.	: récompenser (D., III, 76)
GUINDÉ, p.p.	: élevé, haussé (R., VII, 93)
GUINDER, v. tr.	: guider (L., XVI, 88, R., XVI, 10, P.S.L., XVI, 11)

H

HABITUDE, s. f.	: fréquentation (L., VI, 4)
HANTE, s. f.	: manche (R., XI, 22)
HANTER, v. tr.	: fréquenter (L., XIV, 20, R., XIV, 170)
HARPE, s. f.	: prise, saisie (R., XI, 167)
HARPER, v. tr.	: saisir, empoigner (R., XI, 168)
HAZARD, s. m.	: danger, péril (L., XIV, 6)
HOCHER, v. tr.	: secouer (R., IX, 51)
HORÉE, s. f.	: averse, ondée (R., VII, 12)
HORRIBLER, v. tr.	: rendre terrible, devenir terrible (B., XII, 4)
HUCHER, v. tr.	: appeler à haute voix (R., VIII, 70; IX, 17)
HUMEUR, s. f.	: substance liquide (L., XIV, 9)

I

ICEUX, pron. dém.	: ceux (D., XI, 143)
IDOLE, s. f.	: spectre (C., X, 162)
IMPERIALE, s. f.	: dessus de carrosse (P.S.L., XV, 14)
IMPETREUR, v. tr.	: demander, requérir (L.L., XIV, 85)
IMPITEUX, adj. qual.	: impitoyable (R., IX, 31)
INAUDIT, p.p.	: inouï, extraordinaire; inconnu (R., V, 1)
INEGAL, adj. qual.	: inconstant, capricieux (L., VI, 27)
INSPIRITÉ, p.p.	: possédé d'un esprit malin ? (P.S.L., III, 31)
ISNEL, adj. qual.	: rapide (R., XIV, 124; XVI, 113)

J

JÀ, adv.	: déjà (R., VII, 122; XIII, 3, 17; XVI, 17, D., XV, 53)
JACOIT QUE, loc. conj.	: bien que (R., I, 18, VII, 142)
JAYET, s. m.	: nom donné à une variété de pierre noire, légère et friable (P.S.L., V, 52)

JAZERAN, s. m. : chaînette (P.S.L., V, 57)
 JOUG (FAIRE), loc. v. : asservir, juguler (R., IV, 24)

L

LAMBRUNCHE, s. m. : vigne sauvage (D., XV, 31)
 LAMENTABLE, adj. qual. : plaintif (D., XII, 83)
 LANDIER, s. m. : chenêt de cuisine muni d'un crochet pour la broche (R., VIII, 39)
 LAS, s. m. pl. : liens, piège; ruse (R., XI, 192)
 LIMAS, s. f. : limace (R., XIV, 42)
 LOZ, s. m. : louange, réputation favorable (D., I, 148)

M

MAINTENANT, adv. : sur-le champ, bientôt (L., IV, 77)
 MALHEURER, v. tr. : couvrir de chagrin, frapper de malheur (D., I, 122)
 MALOTRU, adj. qual. : mal bâti (R., XIV, 61)
 MANDORE, s. f. : genre de luth (L., XVI, 18)
 MANICLE, s. f. : bracelet (P.S.L., V, 55)
 MANSION, s. f. : demeure, domicile (R., XIV, 100)
 MARISSON, s. f. : chagrin, désolation (D., XI, 112)
 MAUPITEUX, adj. qual. : impitoyable, (D. IX, 34)
 MENAGER, adj. qual. : économe (L.L., XIV, 71)
 MESTIER (FAIRE) loc. v. : faire semblant (D., I, 115-116)
 MECHEF, s. m. : malheur, accident fatal (L., IX, 89, D., XIII, 31)
 MINIERE, s. f. : mine (R., XI, 30)
 MOLASTRE, adj. qual. : nonchalant (L., IIa, 41)
 MOLESTE, adj. qual. : désagréable, fatal à (R., XIV, 72)
 MUGUET, s. m. : galant écervelé (D., II bis, 37, P.S.L., II bis, 6)
 MUSSER, v. tr. : cacher, dissimuler (D. I, 10, R., IV, 39)

N

NAVRER, v. tr. : blesser (R., XVI, 97)
 NEANT (POUR), loc. adv. : en vain, sans raison (R., XI, 148; XIV, 70)
 NIAIS, adj. qual. : qui ne sait pas encore voler (R., XVI, 37)
 NIER, NYER, v. tr. : refuser (R., VI, 32; XI, 38)
 NOMBRER, v. tr. : compter, dénombrer (R., V, 44)
 NOUAILLEUX, adj. qual. : sans valeur, méprisable (R., XIV, 75)
 NOUER, v. intr. : nager (R., VII, 107)

O

OBLIGER, v. tr. : lier par un devoir (D., XIV, 9)
 OCIEUX, adj. qual. : oisif (R., II, 1)
 ONC, ON(C)QUES, adv. : jamais (D., I, 229, II, 10, 23; III, 94, R., I, 5; V, 53; VII, 33; VIII, 132; IX, 60; XI, 28, 203; XIV, 94, 147)

OR, ORE(S), adv.

: maintenant (R., I, 19; IV, 46; V, 58, 114; XI, 179, D., VII, 97, 102, 109; X, 23; XI, 26, 37, 72, 91, 94); tantôt (R., IV, 50; XII, 16; XIV, 41; XVI, 101-102, D., I, 177; VII, 4, 5, 34, 78, 79; IX, 3, 4),

OR QUE, loc. conj.

: bien que (R., VII, 153)

ORD, adj. qual.

: sale, impur (R., V, 25; XIV, 163)

P

PAR (À) SOY, loc. adv.

: seul, à l'écart (D., III, 136)

PARANGONNER, v. tr.

: comparer (R., II, 9)

PARCREU, adj. qual.

: arrivé au terme de sa croissance (R., XIV, 75)

PAS, s. m.

: défilé, passage (R., XIV, 66)

PASSER, v. tr

: dépasser, outrepasser, aller au-delà (D., XII, 48, R., XIV, 127)

PATENT, adj. qual.

: ouvert (R., XIV, 59)

PAVOIS, s. m.

: bouclier porté par les fantassins (B., IV, 21)

PENNE, s. f.

: plume (R., XIV, 99)

PENSER, v. tr.

: panser (P.S.L., IV, 11)

PERCLUS, adj. qual.

: impuissant (B., IX, 39)

PERPLEXEMENT, adv.

: de manière chancelante (R., XIV, 30)

PERTUISER, v. tr.

: percer (R., VII, 17)

PETIT (UN), loc. adv.

: un peu (R., XI, 98)

PHLOGRONDE, s.

: courroux ? (D., XII, 53)

PIPPÉE, s. f.

: chasse à l'oiseau qui consiste à imiter son cri pour l'attirer dans un piège de glu (R., IV, 30)

PICQUE-BOEUF, s. m.

: bouvier, terme utilisé fréquemment comme synonyme de rustre. (D., III, 44)

PIQUERON, s. m.

: petite pique (P.S.L., IX, 70)

PLANTES, s. f. pl.

: pieds (L., VII, 51, R., VII, 69)

PLAINTIF, s. m.

: plainte (R., VIII, 91)

PLAYER, v. tr

: blesser, meurtrir (D., XI, 29, 38)

POIL, s. m.

: chevelure (P.S.L., III, 68, D.S.S., V, 38, R., VII, 81, 83, P.S.L., IX, 33, D., XV, 35). TENIR AU POIL : disposer de, avoir à sa portée (R., VIII, 75)

POINDRE, v. tr.

: piquer (P.S.L., IX, 78)

POINTE, s. f.

: dessein, entreprise (R., VII, 51)

POINTELER, v. tr.

: piquer, blesser (D., XV, 20)

POLAINE, s. f.

: construction triangulaire en saillie, à l'avant d'un navire (D., XII, 31)

POLLU, adj. qual.

: souillé, sale, impur (R., V, 21)

PORT, s. m.

: air, mine (L., IV, 9)

POSSIBLE, adv.

: peut-être (D., VII, 47, P.S.L., XV, 69)

POSTE (À), loc. adv.

: opportunément (R., VIII, 25)

POMME, s. f.

: fruit (P.S.L., XV, 9)

POMPE, s. f.

: cortège solennel (L.L., XIII, 68)

POUDRE, s. f.

: poussière (R., XI, 140)

POUR, prép.

: parce que, à cause de (D., XI, 84, 95)

POURPRIS, s. m.

: enclos, domaine (R., XIV, 117, D., XVII, 31)

POURTANT, adv.

: pour cette raison (R., VIII, 156, XIV, 93)

PREMIER, adv.

: d'abord, auparavant (R., VIII, 53, IX, 54)

PREMIER QUE, loc. conj.

: avant que (R., VIII, 27)

PRESCRIT, s. m.

: condamnation (R., IX, 31)

PROPREMENT, adv.	: élégamment (D., I, 214, R., II, 24)
PYRAUSTE, s. m.	: papillon ? (transp. du grec) (P.S.L., V, 25)

Q

QUANT ET, loc. adv.	: en même temps que (R., VII, 127)
QUE, conj.	: car, puisque (P.S.L., III, 68, B., XIII, 5)
QUERRE, v. tr.	: chercher, quérir (R., IX, 65)

R

RANG, s. m.	: tour (L.L., IX, 9)
REBRAS, s. m.	: revers, repli du vêtement (R., XI, 98)
RECEZ, s.m. pl.	: asile, refuge (R., XIV, 11)
REDIGER, v. tr.	: réduire (R., IX, 29)
REGREDILLER, v. tr.	: friser, boucler (D., VII, 29)
REMISES (À), loc. adv.	: en ménageant des pauses (R., XI, 53; XIV, 103)
RENCONTRE, s. m.	: conjoncture, circonstance, occasion (R., IV, 34)
REPAISTRIR, v. tr.	: pétrir, labourer à nouveau (R., XI, 16)
RESOUDRE, v. tr.	: fondre (R., XI, 56)
RESTE (À TOUTE) loc. adv.	: fort et ferme (R., XI, 122)
REZ, adj. qual.	: au niveau de (R., XIV, 21)
ROLLE, s. m.	: liste (P.S.L., III, 30)
ROMULIDE, adj. qual.	: romain (D., XII, 70)
ROUELLE, s. f.	: roue; tout objet de forme ronde (R., XVI, 51)
ROUER, v. tr.	: rouler, faire rouler (D., VII, 43)
ROULEAU, s. m.	: longue verge cylindrique (D., XIII, 26)
ROUSOYER, v. intr.	: avoir la couleur de la rose (D., XVII, 18)
RUSTIQUE, s. m.	: paysan, homme des champs (R., XI, 76)

S

SAILLIR, v. intr.	: jaillir, surgir (B., IV, 11)
SAISON (EN), loc. adv.	: à propos, au moment favorable (L., IX, 57, R., XI, 209)
SAION, s. m.	: vêtement, chemise (D., XV, 36)
SCABREUX, adj. qual.	: rude, inégal (R., XIV, 55)
SECOUS, adj. qual.	: secoué, battu, détruit (R., XI, 60)
SERAINER, v. tr.	: apaiser (D., XI, 128)
SERRÉ, p. p.	: avare, insensible (R., IV, 15)
SI, adv.	: pourtant (D., IX, 45, R., XI, 36, 202, XIV, 147)
SION, s. m.	: jeune branche, pousse (R., XVI, 4)
SI QUE, loc. conj.	: tellement que, si bien que (R., IV, 11; VII, 69; VIII, 140; XIV, 31, 140, D., VII, 47; XV, 63) assez pour (R., VIII, 86)
SIGNALER, v. tr.	: rendre célèbre (L.L., XIII, 104)
SOIGNER QUE, v. tr. ind.	: veiller à ce que (R., VIII, 15, 115)
SOLLICITEUX, adj. qual.	: empressé à quémander (R., VIII, 146)
SOMMAIRE, s.m.	: terme, bout (R., XI, 48)
SORJON, s. m.	: source (R., XI, 106)
SOUËF, SOËF adj. qual.	: doux, agréable (D., VII, 85, R., VII, 145)

SOULAS, s. m.	: soulagement, consolation (L., XVI, 78, R., XVI, 85)
SOULER, v. tr.	: rassasier (R., XI, 190)
SOULOIR, v. intr.	: avoir coutume de (R., VII, 81)
SUCCEZ, s. m.	: issue, résultat (L.L., XIII, 105)
SUFFOQUER, v. tr.	: étouffer, étrangler (L.L., IX, 63)
SUPERNE, adj. qual.	: d'en haut, supérieur (L., XVI, 38)
SUPERNEL, adj. qual.	: supérieur, suprême (R., VIII, 110, 143)

T

TANDIS, adv.	: pendant ce temps (R., IX, 64; XI, 131)
TANT (À), loc. prép.	: alors (D., XI, 161)
TAVAILLOLE, s. f.	: carré de lingerie (P.S.L., V, 47)
TENTE, s. f.	: tenture (R., VIII, 10)
TESTONNER, v. tr.	: coiffer, friser (D., VII, 30)
TET, s. m.	: crâne, os qui recouvre la tête (P.S.L., XV, 63)
TISTRE, v. tr.	: tisser (B., II, 19)
TOURNEUR (CHIEN)	: chien mis dans une roue pour faire tourner la broche (R., VIII, 38)
TOURTEAU, s. m.	: tourte, gâteau cuit au four (R., VIII, 32)
TOUT (DU), adv.	: entièrement, totalement (L., VII, 83, D., XI, 138)
TRAC, s. m.	: trace (D., I, 143; III, 5)
TRACER, v. intr.	: ramper; errer (R., II, 32)
TRAVAIL, s. m.	: peine, effort (R., XVI, 125)
TRAVAILLER, v. intr.	: se tourmenter (D.S.S., VIII, 97, D., XIII, 36)
TRAVAILLER (SE) v. pron.	: employer tous ses efforts (D., XIII, 30)
TREMBLANT, s. m.	: ornement de la ligne mélodique (P.S.L., IX, 24)
TREPIER, s. m.	: trépied (R., VIII, 24)
TRONÇONNER, v. tr.	: couper, sectionner (D., IX, 40)
TUORBE, s. m.	: théorbe (L.L., XIII, 121)

V

VAISSEAU, s. m.	: vase, récipient (D., VII, 83, R., VII, 140)
VANTE, s. f.	: éloge, réputation flatteuse (L., VII, 80)
VERECOND, adj. qual.	: modeste (D., I, 22)
VERNE, s. m.	: aulne (D., XV, 56)
VIANDE, s. f.	: nourriture (P.S.L., VIII, 13, B., XII, 18)
VIF (AU), loc. adv.	: conformément au modèle naturel (R., II, 34)

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne reprenons pas ici les indications bibliographiques immédiatement relatives aux textes de notre *corpus*, et qui figurent en tête des notices consacrées à chaque auteur.

I. LA FIGURE DE LA MADELEINE

- ANSTETT-JANSSEN, M. "Maria Magdalena",
Lexikon der christlichen Ikonographie,
Freiburg-im-Breisgau, 1974, col. 516-541.
- BERNARD, Th.,
VESCO, J. L. *Marie de Magdala. Evangiles et traditions*,
Paris, Fribourg, Ed. Saint-Paul, 1982.
- DONCIEUX, G. "Le cycle de sainte Marie-Madeleine dans la chanson
populaire",
Revue des Traditions populaires, VI, 1891, p. 257-276.
- DUCHESNE, L. "La légende de Sainte Marie-Madeleine"
Fastes épiscopaux de l'Ancienne Gaule,
Paris, Thorin, 1894, t. I, p. 310-344.
- FAILLON, E.-M. *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-
Madeleine en Provence*,
Paris, 1858, 2 vol., 21865.
- FEUILLET, A. "Deux onctions faites sur Jésus, et Marie Madeleine.
Contribution à l'étude des rapports entre les Synoptiques et
le quatrième évangile",
Revue Thomiste, 75, 3, 1975, p. 357-394.
- GARTH, H. M. *Saint Mary-Magdalene in Mediaeval Literature*,
Johns Hopkins University Studies in Historical and
Political Science, 67, 1950.
- GUILLAUME, P. M. "Marie-Madeleine"
Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique,
Paris, Beauchesne, 1978, col. 559-575.
- HANSEL, H. "Maria Magdalena im Wandel der Zeiten"
Forschungen und Fortschritte, 1935, 12, p. 157-159.
- HANSEL, H. *Die Maria-Magdalena Legende. Eine Quellen-
Untersuchung*,
Greifswald, 1937.
- HANSEL, H. "Die Quelle der bayerischen Magdalenenklage",
Zeitschrift für deutsche Philologie, 1937, p. 363-388.
- HOLZMEISTER, U. "Die Magdalenenfrage in der kirchlichen Ueberlieferung",
Zeitschrift für katholische Theologie, XVI, 1922, p. 404-
422; 558-584.

- JACQUES DE VORAGINE *Legenda Aurea*,
p. p. Th. Graesse, ³1890,
reprod. anastatique, Osnabrück, Zeller, 1969.
- JANSSEN, M. *Maria Magdalena in der abendländischen Kunst. Ikonographie der Heiligen von den Anfängen bis zum XVI. Jahrhundert*,
Thèse dactylographiée, Freiburg-im-Breisgau, 1961.
- JEAN DE MAILLY *Abrégé des Gestes et Miracles des Saints*,
p. p. A. Dondaine,
Paris, Cerf, 1947.
- KELEN, J. *Marie Madeleine, Prostituée sacrée*,
Paris, 1982.
- MALE, E. "Sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe dans l'art, du Moyen Age au XVIIIe siècle",
Revue des Deux Mondes, 15 juillet 1956, p. 193-210.
- MALE, E. *Les Saints Compagnons du Christ*,
Paris, 1956.
- MALVERN, M. *Venus in Sackloth. The Magdalen's origins and metamorphoses*,
South Illinois Univ. Press, 1975.
- MOSCO, M. éd. *La Maddalena tra Sacro e Profano*,
Milano, Mondadori, 1986.
(Catalogue de l'exposition du Palais Pitti, Florence, été 1986.)
- ROLLAND, E. *Recueil de chansons populaires*, t. VI, Paris, 1890.
(Volume consacré au cycle de la Madeleine)
- RÜDINGER, G. von "Magdalenenliteratur vom Mittelalter bis zur Gegenwart",
Die Frau, 1911, p. 464-471.
- SAXER, V. *Le Culte de Marie-Madeleine en Occident, des origines à la fin du Moyen Age*,
Auxerre - Paris, 1959, 2 vol.
- SZÖVERFFY, J. "Peccatrix quondam femina : a Survey of the Mary Magdalen Hymns",
Traditio, 19, 1963, p. 79-146.
- VORREUX, D. *Sainte Marie-Madeleine. Quelle est donc cette femme?*
Paris, Editions franciscaines, 1963.
- Collectif *Une femme de l'Evangile, Marie de Magdala*,
Carmel, 35, 1984, 3.

Collectif

Numéro spécial de
Studi Medievali, XXVI, 2, 1986.

II. LA MADELEINE DANS LA TRADITION LITTÉRAIRE ET SPIRITUELLE FRANÇAISE

a) Avant le XVIIe siècle

TEXTES

- Anonyme *La vie des trois Maries, de leurs pères, de leurs mères, de leurs maris et de leurs enfans*, Rouen, 1511, ²Lyon, 1513, ³Paris, 1560.
- DORÉ, P. *Le College de Sapience fondé en l'Université de Vertu auquel est rendue escolliere Magdelaine disciple et apostole de Jesus*, Paris, A. Bonnemere, 1539.
- GUILLAUME LE CLERC "La Vie de Marie-Madeleine. Gedicht des Guillaume le Clercq, nach der Pariser Handschrift herausgegeben", p. p. R. Reinsch, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, LXIV, 1880, p. 85-94.
(Voir également sous SCHMIDT, A.)
- MAILLARD, O. *Oeuvres françaises*, p. p. Arthur de La Borderie, Nantes, Soc. des Bibliophiles bretons, 1877.
- MENOT, M. *Sermons du frère Michel Menot*, p. p. J. Labourderie, Paris, 1832.
- MENOT, M. *Sermons choisis*, p. p. J. Nève, Paris, Champion, 1924.
- ROCHEFORT, François du
MOULIN de *Vie de Madeleine*, Paris, B.N., f. fr. 24.955.

ETUDES

- ACCARIE, M. *Le Théâtre sacré de la fin du Moyen Age. Etude sur le sens moral de la "Passion" de Jean Michel*, Genève, Droz, 1979.
- AUS DER FÜNFTEN, W. *Maria Magdalena in der Lyrik des Mittelalters*, Düsseldorf, Schwann, 1966.
- BOURGAÏN, L. *La Chaire française au XIIe siècle d'après les manuscrits*, Paris, Soc. générale des Librairies catholiques, 1879.

- BRAUNSCHWEIG, R. "Une Source profane de la 'sainte Pécheresse'",
Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, 28, 1966, p. 670-71.
- CHABANEAU, C. "Marie-Madeleine dans la littérature provençale",
Revue des Langues Romanes, XXIII, 1883, p. 5-23; 53-65.
- CHAUVIN, M. J. *The Role of Mary Magdalene in Medieval Drama*,
Washington, Catholic University Press, 1951.
- COHEN, G. "Le Personnage de Marie-Madeleine dans le drame
religieux français du Moyen Age",
Convivium, mars-avril 1956.
- CHOCHEYRAS, J. "La Conversion de sainte Madeleine représentée à Auriol en
1534",
Mélanges Yves Le Hir,
Recherche et Travaux de l'U.E.R. de Lettres, Université de
Grenoble III, 27, 1984, p. 25-42.
- DUST, A. *Die Magdalenenszenen im französischen und
provenzalischen geistlichen Spiel des Mittelalters*,
Münster, 1938.
- HOEPFFNER, E. "Une prière à sainte Marie-Madeleine",
Romania, LIII, 1927, p. 567-568.
- HOLBAN, M. "François du Moulin de Rochefort et la Querelle de la
Madeleine",
Humanisme et Renaissance, 1935, p. 26-43; 146-171.
- JODOGNE, O. "Trois vies romancées dans la Passion de Jean Michel",
Revue des Langues Vivantes, XI, 1945, p. 8-21; 655-73;
110-120.
- JODOGNE, O. "Marie-Madeleine pécheresse dans les passions
médiévales. Des sources de Jean Michel",
Mélanges E. van Cauwenbergh,
Louvain, 1961, p. 272-284.
- KONIGSON, E. "Mythe des origines et romans familiaux dans les derniers
mystères de la passion français",
Revue d'Histoire du Théâtre, 1972, p. 121-130.
- KNOLL, F. O. *Die Rolle der Maria Magdalena im geistlichen Spiel des
Mittelalters*,
Greifswald, 1934.
- SACREZ, C. *Les Prières à Marie Madeleine au Moyen Age*,
Thèse dactylographiée, Louvain, 1960.

- SCHMIDT, A. "Guillaume le Clerc de Normandie, insbesondere seine Magdalenenlegende", *Romanische Studien*, 4, XVI, juillet 1880, p. 493-542.
- TODD, H. A. "An unpublished fourteenth century invocation to Mary Magdalen: *Il est bien temps que je m'avise*", *Studies in Honour of A. Marshall Elliott*, Baltimore, 1911-1912, vol. 1, p. 109-128.
- ZINK, M. *La Prédication en Langue romane avant 1300*, Paris, Champion, 1976.

b) au XVIIe siècle

TEXTES

- ADENET, D. *Cantiques spirituels*, Paris, J. Jacquin, 1627. (P. 29-32; 108-109.)
- ALIES B. d' *Pour une description d'un portrait de Sainte Magdeleine*, Jeux Floraux de Toulouse, 1623, p. p. J. C. Dawson, *Toulouse à la Renaissance*, New-York, Columbia Univ. Press, 1923, p. 40-42.
- Anonyme *Les Sacrés Parfums de sainte Marie-Magdeleine sur la France*, par le Pèlerin de la Sainte Baume, Angevin, Angers, 1545.
- Anonyme *La Vie de Marie Magdeleine par personnages* (1605), p. p. J. Chocheyras et G. A. Runnals, Genève, Droz, 1986 (T.L.F. 342).
- ANQUETIN, Ch. *Dissertation sur sainte Marie-Magdelaine pour prouver que Marie-Magdelaine, Marie soeur de Marthe et la femme pecheresse sont trois femmes différentes*, Rouen, 1699.
- ARBAUD, F. d', sieur de PORCHERES *La Magdeleine penitente*, Paris, Toussaint Du Bray, 1627.
- AUDIGUIER V. d' *Traité de la conversion de la Magdelaine*, Paris, 1619.
- BAREAU *Les Amours de la Magdalène, où l'amour divin triomphe de celui du monde*, Paris, N. Rousset, 1618.
- BÉRULLE, P. de *Elévation à Jésus-Christ Nostre-Seigneur sur la conduite de son esprit et de sa grâce vers sainte Magdelaine*, Paris, Cl. Buon, 1628.

- BONNET, Th. *Le Tableau des Vertus morales et théologiques dépeintes en la Sainte-Vierge sous la figure des deux soeurs Marthe et Magdelene*, Paris, 1646.
- BOSSUET, J. B. *Oeuvres oratoires*, p. p. J. Lebarq, rev. par Ch. Urbain et E. Lévesque, Paris, Hachette, 1914-1926, 7 vol.
Trois Sermons sur la Pénitence, t. 4, p. 198-252.
L'Amour de Madeleine, t. 6, p. 622-639.
- BOUCHE, H. *La Défense de la Foy et de la Piété en Provence pour ses saints tutélaires Lazare et Maximin, Marthe et Magdalène*, Aix-en-Provence, 1663.
- BOURDALOUE, L. *Sermons sur l'impureté, sur la conversion de Madeleine et sur le retardement de la pénitence*, p. p. G. Truc, Paris, 1921.
- BOURDALOUE, L. *Oeuvres complètes*, Lyon, Paris, Delhomme et Briguet, t. VI, 1891.
- BRÉTHENCOURT, P. de *Les Larmes de la Madeleine, ou le Miroir de la Penitence*, Douai, J. de Spira, 1632.
- DURAND, L. *Cantiques de l'ame devote*, Avignon, 1802. (première édition, 1678).
- COEFFETEAU, N. *Tableau de la Pénitence de la Magdeleine*, Paris, 1620, ²1625, ³1629.
- COLUMBI, D. *Histoire de Sainte Madelène, où est solidement établie la vérité qu'elle est venue et décédée en Provence, que son corps et sa précieuse relique repose (sic) à Saint-Maximin, diocèse d'Aix*, Aix-en-Provence, 1685.
- CORTEZ, Cl. *Histoire de la vie et mort de la Sainte Marie Madelaine*, Aix-en-Provence, 1641, ²1643.
- GAVOTY, J. D. *Histoire de Sainte Marie-Magdeleine*, Marseille, 1701.
- GUESNAY, J. B. *Magdalena Massiliensis advena, sive de eius in Provinciam appulsa dissertatio theologico-historica in Jo. Launoyum*, Lyon, 1643.
- GUESNAY, J. B. *Le Triomphe de la Magdeleine en la créance et vénération des saintes reliques en Provence, suivie et embrassée par toutes les nations du monde*, Lyon, 1647.
- HAITZE, P. J. de *Apologétique de la Religion des Provençaux au sujet de Sainte Madeleine*, Aix-en-Provence, Vve David, 1711.

- HURAULT de l'HOSPITAL, P. *Vers faits en une nuict sur la Madaleine* (1614)
p. p. Ph. Tamisey de Larroque, *R.H.L.F.*, V, 1898, p.
102-109.
- JACQUES DE JÉSUS *Exercices de dévotion sur la conversion, pénitence et
fervent amour de sainte Magdalaïenne*,
Paris, J. Langlois, 1655.
- JANGASTON, J. de *Les Oeuvres Chrestiennes du sieur J., contenant les
paraphrases sur la loy de Dieu, sur la passion de N. S. J.
C., sur l'histoire de la femme pecheresse*,
Ortez, Rouyer, 1639.
- JEAN EVANGÉLISTE
D'ARRAS *La Philomèle séraphique*,
Tournay, A. Quinque, 1632 (*passim*).
- LAMY, B. *Dissertation sur Sainte Madeleine*,
Paris, 1699.
- LA ROQUE, S. G. de *Les Larmes de la Magdeleine*,
in *Les Cantiques de Valagre et de Maisonfleur*,
Rouen, R. Du Petit Val, 1602; 21613.
- LAUNOY, J. de *Disquisitio disquisitionis de Magdalena Massiliensis
advena*,
Paris, 1643.
- LE DIGNE, N. *La Madeleine et autres petites oeuvres*,
Paris, 1610; Sens, Niverd, 1610.
- LE MASSON *Justification de la femme pecheresse de l'Evangile, son
unité avec Marie Madeleine et Marie de Béthanie, soeur de
Lazare. Lettres critiques à l'auteur de la Dissertation pour la
défense des deux grandes saintes, Marie Madeleine et Marie
de Béthanie*,
Paris, 1713.
- LOUIS DE GRENADE *La Guide des Pécheurs*,
trad. G. Girard,
Paris, Le Petit, 1664.
- LOUVET, P. *Histoire de la virginité de Sainte Marie de Béthanie, soeur
de Saint Lazare, et de Sainte Marie-Magdalaïne, martyre,
avec leurs hymnes*,
Liège, 1637.
- MAILLART, C. *La Magdeleine convertie, ou les saillies de l'ame esprise de
Dieu et du desir d'une vraye conversion; représentées dans
le Tableau de la Magdalaïne aux pieds de Jesus Christ chez
Simon le Pharisien*,
Bruxelles, J. Mommart, 1646.
- MALAVAL, F. *Poésies spirituelles*,
Paris, 1671.

- MARTIAL DE BRIVES *Le Parnasse séraphique ou les derniers souspirs de la Muse*,
Lyon, 1660.
(P. 207 sq., *Jugement de Nostre Seigneur Jesus Christ en faveur de Marie Magdelaine contre sa soeur Marthe*. Cette pièce avait été éditée séparément à Paris, en 1651, sous le pseudonyme de Sainte-Colombe.)
- MAUCONDUIT *Dissertation pour la défense des deux saintes Marie Madeleine et Marie de Béthanie, soeur de saint Lazare, contre l'opinion de ceux qui les confondent, et les font une seule personne et la même que la femme pécheresse*,
Paris, 1685.
- NERVEZE, A. de *L'Exercice devot de la courtisane repentie à l'imitation de la Magdaleine*,
Paris, 1601.
- NOSTREDAME, C. de *Les Perles ou les Larmes de Sainte Magdeleine*,
Toulouse, Colomiez, 1606.
- NOSTREDAME, C. de *Les Perles...*, p. p. R. J. Corum Jr.,
University of Exeter, 1986 (Textes littéraires).
- PATIN, G. (éd.) *Cabinet des Cantiques spirituels propres pour élever l'Ame à Dieu*,
Paris, Somnaville, 1623 (p. 85-91).
- PICHOT, R. P. *La Vie, la Conversion et la Penitence de Sainte Madeleine*,
Tournon, 1623.
- PIERRE DE SAINTE-MARIE *Les secrètes pensées de la Madeleine sur la vie de Jésus-Christ et la sienne propre*,
Rouen, 1686.
- PUECH, L. *La Magdeleine dans le desert de la Sainte-Baume*,
Aix-en-Provence, Ch. Nesmoz, 1661.
- REBOUL, V. *Le Pèlerinage de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume en Provence*,
Aix-en-Provence, 1662.
- REBOUL, V. *Histoire de la vie et de la mort de Sainte Marie-Magdeleine*,
Aix-en-Provence, 1671.
- RIBADENEYRA, P. de *Les Fleurs de la Vie des Saints*,
trad. R. Gaultier,
Rouen, Jean de la Mare, 1645-1646 (2 vol.).
- SALES F. de *Oeuvres*, p. p. A. Ravier et R. Devos,
Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque de la Pléiade).
- TREVET *Dissertation pour maintenir l'unité de Marie-Magdeleine, Marie soeur de Marthe et la femme pécheresse, par l'Ecriture, la tradition et l'usage de l'Eglise*,
Paris, 1713.

- VIALART, Ch., en religion : *Tableau de la Magdeleine en l'état de Parfaite Amante de Jésus*,
CHARLES DE SAINT-PAUL
Paris, J. de Heuqueville, 1628.
- WILLART (V.) *Les Fruits dignes de pénitence faits par Sainte Marie-Magdeleine*,
Mons, 1643.

ETUDES

- BORIAUD, J.-Y. "La Madeleine, le miroir et les larmes (poésie latine et spiritualité de la Contre-Réforme au début du XVII^e siècle)",
L'Information Littéraire, 38, 1986, 1, p. 11-17.
- CSÜRÖS, K. "Les larmes du repentir : un *topos* de la poésie catholique au XVII^e siècle",
Dix-Septième Siècle, 151, avril-juin 1986, p. 168-175.
- GIBALDI, J. "Petrarch and the Baroque Magdalene Tradition",
The Hebrew University Studies in Literature, vol. 3, 1, 1975, p. 1-19.
- GIRAUD, Y. "Vers une redéfinition de quelques critères d'analyse thématique : retourner à Wölfflin ?"
Revue des Langues Vivantes, XLIII, 1977, p. 492-509.
(Cet article analyse une série de sonnets consacrés à la Madeleine.)
- GIRAUD, Y. "Le paysage poétique de la Sainte-Baume au XVII^e siècle",
Mélanges G. Couton,
Lyon, Presses univ., 1981, p. 199-223.
- LEINER, W. "Métamorphoses magdaléennes"
La Métamorphose dans la poésie baroque française et anglaise,
Actes du Colloque international de Valenciennes, p. p. G. Mathieu-Castellani,
Tübingen- Paris, Narr-Place, 1981, p. 45-56.

III. LA POÉSIE HÉROÏQUE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE

- BOSCO, G. "Le *Traité du Poème héroïque* du P. Le Moyne et la *Dissertatio peripatetica de epico carmine* du P. Mambrun : opposition ou apposition ?"
Cahiers de Littérature du XVIII^e siècle, 8, 1986, p. 265-283.
- BRAY, R. *La Formation de la doctrine classique en France*,
Lausanne, Payot, 1921.

- CART, A. "La théorie du poème épique au XVII^e siècle",
L'Information littéraire, janv.-févr. 1953, p. 1-5.
- CÉARD, J. "L'Epopée en France au XVI^e siècle",
Actes du Xe Congrès de l'Assoc. Guillaume Budé, Tours 1978,
Paris, Belles-Lettres, 1980, p. 221-241.
- CHAUVEAU, J. P. "Godeau et le poème héroïque chrétien",
Antoine Godeau, de la galanterie à la sainteté,
Actes du Colloque de Grasse, 1972, p. p. Y. Giraud,
Paris, Klincksieck, 1975, p. 319-337.
- CIORANESCU, A. *L'Arioste en France, des origines à la fin du XVII^e siècle*,
Paris, Presses Modernes, 1939.
²Torino, Bottega d'Erasmus, 1970.
- Collectif *Critique et création littéraire au XVII^e siècle*,
p. p. M. Fumaroli,
Paris, éd. du C.N.R.S., 1977.
- COTTAZ, J. *L'Influence des théories du Tasse sur l'épopée en France*,
Paris, 1942.
- DELAPORTE, P. V. *Du Merveilleux dans la Littérature française sous le règne de Louis XIV*,
Paris, 1891.
- DEMERSON, G. *La Mythologie classique dans l'oeuvre lyrique de la Pléiade*,
Genève, Droz, 1972.
- DEMERSON, G. "Chronologie épique dans la Franciade",
Colloque sur l'Epopée gréco-latine et ses prolongements européens. Calliope II, p. p. R. Chevalier, Tours, 1979,
Paris, Belles-Lettres, 1981, p. 221-235.
- DUCHESNE, J. *Histoire des poèmes épiques français du XVII^e siècle*,
Paris, Thorin, 1870.
- HEPP, N. *Homère en France au XVII^e siècle*,
Paris, Klincksieck, 1968.
- LE BOSSU, R. *Traité du Poème épique*,
Paris, Pralard, 1674.
Réimpr. avec une introduction de V. Kapp, Hambourg,
Buske, 1981.
- LE MOYNE, P. *Dissertation du Poème heroïque*, in *Oeuvres poétiques*,
Paris, 1671.
- MADELÉNAT, D. *L'Epopée*,
Paris, PUF, 1986.
- MARNI, A. *Allegory in the French Heroic Poem of the Seventeenth Century*,
Princeton, 1936.

- MASKELL, D. *The Historical Epic in France (1500-1700)*,
Oxford, University Press, 1973.
- MOREL, J. "Le poème héroïque au XVII^e siècle",
Actes du Xe Congrès de l'Assoc. Guillaume Budé, Tours
1978,
Paris, Belles-Lettres, 1980, p. 249-267.
- TOINET, R. *Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques
français*,
Tulle, 1899-1907, 2 vol. ²Genève, 1971.
- SAYCE, R. A. *The French Biblical Epic in the 17th Century*,
Oxford, Clarendon Press, 1955.
- SIMPSON, J. G. *Le Tasse et la littérature et l'art baroques en France*,
Paris, Nizet, 1962.
- SOZZI, L. "L'Influence en France des épopées italiennes et le
débat sur le merveilleux",
Actes du Xe Congrès de l'Association Guillaume Budé,
Paris, Belles-Lettres, 1980, p. 61-72.
- TASSO, T. *Du Poème héroïque*,
trad. par Jean Baudouin, *Emblèmes divers*,
Paris, J. Vallery, 1639.
- WILLIAMS, R. C. *The Merveilleux in the Epic*,
Paris, Champion, 1925.
- WILLIAMS, R. C. "Two Studies in Epic Theory",
Modern Philology, 1924, p. 133-158.
- IV. VARIA
- ADRICHIOMIUS, Chr. *Theatrum Terrae sanctae et Biblicarum Historiarum, cum
tabulis geographicis aere expressis*,
Cologne, Birckmann, 1600.
- AIGRIN, R. *L'Hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire*,
Paris, Bloud et Gay, 1953.
- BAICHE, A. *La Naissance du Baroque français*,
Toulouse, 1973.
- BAYLEY, P. *The French Pulpit Oratory, 1598-1660*,
Cambridge Univ. Press, 1980.
- BAYLEY, P. *Sermons of the French Baroque, 1600-1650*,
New-York et Londres, Garland, 1983.

- BAYNE, S. P. *Tears and Weeping. An aspect of emotional climate reflected in Seventeenth-Century French Literature*, Tübingen, Narr; Paris, Place, 1981.
(Etudes littéraires françaises, 16)
- BEUGNOT, B. "Y a-t-il une problématique féminine de la retraite ?"
Onze études sur l'image de la femme dans la littérature du XVIIe siècle,
p. p. W. Leiner, Tübingen-Paris, Narr-Place, 1978, p. 29-49.
- BEUGNOT, B. "L'Héroïsation des vertus solitaires",
Héroïsme et Création littéraire,
Colloque de Strasbourg 1972,
Paris, Klincksieck, 1974, p. 173-182.
- BREMOND, H. *Histoire littéraire du sentiment religieux*,
Paris, Bloud et Gay, 1916-1936, 11 vol.
- BUSSON, H. *La Religion des classiques (1660-1685)*,
Paris, PUF, 1948.
- CAVE, T. C. *Devotional Poetry in France, 1570-1613*,
London, 1968.
- CAVE T. et
JEANNERET, M. *Métamorphoses spirituelles. Anthologie de la poésie religieuse française*,
Paris, Corti, 1972.
- CERTEAU, M. de *La Fable mystique*,
Paris, Gallimard, 1982.
- COGNET, L. *De la Dévotion moderne à la Spiritualité française*,
Paris, Fayard, 1958.
- COGNET, L. *La Spiritualité moderne*,
Paris, Aubier, 1966.
- DELARUELLE, Chne "Observations sur le baroque religieux de 1500 à 1650"
Baroque, 2, 1967, p. 95-106.
- DELUMEAU, J. *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*,
Paris, PUF, 1971 (Nouvelle Clio)
- DELUMEAU, J. *La Peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècles). Une Cité assiégée*,
Paris, Fayard, 1978.
- DELUMEAU, J. *Le Pêché et la Peur, La culpabilisation en Occident (XIIIe-XVIIIe siècles)*,
Paris, Fayard, 1983.
- ESTIENNE, Ch. *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum*,
Paris, 1596,
reprod. anastatique, New-York et Londres, Garland, 1976.

- FUMAROLI, M. *L'Age de l'Eloquence*,
Genève, Droz, 1981.
- GOUJET, C. P. *Bibliothèque française ou Histoire de la Littérature
françoise*,
Paris, 1741-56. (18 vol.)
- HALLYN, F. "La matière biblique et son sens religieux dans le *Moyse
sauvé*"
Romanica gandensia, XII, 1969, p. 73-92.
- KIBEDI-VARGA, A. "La poésie religieuse du XVII^e siècle. Suggestions et
cadres d'études",
Neophilologus, XLVI, p. 263-78.
- JANELLE, P. *The Catholic Reformation*,
Milwaukee, Bruce, 1963.
- JEANNERET, M. *Tradition et poésie biblique au XVI^e siècle. Recherches
linguistiques sur les paraphrases de psaumes de Marot à
Malherbe*,
Paris, Corti, 1969.
- LAFAY, H. *La Poésie française du premier XVII^e siècle, 1598-1630*,
Paris, Nizet, 1975.
- MASSAUT, J. P. *Critique et tradition à la veille de la Réforme en France*,
Paris, Vrin, 1974.
- MATHIEU-CASTELLANI, G. *Les thèmes amoureux dans la poésie française (1570-
1600)*,
Paris, Klincksieck, 1975.
- RAYMOND, M. *L'Influence de Ronsard sur la Poésie française (1550-
1585)*,
Paris, Champion, 1927.
²Genève, Droz, 1965, (T.H.R. 73).
- ROUSSET, J. *La Littérature de l'âge baroque en France. Circé et le Paon*,
Paris, Corti, 1954.
- ROUSSET, J. *Anthologie de la Poésie baroque française*,
Paris, Colin, 1968, 2 vol.
- SEZNEC, J. *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la
tradition mythologique dans l'Humanisme et dans l'Art de
la Renaissance*,
Paris, Flammarion, 1980.
- STEELE, A. J. "Conversions",
La Poésie de la Réforme et de la Contre-Réforme,
CAIEF, 10, 1958.
- YOUNG, K. *The Drama of the Medieval Church*,
Oxford, Clarendon, 1933 (2 vol.)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	5
Jean Balin	23
Marc-Antoine Durant	27
Remi de Beauvais	33
Jacques Leclercq	47
Charles Cotin	55
Louis Le Laboureur	59
Antoine Godeau	65
Jean de Bussières	71
Pierre de Saint-Louis	74
Jean Desmarets de Saint-Sorlin	85
<i>La Madeleine dans les Rochers</i>	93
TEXTES	97
I. "Ceste peu caute infante"	99
II. Mondanité	117
III. "Ma soeur Marthe m'aproche..."	135
IV. "Amour, divin amour..."	147
V. "Saintes Cruaut�s"	159
VI. Chez le Pharisien	171
VII. "Un orage de pleurs"	179
VIII. "Marie estoit au ciel..."	197
IX. Au pied de la Croix	211
X. "Congnoissant partout..."	235
XI. "Noli me tangere"	249
XII. "Quelle rage, � Juif..."	269
XIII. "Dieu servit de Nocher ..."	279

XIII. "Dieu servit de Nocher ..."	279
XIV. La Sainte-Baume	301
XV. "Tousjours en sa douleur..."	317
XVI. "Ardante et lumineuse"	331
XVII. Apothéose	343
EN MANIERE DE CONCLUSION	347
Appendice I	351
Appendice II	359
Appendice III	363
Glossaire	367
Bibliographie	377

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Page de couverture : Vignette de la page de titre de la *Magdalena* de B. Cabillau, Anvers, Plantin, 1625.
- Planche hors-texte : François Chauveau, *Sainte Magdeleine dans son Rocher*, gravure extraite des *Tableaux de la Penitence* d'A. Godeau, Paris, A. Courbé, 1654.
- p. 97 : Sébastien le Clerc, encadrement gravé à réserve.
- p. 98 : Maître i. e. (1480 - 1500, élève de Martin Schongauer ?) *Sainte Marie-Madeleine*.
- p. 118 : Lucas de Leyde, *La Danse de Marie-Madeleine*, gravure sur cuivre, 1519 (Bartsch 122).
- p. 129 : Lucas de Leyde, *Sainte Marie-Madeleine*, gravure sur cuivre, 1518 (Bartsch 124).
- p. 148 : A. Blommaert, *Sainte Marie-Madeleine, Sylva anachoretica Aegypti et Palaestinae*, Anvers, Aerts, 1619.
- p. 160 : Gravure anonyme d'après la *Madeleine repentante* de Charles Le Brun (1656-1657).
- p. 177 : Vignette de la page de titre du *Tableau de la Penitence de Madeleine* de N. Coeffeteau, Paris, S. Cramoisy, 1620.
- p. 185 : Gravure extraite des *Elévations à Jesus-Christ [...] vers Sainte Magdeleine* de P. de Bérulle, Paris, N. Buon, 1628.
- p. 195 : Vignette extraite des *Evangelia quae consueto more dominicis et aliis festis diebus in Ecclesia leguntur*, Cologne, M. Gymnicus, 1549.
- p. 196 : Hans Baldung Grien, *Le Christ en compagnie de Marie-Madeleine et Marthe dans la maison de Lazare*, Johannes Geiler von Keiserberg, *Das Buch Granatapfel*, Strasbourg, 1511.
- p. 210 : Gravure hors-texte extraite des *Delices de la Mort* du Sieur de La Serre, Rouen, J. Berthelin, 1631.
- p. 234 : A. Blommaert, *Sainte Marie l'Egyptienne, Sylva anachoretica Aegypti et Palaestinae*, Anvers, Aerts, 1619.
- p. 250 : Lucas de Leyde, *Le Christ Jardinier et Marie Madeleine*, gravure sur cuivre, 1519 (Bartsch 77).
- p. 263 : Page de titre de la *Magdeleine* de Remi de Beauvais, Tournai, Ch. Martin, 1617.
- p. 302 : Anonyme, *Le Plan d'Aups — La Sainte Baume*, B. N. Est., Va 83 fol., t. 2.
- p. 318 : Th. de Leu, *Madeleine au désert*, gravure extraite de la *Solitudo sive Vitae Foeminarum Anachoretarum*, s. l., 1606.

- p. 326 : *Madeleine au désert*, bois gravé extrait de la *Magdeleine au Desert de la Sainte-Baume* du P. Pierre de Saint-Louis, s. l. n. d.
- p. 330 : *La Sainte-Baume*, gravure extraite de *La Magdeleine* de R. de Beauvais, Tournai, Ch. Martin, 1617.
- p. 343 : Jacques Callot, *La mort de sainte Madeleine. Les Pénitents et pénitentes*, vers 1632 (Lieure 1317).

On sait l'ascendant qu'exerce la figure de la Pécheresse pénitente sur la spiritualité de l'ère baroque. Situés un peu à l'écart des grandes réalisations plastiques et poétiques qui s'en font l'écho, les textes réunis dans cette anthologie projettent sur la Madeleine « post-tridentine » un éclairage moins coutumier. Nées pour la plupart de plumes inexpertes et provinciales, ces épopées magdaléniennes s'appliquent en effet à traduire leur thème dans sa globalité. A la perspective statique qui sélectionne la scène remarquable — onction de la pécheresse, émois de la myrrhophore ou rigueurs de la retraite ascétique — nos poètes héroïques opposent, conformément aux lois du genre, le tracé de tout un destin. Tandis que l'option narrative les rend tributaires d'une longue tradition hagiographique, l'ampleur de leur projet les invite à glaner leur matière au gré des rencontres les plus variées. Conçues pour édifier, ces œuvres s'attachent parallèlement à divertir. La fusion qu'elles opèrent entre les valeurs spirituelles et les ingrédients romanesques répond vraisemblablement à une visée pastorale soucieuse d'attirer les esprits mondains. Si la réalisation en est parfois douteuse, la nature même d'un tel dessein suggère l'intérêt de ces pages oubliées.